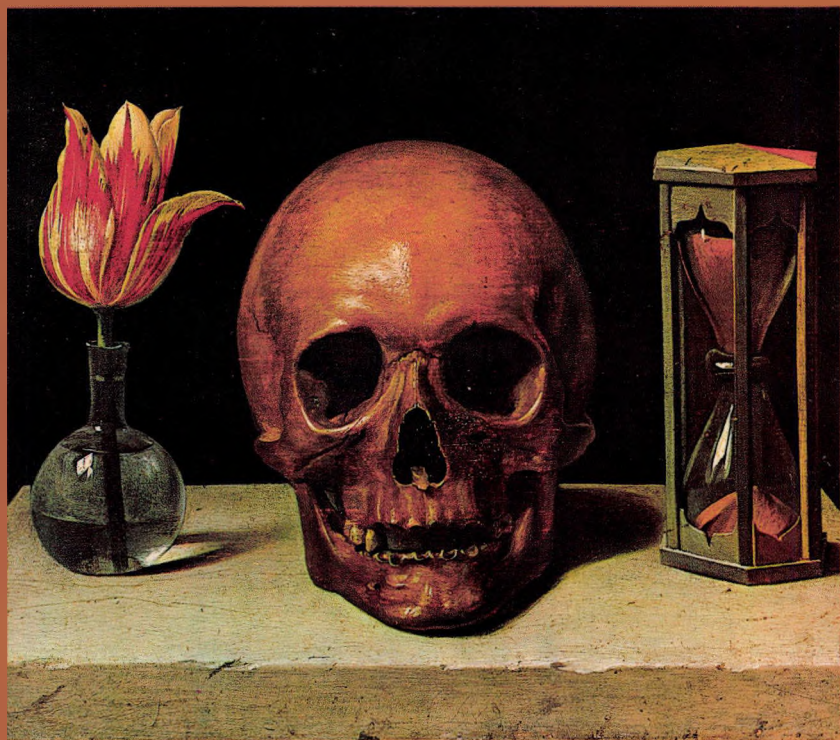


JEAN ROBIN

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

au rendez-vous
de

L'APOCALYPSE



Guy TRÉDANIEL
ÉDITEUR

Du même auteur,
chez le même éditeur :

René Guénon, Témoin de la Tradition. Traduit
en italien. Deuxième édition en préparation.

*Les Objets Volants Non Identifiés ou la Grande
Parodie.* Traduit en italien.

Réponse de Nostradamus à M. de Fontbrune.
Traduit en espagnol.

Rennes-le-Château, la colline envoûtée.

René Guénon, la dernière chance de l'Occident.

A paraître aux éditions Robert Laffont :
Thèbes. Temples et Dieux du Nil.

JEAN ROBIN

Les Sociétés secrètes
au rendez-vous
de
L'Apocalypse.

Guy TRÉDANIEL
Éditions de la Maisnie
76, rue Claude Bernard
75005 Paris

Il ne s'agit pas de nier ni d'affirmer, mais de comprendre.

Spinoza

Remerciements

Notre ami M. Georges Cagger (« Pumaz » pour les Ophélètes) a bien voulu accepter l'hospitalité de ce livre. Qu'il soit remercié pour son importante contribution à l'élucidation de l'énigme de Rennes-le-Château.

Nous tenons également à saluer amicalement M. Bernard Ferrié — auteur d'une thèse remarquable sur « Ésotérisme et Politique » — avec qui nous avons eu de fructueux échanges.

Nos remerciements vont de même à notre fidèle correspondant M. Marcel Roux, qui nous a fait profiter, en maintes circonstances, de sa précieuse érudition.

Enfin, l'étude des sociétés secrètes nécessite, on s'en doute, de multiples « sésames ». Que ceux qui nous les ont fournis, et qui souhaitent garder l'anonymat, veuillent bien trouver ici l'expression de notre gratitude.

Introduction

Un livre sur les sociétés secrètes relève toujours de la gageure. A moins que son auteur ne revendique les dons d'ubiquité et d'omniscience attribués aux Rose-Croix, une telle étude ne devrait porter en bonne logique que sur des vestiges, des épaves flottant à la surface de l'histoire. Une société secrète digne de ce nom ne se doit-elle pas par définition d'échapper aux investigations des historiens, qui s'en réfèrent aux seuls documents écrits, en l'occurrence inexistantes ou insaisissables ?

Faudrait-il alors admettre que si nous pouvons néanmoins parler de certaines sociétés secrètes en pleine connaissance de cause, c'est tout simplement qu'elles ont failli à leur tâche « métahistorique », en empruntant à leur environnement social des structures profanes qui les ont en somme « désamorcées », et rendues vulnérables ? C'est ce que laisse entendre René Guénon, en établissant une distinction entre société secrète et « organisation initiatique » — cette dernière seule ne risquant en aucun cas d'être détruite de l'extérieur, « puisque la qualité de ses membres ne peut jamais se perdre ni leur être enlevée »¹. Tant qu'un seul demeure vivant et apte à transmettre l'initiation, l'organisation conserve une existence effective.

Pour comprendre ce distinguo, il faut se référer, précisément, à la conception guénonienne de l'initiation et de la transmission initiatique. Elle postule l'existence d'un mystérieux « centre suprême », perdurant identique à lui-même par-delà les grandes phases de

1. *Aperçus sur l'Initiation*, Éd. Traditionnelles.

l'évolution historique et qui, gardien de la « Tradition primordiale » et dépositaire exclusif des « influences spirituelles » — dispensées à notre terre par une Providence attentive et économe — garantit seul la régularité initiatique. Dès lors, l'initiation reçue au sein d'une organisation relevant de ce centre suprême sera, comme le baptême, inamissible. Les sociétés secrètes à *prétentions* initiatiques ne dispensant quant à elles que des simulacres...

La localisation et la réalité même de l'Agarththa, puisque tel est le nom de ce centre, ont donné lieu jusque chez les guénoniens aux controverses les plus farouches, mais l'intérêt, dans notre perspective, de cette notion mythique (quel que soit le sens attribué à ce mot), est d'avoir influencé et comme imprégné l'idéologie ésotériste, bien au-delà des cercles guénoniens. Ainsi de la « Grande Loge Blanche » des théosophistes, et des multiples interprétations ou adaptations contemporaines des thèmes des « supérieurs inconnus », du « Roi du Monde » et du peuple souterrain.

Il n'y a là rien d'étonnant, si l'on veut bien admettre que Guénon lui-même n'a fait que reprendre et expliciter un mythe préexistant, ou si l'on préfère un archétype jungien, présent dans toutes les civilisations, et qui réfère au « centre du monde », à la « terre pure » ou au « paradis terrestre » — ultime et inviolable vestige de l'Âge d'Or et des hiérogamies fondatrices.

Le fait que ce centre soit devenu souterrain, caché, apporte une seconde indication, capitale, sur la nature et le dessein que Guénon attribue aux organisations initiatiques, qui, par capillarité, émanent toutes, plus ou moins directement, de l'Agarththa ou de Shamballah. Comme le souligne Bernard Ferrié², il est faux, dans cette optique, de dire des organisations initiatiques qu'elles sont « vieilles comme le monde ». Leur naissance, en fait, coïncide avec l'occultation de l'Agarththa (ou si l'on veut avec la rupture d'un consensus initial), et c'est pourquoi leur étude se doit impérativement de prendre en compte la « doctrine des cycles ». Selon Bernard Ferrié, cette

2. *Ésotérisme et Politique. Éléments pour une approche ésotérique du politique*. Thèse pour le doctorat d'État, Université de Droit, d'Economie et de Sciences sociales de Paris, 1981.

démarche « appelle, bien sûr, toutes les réserves que l'on peut formuler quant au bien-fondé de la vision cyclique. Mais cette vision est également celle qui dominait la pensée des initiés. Nous sommes une fois de plus confrontés au problème de l'unicité du point de vue ésotérique, car le système sectaire ne trouve sa cohérence qu'à travers la relation idéale entre l'analyse du milieu et de son devenir et celle de la doctrine initiatique, qui lui est coextensive. La cyclologie est donc, à un double titre, le point de passage obligé pour la compréhension du phénomène sectaire, tout autre itinéraire débouchant sur des idéologies fantaisistes, soucieuses d'appliquer à l'analyse du comportement des initiés des catégories étrangères à l'ésotérisme. »

Hostiles par principe à un monde régi par cette « loi de Newton » métaphysique qui a nom « dégénérescence cyclique », organisations initiatiques et sociétés secrètes ne peuvent jouer qu'un double rôle, apparemment contradictoire mais, *in re*, complémentaire : restaurer, pour chaque individu « qualifié », le niveau de conscience originel, désigné comme l'état primordial ou adamique, et de façon moins avouable, accélérer en mode « subversif » le processus de décadence collective qui seul permettra l'avènement d'un nouveau cycle, initié par le « Grand Monarque » français, l'« Empereur endormi » germanique ou le « Mahdi » musulman — ce « messie subversif », comme l'a écrit Marc-Jacques Yared ³, « que les populations proche-orientales attendent avec ferveur ». Cette attente de la Parousie à laquelle se réfèrent toutes les organisations initiatiques et/ou sociétés secrètes est effectivement de nature, comme le précise très justement Bernard Ferrié, « à orienter leur action vers une politique du pire qui, en accélérant la corruption de la vieille société, préparera l'avènement d'un nouvel Age d'Or. Par ailleurs, un phénomène comme celui de la contre-culture est bien loin d'absorber à lui seul tout le potentiel contestataire de l'ésotérisme, qui ne semble, au contraire, s'épuiser qu'à travers les formes lucifériennes de la contre-initiation, dont la fonction est de priver de son ultime recours une civilisation en perte de sens spirituelle. La synthèse ésotérique ne réduit pas seulement les contradictions de l'ordre socio-politique, mais révèle que la

3. « Un avatar du messianisme oriental », *le Monde*, 15-16 avril 1984.

tradition intègre dans son devenir et dans celui de ses implications sociales, l'hypothèse même de sa propre corruption [...]. »

D'où la notion fondamentale d'*ambivalence*, qui préside à la métaphysique et à l'herméneutique guénoniennes. Comme il était néanmoins difficile d'intégrer directement à une œuvre réputée adamantine cette ombre portée du mythe qui — dans cette perspective cyclique — oblige à considérer le mal comme le moteur de l'histoire, Guénon définit le concept évoqué à l'instant, de « contre-initiation ». Laissant à l'initiation le soin des âmes, s'il nous est permis d'user en telle occurrence d'un langage quelque peu théologique, il introduisait dans l'univers de l'ésotérisme cette très curieuse organisation, elle aussi d'origine divine, quoique pervertie — à laquelle était assignée, fût-ce contre sa volonté consciente, la tâche redoutable de faire place nette pour une *Renovatio*.

Ainsi, organisations initiatiques et contre-initiatiques se livreront-elles à un très subtil antagonisme dialectique — un dessein unique pouvant s'actualiser, par exemple, selon des modalités politiques allant de la réaction à la révolution. Processus que définit parfaitement ce passage de Guénon : « Le véritable ésotérisme est au-delà des oppositions qui s'affirment dans les mouvements extérieurs qui agitent le monde profane, et si ces mouvements sont parfois suscités ou dirigés invisiblement par de puissantes organisations initiatiques, on peut dire que celles-ci les dominent sans s'y mêler, de façon à exercer également leur influence sur chacun des partis contraires ⁴. »

Cette approche — outre qu'elle rend irrémédiablement caduque l'analyse sociologique — ajoute à tous ses paradoxes celui de réconcilier, en apparence, les deux modèles opposés d'explication des rapports entre ésotérisme et politique : celui, négatif, du « complot » (clérical, judéo-maçonnique, synarchiste, « trilatéraliste », etc.) et celui, positif, des « supérieurs inconnus » et du « Roi du Monde ». Quoi qu'il en soit, nous sommes là aux antipodes du manichéisme propre à l'imaginaire catholique par exemple, où Église et Contre-Église se livrent une lutte implacable dont l'issue pour cette dernière

4. *L'Ésotérisme de Dante*, éd. Gallimard.

(incarnée de façon privilégiée par la Franc-Maçonnerie) ne peut être que l'étang de soufre...

Toutefois, en dépit de l'incontestable intérêt de l'analyse guénonienne, la distinction entre organisation initiatique et société secrète ne nous paraît pas utilisable, sous le rapport de la méthodologie. Si la philosophie, en principe, crée la méthode, il ne faudrait pas en arriver à ce que la méthode créât la philosophie... Deux obstacles rédhibitoires nous contraignent à renoncer, dans les faits, à un distinguo qui paraissait pourtant tellement fécond — *in abstracto*.

Tout d'abord, cette distinction implique que la notion technique de transmission initiatique — qui est en somme la transposition en mode ésotérique de la succession apostolique — ne puisse prêter à contestation. Ce qui est, on s'en doute, fort loin d'être le cas, puisque aussi bien le domaine initiatique exclut par définition les critères d'allure objective. En vertu de quoi, sinon d'un acte de foi en la parole de Guénon, accorder par exemple aux Carbonari une transmission initiatique que l'on refuse aux Illuminés de Bavière ? Et comment attester la réalité même de l'« influence spirituelle » véhiculée, sinon par une expérimentation, une « réalisation » dont les francs-maçons les plus élevés dans la hiérarchie initiatique seraient fort en peine de témoigner... et cela bien que la Franc-Maçonnerie, aux yeux de Guénon, représente avec le Compagnonnage la seule organisation initiatique subsistant en Occident.

Précisément, cette réalité paradoxale nous conduit tout droit au second obstacle mentionné. La dégénérescence (selon les critères guénoniens) des organisations initiatiques, a amené une confusion inextricable que Guénon reconnaît lui-même : « Il est bien clair que, en pareil cas, ceux qui ne voient les choses que "du dehors" seront incapables de discerner ce dont il s'agit en réalité et de faire la distinction entre de telles organisations [initiatiques] et celles dont nous parlions en premier lieu [les sociétés secrètes], d'autant plus que, lorsque celles-là en sont arrivées à n'avoir plus, consciemment du moins, qu'un but similaire à celui pour lequel celles-ci ont été créées artificiellement, il en résulte une sorte d'« affinité » de fait en vertu de laquelle les unes et les autres peuvent se trouver en contact plus ou

moins direct, et même finir parfois par s'entremêler de façon plus ou moins inextricable¹. »

Certes ! Et encore ne parlons-nous pas des organisations à existence temporaire, constituées en vue d'un objectif spécial et « dont on ne peut dire qu'elles soient proprement initiatiques, mais non plus qu'elles soient simplement profanes, puisque leur rattachement aux organisations supérieures leur confère une participation, fût-elle indirecte et inconsciente, à une tradition dont l'essence est purement initiatique [...]. » Pour donner un exemple concret des difficultés soulevées, dans quelle catégorie aurions-nous dû ranger l'« Ordre des Compagnons secrets », d'origine gaulliste, qui revêt toutes les caractéristiques d'une société secrète politique d'esprit très « quarante-huitard », tout en se réclamant expressément de Guénon, et en véhiculant effectivement des thèmes que l'on retrouve, à la lettre, chez Michel Vâlsan (Cheikh Mustafâ Abd al-Azîz), qui revendiqua l'héritage intellectuel de Guénon ?...

Ne pouvant entrer, pour tenter une classification, dans des considérations par trop complexes et sujettes à contestation, nous nous en tiendrons donc à la dénomination classique de « société secrète » — *lato sensu* — puisque aussi bien l'essentiel, pour nous, n'est pas de « tester » en fonction des critères guénoniens la régularité initiatique de telle ou telle organisation, mais d'en mettre en lumière la fonction mythique. Ceci implique, qu'on y prenne garde, qu'une société secrète qui n'existerait que dans l'imaginaire collectif serait pour nous tout aussi digne d'intérêt que si elle répondait à une réalité effective. Cette hypothèse n'est pas gratuite, qu'illustre, on le verra, le cas de la Synarchie. Nous reprendrons à cet égard la distinction de Max Weber entre « sens vécu » et « sens vrai ». Car comme le dit Bernard Ferrié, « l'important n'est pas de déterminer l'existence ou la non-existence des Anges, de l'Atlantide ou du Roi du Monde [...], il suffit de constater que certains comportements intellectuels et sociaux ont été orientés par référence à l'angélogologie, à la géographie sacrée, et au mystère de l'Agarththa, bref, par référence à une doctrine ésotérique prise dans son sens vécu ».

5. Aperçus sur l'Initiation.

De fait, si l'historien, guénonien ou pas, n'exhume que des vestiges épars, le mythologue lui vient en aide et, à l'image du paléontologue, peut reconstituer à partir de ces débris le profil d'une société, sinon dans son intégralité, du moins dans ses composantes essentielles et surtout dans son dessein métapolitique. On s'aperçoit très vite en effet que, au-delà d'un contexte socio-culturel donné, la naissance d'une société secrète répond avant tout à une nécessité d'ordre mythique qui permet, sur la foi de certains indices dûment répertoriés, de la rattacher à tel ou tel courant qui, souterrainement, traverse notre histoire. Arrière-monde en quête de reconnaissance et qui suscite parfois sous nos yeux incrédules la résurgence de mythes millénaires, revêtus des oripeaux de la plus racoleuse modernité, ainsi que nous le verrons.

La société secrète, dès lors, apparaît moins comme un moteur invisible, le *deus ex machina* d'une « cryptopolitique », voire, selon une approche rationaliste, un exutoire aux insuffisances de la vie politique⁶, que comme le point d'émergence ou le reflet, dans notre « en deçà » quotidien, mouvant et illusoire, d'un « au-delà » immuable. Sans tomber dans les facilités de l'« étiquetage » et les travers de l'esprit de système, notre expérience nous a prouvé en maintes circonstances la force contraignante des archétypes, sur des groupes totalement inconscients de ce qui est en jeu, et qui n'en reproduisent pas moins, jusque dans les détails, un modèle dont les racines plongent dans un « terreau » mythique, dans une autre dimension du temps, parallèle au temps historique.

Au-delà de l'anecdote, de la « petite histoire », c'est donc à un voyage tantôt exaltant et tantôt effrayant dans les profondeurs de l'âme humaine, que nous invite l'étude des sociétés secrètes. A cet égard, la charge mythique qu'elles véhiculent explique sans doute en partie la fascination exercée, qui amène trop souvent un public mal informé à accorder crédit aux tenants de la « causalité diabolique ». Ceux-ci, parfois confortés dans leurs préjugés par une lecture hâtive de Guénon, transforment l'histoire en une scène truquée, livrée à des marionnettes dont, dans la coulisse, le « grand manipulateur » (juif,

6. Cf. Egon Larsen, *Sectes et cultes étranges*, éd. Payot, 1973.

franc-maçon, jésuite, etc.) tirerait les ficelles. Cet irréductible et dangereux dualisme, s'il explique très bien les exégèses paranoïaques auxquelles se sont livrés certains contempteurs des sociétés secrètes, nie la continuité organique qui unit l'en deçà et l'au-delà évoqués à l'instant, et ne rend absolument pas compte d'un phénomène qui prend sa source, non pas à l'*extérieur* de l'histoire mais en son cœur même, en ses profondeurs invisibles, mais vivantes et agissantes. Les tragédies, les échecs collectifs ne s'expliquent pas en termes de « complot », comme le voulut longtemps un catholicisme tridentin porté aux simplifications affligeantes. Ou plutôt, si complot il y a, il relève du « plan divin » lui-même, comme l'illustre le concept guénonien de contre-initiation. Loin d'être un obstacle au déroulement du processus historique, il en est au contraire le ferment...

C'est seulement dans cette perspective « organiciste » — ou, si l'on y tient, « moniste » — que se précisent la nature et le rôle des sociétés secrètes. Ceci, redisons-le, présuppose la mise au jour, grâce à des exemples particulièrement significatifs, de ces grands courants qui constituent la trame « politico-mythique » de notre histoire et qui, l'éclairant par en dessous, en font mieux mesurer les abysses.

S'il est particulièrement absurde, dans un domaine comme celui des sociétés secrètes, de prétendre à l'exhaustivité, nos choix, nécessairement et volontairement limités, ont répondu à des critères à la fois objectifs et subjectifs. Objectifs puisque, s'agissant d'explorer des arrière-plans mythiques, il était normal de privilégier les sociétés secrètes qui avaient été investies des plus lourdes « responsabilités » — et cela même si leur potentiel subversif et leur influence véritable se révèlent insignifiants, comme c'est le cas pour les Illuminés de Bavière. Cela posé, ayant à cœur d'éviter les frustrantes abstractions et les « redites », nous nous sommes efforcé d'apporter des éléments concrets de nature à renouveler le débat, et (à nos risques et périls !) d'offrir à nos lecteurs de l'inédit...

C'est d'ailleurs pourquoi nos choix ont également été subjectifs. Prenant en quelque sorte le problème par l'autre bout, il nous a paru utile d'étudier « sur le terrain » des sociétés secrètes dont l'histoire n'a pas encore scellé le destin mais qui, en se rattachant de façon particulièrement exemplaire à l'un des archétypes majeurs que nous

avons répertoriés, permettaient d'assister à l'élaboration spontanée de structures mythiques, et à leur confrontation fascinante avec un ^{xx}e siècle finissant qui, s'il consacre la mort des idéologies, semble susciter, justement, une véritable résurrection des mythes. « Retour du refoulé », revanche de saint Augustin sur Machiavel, premier théoricien moderne de l'autonomie du politique, et qui, en expulsant ainsi la métaphysique, ne se doutait probablement pas qu'elle resurgirait sous le masque grimaçant de ces contrefaçons et parodies dont l'Iran des ayatollahs et le panislamisme mystique de Kadhafi fournissent d'assez parlantes illustrations.

Quoi qu'il en soit, on aura compris que cette étude *in vivo* requerrait un contact direct avec son objet, au terme, parfois, d'une longue enquête... Il convient encore de préciser, si les considérations qui précèdent n'y suffisaient pas, que nous nous sommes tenu résolument à l'écart de toute prise de position politique ou partisane, même si, à l'occasion, nous nous sommes accordé la liberté de porter un jugement qui, croyons-nous, se référerait toujours à des valeurs universellement admises. (A titre anecdotique, nous ajouterons que nous nous sommes particulièrement « réjoui » de constater que, dans le cas de la Synarchie, par exemple, le mythe de la causalité diabolique était exploité simultanément par la « Droite » et par la « Gauche » — chacun reconnaissant dans ce fantôme l'image de son propre adversaire !)

Enfin, il nous reste à souligner l'un des paradoxes soulevés par notre étude : le fait que les sociétés secrètes catholiques apparaissent comme plus influentes et en tout cas plus « intrinsèquement perverses » que leurs adversaires désignés. La fascination « spéculaire » exercée par l'Autre, dans sa malignité supposée, est loin d'être innocente, qui incite à reproduire « pour le mieux combattre », ses structures organiques et ses dispositifs d'action — mais sans les justifications dont *lui*, peut exciper, et qu'on lui refuse à priori. Pour rester dans la mythologie « conspirationnelle », il s'agit là d'une étonnante revanche du Diable ! Nous dirons quant à nous, plus simplement, qu'on ne considère pas impunément l'histoire comme le lieu d'un irréductible affrontement entre Bien et Mal, ni ses épisodes tragiques comme l'extériorisation d'un complot extra-historique.

PREMIÈRE PARTIE

LA CONTRE-INITIATION
OU
SATAN, MOTEUR DE
L'HISTOIRE

I

Felix Culpa ou la fin du manichéisme

Avant de poser en termes métaphysiques l'inépuisable problème de l'existence du Mal, on nous pardonnera d'en examiner très pragmatiquement les résonances mythiques (ou si l'on préfère, les vestiges archéologiques...) dans la psyché contemporaine ; puisque, à la lumière de ce qui précède, on aura compris que l'aspect réputé « ténébreux » des sociétés secrètes relève d'abord de l'inconscient collectif. Les susdites sociétés furent en effet universellement accusées de servir d'instruments à une action préméditée, organisée, planifiée ; bref d'être le véhicule privilégié de la Subversion — au spirituel comme au temporel — hypostasiée par le Satan biblique dont, c'est bien connu, la suprême ruse est de faire croire qu'il n'existe pas. Selon Guénon, le stratagème a réussi, comme si nos contemporains, par une de ces contradictions dont ils ont le secret, refusaient pudiquement d'aller au bout de leur logique et de remonter à la cause première (ou prétendue telle) de ces effets pervers qui à les en croire tissent la lugubre trame de l'existence quotidienne.

Guénon, lui, n'a pas de ces timidités « rationalistes », et il nous sera un guide précieux — quoique original à bien des égards — dans l'exploration des arcanes interdits de la « Puissance des ténèbres » :

« Il est convenu qu'on ne peut parler du diable sans provoquer, de la part de tous ceux qui se piquent d'être plus ou moins « modernes », c'est-à-dire de l'immense majorité de nos contemporains, des sourires dédaigneux ou des haussements d'épaules plus méprisants encore ; et il est des gens qui, tout en ayant certaines convictions religieuses, ne sont pas les derniers à prendre une semblable attitude, peut-être par

simple crainte de passer pour « arriérés », peut-être aussi d'une façon plus sincère. Ceux-là, en effet, sont bien obligés d'admettre en principe l'existence du démon, mais ils seraient fort embarrassés d'avoir à constater son action effective ; cela dérangerait par trop le cercle restreint d'idées toutes faites dans lequel ils ont coutume de se mouvoir ¹. »

On verra plus loin selon quelles modalités, fort curieuses et originales, redisons-le, Guénon envisageait cette « action effective ». Quoi qu'il en soit, pour ce qui est de l'occultation du diable, le professeur Henri-Irénée Marrou abondait dans son sens, dans le numéro spécial des *Etudes Carmélitaines* consacré à Satan ² :

« Cette impression de gêne et de désagrément que cause l'idée de l'existence du Diable au commun des hommes d'aujourd'hui est facile à observer chez tout lecteur, disons par exemple de la littérature ancienne relative aux Pères du Désert, si familiers avec la présence quotidienne des démons [...] ; même André Gide agace souvent son public, qu'il soit protestant ou catholique, par l'insistance avec laquelle il utilise la notion du Démon ; ce n'est pourtant chez lui qu'un thème mythologique, mais, même réduit à l'état de mythe, nos contemporains n'aiment pas entendre parler de Satan. »

Le paradoxe, encore une fois, n'est pas mince, puisque cette gêne, cette « pudeur » (qui, nous le verrons, ne sont pourtant pas universelles) s'accommodent néanmoins fort bien d'une dénonciation omniprésente de sociétés secrètes « mythifiées ». Bien au-delà d'une nostalgie quelque peu morbide des diableries passées, H.-I. Marrou, au nom de la théologie catholique, proposait pour rendre compte de ce qu'il appelait un « refoulement », une intéressante hypothèse, « simple application d'ailleurs d'un fait d'observation très générale : souvent les difficultés qui s'opposent à l'acceptation d'un article de la foi s'expliquent par une méconnaissance profonde de l'objet réel de cette foi ; les objections qu'on lui oppose, parfaitement valables et fondées, s'adressent en réalité non à la vraie foi mais à une image

1. *L'Erreur Spirite*, chap. X : « La question du satanisme », éd. Traditionnelles.

2. Desclée De Brouwer, 1948.

déformée jusqu'à la caricature, à un « fantôme », *phantasma*, pour reprendre un mot de saint Augustin [...]. »

En d'autres termes, le Diable n'était pas celui que d'aucuns croyaient... Et certainement pas, en tout cas, un principe indépendant, distinct de Dieu, thèse que l'on attribue à tort ou à raison aux Manichéens et qui est bien celle, à n'en pas douter, des modernes qui postulent un Dieu limité — ainsi des Mormons et de philosophes comme William James — ou un Dieu qui évolue (ce qui présuppose d'ailleurs qu'il est limité, sans quoi il ne pourrait évoluer...) — ainsi des « panthéistes » et des « immanentistes » *stricto sensu* dont on trouve l'achèvement avec Teilhard de Chardin. De cette véritable incapacité à s'élever à la pure métaphysique sont nés les inextricables problèmes relatifs au « Bien » et au « Mal » qui préoccupent tant notre pauvre monde plus ou moins inconsciemment enfermé dans ce cercle de Popilius que constitue son irréductible dualisme, encore aggravé par les exigences insatisfaites d'un sentimentalisme exacerbé.

Pour résoudre ces contradictions, on peut faire appel, entre autres remèdes miraculeux, aux doctrines métaphysiques de la « Non-Dualité » (*Advaita*) ou de l'« Identité suprême », empruntées respectivement au Vêdânta et à l'ésotérisme islamique et qui, en supprimant toute solution de continuité entre Créateur et Création, réfèrent toutes deux à l'extinction finale du « moi » dans le « Soi », dont il n'est qu'illusoirement distinct. D'un coup de baguette magique, le Mal perd son statut ontologique autonome pour se résoudre en une simple force centrifuge par quoi toutes choses s'éloignent progressivement de leur Principe, jusqu'à épuisement, en mode distinctif et quantitatif, des possibilités d'existence qu'elles comportaient synthétiquement et qualitativement à l'origine. Processus qui n'est en fait qu'une extension, une universalisation du thème scolastique bien connu du passage de la « puissance » à l'« acte ». Avec cette particularité qu'ici, ce passage est corrélatif d'une dégradation également progressive, qu'illustre le mythe de Pandore : les maux s'envolant de sa boîte symbolisent entre autres cette « actualisation » des êtres qui, en s'objectivant, se séparent de leur Source. Ainsi naît le mal dans le monde...

Mais on comprend par là même que cette force descendante ou

centrifuge, nullement assimilable à un quelconque principe antagonique du Divin, ne saurait être qualifiée de « satanique » que métaphoriquement. Guénon lui-même le laissait d'ailleurs entendre, qui ironisait en ces termes à l'adresse d'un de ses fielleux et très catholiques contradicteurs : « Les Occidentaux ont un diable qui est bien à eux et que personne ne leur envie ; qu'ils s'arrangent avec lui comme ils veulent ou comme ils peuvent, mais qu'ils s'abstiennent de nous mêler à des histoires qui ne nous concernent en rien. » Selon la perspective métaphysique en effet, libre de toute terminologie théologique, le rôle de cette force est en somme d'accompagner l'Expir cosmique jusqu'à cette dissolution qui, marquant la fin d'un cycle d'existence (*i.e.* la fin d'un monde) permettra *ipso facto* le redressement instantané, le rétablissement de l'Ordre et le retour à l'Origine.

Ainsi donc, pour ne pas quitter encore le point de vue guénonien, se trouve postulée la double et paradoxale existence d'une *force* centrifuge qu'on ne peut sans abus de langage assimiler à cette *entité* qu'est devenu le Satan biblique, et d'une structure mystérieuse, la « Contre-Initiation », censée incarner cette force. Le paradoxe réside en ce que cette Contre-Initiation revêt, elle, toutes les apparences de ce que des catholiques traditionalistes appelleraient une « Contre-Eglise » proprement satanique... Pour résoudre cette contradiction, il nous faut donc aller au-delà des apparences, entreprise périlleuse que l'on peut toutefois inaugurer en rendant justice au Satan biblique lui-même, qui refuse, si l'on ose dire, d'être intégré à la perspective manichéenne classique. Écoutons à ce sujet Stanislas de Guaita, que Guénon tenait d'ailleurs en haute estime : « Job est le premier dans la Bible à tracer le nom de Satan, l'Adversaire, dont il fait un ange exécuteur des volontés du Très Haut ; il le localise même dans les célestes phalanges et spécifie sa nature spirituelle : c'est un des *Beni-Elolhim*. Rien n'autorise à voir dans ce messager une essence spirituelle obscurcie ou déchue. [...] La conception vulgaire du diable est le reflet déformé, et, si j'ose dire, renversé de *Nahash* [le « Tentateur » d'Eden] inconnu dans son essence³. »

3. *Le Problème du Mal*, éd. de la Maisnie.

En effet, si le Livre des Chroniques (L, XXI) nous enseigne que « Satan se dressa contre Israël et incita David à dénombrer Israël », il n'est bien en l'occurrence que l'exécutant d'un décret divin, puisque selon Samuel (2^e livre, XXIV, 1) : « La colère du Seigneur s'enflamma contre les Israélites et Il excita David contre eux en disant : Va, dénombre Israël et Juda. » Il faut bien dire que cet « aveu » divin, livré à la seule exégèse exotérique, tend à réduire l'existence humaine à un jeu de l'oie métaphysique dont le déterminisme et le libre arbitre se partageraient les cases, pour le divertissement sadique d'un potentat barbu n'octroyant de liberté à ses créatures-marionnettes que ce qui est nécessaire à leur perte, sous l'hypocrite prétexte de sonder un « amour » dont on voit mal qui d'autre que Lui pourrait l'accorder, et donc en connaître l'exacte mesure. Puisque, n'est-ce pas, « il n'est pas un seul de vos cheveux qui ne soit compté ». De fait, pour la tradition juive, moins portée aux atténuations, aux édulcorations « sentimentales » : « *Satan, yetser hara* (le « mauvais penchant ») et l'ange de la mort ne font qu'un ». (*Baba bathra*, 16 a.) Or cette tradition précise que c'est Dieu lui-même qui a créé le bon et le mauvais penchant de l'homme... en même temps qu'Il lui accordait le libre arbitre lui permettant de « choisir » entre le bien et le mal⁴ !

Mais où sont la liberté et le choix, si l'on en croit la Bible : « Le Seigneur dit : Va et dis à ce peuple : Entendez et ne comprenez point, voyez et n'ayez point d'intelligence. Appesantis le cœur de ce peuple et rends dures ses oreilles, et bouche-lui les yeux... Qu'il ne se convertisse point et ne soit point guéri. Et je dis : Jusques à quand, Seigneur ? Il répondit : Jusqu'à ce que les villes soient dévastées et sans habitants [...] »⁵.

On voit combien une approche exclusivement exotérique du problème du Mal conduit à confondre le tragique et l'absurde... Il reste que le judaïsme possède sur le christianisme l'inestimable avantage d'avoir conservé une interprétation ésotérique qui annule ces contradictions inextricables au plan littéral, et auxquelles Maître

4. Cf. Ernst Küry, « Le Prince de l'Erreur », *Études traditionnelles* n° 485, juillet-août-septembre 1984.

5. Jérémie, LI, 39-40.

Eckhart (représentant en l'occurrence d'un ésotérisme chrétien oublié) oppose cette imperturbable logique :

« L'homme bon doit conformer sa volonté à la volonté de Dieu de telle façon qu'il veuille tout ce que Dieu veut : et puisque Dieu veut, en quelque sorte, que j'aie péché, je ne voudrais pas ne pas avoir commis de péchés, et c'est là la vraie pénitence.

« Si un homme avait commis mille péchés mortels et que cet homme fût bien disposé, il ne devrait pas vouloir ne pas les avoir commis [...] ⁶. »

Car comme le dit Raymond Abellio : « ...la notion même d'un Dieu qui n'enfermerait pas dans son éternel Présent à la fois le passé, l'avenir et la connaissance omnisciente de l'avenir, cette notion est inintelligible. Si on admet l'existence de Dieu, l'idée du déterminisme divin s'impose : aucun bavardage sur le libre arbitre n'émoussera jamais le tranchant de ce syllogisme ⁷. »

Il faudrait donc déduire de tout ceci que la « Contre-Initiation » guénonienne est elle aussi un instrument de la Volonté divine ; et nous sommes confrontés derechef au paradoxe signalé plus haut. Pourtant, l'apparente contradiction entre une force aussi « neutre », métaphysiquement, que la loi de l'attraction universelle, et la connotation diabolique qui s'y attache néanmoins, même (ou surtout ?...) dans l'esprit des guénoniens, se résout assez aisément. Il suffit pour cela d'admettre que la force centrifuge incarnée par la Contre-Initiation, si elle est ponctuellement maléfique, devient « globalement positive » si on l'envisage *sub specie aeternitatis*. Pour Ibn Arabî, par exemple, l'un des maîtres de l'ésotérisme islamique : « La Miséricorde divine [...] se manifeste dans le mal comme dans le bien. » Formule que Titus Burckhardt commente ainsi : « Le mal est « bon », non en tant qu'il s'oppose à un bien, mais par son fondement ontologique, qui est forcément positif, puis dans sa causalité qui implique nécessairement des facteurs positifs, et enfin dans sa nécessité cosmique ⁸. » Le thème de la Contre-Initiation revêt dans cette perspective un aspect que l'on

6. *Traité et Sermons*, éd. Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

7. *Vers un nouveau prophétisme*, éd. du Cheval ailé, Genève, 1947.

8. *La Sagesse des Prophètes*, éd. Albin Michel.

qualifiera si l'on veut de luciférien, mais au sens étymologique. Expliquons-nous sur cette ambivalence du symbole, cette fondamentale ambiguïté inhérente à toute exégèse réellement métaphysique.

Dans toutes les mythologies, pour que le monde vienne à l'existence, un sacrifice est nécessaire. Il faut qu'Osiris soit démembré par Seth ou que Purusha « se pourfende lui-même ». Ainsi seulement les êtres peuvent-ils se libérer de « Cet Un », mis à mort au commencement des temps. C'est par ce sacrifice primordial que les possibles inclus dans le Principe se manifestent, que se séparent le Masculin et le Féminin, le Ciel et la Terre, le Connaissant et le Connu. Le Sacrifié est donc toujours, essentiellement, une victime consentante s'imposant à elle-même la « passion », et en même temps, selon les apparences, un innocent à qui l'on fait violence. Ce peut être ainsi le « Progéniteur réparti dans sa progéniture », ou selon une acception partielle, le « Roi méhaigné » du Graal. Création et Chute, pour user du vocabulaire théologique, ne vont-elles pas de pair ? L'imperfection du monde ne doit-elle pas être justifiée par une influence extérieure à son Créateur ? Et pourtant : « Qu'est-ce que la Chute ? demande Baudelaire. Si c'est l'unité devenue dualité, c'est Dieu qui a chuté. En d'autres termes, la Création ne serait-elle pas la chute de Dieu ? » C'est exactement l'avis de Raymond Abellio, qui écrit que le chrétien vulgaire « ne sait pas voir dans la "chute", l'élément même qui conditionna la Création [...] »¹⁰

Ce sont là deux perspectives complémentaires, relativement à un même événement, et c'est pourquoi dans toutes les cosmogonies antiques, les antagonistes, Devas et Asuras, Anges et Titans, s'ils s'opposent farouchement sur la scène de ce monde, redeviennent Un dans les coulisses de l'Autre Monde. (Seth et Osiris ne sont-ils pas frères ?) Tout cela n'était que magie d'Indra, nous dit l'Inde, et de même en Égypte, c'est par la magie qu'Isis recolle les divins morceaux d'Osiris... Sauf à tomber dans le plus irrémédiable dualisme, qui en effet pourrait intervenir dans le « jeu » cosmique, qui ne serait pas le Principe lui-même, se dédoublant, se multipliant, revêtant tous les

9. *Mon cœur mis à nu*, éd. du Point du Jour, 1946.

10. *Op. cit.*

masques, incarnant tous les rôles d'une pièce écrite dans cette éternité qui lui appartient, et qu'il joue dans le temps qui est nôtre.

Ainsi, le mythe de la Chute/Création s'accompagne-t-il nécessairement du mythe de la Rédemption : le Sacrifice primordial doit être expié, et la Divinité démembrée doit être guérie par ses bourreaux mêmes. Le sacrificateur sera sacrifié à son tour pour que se reconstitue l'Unité — lorsque les possibles originellement prisonniers de Cet Un et libérés par le meurtre initial, auront accompli jusqu'au bout leur destin.

Cette ambivalence, cette nécessaire complémentarité de la Chute et de la Rédemption qui, à la fin, changent le sacrificateur en sacrifié, sont hypostasiées dans le Cycle du Graal par l'épisode de Sire Gauvain et du mystérieux Chevalier Vert. Celui-ci, le jour du Nouvel An — symboliquement initiateur d'un cycle cosmique — fait son apparition à la cour du Roi Arthur et défie un à un les chevaliers attablés de le décapiter, sous la condition qu'un an plus tard, jour pour jour, le bourreau subirait le même sort. Gauvain relève le défi et tranche le chef de l'étranger qui emporte sa tête sous son bras, préfigurant le thème des saints céphalophores. Mais à la fin du cycle annuel — image, répétons-le, du grand cycle cosmique — le Chevalier Vert épargnera Gauvain, car l'essentiel n'est pas que le bourreau soit puni mais bien qu'il soit... jugé digne de l'être ! En effet, cette décollation n'est autre qu'une grâce (en remerciement du service rendu...) qui provoque, si elle n'a déjà eu lieu (c'est manifestement le cas de Gauvain), la répudiation de l'ego, le dragon intérieur maléfique, reflet inversé, selon les lois de l'analogie traditionnelle, du Grand Serpent (bénéfique) décapité au commencement des temps. Et c'est alors le glaive du Verbe divin — tel celui qui sort de la bouche du Christ glorieux venant moins « venger » sa passion que sauver son sacrificateur — qui sépare l'esprit du corps, le subtil de l'épais, et permet au sacrifiant de se réunir au Sacrifié et de dire enfin : « Je suis ». Comme le chante Hâfiz le poète : « Le coup de ton sabre est la vie perpétuelle »...

On pressent mieux, dès lors, la relativité du caractère maléfique de la Contre-Initiation. La fin du monde auquel elle concourt en libérant tous les possibles, même les plus inférieurs, ne sera-t-elle pas selon le

propre mot de Guénon la fin d'une illusion ? C'est très exactement ce que déclare Méphisto dans le *Faust* de Goethe : « Je suis l'esprit qui toujours dit non ; et ceci avec raison, car tout ce qui devient, mérite de périr. » Néanmoins, et toujours selon la perspective guénonienne, il convient de « jouer le jeu » ; aspect ludique essentiel, que nous invitons notre lecteur à ne pas perdre de vue, après qu'il aura peut-être été mis en appétit par ces prémisses mythologiques. Certes, on a bien compris que nous étions à des années-lumière du Satan biblique, mais Guénon incite cependant à faire « comme si », sans être dupe. Sans doute certains aspects de sa psychologie, et aussi certaines contraintes du milieu dans lequel il s'exprimait — qu'il fût occidental ou islamique — peuvent-ils expliquer ces paradoxes de la *praxis* guénonienne. Mais ceci est une autre histoire.

Quoi qu'il en soit, la conscience métaphysique de l'impermanence de toutes choses et donc de la relativité du Mal doit précisément nous permettre d'échapper au piège d'un dualisme qui serait, lui, absolument maléfique si, privés du « ferment » contre-initiatique, les êtres et les mondes restaient pétrifiés dans une béatitude anesthésiante, figés à un stade quelconque du processus évolutif, ou plutôt involutif, sans espoir de réintégrer jamais la source dont ils sont issus — et dont la fine pointe de l'âme ressent l'indicible nostalgie. Au contraire, le salut ne peut venir que du « renversement des pôles » final, par lequel « tout ce qui était caché deviendra apparent », et qui commandera l'avènement de l'Age d'Or. Ainsi donc, si la putréfaction alchimique à laquelle préside la Contre-Initiation constitue une absolue nécessité, en bonne logique guénonienne, l'Apocatastase doit clore le cycle cosmique. Ce serait alors cette « fin de Satan » chantée par Victor Hugo : « Satan est mort, renaiss, ô Lucifer céleste ! » De surcroît, comme le souligne Gilbert Durand ¹¹, si le romantisme, obsédé par le problème du mal, n'a jamais accepté le dualisme manichéen, son « intégration du négatif » ne concerne pas seulement la sphère métaphysique mais aussi celle de l'histoire, ouvrant la voie au « çivaisme moral et au satanisme politique ».

Maintenant, une question se pose : qui est concerné par cette

11. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, éd. Bordas, 1969.

Apocatastase, cette réintégration finale dans l'Unité ? Assurément pas la force cosmique qui, du *Fiat Lux* originel aux ténèbres finales, s'identifie à la Chute... salvatrice. *Felix culpa*, disait déjà saint Augustin ! Pas plus qu'on ne saurait, sans ridicule, affecter d'une signification morale la loi de l'attraction universelle, on ne peut songer à « sauver » cette force centrifuge. Mais il en va différemment des êtres (les « contre-initiés ») en qui elle s'incarne. Or le *sûtrâtma*, ce « fil » qui selon les Hindous relie l'individu au Soi, ne saurait être en aucun cas rompu. Ou pour user de la terminologie kabbalistique, les « canaux » par lesquels se communiquent les influences émanées du Principe, jusqu'aux états les plus inférieurs, ne sauraient être obstrués. En conséquence, l'individu, qu'il en soit conscient ou non, est toujours relié à son origine... ou à son « ange gardien ». Et la seule sanction envisageable ne peut être que l'« errance » pour ceux qui, s'étant identifiés à leur rôle (quel qu'il soit d'ailleurs) en oubliant *qui* ils sont ¹², se sont égarés dans une impasse. Rien là qu'on puisse assimiler à l'éternité des peines infernales généreusement prévues par les traditionalistes.

Et ce d'autant moins que, selon Guénon, les enfers, comme leur nom même l'indique, sont certes les états inférieurs, mais aussi *antérieurs* à l'état humain. Et il précise « qu'il ne peut être question pour l'être de retourner effectivement à des états par lesquels il est déjà passé ¹³ », puisque la « chaîne des mondes » ne peut être parcourue que dans le seul sens ascendant : « Ceci est particulièrement net lorsqu'on fait usage d'un symbolisme temporel, assimilant les mondes ou les états d'existence à des cycles successifs, de telle sorte que, par rapport à un état donné, les cycles antérieurs représentent les états inférieurs et les cycles postérieurs les états supérieurs, ce qui implique que leur enchaînement doit être conçu comme irréversible ¹⁴. »

12. Cette notion d'oubli, ou pour user du vocabulaire sartrien, la perte totale de « l'En-Soi » — le sens de la totalité — au profit du « Pour-Soi » — l'ego — nous semble essentielle. En effet, la « descente aux enfers », en elle-même, saurait d'autant moins être affectée d'un signe négatif que le Christ, à cet égard, a montré la voie : « Or que signifie « Il est élevé » sinon qu'il était descendu d'abord dans les régions inférieures de la terre ? » (Saint Paul, *Épître aux Éphésiens*, IV,9.)

13. *L'Ésotérisme de Dante*.

14. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, éd. Gallimard.

C'est bien pourquoi la phase cathartique de la « descente aux enfers » initiatique, qui se propose d'épuiser certaines possibilités inférieures de l'être, ne peut se réaliser que par une exploration *indirecte* des traces, des vestiges laissés dans son subconscient par ces états antérieurs. (Remonter le temps est le privilège des auteurs de science-fiction...) C'est aussi pourquoi l'égarement labyrinthique des « magiciens noirs » (du moins de ceux qui sont inconscients de leur fonction cosmique) ne saurait se concevoir qu'en mode "horizontal" et non pas régressif ou "descendant". Fussent-ils même rejetés dans ces « ténèbres extérieures » qui, dans la *Divine Comédie*, ne symbolisent jamais que le monde profane et dont Guénon précise bien qu'elles correspondent, justement, à l'état d'errance. Errance dont il n'est pas possible de ne pas envisager la fin, sauf à sombrer, répétons-le, dans le pire dualisme¹⁵. De fait, Guénon écrivait à Noëlle Maurice Denis-Boulet, une amie néo-thomiste : « [...] tous les êtres ayant à cet égard des possibilités rigoureusement équivalentes, la réalisation [spirituelle] devra finalement être atteinte par tous, à partir d'un état ou d'un autre ; vous voyez que je vais ici plus loin que vous, et que, pour moi, c'est seulement au point de vue humain que "beaucoup [et même tous, ajoute-t-il] sont appelés, mais peu sont élus" [...]. »

La cause, pour lui, est entendue : admettre une séparation et donc un antagonisme éternels relève de l'impossibilité métaphysique. Reste que lui-même se déclara en butte aux attaques de cette Contre-Initiation mythique dont, après les fondements ontologiques, il nous faut examiner la réalité — du moins telle que l'entendent les guénoniens.

15. Comme le souligne très justement Raymond Abellio (*Vers un nouveau prophétisme*, p. 54) : « Littéralement, en isolant le *Mal* en soi et en refusant de voir dans le Diable une créature de Dieu, les chrétiens de la masse le divinisent. On dirait que le christianisme vulgaire actuel a été tout entier conquis par le manichéisme. » L'Islam (sauf dans les désastreuses applications politiques de son messianisme), s'est relativement mieux préservé du piège du « dualisme diabolique ». Une minorité de théologiens pense même qu'*Iblis*, en refusant de se prosterner devant Adam, s'est comporté en parfait monothéiste... D'autre part, une légende musulmane souligne bien la fonction providentielle de Satan : « Salomon ayant obtenu de Dieu qu'il mette Iblis en prison, le monde fut bientôt plongé dans la prière et la méditation, mais le bazar étant devenu désert, la famine menaça et Salomon dut se résoudre à demander la libération d'Iblis. »

II

Seth, le dieu incompris

Le caractère paradoxalement providentiel que nous avons reconnu à la Contre-Initiation amène logiquement Guénon à lui assigner une origine divine : « [...] la "contre-initiation", il faut bien le dire, ne peut pas être assimilée à une invention purement humaine, qui ne se distinguerait en rien, par sa nature, de la « pseudo-initiation » pure et simple ; à la vérité, elle est bien plus que cela, et, pour l'être effectivement, il faut nécessairement que, d'une certaine façon, et quant à son origine même, elle procède de la source unique à laquelle se rattache toute initiation, et aussi, plus généralement, tout ce qui manifeste dans notre monde un élément « non humain » [...] ¹. » C'est là qu'intervient la notion capitale de l'ambivalence des symboles et des principes (déjà évoquée et sur laquelle nous reviendrons), qui peuvent être bénéfiques ou maléfiques selon la perspective envisagée, et sans qu'eux-mêmes en soient affectés, dans leur essence. (C'est pourquoi, entre autres exemples, le symbolisme de l'Antéchrist est un symbolisme solaire...)

Mais peut-on suivre, concrètement, la trace de cette étonnante Contre-Initiation, archétype, en somme, de la société secrète « maléfique » ? Si l'on récapitule toutes les données historico-mythiques fournies par Guénon, on aboutit au schéma suivant :

La première manifestation de la Contre-Initiation doit être recherchée dans une civilisation ayant régné sur un continent disparu. Or Guénon nous invite aussitôt à nous reporter au chapitre VI de la Genèse où il est question de ces anges, les fameux "Veilleurs" du *Livre*

1. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, éd. Gallimard.

d'Hénoch, qui dans un contexte prométhéen apportent aux hommes certains secrets. S'agit-il des anges du *Pardes* qui selon la Kabbale « ravagèrent le jardin » (sous-entendu : paradisiaque) et « coupèrent les racines des plantes » ? On peut le penser, puisque selon le symbolisme inversé de l'Arbre du Monde, les racines sont en haut, dans le Principe, et que les couper (d'une façon tout illusoire bien sûr) amène à invoquer les anges susdits non plus comme les intermédiaires célestes ou les attributs divins qu'ils sont en réalité, mais comme des puissances indépendantes, « associées » dès lors à la Puissance divine (ce qui constitue en Islam le crime du *shirk*) et non dérivées de Celle-ci. Le point à retenir, là encore, est que, nonobstant la lettre des textes, il ne saurait être question en toute rigueur de bons et de mauvais anges, mais seulement de la « face obscure », de l'« ombre portée » de certains principes dont la « qualité » dépend exclusivement de la perspective selon laquelle on les envisage. Il n'y a en somme qu'un bon ou un mauvais usage d'anges en eux-mêmes inaffectés par le point de vue de leurs invocateurs.

Mais pour en revenir à la « filiation » biblique exotérique commentée et interprétée par Guénon, c'est la corruption issue de cette « chute des anges » qui provoqua le Déluge. Et puisque Guénon nous dit encore que ce Déluge biblique doit être selon toute vraisemblance identifié au cataclysme qui engloutit l'Atlantide, la conclusion s'impose d'elle-même : les crimes des géants nés du péché des anges déchus réfèrent à la corruption de la tradition atlantéenne (la civilisation du continent disparu) et c'est donc bien à ce moment que s'incarna, dans la Contre-Initiation, la force centrifuge évoquée plus haut.

Cette incarnation, toujours selon Guénon, se manifesta d'abord par la révolte de la caste guerrière contre l'autorité spirituelle. L'inspirateur archétype de ce renversement de la hiérarchie fut Seth, le dieu égyptien à la tête d'âne, qui sous la forme de l'âne rouge, « était représenté comme une des entités les plus redoutables parmi toutes celles que devait rencontrer le mort au cours de son voyage d'outre-tombe, ou, ce qui ésotériquement revient au même, l'initié au cours de ses épreuves ; ne serait-ce pas là, plus encore que l'hippopotame, la « bête écarlate » de l'Apocalypse ² ? [...] »

2. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, chap. XX.

Mais là encore, selon ce goût étonnant du paradoxe qui semble avoir échappé à ses « disciples » (les guillemets étant nécessités par le fait que justement il n'en voulait point...), Guénon justifie Seth en même temps qu'il le dénonce ! Suivons son raisonnement, qui jongle avec les étymologies : « [...] le point qui semble donner lieu à la plus grande difficulté est cette signification maléfique du nom de *Set* ou *Sbeth*, qui d'autre part, en tant qu'il désigne le fils d'Adam, loin de signifier la destruction, évoque au contraire l'idée de stabilité et de restauration de l'ordre. » En fait, précise-t-il, en hébreu, le mot a effectivement les deux sens contraires de « fondement » et de « ruine ». C'est que, une fois de plus, nous sommes renvoyés au thème de l'ambivalence des symboles. « On peut dire que les deux *Sheth* ne sont pas autre chose, au fond, que les deux serpents du caducée hermétique : c'est, si l'on veut, la vie et la mort, produites l'une et l'autre par un pouvoir unique en son essence, mais double dans sa manifestation. »

Mais le plus remarquable est que, au-delà de la justification métaphysique de Seth, Guénon envisage explicitement la « réhabilitation » de son action archétype dans le contexte biblique lui-même. En effet, « si l'on veut établir des rapprochements bibliques, le rôle de Set vis-à-vis d'Osiris rappellera celui de Caïn vis-à-vis d'Abel [...] ». Or il écrit dans *le Règne de la Quantité et les Signes des Temps* (chap. XXI) que l'opposition (ou le complémentarisme) de Caïn et d'Abel est en fait celle des peuples sédentaires ou agriculteurs et des peuples nomades ou pasteurs ; ou selon une acception cosmologique du même symbolisme, celle du principe de compression représenté par le temps et du principe d'expansion représenté par l'espace. Mais : « On pourrait ajouter que, Caïn étant désigné comme l'aîné, l'agriculture semble avoir par là une certaine antériorité, et en fait, Adam lui-même, dès avant la « chute », est représenté comme ayant pour fonction de « cultiver le jardin », ce qui d'ailleurs se réfère proprement à la prédominance du symbolisme végétal dans la figuration du début du cycle (d'où une « agriculture » symbolique et même initiatique, celle-là même que Saturne, chez les Latins, était dit aussi avoir enseignée aux hommes de l'« âge d'or ») [...]. » De surcroît : « Comme Abel a versé le sang des animaux, son sang est versé par Caïn ; il y a là comme l'expression d'une « loi de compensation », en vertu de laquelle les

déséquilibres partiels, en quoi consiste au fond toute manifestation, s'intègrent dans l'équilibre total. » On conviendra que par contrecoup, le rôle de Seth, assimilé à celui de Caïn, s'en trouve singulièrement dignifié !

En tout cas, nous devons encore relever cette étonnante affirmation, clef d'une certaine approche guénonienne des coulisses de l'histoire : « nous avons quelques raisons de penser que, sous une forme ou sous une autre, il [le culte de Seth] s'est continué jusqu'à nos jours, et certains affirment même qu'il doit durer jusqu'à la fin du cycle actuel. »

Ainsi le concept de Contre-Initiation, jusque-là passablement flou et abstrait, prend forme progressivement en se dotant d'un principe recteur — Seth — et en intégrant son culte, ce qui nous confirme que dans l'esprit de Guénon, les pratiques « contre-initiatiques » répondaient à une réalité opérative précise et ne relevaient nullement en tout cas de la vulgaire magie noire ou de quelque sorcellerie des campagnes, exhaussées pour les besoins de la cause au rang d'agents de la Subversion ontologique...

Cet aspect inattendu de l'héritage atlantéen échut d'autant plus facilement à l'Égypte que, selon Guénon, la tradition égyptienne avait vraisemblablement servi d'intermédiaire entre l'Atlantide et la tradition hébraïque, dont la base était précisément le cycle atlantéen. Il convient donc de replacer Seth — devenu par la grâce de Guénon dieu de la Contre-Initiation — dans son contexte égyptien, pour en savoir un peu plus. C'est au désert qu'il faut chercher, ce désert égyptien sur lequel, curieusement, Guénon a écrit les passages les plus « lyriques » de son œuvre³, et « où le soleil trace les Noms divins en lettres de feu dans le ciel ». Or « ce flamboiement solaire, c'est l'image de la fulguration de l'œil de Shiva, qui réduit en cendres toute manifestation ». Terre de l'esprit destructeur des apparences, le désert était dans l'Égypte ancienne le royaume de Seth, dieu de la violence et de l'orage, sacrificateur, on le sait, de son frère Osiris. A ce désert de la haute Égypte s'oppose le Delta nourricier, matriciel, terre d'Horus à la tête

3. Cf. *Aperçus sur l'Esotérisme islamique et le Taoïsme*, chap. III, « Et-Tawhid », éd. Gallimard.

de faucon, fils d'Osiris et d'Isis et "vengeur" de son père. Et la réunion de ces deux régions antagoniques — haute et basse Égypte — constitue le "Double Pays". Voyons comment le Mythe, *in illo tempore*, adombra la terre noire du Delta et la terre rouge du Désert.

Au cours du IV^e millénaire, deux royaumes, déjà, se forment. L'un, septentrional, sur qui bien sûr veillait Horus et dont la capitale fut sans doute Behoudit du Nord, l'actuel Tell Balamoun. L'autre, méridional, adorait non moins évidemment Seth d'Ombos, aujourd'hui Kom Belal. Le Nord conquiert le Sud et impose Horus. Rivalité subalterne entre deux divinités locales ? Certes non : le conflit s'égalait bientôt à l'éternel combat entre l'Ordre et le Chaos, incarnés respectivement par Horus et par Seth. La haute et la basse Égypte exprimaient déjà une dualité métaphysique qui jamais ne se figea en un dualisme théologique et qui, si elle conditionna en partie son histoire, allait surtout illustrer ce prodigieux esprit de synthèse dont se glorifie l'Égypte dans les siècles des siècles. L'intronisation du roi en témoigne devant l'historien le moins sensible au vertige des renversements dialectiques : ce sont Seth et Horus conjointement — c'est-à-dire des prêtres revêtus de masques à leur effigie — qui lui remettent la couronne. Plus qu'aucune autre en effet, la civilisation égyptienne fut fondée de façon quasi sacrificielle sur l'antinomie et la tension dialectique. Seul l'énoncé simultané de deux termes opposés — car jamais l'Égyptien ne se résigna à *rejeter*, à exclure — peut faire accéder à la notion de totalité. Ainsi de cette définition de l'univers digne de la théologie négative de Maître Eckhart : « Ce qui est et ce qui n'est pas ». Etre et non-Etre... C'est assez dire combien notre manichéisme occidental eût été étranger à la pensée égyptienne, qui ne visa rien tant que la conciliation des contraires. En outre, jamais elle n'a cherché l'origine de ces contradictions fécondes dans des contingences historiques ou géographiques qui n'en étaient que le reflet terrestre, toujours elle les a ressenties comme un enrichissement, comme autant d'aspects d'une réalité protéiforme qu'aucun dogmatisme ne lui enjoignit de réduire à un trop commun dénominateur.

Un exemple éclatant et qui nous ramène à Seth : des nomades appelés Hyksôs envahissent l'Égypte dans la première partie du second millénaire. Ils manifestent d'évidentes sympathies pour Seth,

dont ils rétablissent le culte en leur capitale d'Avaris, dans le Delta. Haïs par le peuple, comme la plupart des envahisseurs, on se fût attendu à ce que cette collaboration portât un coup décisif, après la « libération », au dieu à la tête d'âne, qui d'ailleurs fut aussi le dieu des étrangers, de la « non-Égypte », puisque l'esprit qui souffle au désert excède par principe les limites rassurantes de la « terre des hommes ». Or, les pharaons de la XVIII^e dynastie, fondatrice du Nouvel Empire, l'adoptent après la victoire sur les Hyksôs. Mieux : les rois de la XIX^e dynastie l'élèvent au rang des grands dieux nationaux, lui qui avait été si longtemps marginalisé. Les Ramsès, les Séthi portent des noms théophores séthiens, le prédécesseur de Ramsès I^{er}, Horemheb, érige à Tanis une stèle représentant un Seth dont l'accoutrement souligne comme à dessein le caractère exotique. Et puisqu'il s'était identifié au dieu de l'orage que les Sémites occidentaux appellent Ba'al (le Maître), les pharaons conquérants du Nouvel Empire attendirent de son culte la dispensation de la puissance victorieuse qu'il incarnait.

Contrairement aux Grecs qui, en l'assimilant à Typhon, contribuèrent à « diaboliser » Seth, la métaphysique égyptienne, en sa fine pointe, était assez perspicace en effet pour intégrer à son ordre, voire pour l'en couronner, celui qui, plus que le meurtrier de son frère en fut, répétons-le, le nécessaire sacrificateur. D'ailleurs, dans le *Livre des Morts*, Thot, le Logos, guérit en même temps Horus et Seth. Car que deviendrait le monde, comme le soulignait Plutarque dans le *De Iside*, si l'élément igné qu'incarne Seth ne venait pas contrarier l'action de l'élément humide ?...

Puisque la dualité initiale d'Horus et de Seth, réunis par anticipation dans la personne sacrée du pharaon, signe l'origine de l'Égypte, l'histoire égyptienne (nous devrions dire : la métahistoire) sera le reflet d'un Grand Œuvre alchimique — non plus individuel mais collectif — visant à l'ultime *coincidentia oppositorum*, à la réintégration de la dualité au sein de l'Unité, selon un processus grandiose, magistralement mis en lumière par R.-A. Schwaller de Lubicz⁴. Horus, emprisonné par Seth dans la matière, et dont le feu anime le pharaon, devra être délivré pour que l'Œuvre s'accomplisse. Or ce « feu en

4. *Le roi de la théocratie pharaonique*, éd. Flammarion, 1961.

terre » — qui évoque irrésistiblement le « sang de Saturne, chu en terre » de la mythologie romaine⁵, et l'Adam déchu ou Christ douloureux, gémissant dans l'Univers-Substance... qu'il a lui-même élaboré⁶ — n'est autre que Ptah, l'Héphaïstos grec ; et le processus alchimique s'accomplit par l'intermédiaire de ce que les Égyptiens appelaient « les Trois Mystères ». Voici ce qu'en dit le papyrus de Leyde, d'époque ramesside :

« Trois dieux sont tous les dieux : Amon [le dieu de Thèbes], Rê [le Soleil], Ptah, qui n'ont pas leurs pareils. Celui dont la nature est mystérieuse, c'est Amon ; Rê est la tête ; Ptah est le corps. Leurs villes sur terre, établies à jamais, sont Thèbes, Héliopolis, Memphis pour toujours. Quand il y a un message du ciel, on l'entend à Héliopolis ; on le répète dans Memphis à Ptah, on en fait une lettre, écrite en caractères de Thot [c'est-à-dire en langage hermétique], pour la ville d'Amon avec tout ce qui s'y rapporte. La réponse et la décision sont données à Thèbes, et ce qui sort c'est à l'adresse de l'Ennéade divine, tout ce qui sort de sa bouche, celle d'Amon. Les dieux sont établis pour lui, selon ses commandements. Le message, il est pour tuer ou faire vivre. Vie et mort en dépendent pour tous les êtres, excepté pour lui Amon, et pour Rê, et pour Ptah, unité-trinité. »

A Héliopolis, donc, on *révèle* l'acte créateur et l'apparition de Toum (ou Atoum) ainsi que de l'Ogdoad qui analyse cet acte créateur. A Memphis on *enseigne* l'œuvre de Ptah, qui est de susciter les formes et de les animer. A Thèbes on *définit* le fruit de cette genèse, grâce à Amon, Mout — sa compagne — et Khonsou, leur fils. D'autre part, Hermopolis où comme son nom l'indique règne Thot-Hermès, fait le lien entre les Trois Mystères.

Une première approche de ce mythe incarné se doit de prendre en compte les phases astronomiques de la précession des équinoxes, dont on a enfin admis qu'elle n'était point ignorée des Égyptiens. L'Égypte n'est-elle pas « à l'image du ciel » ? La preuve en est, entre beaucoup d'autres, cette « surrection » d'Amon-Bélier au Moyen Empire, alors même que le point vernal était passé de la constellation du Taureau

5. Cf. Cesare Della Riviera, *le Monde magique des héros*, éd. Archè, Milan.

6. Cf. Stanislas de Guaita, *le Problème du Mal*.

(Apis de l'Ancien Empire) à celle du Bélier. En effet, pendant le cycle précessionnel de 25 920 ans, le point vernal — là où se lève le soleil à l'équinoxe de printemps — parcourt les douze « signes » zodiacaux. Ce cycle est de 12 mois de 2 160 ans environ, subdivisés chacun en 3 décans de 720 ans. Ces mois précessionnels désignent le « grand *Nether* du culte » qui influence tous les autres dieux, les *netherou*. C'est ainsi que la préhistoire pharaonique fut placée sous le signe des Gémeaux, Shou et Tefnout, manifestant la séparation du Ciel et de la Terre, également symbolisée par les deux couronnes de l'Égypte non encore unifiée. De cette époque date le mystère héliopolitain, première étape du Grand Œuvre ; c'est la « putréfaction philosophique » ou œuvre au noir, dans laquelle une scission intervient entre l'Infini et le fini. Le Verbe « chute » dans la matière, Hôrus est emprisonné par Seth. De même, de l'Océan des formes — Noun — surgit Atoum, feu changé en eau, puis en terre : la Colline primordiale. En qualité de feu cosmique, il est impulsion vitale, en même temps que négation de l'Être unique originel, puisque la première « affirmation » de la Colline primordiale dressée comme un défi, équivaut à une première négation — au moins implicite — de tout ce que cette affirmation exclut ou ignore. Cette terre sethienne et cette eau horienne sont les deux substances d'où va sortir le monde et, par l'Œuvre alchimique, la pierre philosophale que symboliseront à la fois la pyramide et le pharaon. (De même, dans le *Lapidaire* d'Orphée cité par C. Della Riviera [*op. cit.*, p. 123], le sang de Saturne « se congela en Pierre ».)

L'Ancien Empire et Memphis furent quant à eux dominés par Apis le taureau, incarnation de Ptah. C'est le « grand *Nether* du culte » de la période historique qui s'étend de 4 380 à 2 200 avant J.-C. A Memphis, dans le temple de Ptah, le feu primordial corporifié, on explique le Message délivré à Héliopolis. Comme l'Adam biblique, le dieu donne leur nom aux êtres et aux choses : « Il s'élève comme cœur, il s'élève comme langue, comme un symbole d'Atoum [...]. Cependant les 9 dieux sont les dents et les lèvres de sa bouche [celle de Ptah] qui dit le nom de toutes choses... » En tant qu'inséminateur du règne végétal, Ptah est aussi le Min ithyphallique. Mais pour que la semence fructifie il faudra un milieu propice. C'est alors qu'intervient l'Eau vivante, « mercurielle », de Khmounou (Hermopolis), la ville de

Thot, métropole du XV^e nome de haute Égypte dont le nom « civil » était *Oun* : l'existence. Noun, Atoum et Shou-Tefnout d'Héliopolis sont devenus à Memphis la Triade Ptah, Sekhmet-Hathor et Nefertoum. Hathor étant la féminité matricielle, l'aspect maternel de la terrible Sekhmet, et Nefertoum le lotus primordial. Cette phase végétative memphite du processus alchimique constitue l'œuvre au blanc. Après la scission originelle qui a produit une racine noire, surgit le germe lactescent.

Du Moyen Empire jusqu'au début de l'ère chrétienne des Poissons, règne Amon le Bélier, maître de Thèbes, sous la domination de qui le Feu générateur doit être délivré, grâce à Thot, de la gangue terrestre qui l'emprisonnait. Le processus entre dans sa phase finale. Mout représente ici le milieu féminin et alors qu'à Memphis le produit du couple Ptah-Sekhmet était Nefertoum, le végétal portant semence, le feu dans l'eau, à Thèbes le fruit de l'union d'Amon et de Mout sera Khonsou, nouvel Atoum sublimé, spiritualisé. Ce n'est plus la terre noire, maudite, qui retenait captif le feu céleste, le Verbe divin. Ce dernier est libre désormais, et voici venue l'heure de l'œuvre au rouge, de l'union hermétique de Seth et d'Horus — que préfiguraient les deux joncs devant le temple de Ptah à Memphis ⁷.

Nous ne pouvons nous empêcher ici de reproduire le commentaire, par Julius Evola, du passage de C. Della Riviera cité plus haut, relatif au sang de Saturne « chu en terre ». Dans une perspective « microcosmique », il illustre parfaitement ce que nous venons de dire du processus « macrocosmique » égyptien : « Ici, *Terre* équivaut à *corps* ; la terre magique occulte est la « corporalité spirituelle » ou « faite d'or », la forme transcendantale de la corporalité, ensevelie dans le corps charnel (« élémentaire »), à laquelle correspond le *Moi* absolu, « l'Individuateur Primordial », qui est le véritable Or philosophal. Celle-ci est la *Pierre*, celui-ci est *Saturne*, dieu de l'âge d'or, qui s'y congèle avec son sang, c'est-à-dire qu'en elle il parvient à la détermination primordiale de sa force-vie (le sang). L'accomplisse-

7. On comprend à quel point le pharaon, en coiffant la couronne blanche du Sud, et la couronne rouge du Nord, respectivement sethienne et horienne, incarnait la perfection du processus initiatique.

ment de l'art hermétique a lieu, quand le Moi, s'étant libéré et transfiguré [...] ressuscite cette « forme », ce pouvoir individualisant primordial, et résout en lui, sous forme d'activités, le corps même, rénovant et assumant l'acte de cette individualisation primordiale, au point de faire de l'esprit une corporalité, et du corps, une spiritualité (phase du *coagula*, œuvre « au rouge », formation de la Pierre magique ou Pierre philosophale). »

Mais ce Grand Œuvre cosmique préfiguré dans les temples égyptiens et de moins en moins bien incarné par les pharaons, ne s'accomplit pas sur la « Terre Noire », cette *Khemit* dont dérive directement, par simple adjonction de l'article arabe, le mot alchimie... La réconciliation de Seth et d'Horus ne couronna pas l'histoire égyptienne, pyramide éternellement en attente de sa pierre d'angle. Et le vent du désert apporte l'antique (et néanmoins prémonitoire...) lamentation du *Corpus Hermeticum* : « O Égypte, Égypte ! Il ne restera de ta religion que de vagues récits que la postérité ne croira plus, et des mots gravés sur la pierre qui raconteront ta grandeur passée et tes pieux hauts faits [...]. Un temps viendra où il semblera que ce fut en pure perte que tu célébras fidèlement le culte des dieux. Et les peuples croiront que tu adorais des monstres infernaux ! »

On voit que nonobstant les apparences, nous ne nous sommes pas éloigné du problème de Seth et de la Contre-Initiation, dont le mythe égyptien met si bien en lumière l'aspect d'indispensable complémentarité, bien plus que d'irréductible antagonisme. Cette « positivité » du mythe sethien se retrouve d'ailleurs dans l'interprétation hermétique de la légende gréco-latine de Latone par C. Della Riviera. On sait que Latone, fille de Saturne, enceinte des œuvres de Jupiter et chassée du Ciel par Junon, fut poursuivie et persécutée — *sur ordre de cette dernière* — par le Serpent Python, anagramme de Seth-Typhon. Or le serpent, ici, « représente le héros, lequel, spagyriquement, et avec art pyronomique, persécute ladite Latone, afin qu'elle ne dépose pas inutilement son fruit céleste dans les habituels monts caverneux, sulfureux et impurs [...] ». » (Nous n'insisterons pas sur l'analogie frappante entre le mythe de Latone grosse d'un enfant divin et poursuivie par Python, et celui de la « Femme couronnée d'étoiles » de l'Apocalypse, elle aussi dans les douleurs de l'enfantement, et elle

aussi poursuivie par un Dragon « rouge feu » qui si l'on en croit Guénon pourrait bien être Seth...)

Enfin, dans un registre beaucoup plus anecdotique, nous relèverons cette réhabilitation de Seth-Typhon par Raoul Auclair, d'autant plus inattendue qu'elle émane d'un catholique traditionaliste, spécialisé dans les apparitions mariales et les prophéties. Dans *Mystère de l'Histoire*⁸, se fondant sur des textes anciens, et en particulier l'*Histoire du Monde* de Pline le Jeune, qui mentionnaient une comète redoutable appelée Typhon, du nom « du Géant Typhon, qui était alors en règne », et dont l'apparition eût coïncidé providentiellement avec l'Exode des Hébreux, R. Auclair veut y voir une sorte de théophanie « terrible » destinée à aider les Israélites dans leur fuite. Il s'appuie également sur Plutarque, qui rapporte la légende selon laquelle Seth-Typhon, après avoir abandonné la bataille contre Horus, aurait fui pendant sept jours (allusion à la semaine juive) sur un âne (animal sethien) et une fois sauf eut deux fils : Hiérosolymos et Ioudaïos, c'est-à-dire Jérusalem et le peuple juif...

Mais ce témoignage repose sur une erreur linguistique. Dans un contexte gnostique assez tardif, Seth, devenu le dieu des magiciens, était invoqué sous le nom de *Io*, qui est l'âne en égyptien, ou *Iao*, divinité à tête de coq. En rapprochant ce *Io* ou *Iao* de *Iahvé*, on eut vite fait d'assimiler Seth au Dieu des Juifs⁹, auxquels les basses classes reprochaient de s'être, très naturellement d'ailleurs, alliés aux Hyksôs. Mais quoi qu'il en soit, le vertige nous saisit, face à cette sinistre « répétition générale » qui voit le « déicide », le meurtre d'Osiris, imputé à un bouc émissaire associé au judaïsme. Et une tradition assez sérieusement fondée veut que l'antisémitisme de la plèbe égyptienne se soit ainsi communiqué, telle la peste, aux Grecs et aux Romains qui, on le sait, accusèrent aussi les premiers chrétiens d'adorer le « dieu à la tête d'âne ». (L'âne n'est-il pas présent dans la Crèche. N'est-ce pas sur un âne que Jésus fait son entrée dans Jérusalem, le jour des Rameaux ?...)

8. Nouvelles Éditions Latines, 1977.

9. Le temple juif d'Éléphantine était appelé « Temple du dieu Ya'ou » dans les papyrus araméens trouvés *in situ*. Cf. Jean Hani, *La religion égyptienne dans la pensée de Plutarque*, éd. « Les Belles Lettres », 1976.

Pour ne pas quitter Plutarque, plus intéressant est le chapitre d'*Isis et Osiris*¹⁰ où l'on apprend que l'âme de Seth-Typhon brille au firmament : c'est la Grande Ourse ; et dans les documents grecs de la basse époque, Typhon continue d'être appelé Arctos. Pour les Égyptiens en effet — comme pour certains Pères de l'Église qui attribuaient à chaque astre un ange recteur — les étoiles étaient "entretenuës" par des dieux lampadophores.

Cette mention est d'autant plus curieuse que pour Guénon, nous l'avons dit, c'est Seth-Typhon qui inspire la révolte de la caste guerrière (les Kshatriyas selon la terminologie hindoue) contre la caste sacerdotale (les Brahmanes). Or, dans une étude sur « le Sanglier et l'Ourse »¹¹, après avoir rappelé l'assimilation par toutes les traditions et en particulier par le Celtisme et l'Hindouisme, du sanglier à l'autorité spirituelle « primordiale » et de l'ours au pouvoir temporel, il évoque ce que les Celtes appellent précisément la lutte du sanglier et de l'ourse, « c'est-à-dire la révolte des représentants du pouvoir temporel contre la suprématie de l'autorité spirituelle [...]. » Chez les Grecs, cet affrontement fut représenté par la chasse au sanglier de Calydon, qui selon les Anciens était blanc¹², ce qui l'assimile très directement au *Shwêta-varâha*, le Sanglier blanc des Hindous. Quant au fait que le premier coup lui ait été porté par Atalante, Guénon y voit l'indice que la révolte eut lieu, « soit dans l'Atlantide elle-même, soit tout au moins parmi les héritiers de sa tradition [...]. » Ce qui, soit dit en passant, conforte totalement nos déductions antérieures.

Il est apparemment paradoxal que cette révolte soit « mise au féminin » (l'ourse et Atalante) mais selon Guénon, c'est que la caste guerrière a normalement un rôle réceptif et donc féminin à l'égard de la caste sacerdotale, et aussi que, chaque fois que les Kshatriyas ou leurs équivalents ont renversé les rapports normaux (ou présumés tels¹³) de subordination, leur domination s'est accompagnée de celle

10. Traduction de Mario Meunier, éd. de la Maisnie.

11. *Études Traditionnelles*, août-septembre 1936 ; repris dans *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, chap. XXIV.

12. Cf. entre autres Athénée : *Deipnosophistarum*, IX, 13.

13. Julius Evola, pour sa part, n'a jamais voulu admettre cette hiérarchie.

des éléments féminins dans la mythologie, entraînant à l'occasion la création d'un sacerdoce féminin, telles les druidesses chez les Celtes.

Mais là encore, l'antagonisme du sanglier et de l'ours(e) n'est nullement irréductible, comme en témoigne la légende de Merlin le Druide et d'Arthur, dont le nom dérive de celui de l'ours, *arth* : « plus précisément, ce nom est identique à l'étoile *Arcturus*, en tenant compte de la légère différence due à leurs dérivations respectivement celtique et grecque ¹⁴. » Et nous voici renvoyés derechef à Seth-Typhon-Arctos... et au thème omniprésent de l'ambivalence des symboles, dont il nous faut maintenant approfondir la dimension mythique.

14. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, chap. XXIV.

III

Janus, le « Maître des deux Voies »

Le thème du Principe unique se dédoublant volontairement se retrouve là où on l'attendrait le moins : dans l'exégèse antéchristique. Saint Hippolyte, dans son opuscule sur l'*Antéchrist*, soulignait déjà que le Messie et l'Antéchrist ont tous deux le lion pour emblème. De même, 666, le « nombre de la Bête », est aussi un nombre solaire. *Metatron* — qui dans la Kabbale est le parèdre de la *Shekinah*, la « présence réelle » de la Divinité, en tant qu'intermédiaire céleste — est « l'auteur des théophanies dans le monde sensible ¹ ». Il est aussi le « chef des milices célestes », s'identifiant ainsi à *Mikaël* (qui est comme lui « l'Ange de la Face »), c'est-à-dire saint Michel. De surcroît, *le Pasteur* d'Hermas assimile le Christ à *Mikaël*, ce qui, nous dit Guénon, « ne doit pas étonner ceux qui comprennent le rapport qui existe entre le Messie et la *Shekinah* ². » De fait, *Malaki*, l'envoyé de Dieu, est l'anagramme de *Mikaël* ; et ceci évoque bien sûr le : « *Benedictus qui venit in nomine Domini* » de la liturgie catholique. Enfin, la balance et l'épée, qui sont les attributs de *Mikaël* en tant qu'« Ange du Jugement », le mettent encore en relation directe avec le Christ, « Juge des vivants et des morts ».

Mais — et c'est là que nous voulions en venir — *Mikaël* ne représente que la face lumineuse de *Metatron*. Sa face obscure, son « ombre », s'identifie à *Samaël*, encore appelé *Sâr ha-ôlam*, « le Prince de ce Monde » de l'Évangile. Le piquant de l'affaire est que *Mikaël* lui

1. Paul Vulliaud, *la Kabbale juive*, t. 1, p. 499.

2. *Le Roi du Monde*, chap. III, éd. Gallimard.

aussi est désigné comme *Sâr ha-olâm*, qu'il faut alors traduire par « Prince du Monde » et non plus de *ce* monde, ce bas-monde... C'est ce Prince ou Roi du Monde qui a donné son titre à l'un des plus curieux ouvrages de Guénon, et l'on conçoit que l'imperceptible nuance qui le distingue de son « frère ennemi » ait suscité bien des perplexités et des contestations. Ainsi du très érudit article d'Albert Frank-Duquesne dans le numéro spécial des *Etudes Carmélitaines* consacré à Satan ³, qui soutient que le Roi du Monde de Guénon n'est autre que le Prince de ce Monde et que *Metatron*, qui serait très satisfait de passer pour le Verbe, est tout simplement le Cinquième Chérubin déchu d'Ezéchiel (XXVIII) évoqué par Claudel dans *Présence et Prophétie*...

Cette ambivalence, toutefois, est fort loin d'appartenir en propre à la tradition judéo-chrétienne, comme on a déjà pu s'en rendre compte, et ce qui caractérise surtout cette dernière, c'est que l'ambivalence susdite s'y est assez fréquemment changée en un dualisme récurrent : non plus un principe unique se manifestant selon des modalités diverses, mais « Dieu et Diable » (ce dernier récoltant tel un dépotoir hypostasié toutes les scories divines...), qui se livrent un inexpiable combat dont les péripéties incertaines font d'ailleurs peu honneur à la toute-puissance du Créateur, et au terme duquel le Diable sera tout de même jeté dans l'étang de soufre « pour toujours »...

Il importe toutefois de préciser, comme nous le disions plus haut, que si le christianisme, par perte de son ésotérisme, est devenu la proie facile d'un assez fruste manichéisme, il n'en va pas de même du judaïsme, dont la tradition initiatique toujours vivante a su préserver le sens métaphysique de la dualité originelle. En fait foi ce passage du *Zohar* : « Si le Saint, béni soit-il, a séparé la lumière et les ténèbres, c'est afin de les unir plus tard. La lumière et les ténèbres se complètent ici-bas. Il n'y a pas de jour sans nuit et pas de nuit sans jour, et cet état de choses durera jusqu'à l'accomplissement des paroles du Psalmiste : *La nuit aura une lumière égale à celle du jour.* »

Le sort de Judas, qui a donné lieu dans le christianisme à des interprétations différentes — certaines fort éloignées de l'exégèse officielle — serait intéressant à examiner dans cette perspective de

3. « Réflexions sur Satan en marge de la tradition judéo-chrétienne ».

l'Apocatastase, trop négligée des théologiens. Judas, en effet, est plus qu'un traître vulgaire, puisque aussi bien à la Cène, lorsqu'il renie Jésus, il est dit que Satan entre en lui. Son baiser est donc celui de l'Antéchrist au Christ — à la fois signe de mort et signe de vie, car c'est alors, et alors seulement, que Jésus peut aller vers sa Passion rédemptrice.

Mutatis mutandis, le baiser de Judas évoque ainsi curieusement la légende, rencontrée dans le Cycle du Graal, de l'« Épouse hideuse » qui, par son mariage avec Gauvain (toujours volontaire pour les missions périlleuses...) se change en une belle jeune fille. Sans parler de Cundrie, la messagère du Graal, qui n'avait revêtu un aspect repoussant que pour éprouver les chevaliers, une telle métamorphose se retrouve dans de nombreuses légendes celtiques. Ainsi, dans la geste de Lughaid Laighe, celui qui osera dormir avec la Dame Repoussante deviendra roi. Et comme le souligne A.-K. Coomaraswamy, « il faut identifier la Dame Repoussante au Dragon ou au Serpent que le héros désenchante par le « Fier Baiser », et enfin [...] cette Dame Repoussante, ou cette Dragonne, est l'Ondine, l'âme sirène, la Psyché dont le désenchantement et la transformation sont accomplis par son mariage avec le héros ⁴. » C'est que : « Des profondeurs du Monde inférieur surgissent la Vie et la Sagesse, symbolisées par le Serpent ⁵. » Typiquement ophidien, en effet, est l'Etre primordial, qu'il s'agisse de Zeus — qui comme Asclépios fut autrefois serpent — de Quetzalcoatl ou du Dragon chinois, symbole du Verbe.

Mais c'est la tradition latine, avec Janus — archétype du Principe ambivalent — qui nous apportera, en mode « mythique », les preuves les plus irréfutables de la validité de cette analyse théorique. Dans le chapitre XVIII des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée* (« Quelques aspects du symbolisme de Janus »), Guénon nous rappelle que les deux clefs généralement attribuées à Janus « sont celles des deux portes solsticiales, *Janua Cœli* et *Janua Inferni*, correspondant respectivement au solstice d'hiver et au solstice d'été [...] ». Janus est donc le « Maître des deux Voies », céleste et « infernale ». Et ce qui pour nous rend la chose plus intéressante

4. *La Doctrine du Sacrifice*, éd. Dervy.

5. F. Boehl, *Skizze der Kulturentwicklung Mesopotamiens*.

encore est qu'il est également le dieu de l'initiation aux mystères. On a donc là l'exemple très net d'un principe unique régissant à la fois, pour user du vocabulaire guénonien, l'initiation et la contre-initiation. Enfin, et ce sera une raison supplémentaire d'y regarder d'un peu plus près, Janus est le dieu des *Collegia fabrorum*, en qui l'on a vu une des origines de la Franc-Maçonnerie moderne.

L'aspect « primordial » (dans la double acception d'antériorité et de dignité) de Janus, au sein de la tradition latine, se manifeste dans cette légende : l'Age d'Or, on le sait, était régi par Saturne. Chassé du Ciel par Jupiter il s'embarque sur un navire qui aborde sur la côte du futur Latium, où régnait déjà Janus. Saturne, nous le savons aussi, enseigna l'agriculture aux habitants et Janus l'associa à son autorité, ce qui impliquait un rapport de subordination hiérarchique. Alors que Janus règne depuis le Janicule (appelé aussi *Vaticani montes*), Saturne fonde la cité de Saturnia sur la colline qui deviendra le Capitole (encadrée par deux temples de Janus). Selon Virgile, c'est Saturne qui donna son nom au Latium parce qu'il s'y tenait *caché*.

Macrobe, dans les *Saturnales*, reprenant le premier livre de l'*Italicon* de Xénon, écrit : « Janus fut le premier qui éleva en Italie des temples aux dieux et qui institua des rites sacrés, ce qui lui valut d'être invoqué au commencement de tous les sacrifices. » Ainsi sont mis en rapport le sacerdoce et l'art de la construction, puisque aussi bien le sacrifice constitue l'acte rituel par excellence ; et ceci éclaire singulièrement l'aspect de Primus Ædifex attribué à Janus du simple fait qu'il était le dieu des *Collegia fabrorum*. Il est non seulement le « premier constructeur » mais encore, et surtout, le « premier architecte ».

Janus est ainsi placé à l'origine, au commencement (*initium* a la même racine que Janus), à l'entrée, à la porte (*Janua*) de toute la tradition latine. Selon Macrobe, « il en est qui disent que Janus est le même à la fois qu'Apollon et Diane et que ces deux divinités sont voilées sous ce seul nom ». Ici intervient un symbolisme comparable à celui qui se déduit des deux visages du dieu : l'un est solaire (l'avenir) et l'autre lunaire (le passé⁶) ; le troisième visage est irréprésentable puisqu'il correspond à l'éternel présent.

6. On notera que l'infériorité de l'aspect lunaire est en fait une *antériorité*, comme nous l'avons souligné plus haut à propos du Ciel et de l'Enfer.

De plus, il existait dans la tradition gréco-latine un Apollon thyréen (θυραϊος, de θυρα : porte) qui présidait aux entrées et aux sorties, et correspondait exactement au Janus Janitor. Quant à Diane, elle était encore, sous son aspect de Trivia, la divinité des chemins, dont on peut rapprocher l'Apollon Agyieus, protecteur des rues et des voies. Ce qui rappelle cette fois le Janus « Maître de la Voie » ou « Maître des Voies ». En effet, toujours selon Macrobe : « Nam et cum clavi ac virga figuratur Janus : quasi omnium et *portarum custos* et *rector viarum*. » (Janus, représenté avec les clefs et la verge [le sceptre ?] est le gardien des portes et le maître des Voies.) Continuant, dans les *Saturnales* (I, 18) à étudier l'appropriation par Janus d'une grande partie du panthéon latin, il nous donne un exemple supplémentaire de dédoublement d'un principe unique, en indiquant qu'Apollon et Liber (Bacchus) ne sont qu'un seul et même dieu. Il les rapporte tous deux au Soleil et ajoute : « C'est une pratique mystérieuse de la religion dans les rites que, tandis que le Soleil est dans l'hémisphère supérieur, c'est-à-dire pendant le jour, on l'appelle Apollon, et que, tandis qu'il est dans l'hémisphère inférieur, c'est-à-dire pendant la nuit, on l'appelle Dionysos qui est le même que Liber-Pater. » Identification essentiellement ésotérique : le vin représente la connaissance réservée à l'élite ; d'autre part, n'oublions pas que d'une certaine façon « la nuit est meilleure que le jour », comme l'attestent entre autres le symbolisme du Soleil de minuit et le rapprochement entre Bromius, autre nom de Bacchus, et Bruma, le solstice d'hiver, « porte des dieux ». Or : « Certains veulent démontrer que Janus est le Soleil : on lui donne deux visages parce que les deux portes du ciel sont soumises à son pouvoir et qu'il ouvre le jour en se levant et le ferme en se couchant. »

Mais ce que nous avons dit plus haut relativement au troisième visage de Janus incite à penser qu'un aspect au moins du dieu s'identifie à un principe supérieur à ceux représentés par le Soleil et la Lune, et qui serait alors l'Étoile Polaire. Dans le chapitre XVII des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, Guénon cite ce passage du *Speculative Mason* de juillet 1949 : « L'Étoile Polaire est le siège effectif du Soleil central caché de l'univers, Iah. » Et il ajoute en note que ce nom « est mis plus spécialement en rapport avec le premier des

trois Grands-Mâîtres au septième degré de la maçonnerie opérative ⁷ ». Ce qui est extrêmement curieux, c'est que Iaô, représenté par un coq, animal solaire par excellence, et dont on se souvient qu'il était l'un des noms de Seth, était également l'un des noms de Dionysos-Bacchus-Liber, toujours en accord avec le symbolisme des « ténèbres supérieures ».

« Osiris est un dieu noir », disait-on à l'initié égyptien qui avait triomphé de toutes les épreuves. De même, le noir était attribué en Syrie à El Elion, en Grèce à Zeus, en Inde à Ishwara. Toujours en Inde, l'image revient souvent, dans le *Rig-Véda*, de la caille (*vartikâ*) sauvée de la gueule du loup (*vrika*) par les Ashvin, ces dieux qui tirent leur nom du cheval (*ashva*), monture du Soleil, et du figuier sacré (*ashvatta*) sur lequel repose l'astre du jour. La caille symbolise ici l'aurore et le loup la nuit. Mais même dans ce contexte, le symbolisme du loup est fort loin de se résumer à un aspect maléfique. Louis Charbonneau-Lassay, dans son *Bestiaire du Christ* ⁸, rappelle qu'il fut « toujours considéré dans les anciennes traditions des pays riverains de la mer de Norvège et de la Baltique, comme un animal de lumière, une sorte de génie solaire à qui la constellation de la Grande Ourse était consacrée. » (Il est significatif que la Grande Ourse, on l'a vu, ait été également consacrée à Seth-Typhon.) Et Charbonneau-Lassay ajoute que les rapprochements « entre Apollon Dieu-Soleil et le loup se répandirent ensuite dans tout le bassin Méditerranéen [...] ». Guénon de son côté, dans une lettre à Patrice Genty datée du 29 septembre 1929, évoquait l'Apollon lycien, en suggérant un curieux rapprochement entre les deux désignations du loup (*λυκος*) et de la lumière (*λυχη*). Une fois de plus se trouve affirmé ce sens supérieur des ténèbres que symbolisait la gueule du loup, soleil noir destructeur des apparences, résorbant toute chose dans le Non-Manifesté. Cette gueule, en effet, livre passage à la fois de la vie à la mort et de la mort à la Délivrance. Ainsi, nul n'est régénéré s'il n'entre au préalable dans la gueule du loup. Comme le soulignait Pierre Grison ⁹ : « La fonction du

7. Voir Iah/Bel/On, dans le rite de la *Royal Holy Arch*.

8. Ed. Thot, 1974.

9. « La caille et le loup », *Études Traditionnelles* n° 404.

loup dévorateur est donc ambivalente et n'est pas seulement néfaste : le loup et la caille ne sont pas antagonistes, mais complémentaires. »

Cette *via negativa* était définie en ces termes par Julius Evola¹⁰ : « Ainsi près des « eaux fluentes d'en bas », près de l'engence innombrable des êtres qui « vont », créant des dieux, des fois, des passions, des bontés et des cruautés, pour s'étourdir et pour cacher à eux-mêmes la contradiction radicale qui les consume, il y eut et il y a ceux qui choisissent l'oupanishadique « ce n'est pas ceci » comme autre sang et autre noblesse. Ceux-ci, au-delà de tout ce qui est valeur ou non-valeur pour les hommes, avec un art subtil, inflexible et identique, parviennent au « Grand Œuvre » : à la construction du « Second Arbre de Vie », à la rédemption par la « chute », au moyen d'une volonté qui veut cette chute jusqu'au fond, sans terreur et sans souffrance. C'est de ceux-ci que procéda la sapience des Mystères, la grande tradition des sciences hermétiques et magiques. Et de ceux-ci, le dieu est Dionysos. »

Après cette nécessaire digression, retrouvons Macrobe et Janus dont, après avoir montré l'ambivalence, il convient de souligner l'aspect d'universalité, de totalité. « On commence d'abord par invoquer Janus toutes les fois que l'on sacrifie à quelque autre dieu afin de s'ouvrir par son intermédiaire l'accès auprès du dieu à qui on offre le sacrifice et pour qu'il lui transmette (*transmittat*), en le faisant pour ainsi dire « passer par ses portes », les prières de ses suppliants. » On ne saurait mieux illustrer le caractère « pontifical » de Janus, dont les deux clefs — celle des petits et des grands mystères — se retrouveront d'ailleurs, comme l'on sait, dans un autre symbolisme... « D'autres, continue Macrobe, veulent que Janus soit le monde, c'est-à-dire le ciel [...]. De là vient aussi que les Phéniciens l'ont représenté dans leurs temples sous la figure d'un serpent enroulé sur lui-même et dévorant sa queue, pour signifier que le monde se nourrit de lui-même et se replie de même. » Le symbolisme cyclique est ici évident. « Pour cette raison aussi nous avons un Janus regardant vers les quatre parties du monde : telle est la statue apportée de Falère.

10. « Dionysos », dans *Ignis*, novembre-décembre 1925. Cité dans Cesare Della Riviera, *Le monde magique des héros*.

« Dans le livre qu'il a composé au sujet des dieux, Gavius Bassus dit qu'on représente Janus avec deux visages comme étant le portier du ciel et de l'enfer, et avec quatre comme remplissant tous les états de sa majesté. » Les deux faces équinoxiales et les deux faces solsticiales de ce Janus quadrifrons correspondent aux quatre clefs qui forment le swastika clavigère, particulièrement répandu chez les Étrusques. Enfin, dans l'architecture romaine, un arc de triomphe carré percé de quatre portes s'appelait un Janus. Les *Collegia fabrorum*, quant à eux, se réunissaient ou tenaient leurs assemblées dans un local appelé *schola* ou *maceria*. Le plus souvent, cette *schola* possédait un tétrastyle, c'est-à-dire un portique à quatre faces où l'on conservait l'*arca*, le trésor, et où se déroulaient les rites ¹¹.

L'aspect primordial et universel de Janus amène logiquement cette indication de Macrobe : « Janus est célébré dans les très anciens chants des Saliens comme le *Deus deorum* : le Dieu des dieux. » Varron écrit la même chose dans le *De lingua latina* (VI,34) : « Janvier tient son nom de celui du premier des dieux. » Ovide pour sa part fait dire à Janus, dans les *Fastes* (I,103) : « Je suis ce qui est au commencement ». Paulus Festus, enfin, le qualifie de Premier Père et lui attribue l'origine (*initium*) de toute chose : « ...et a quo rerum omnium factum putabant initium. »

La composition de ces chants saliens qui faisaient de Janus le premier des dieux, était attribuée à Numa, second roi légendaire de Rome, et s'il faut en croire Horace (*Epîtres*, II,1,86), le sens profond s'en était perdu : « Tel vante à plaisir le chant salien de Numa, qui, au

11. Notons en passant que l'on tient ici la véritable signification des quatre saints couronnés et de leur symbolisme maçonnique. En effet, les maçons opératifs allemands de la Bauhütte semblent avoir totalement ignoré les deux saints Jean ; ils regardaient comme principaux patrons de leur Ordre les quatre saints couronnés, hypostases des quatre faces de Janus qui, christianisation oblige, étaient devenues quatre sculpteurs romains censément martyrisés sous Dioclétien sur la Voie Lavicane, et qui avaient nom Sévère, Séverin, Karpophore et Victorin. D'autre part, le *Manuscrit Regius* (1390), le plus ancien document connu traitant des Anciens Devoirs (Old Charges) de la Franc-Maçonnerie opérative, évoque les quatre couronnés, « fins imagiers, sculpteurs adroits », qui refusèrent de dresser une effigie de Dioclétien revêtu des attributs de la Divinité — et furent pour cela martyrisés. On célèbre leur fête « au jour huitième après Toussaint ».

fond, ne l'entend pas plus que moi, quoi qu'il en dise. » Selon Quintilien, c'est à peine si les prêtres y comprenaient encore quelque chose. Varron et Cicéron avouent eux aussi franchement leur perplexité. Quoi qu'il en soit du cas d'Horace, qui joue souvent les « fous de cour » pour mieux stigmatiser les mondains et les profanes, cette ignorance générale est liée à la fin du cycle romain, caractérisée comme dans tous les cas semblables par la perte du sens de la tradition.

Il n'en reste pas moins que de ces témoignages unanimes se dégage une irréfutable conclusion — qui revêt l'apparence d'un énorme paradoxe : le « polythéisme » romain, en unissant Bien et Mal, Ciel et Enfer dans les mains de la même Divinité primordiale et protéiforme, et en illustrant le caractère ésotérique des « ténèbres », donne une leçon de... monothéisme au christianisme qui, redisons-le encore, n'a que trop tendance à poser le « Mal » (ou ce qu'il prend pour tel) comme entité séparée, comme « dieu mauvais. »

Mais cette approche doctrinale du symbolisme de Janus, caractérisé par la *coincidentia oppositorum*, doit être complétée par une étude sommaire des structures traditionnelles qui en découlent. Peut-on, entre autres, discerner la trace de sociétés initiatiques ?

Une citation des *Fastes* d'Ovide nous introduit à cette autre dimension. Au début du livre, un dialogue s'engage entre le *vates* et son inspirateur, Janus, qui lui apparaît en gloire, le *baculum* à la main droite et la clef à la main gauche, et déclare : « La conservation du monde est en mon seul pouvoir et c'est à moi seul qu'appartient le droit de le faire tourner sur ses gonds ¹². » C'est ici la fonction du *Chakravarti* hindou, le Monarque universel, littéralement : « celui qui

12. Suivant une étymologie parfaitement soutenable, le mot gond viendrait du bas latin *gumphus* (attache, lien) ou lui serait étroitement apparenté. *Gumphus* dérive lui-même du grec γομφος qui signifie clou. Comme la porte (symbolisme du passage), comme le gond (symbolisme axial), le clou est un des attributs de Janus ; il convient de le rapprocher de *clavis* (clef) pour que, par sa forme *clavus*, ce symbolisme axial apparaisse mieux. Le récit de la construction du Temple de Salomon, et même plus précisément la description de la préparation des matériaux nécessaires au Grand Œuvre par David, insistent sur les portes et les clous. Enfin, sur une monnaie romaine représentant le temple de Janus, on distingue encore parfaitement les clous de la porte.

fait tourner la roue ». Aussi la paix, ajoute Ovide, réside-t-elle dans le temple de Janus de même que la guerre. Car Janus est aussi intimement lié au thème mystico-politique de l'Imperium, dont nous aurons à étudier une résurgence sous la forme du Saint-Empire, et qui entretient de son côté quelques rapports symboliques avec la Maçonnerie des hauts grades et le rosicrucianisme... Tout d'abord, un « intersigne » : par le rite des « dépouilles opimes », l'Imperator s'emparait de la vie et des armes du chef ennemi. Or la loi traditionnelle promulguée par Numa ordonnait de consacrer les troisièmes dépouilles opimes à Janus Quirinus ; et il se trouve que cette troisième fois — qui fut aussi la dernière — eut lieu sous Auguste, le « réalisateur » de l'Empire.

Dans cette perspective de la sacralisation de l'Imperium, que savons-nous des douze prêtres saliens (prêtres de Mars, certes, mais Janus est *Potens Bellorum*), institués par Numa et dont les chants mystérieux glorifiaient Janus comme Dieu des dieux ? Leur nom lui-même venait de ce qu'à l'occasion de certaines fêtes ils parcouraient la ville, comme les luperques, en dansant et sautant (*salire* = sauter). Leurs boucliers sacrés étaient taillés dans un aérolithe (l'Ancile), lui-même en forme de bouclier, dont la légende voulait qu'il fût tombé du ciel sous le règne de Numa, qui en fit faire onze semblables confiés à la garde des prêtres saliens dans la *Curia Saliorum* du Palatin. En cas de péril, ces boucliers se mettaient d'eux-mêmes en mouvement. Selon Denys d'Halicarnasse, les aruspices affirment qu'à la possession de l'Ancile est attaché l'empire du monde. Il s'agit donc d'un véritable palladium, de l'objet sacré par excellence confirmant le « mandat céleste ». Nous aurons l'occasion, lorsque nous examinerons certaines résurgences modernes du mythe de l'Imperium, de retrouver le thème du trésor ou objet sacré gardé par une confrérie secrète. Quoi qu'il en soit, on comprend, le salut de Rome étant lié à l'Ancile, que Numa en ait fait fabriquer onze semblables pour limiter les conséquences d'un vol...

Si le sens des chants saliens s'est perdu, nous savons quelque chose, grâce à Plutarque, des danses qui les accompagnaient. Il écrit en effet qu'« au mois de mars ils [les Saliens] portent en procession les boucliers sacrés dans les rues de Rome, vêtus d'une tunique de

pourpre, de larges baudriers d'airain, un casque d'airain sur la tête et faisant retentir les boucliers en les frappant du plat de leurs courtes épées. » Dans ce rite, l'épée correspond à l'éclair, le bouclier à la foudre, et le bruit produit par le contact de ces deux instruments est le tonnerre. Il s'agit là d'un appel à la descente des influences spirituelles suivant les « axes » de la *civitas*, qui sont les rues ; rite de régénération classique par actualisation du Son primordial. La procession annuelle des Saliens dans les rues de Rome durait quatorze jours. Leur chef, le Magister Saliorum ou Praesul, qui marchait en tête, donnait le signal de la danse rituelle, selon une technique précise. Quant au Vates, il dirigeait les fameux chants.

Le nombre des prêtres invite de surcroît à assimiler ces incantations et danses sacrées à une « ronde des astres » — et c'est le moment de rappeler la célèbre expression de Dante qui revient à la fin de chaque chant du Paradis : *Salire al altre stelle*. Le nom de *carmina* donné aux vers latins se rapportait bien à leur usage sacré et, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, il convient de noter la parenté sémantique du latin *carmen* et du sanskrit *karma* qui doit être pris ici dans son acception spéciale d'action rituelle.

Une autre fête, celle des Agonales, et un autre prêtre, le Rex Sacrorum ou Rex sacrificulus, nous introduisent à une nouvelle dimension — sacrificielle — du culte de Janus. Varron, dans le *De lingua latina* (VI, 12 et 14), définit les Agonales comme les « jours pendant lesquels le roi des sacrifices immole un bélier dans le palais royal : ce nom vient de « *Agone* » ? (est-ce que j'agis, est-ce que j'opère, est-ce que je sacrifie, ou frappe ?) parce que le roi est interrogé ainsi par le chef de la cité, à la suite de quoi le chef du troupeau est immolé. » Les Agonales étaient célébrées en l'honneur de Janus Agonius (du grec *agôn* : combat rituel) qui préside à toutes les entreprises humaines. Quatre lettres (QRFC) sont associées au Rex Sacrorum, que l'on traduit par : Quando Rex Fugit Civitate (ou Comitio) : quand le roi s'est enfui de la cité (ou de l'assemblée). Le roi des sacrifices, en effet, quittait l'assemblée aussitôt après l'immolation de la victime, comme s'il s'identifiait à cette dernière. Comment ne pas évoquer le meurtre symbolique du roi babylonien, entre autres, sacrifié (c'est-à-dire « consacré ») à Marduk lors de son intronisation ou, par

analogie, à chaque nouvelle année. D'autre part, la « fuite » du Rex Sacrorum rappelle également le sacrifice védique du Pravargya, dans lequel le sacrificateur s'identifie lui-même au Sacrifice et « guérit le Sacrifice par le Sacrifice ». Après le rite, lui aussi quitte l'enceinte sacrée « sans regarder en arrière ». Car « ceux qui s'attachent au monde céleste ne regardent pas en arrière ¹³ ».

Le Rex Sacrorum devait être patricien et ne pouvait exercer de magistrature ni de fonction militaire. Il est essentiel de noter que le Pontifex Maximus, qui détenait l'autorité religieuse effective avec possibilité de pouvoir temporel (comme les évêques médiévaux...) était néanmoins inférieur au Rex Sacrorum, voué à Janus. Sans vouloir à toute force plaquer des schémas trop abstraits sur une réalité assurément complexe et au demeurant assez mal connue, cette « hiérarchie parallèle » suggère une certaine bipartition (ésotérisme/exotérisme) de la tradition romaine — que ne démentent en tout cas ni le caractère « universel » de Janus ni le destin des *Collegia fabrorum* auxquels il présidait.

Mais dans la perspective qui nous intéresse ici, il est un autre dieu antique très mystérieux qui, par bien des côtés, rappelle Janus. Et d'abord par cette ambivalence qui, avec la mise en valeur des « ténèbres supérieures », introduit toujours dans la sphère de la pure métaphysique, loin des dogmatismes et des formulations partielles. Nous voulons parler du dieu guerrier celtique Esus ou Hésus (Lactance le nomme Heusus), que les Romains assimilèrent à la fois à Jupiter et à Vulcain. Ses attributs sont la hache, symbole polaire, et la serpe, l'outil des druides. En armoricain, Euzuz ou Heuzuz signifie l'Effroyable, Celui qui inspire l'épouvante. Lucain, le premier auteur à nous en parler, évoque « Hésus qui inspire la terreur par ses autels sauvages. C'est lui dont l'invisible présence remplit d'une horreur secrète ¹⁴ les profondeurs des bois sacrés ; c'est ce tout-puissant inconnu, ce seigneur de la forêt, que le prêtre tremble de rencontrer sous la voûte des chênes ; il est celui que craignent ces Gaulois qui ne craignent aucun être créé. »

13. *Taittirīya Samhitā*. Cf. A.-K. Coomaraswamy, *la Doctrine du sacrifice*.

14. Ceci évoque le *Timor panicus*.

La « toute-puissance » d'Esus est à rapprocher de son double apparemment à Jupiter et à Vulcain, synthétisant ainsi un aspect olympien, et un aspect chthonien ou « infernal » qui renvoie aux mystères kabiriques. Quant à son côté terrifiant, qui découle directement de cet aspect chthonien, il réfère essentiellement, comme pour Janus ou Dionysos, aux modes d'action très variés et parfois déconcertants que peuvent revêtir les influences spirituelles, selon qu'on les perçoit comme « lumineuses » ou « ténébreuses ». Certains ont fait dériver Esus du radical pélasgique *ais* d'où *aisa* en grec : le Destin, la Fatalité, expression « sombre » de la Volonté divine à laquelle les dieux eux-mêmes — c'est-à-dire les fonctions cosmiques personnifiées — n'échappent pas. L'*Æsar* étrusque signifiait non pas « dieu » mais « le dieu ». En grec, *aisios* (juste-bon-beau) et *aisia* (Justice, au sens du Dharma hindou) impliquent une notion supérieure même à celles de Destin et de Fatalité comprises de façon limitative. D'après Aristote entre autres, *Ais* est Celui qui est toujours Lui-même, le Logos éternel.

De tout ceci, une fois de plus, se dégage l'idée que partout, le Dieu suprême revêt obligatoirement un aspect ténébreux, voire « maléfique », qu'il assume sans complexe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et en tout cas selon une parfaite cohérence métaphysique. Cet aspect est comme l'ombre portée de sa Majesté même, et c'est pourquoi, selon la très belle formule de Léon Bloy, Satan, à la fin des temps, pourra dire à l'Éternel : « J'en appelle de ta justice à ta gloire »... Face aux divinités subordonnées, enfermées dans le cadre d'une fonction cosmique déterminée, seule en effet la Dêité suprême (quel que soit le « visage » qu'elle revêt) peut régir la proportion de « mal » nécessaire à la formation et à la subsistance du monde. Ainsi Guénon écrit-il¹⁵ : « C'est toujours, en somme, le point de vue partiel qui est « maléfique », et le point de vue total, ou relativement tel par rapport au premier, qui est « bénéfique », parce que tous les désordres possibles ne sont tels qu'en tant qu'on les envisage en eux-mêmes et « séparativement » [...] ; en définitive, il n'y a de « maléfique » que la limitation qui conditionne nécessairement toute existence contingente [...] ».

15. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, p. 271.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici en guise d'illustration quelques propositions de Maître Eckhart ¹⁶ :

« Dieu n'est ni bon, ni meilleur, ni le meilleur. Quand j'appelle Dieu bon, je parle aussi mal que si j'appelais noir ce qui est blanc.

« En toute œuvre, même mauvaise, je dis mauvaise aussi bien du mal, de la peine que de la faute, se manifeste et brille également la gloire de Dieu.

« Celui qui blasphème Dieu, loue Dieu. »

Selon cette altissime perspective, la Contre-Initiation revêt une dignité métaphysique insoupçonnée des guénoniens eux-mêmes mais que Guénon, nonobstant les apparences, devait être d'autant plus disposé à lui reconnaître qu'un roman de jeunesse inachevé (*la Frontière de l'Autre Monde*), opportunément exhumé par J.-P. Laurant ¹⁷, jette sur l'origine de sa vocation une lumière pour le moins singulière, et dont nous savons qu'elle gêne nombre de « disciples » idolâtres : « Au chapitre I, "l'Énigme du Sphinx" [on sait que Guénon devait dissimuler sous ce pseudonyme sa collaboration à *la France Antimaçonnique*], le jeune héros trouvait à son retour de promenade dans les rues de Paris, un mot parvenu mystérieusement sur son bureau et l'interrogeant sur les buts de l'homme. [...] Puis : « Il ferma alors ses livres, cherchant en lui-même et non au-dehors le principe de toute connaissance, contrairement à ce que pensent de faux savants. » Après avoir assisté à une séance d'invocation à laquelle se présentaient des démons, il recevait, dans un camp de Bohémiens, « une initiation en forme de travaux maçonniques avec une ouverture et une fermeture. En présence de Belphegor lui-même, il devenait Prince Rose-Croix, en s'appuyant sur le Mal par « la voie gauche et grâce à la puissance noire [...] ». » Au terme de cette initiation luciférienne, Samaël (qui est, rappelons-le, la « Face obscure » de Metatron) apparaissait, portant le sceptre de fer du domaine de la mort...

Chose curieuse, Guénon parlera des Bohémiens, dans *Le Roi du Monde*, comme d'un peuple issu de la fameuse Agartha. Et chose plus

16. *Traité et Sermons*, p. 263-267.

17. *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, éd. de l'Age d'Homme.

curieuse encore, le *Dictionnaire de l'Argot moderne* de Géo Sandry et Marcel Carrère¹⁸, nous apprend que dans le « langage des Romanichels », l'« Agartha » désigne un temple souterrain. (Il convient d'ailleurs de constater combien ce thème ésotérique par excellence du royaume souterrain se trouve vulgarisé et en quelque sorte intégré aux grands archétypes de l'imaginaire et du fantastique populaires. Ainsi, dans *Rouletabille et les Bohémiens*, Gaston Leroux fait allusion à la terre creuse, en relation avec la Valachie...)

Nous aurons bien sûr à revenir sur le mythe de l'Agartha, centre souterrain dirigeant les destinées occultes du monde, mais d'ores et déjà, et avant de suivre, dans le cours de l'histoire, les « traces » supposées de l'activité contre-initiatique, il importe de préciser que la réalité de cette force centrifuge accompagnant l'expir cosmique n'est admissible — selon la logique du mythe — que dans le cadre d'une conception non pas évolutive, mais involutive ou régressive, de la marche de l'humanité. On verrait mal en effet cette action subversive couronnée par le règne de l'Antéchrist, s'intégrer dans la perspective évolutionniste classique, postulant un progrès indéfini et contredisant à angle droit la doctrine traditionnelle des cycles. C'est donc celle-ci qu'il nous faut examiner un peu, pour y trouver la justification théorique et la légitimation « pratique » de l'action contre-initiatique, inhérente au phénomène des sociétés secrètes.

18. Éd. du Dauphin, 1953, p. 414.

IV

Les poils du bison et le songe de Nabuchodonosor

La thèse de Pierre Chaunu ¹ selon laquelle « la décadence est un cadeau de la modernité », son concept constituant en somme « le négatif du progrès », nous paraît difficilement acceptable, pour dire le moins... Toutes les traditions antiques, nous l'allons voir, s'inscrivent en faux contre ce jugement téméraire. C'est que, comme l'écrit très justement Julien Freund ², la décadence « est une catégorie fondamentale de notre perception immédiate, qui correspond à notre expérience quotidienne, au même titre que la naissance, l'ordre des choses, la nuit étoilée, les dénivellements du terrain. Le soleil se lève et puis décline, les arbres verdissent puis perdent leurs feuilles, l'homme naît et meurt. Il y a le cycle des jours et des nuits, celui des saisons ou encore celui des travaux. Le phénomène de décadence est à la fois d'observation cosmologique, organique et historique. »

Dans le domaine des cycles cosmiques c'est l'Inde qui, sans aucun doute, possède le *corpus* doctrinal le plus élaboré. Nous ne nous occuperons pas ici du Kalpa, qui représente le développement total d'un monde, une respiration divine, en quelque sorte, et dont on ne pourrait évaluer la durée que d'une manière toute symbolique, puisque seul notre monde est régi par l'espace et le temps, et qu'en dehors de lui ces notions doivent évidemment être transposées analogiquement. La succession temporelle devenant alors l'image de l'enchaînement d'une série « extra-temporelle » de causes et d'effets.

1. Cf. *Histoire et Décadence*, Perrin, 1981.

2. *La Décadence*, éd. Sirey, 1984.

Examinons plutôt les subdivisions du Kalpa, qui concernent plus spécialement l'humanité terrestre, et nous intéressent donc directement. On compte dans un Kalpa 14 Manvantaras ou ères de Manu — nom symbolique, selon Guénon, de l'Intelligence cosmique qui chez tous les peuples antiques formule la Loi ; ainsi du Menw des Celtes, du Ménès des Égyptiens et du Minos des Grecs, dont on remarquera la curieuse parenté étymologique. Ces 14 Manvantaras sont eux-mêmes divisés en deux séries septénaires, dont la première comprend les Manvantaras passés et celui où nous sommes présentement, et la seconde les Manvantaras futurs. (Nous sommes donc littéralement au milieu des temps...)

La durée du Manvantara est représentée symboliquement par le nombre 4 320. Il ne s'agit évidemment pas là d'une « chronologie » au sens ordinaire du mot, d'une durée à prendre à la lettre. D'ailleurs, il existe des variations dans ces durées, qui n'impliquent aucune contradiction mais s'expliquent, nous dit-on, par des raisons de prudence, afin de décourager les prédictions qu'on en pourrait tirer si l'on connaissait les durées exactes des cycles. Ce qui importe donc, c'est le nombre 4 320, et non point les zéros plus ou moins nombreux dont il est suivi.

Mais le Manvantara lui-même est divisé en 4 Yugas : le Krita-Yuga, encore appelé Satya-Yuga, ou Age de la Vérité ; le Trêtâ-Yuga, le Dwapara-Yuga et le Kali-Yuga, l'Age Sombre à la fin duquel nous avons la disgrâce de vivre, ainsi qu'on va le voir tout à l'heure.

Remarquons en passant que cette division quaternaire d'un cycle d'humanité se retrouve dans beaucoup de cycles particuliers : les 4 saisons, les 4 semaines du mois lunaire ou les 4 âges de la vie humaine. D'autre part, ces 4 Yugas représentent l'exact équivalent des 4 âges d'Or, d'Argent, d'Airain et de Fer, connus de l'Antiquité gréco-latine, et que l'on retrouve par exemple chez Hésiode. Et là aussi bien qu'en Inde — point capital — chaque âge (comme son nom l'indique d'ailleurs) est caractérisé relativement à celui qui l'a précédé, par une dégénérescence également corrélative d'une diminution de sa durée. Selon Guénon : « non seulement chaque phase d'un cycle temporel, quel qu'il soit d'ailleurs, a sa qualité propre qui influe sur la détermination des événements, mais [...] même la vitesse avec laquelle

ces événements se déroulent est quelque chose qui dépend aussi de ces phases ' [...]. » Cette contraction du temps aboutira à un passage à la limite correspondant à la fin du cycle, dont on trouve une image dans le Montsalvat du Graal, où le temps se change en espace. Autre façon d'indiquer que Chronos, le temps dévorateur, finit par se dévorer lui-même.

Mais après cet excursus, revenons à nos considérations numériques sur la durée des Yugas. Si la durée totale du Manvantara est représentée par 10, celle du Krîta-Yuga ou Satya-Yuga le sera par 4, celle du Trêtâ-Yuga par 3, celle du Dwapara-Yuga par 2 et celle du Kali-Yuga par 1. Et pour reprendre la numération symbolique, puisque la durée du Manvantara est de 4 320 « ans », celles des 4 Yugas seront respectivement de 1728, 1296, 864 et 432. On remarquera au passage que tous ces nombres sont en rapport direct avec la division géométrique du cercle : ainsi $4320 = 360 \times 12$. Toutefois, le concept de « cycle » ne doit pas induire de confusion entre cette doctrine et la théorie de l'éternel retour chère à Nietzsche. En fait il n'y a jamais répétition de deux cycles identiques, mais simplement correspondance analogique. Prenons un exemple emprunté au symbolisme géométrique. Si l'on représente l'axe du monde par un cylindre vertical autour duquel s'enroule l'hélice évolutive, le pas de cette hélice devient alors ce que Matgioi a appelé la mesure mathématique de la « force attractive de la Divinité⁴ », ou si l'on préfère de l'Évolution cosmique.

Nous sommes donc amenés à une double conclusion : si à l'intérieur de chaque Manvantara on assiste à un processus de dégénérescence, à un éloignement progressif par rapport au Principe de la Manifestation, à la fin du Manvantara, lorsque toutes les possibilités contenues en germe dans Cet Un se sont actualisées selon leurs modalités propres (et il est logique que les plus inférieures s'actualisent les dernières), alors l'Univers passe à la modification suivante, à une nouvelle étape dans le processus de réintégration de toutes choses dans l'Unité. C'est en fait une idée semblable qu'exprime Étienne Gilson en termes scolasti-

3. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps.*

4. *La Voie métaphysique*, éd. Traditionnelles.

ques : « En même temps que les créatures reçoivent un mouvement qui les pose dans un être relativement indépendant et extérieur à celui du Créateur, elles en reçoivent un second qui les ramène vers leur point de départ et tend à les faire remonter aussi près que possible de leur première source⁵. »

C'est là que se manifeste le plus apertement le rôle positif de la Contre-Initiation qui, en précipitant la fin d'un cycle, permet l'accession à un plan cosmique supérieur. Car, selon le mouvement en spirale ascendante de l'hélice évolutive, qui exclut que l'on repasse deux fois par le même état⁶, cette nouvelle étape est nécessairement supérieure à l'ancienne. C'est d'ailleurs pourquoi dans le symbolisme hindou, les Manvantaras passés sont identifiés aux enfers, ou Patalas, et les Manvantaras futurs aux cieux ou Swargas. Une fois de plus : infériorité = antériorité. Selon cette perspective, on peut donc dire que si, au sein de chaque cycle, l'évolution humaine est régressive, la succession des cycles est au contraire progressive, ascendante. En d'autres termes, l'évolution n'est pas humaine mais cosmique. Il convient ici encore d'appliquer le principe de l'analogie inverse, cher aux hermétistes.

Ces précisions indispensables étant fournies, nous sommes confrontés à une nouvelle question, relative à la durée réelle de nos 4 Yugas. Nous connaissons déjà leur durée symbolique : 1728, 1296, 864 et 432. Mais par quel nombre faudra-t-il les multiplier pour obtenir des durées effectives, en années ? Guénon se fait là encore l'interprète de la tradition hindoue. Dans l'ordre cosmique, nous dit-il en substance, la base principale des périodes cycliques est la précession des équinoxes, dont la durée est de 25 920 ans. (Nous avons vu en effet

5. *Le Thomisme*, Librairie philosophique J. Vrin, 1922, p. 201.

6. Ce schéma a été repris au plan « microcosmique » par les guénoniens pour nier la possibilité de la réincarnation. Ceci explique aussi que nous ne puissions suivre Alain de Benoist lorsque, examinant la notion traditionnelle d'histoire cyclique, il écrit que « les « extrémités » de cette ligne [la ligne disposée en cercle du cours de l'histoire] se touchent. » (« Fondements nominalistes d'une attitude devant la vie », *Nouvelle Ecole* n° 33, été 1979.) R. Abellio (*Vers un nouveau prophétisme*) précise bien, après Guénon et Matgioi, qu'« aucun cycle n'est fermé, ils sont tous emportés dans le même sens, en hélice, et marquent chaque fois un acquis, un gain irréversible [...] »

que ce cycle précessionnel intervenait de façon décisive en Égypte.) Nouveau problème : quel multiple ou sous-multiple de cette période astronomique correspond réellement à la durée du Manvantara ? A vrai dire, la période qui apparaît le plus souvent dans différentes traditions est moins celle même de la précession des équinoxes que sa moitié, qui correspond entre autres à la « Grande Année » des Perses et des Grecs, évaluée souvent par approximation à 12 000 ou 13 000 ans, et qui est exactement de 12 960 ans. Étant donné l'importance toute particulière qui est attribuée à cette période, on peut penser que le Manvantara devra comprendre un nombre entier de ces « Grandes Années ». Mais quel nombre ? C'est chez les Chaldéens, toujours à en croire Guénon, que nous trouverons une indication précise, qui cette fois peut être acceptée littéralement : nous voulons parler de la durée du règne de Xisuthros — l'équivalent du Manu hindou — fixée à 64 800 ans, soit exactement 5 « Grandes Années ».

Donc, si nous continuons à prendre pour base le nombre 4 320, symbolisant la durée du Manvantara, c'est par 15 que ce nombre devra être multiplié. D'autre part, pour respecter la durée décroissante des périodes cycliques, les 5 Grandes Années seront naturellement réparties de façon inégale, mais suivant des rapports simples, dans les 4 Yugas : le Krita-Yuga en contiendra 2, le Trêtâ-Yuga 1 1/2, le Dwapara-Yuga 1 et le Kali-Yuga 1/2. Évaluées en années ordinaires, ces mêmes durées des 4 Yugas seront respectivement de 25 920, 19 440, 12 960 et 6 480 ans, soit au total 64 800 ans pour notre cycle d'humanité.

Mais ces considérations numériques un peu arides et dont nous prions nos lecteurs de nous excuser, si elles témoignent clairement de la notion de décadence inhérente à la pensée traditionnelle, ne suffisent toutefois pas à expliquer le caractère obsessionnel que revêtait chez Guénon le concept de Contre-Initiation — résultant d'une synthèse très personnelle et originale de données éparses (mythe de la Société secrète omnipotente, culte de Seth, nécessité métaphysique du « Mal », entre autres...). Il faut y ajouter l'imminence, à ses yeux, de la fin du cycle, qui justement doit voir le triomphe de cette Contre-Initiation, et la manifestation au grand jour du « moteur

secret » de l'histoire. Or Guénon, dès 1931, a livré une « clef » (et ce mode d'expression cryptique est en lui-même, psychologiquement, assez significatif). Il s'agit en l'occurrence d'une *note*, dans l'article sur la « Place de la Tradition atlantéenne dans le *Manvantara* », repris dans *Formes traditionnelles et Cycles cosmiques*⁷ : « Nous pensons que la durée de la civilisation atlantéenne dut être égale à une « grande année » entendue au sens de la demi-période de précession des équinoxes ; quant au cataclysme qui y mit fin, certaines données concordantes semblent indiquer qu'il eut lieu sept mille deux cents ans avant l'année 720 du *Kali-Yuga*, année qui est elle-même le point de départ d'une ère connue, mais dont ceux qui l'emploient encore actuellement ne semblent plus savoir l'origine ni la signification. » Si l'on sait que l'ère dont il est question n'est autre que l'ère juive, dont le début est situé traditionnellement 3 761 ans avant l'ère chrétienne, il est facile d'en déduire, avec Michel de Socoa (Luc Benoist) par exemple⁸, la date « théorique » de la fin du cycle. Le début du *Kali-Yuga* se situerait en effet en l'an 4481 (3761 + 720) avant J.-C et sa fin devrait donc intervenir 6 480 ans après, soit en l'an 1999 (6480-4481). Il s'agit là d'une date « nostradamique » par excellence puisque selon le prophète de Salon, elle doit voir l'avènement du « Grand Roi d'Effrayeur »...

Cette synthèse, là encore très originale, de plusieurs numérologies, et cet appel simultané à l'Hindouisme et au Judaïsme (réputés pourtant avoir du déroulement temporel des conceptions opposées) doivent nous inciter à survoler ces doctrines antiques qui renvoyaient à Guénon, tel un jeu de miroirs, le reflet obsédant de cet universel concept de la décadence, soulignant par contrecoup la puissance de cette Contre-Initiation qui en était le ferment secret. Il nous faut, en un mot, mettre un peu de chair autour du squelette que nous avons exhumé. Et sauf le respect dû aux vaches sacrées, c'est, pour ne pas quitter l'Inde, par elles que nous commencerons en citant Dupuis, le célèbre orientaliste de la fin du XVIII^e s. Voici ce qu'il écrivait dans son *Origine de tous les Cultes* :

7. Éd. Gallimard, p. 48.

8. *Les Grandes Conjonctions*, éd. Traditionnelles, 1976.

« Cette même dégradation de la félicité et de la vertu de l'homme pendant la grande période divisée en quatre âges, a été désignée chez les Indiens par un autre symbole. Ils représentent la vertu sous l'emblème d'une Vache qui se tenait sur ses quatre pieds pendant le premier âge, sur trois dans le second, sur deux dans le troisième, et qui aujourd'hui, dans le quatrième, ne se tient plus que sur un pied. Ces quatre pieds étaient la vérité, la pénitence, la charité et l'aumône. Elle perd un de ses pieds à la fin de chaque âge, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir perdu le dernier, elle les recouvre tous et recommence le cercle qu'elle a déjà parcouru. » (En toute rigueur, et pour se conformer à la perspective traditionnelle, il eût fallu parler non point du même cercle mais d'un cercle *analogue*.) Le même mythe se retrouve sous une forme remarquablement concordante dans la tradition des Indiens d'Amérique du Nord. Selon une légende sioux en effet, un bison a été placé à l'Ouest au début du cycle, afin de retenir les eaux qui menacent la terre. Or chaque année, notre bison perd un poil, et à chacun des quatre âges cycliques, il perd un pied. Quand tous ses poils et ses pieds auront disparu, les eaux inonderont de nouveau le monde et le cycle s'achèvera.

La tradition gréco-latine offre la même description de la déchéance cyclique. Écoutons par exemple le Grec Hésiode dans *les Travaux et les Jours* :

« D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était au temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel...

« Puis une race bien inférieure, une race d'argent, plus tard fut créée encore par les habitants de l'Olympe... Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, bien différente de la race d'argent, terrible et puissante... Et quand le sol eut de nouveau recouvert cette race, Zeus, fils de Cronos, en créa encore une quatrième sur la glèbe nourricière, plus juste et plus brave, race divine des héros que l'on nomme demi-dieux et dont la génération nous a précédés sur la terre sans limites... et plût au Ciel que je n'eusse pas à mon tour à vivre au milieu de ceux de la cinquième race, et que je fusse mort plus tôt ou né plus tard. Car c'est maintenant la race de fer. »

On s'étonnera peut-être que le poète grec mentionne cinq races au lieu des quatre habituelles. Mais en fait, si l'on s'en tient au symbolisme des métaux, il est clair qu'il faut intégrer la race des héros à l'Age de Fer, dont elle constitue le rameau primitif. Peut-être même représente-t-elle une sorte de reflet des âges précédents. (Ces demi-dieux du début de l'Age du Fer ne sont pas sans évoquer, d'un autre côté, les « Veilleurs » d'Hénoch, les « anges » signalés plus haut comme étant à l'origine de la Contre-Initiation.)

Passons maintenant aux Latins, d'abord avec Ovide et ses *Métamorphoses* :

« L'âge d'or naquit le premier... (sous le règne de Saturne). Cependant, Saturne est précipité dans le ténébreux Tartare, et l'empire du monde passe dans les mains de Jupiter : dès lors commence l'âge d'argent, moins pur que l'âge d'or...

« A ces deux âges succède l'âge d'airain : l'homme est plus féroce et plus prompt à prendre les armes qui sèment l'effroi : il s'abstient pourtant du crime ; le dernier âge est l'âge de fer.

« A l'instant, tous les crimes se font jour, dans ce siècle d'un plus vil métal. »

Quant à Virgile, il décrivait l'Age d'Or en ces termes :

« On appelle âge d'or les siècles durant lesquels Saturne fut roi : il gouvernait ainsi les peuples dans la tranquillité et dans la paix... D'elle-même la terre produisait tout avec d'autant plus de libéralité que nul ne la sollicitait. »

Tous ces témoignages posent un véritable problème, que nul à notre connaissance n'a su résoudre en fonction de critères contemporains : comment expliquer que l'inconscient collectif des peuples, pour user de la terminologie jungienne, ait véhiculé de telles images paradisiaques — *stricto sensu* — relativement à un passé qui eût dû se présenter au contraire sous le jour le plus sombre, aux yeux d'hommes sortant à peine de l'animalité...

On pourrait objecter à tout cela que cette conception cyclique de l'histoire humaine est propre aux traditions hindoue et gréco-latine (entre autres) mais que le judéo-christianisme, lui, brise cette perspective en introduisant la linéarité et le thème du progrès indéfini. On nous a suffisamment rebattu les oreilles en effet avec l'irruption de

la transcendance dans l'histoire. En fait, le monothéisme ne se distingue en rien à cet égard des traditions dites « polythéistes », puisque nous nous refusons à parler de paganisme, terme entaché d'un sens par trop péjoratif. On retrouve en effet dans la Bible l'équivalent exact, et jusque dans les détails, des quatre âges de l'humanité. Nous voulons parler du songe de la statue de Nabuchodonosor, que le prophète Daniel expose et commente ainsi :

« Toi, ô roi, tu regardais, et voici une grande statue. Cette statue était immense et sa splendeur extraordinaire ; elle se dressait devant toi, et son aspect était terrible. Cette statue avait la tête d'or fin, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Tu regardais, jusqu'à ce qu'une pierre fut détachée, non par une main, et frappa la statue à ses pieds de fer et d'argile et les brisa. Alors furent brisés en même temps le fer, l'argile, l'argent et l'or et ils devinrent comme la balle qui s'élève de l'aire en été, et le vent les emporta sans qu'on en retrouve plus aucune trace ; et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre.

« Voilà le songe ; sa signification, nous allons la dire devant le roi.

« Toi, ô roi, roi des rois, à qui le Dieu du ciel a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire, entre les mains de qui il a livré, en quelque lieu qu'ils habitent, les enfants des hommes, les bêtes des champs, les oiseaux des cieux, et qu'il a fait dominer sur eux tous : c'est toi qui es la tête d'or. Après toi il s'élèvera un autre royaume, moindre que toi, puis un troisième royaume d'airain, qui dominera sur toute la terre. Un quatrième royaume sera fort comme le fer ; de même que le fer écrase et brise tout, et comme le fer qui met en pièces, il écrasera et mettra en pièces tous ceux-là. Si tu as vu les pieds et les orteils en partie d'argile de potier et en partie de fer, c'est que ce sera un royaume divisé ; il y aura en lui de la solidité du fer, selon que tu as vu du fer mêlé à l'argile. Mais comme les orteils des pieds étaient en partie de fer et en partie d'argile, ce royaume sera en partie fort et il sera en partie fragile. Si tu as vu le fer mêlé à l'argile, c'est qu'ils seront mêlés de semence d'homme ; mais ils ne tiendront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne peut s'allier avec l'argile. Dans le temps de ces rois, le Dieu du Ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et dont

la domination ne sera point abandonnée à un autre peuple ; il brisera tous ce royaumes-là, et lui-même subsistera à jamais, selon que tu as vu qu'une pierre a été détachée de la montagne non par une main et qu'elle a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or⁹. »

Ainsi donc les quatre âges successifs d'or, d'argent, d'airain et de fer sont bien mentionnés ici dans le même ordre et avec la même signification que chez les poètes gréco-latins ou les sages de l'Inde. Car, compte tenu du principe de l'analogie, il est évident que le symbolisme du songe de Nabuchodonosor peut être considéré comme le « reflet » de cycles beaucoup plus étendus. Il y a même entre le symbolisme biblique et le symbolisme hindou une similitude de détail très frappante. Dans la tradition hindoue en effet, c'est de la bouche de Brahma qu'était sortie la caste sacerdotale des brahmanes, c'est-à-dire la caste qui régit l'Age d'Or. La noblesse (la caste des kshatriyas) était à son tour issue des bras de Brahma. Et ce sont les kshatriyas qui règnent pendant l'Age d'Argent. Ensuite la caste des marchands (ou vaishyas) qui domine pendant l'Age d'Airain, était sortie des cuisses du dieu, tandis que la caste inférieure des shudras, qui « fournit » également les tyrans de l'Age de Fer, naissait de la terre, ou argile, foulée par les pieds divins. La Bible, on le voit, est donc en parfaite concordance, à cet égard, avec les autres traditions.

Enfin, citons encore Platon, pour souligner une fois de plus la correspondance universellement établie entre les quatre castes (ou leurs équivalents) et les quatre métaux. Voici ce qu'il dit dans *la République* (415 a) :

« Vous qui faites partie de la cité, vous êtes tous frères... mais le dieu qui vous a formés a mêlé de l'or dans la composition de ceux d'entre vous (les clercs), qui sont capables de commander ; aussi sont-ils les plus précieux ; il a mêlé de l'argent dans la composition des gardiens (les guerriers) ; du fer et de l'airain dans celle des laboureurs et des autres artisans. »

Il n'est pas jusqu'à la fragilité des tyrannies de l'Age de Fer,

9. Livre de Daniel, II, 31-35. Selon l'exégèse traditionnelle, le premier royaume est donc le babylonien, le deuxième, le royaume perse, le troisième le royaume grec, le quatrième le royaume romain.

symbolisée dans la Bible par les pieds en fer mêlé d'argile, qui ne soit expressément annoncée : « L'État périra, nous dit Platon, lorsqu'il sera gardé par le fer ou par l'airain. »

Quant à la « qualité » supposée de cet Age de Fer, qu'il importe de connaître pour comprendre la psychologie des traditionalistes, elle est ainsi définie par notre vieil Hésiode, dont il convient de poursuivre la citation entamée tout à l'heure :

« L'hôte ne sera plus cher à son hôte, l'ami à son ami, le frère à son frère, ainsi qu'aux jours passés. A leurs parents sitôt qu'ils vieilliront, ils ne montreront que mépris ; pour se plaindre d'eux ils s'exprimeront en paroles rudes, les méchants ! et ils ne connaîtront même pas la crainte du Ciel. Aux vieillards qui les ont nourris ils refuseront les aliments, et mettant le droit dans la force, ils ravageront les cités les uns des autres. Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, à ce qui est juste, au bien : c'est à l'artisan des crimes, à l'homme tout démesure qu'ira leur respect ; le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus. Le lâche attaquera le brave avec des mots tortueux, qu'il appuiera d'un faux serment. Aux pas de tous les misérables humains s'attachera la jalousie, au langage amer, au front haineux, qui se plaît au mal. Alors quittant pour l'Olympe la terre aux larges routes, cachant leurs beaux corps sous des voiles blancs, Aidôs et Némésis, délaissant les hommes, monteront vers les Éternels. De tristes souffrances resteront seules aux mortels : contre le mal il ne sera point de recours. » (L'Évangile dit de même : « Dans les derniers temps, la charité d'un grand nombre se refroidira. »)

Ainsi, comme le souligne justement Jean-Pierre Laurant, pour la doctrine des cycles, « le Mal est le véritable moteur de l'histoire », et il ajoute que chez Guénon, cette évidence doctrinale correspondait « à une tendance de caractère et à des convictions fixées très tôt ¹⁰ ». De fait, ce triomphe final du Mal, dans la vue-du-monde traditionnelle, n'est certes pas étranger à la formation de l'idée de Contre-Initiation, dont le caractère « structuré » et conscient peut seul ordonner ces forces brutes et imposer à l'entropie générale le sceau d'une volonté humaine (cette dernière participât-elle de la « surnature »...). L'ex-

10. *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, p. 182.

trême rigueur intellectuelle de la démarche guénonienne ne pouvait sans doute se satisfaire d'un chaos que rien, jamais, ne viendrait ordonner. Sans sombrer dans un « psychologisme » facile, on peut retenir ce jugement de Marie-France James estimant que Guénon « vit dans l'attente de déchiffrer l'énigme [...], de se libérer de son angoisse, de la cause de son mal, de lui-même [...] »¹¹ Dans ce contexte, et compte tenu aussi de la nécessité, évoquée plus haut, de la *coincidentia oppositorum*, on comprend qu'au concept d'Initiation et surtout de transmission initiatique (transposition en mode ésotérique, nous l'avons dit, de la succession apostolique), devait nécessairement correspondre celui de Contre-Initiation — beaucoup plus complémentaire que véritablement antagonique. (Et surtout si l'on se souvient des « débuts » de Guénon...) Mais on comprend aussi que cette ambiguïté fondamentale qui préside à l'élaboration du concept ait, en dehors d'Albert Frank-Duquesne, inquiété bon nombre de catholiques, dont certains n'étaient pas éloignés de voir en Guénon un allié particulièrement subtil de « celui » qu'il prétendait combattre. Doctrinalement, ils interprétaient l'affirmation selon laquelle « l'idée de progrès est antitraditionnelle », comme un moyen d'abolir « la dimension eschatologique chrétienne »¹². Reproche plutôt paradoxal dans la mesure où, comme nous le verrons, la version « exotérique » du mythe de la Contre-Initiation, c'est-à-dire, *lato sensu*, celui de la Contre-Église qui, régissant la subversion « diabolique » dans l'histoire, doit amener à la fin des temps le règne de l'Antéchrist, était essentiellement reprise par ces mêmes catholiques traditionalistes qui suspectaient le « pessimisme » de Guénon !

Mais maintenant que nous n'ignorons plus rien de ses présupposés doctrinaux et des mythes qui fondent sa possibilité, il nous reste à étudier l'organisation contre-initiatique elle-même telle que la voyait Guénon, et éventuellement la psychologie de ses membres.

11. *Ésotérisme et Christianisme autour de René Guénon*, Nouvelles Éditions Latines, 1981.

12. Cf. Marie-France James, *op. cit.*, p. 372.

V

Le Chanteur, la Mort et le Diable

Guénon nous apprend peu de chose sur le « fonctionnement » de la Contre-Initiation, se contentant d'en signaler ici ou là des « adhérents » plus ou moins notables, tel, par exemple, l'aventurier d'origine hongroise Trebitsch-Lincoln, qui se convertit finalement au Bouddhisme et dont le nom apparaît surtout dans la littérature plus ou moins « fantastique » relative aux « origines occultes » du nazisme.

Le problème des structures de la Contre-Initiation semble d'autant plus mystérieux que dans l'*Erreur Spirite*¹, Guénon doute que « les vrais adorateurs du diable » aient jamais été très nombreux. En dehors de la secte des Yézidis dont il souligne très justement que le cas a été mal interprété², il n'envisage guère que « des isolés » — ce qui ne peut pas concerner les membres d'une organisation ! Et comme de surcroît,

1. Éditions Traditionnelles.

2. « Réhabilitation » confirmée par Louis Massignon qui écrit que les Yézidis considèrent « Satan comme un Archange tombé, puis pardonné, à qui Dieu a abandonné le gouvernement du monde et la transmigration des âmes, qu'il dirige. On l'appelle « Malak Tâwûs », « l'Ange Paon », à cause des colorations spirituelles qu'il a récupérées. » (« Les Yézidis du mont Sindjar " adorateurs d'Iblis " », *Satan, Etudes Carmélitaines*, Desclée De Brouwer.) Louis Massignon indique d'autre part que les Yézidis font de Hallâj, supplicié à Bagdad en 922, « le septième et dernier des saints apotropaïques, le Héraut du Jugement Dernier. Or Hallâj, condamné par l'unanimité des docteurs pour sa doctrine de la déification par l'amour divin avait été considéré par les premiers scolastiques ash'arites [...] comme un suppôt damné d'Iblis, c'est-à-dire Satan ; qui, selon les musulmans, se damna par amour jaloux, exclusif, de l'idée pure de la Dêité. » Guénon de son côté, dans l'*Ésotérisme de Dante*, le donne comme exemple de l'initié de haut rang, se heurtant aux interdits exotériques.

il précise aussitôt qu'il s'agit de « sorciers de la plus basse catégorie », il est évident qu'on ne saurait en aucun cas les identifier aux membres de la Contre-Initiation... Faut-il voir alors dans ces derniers des satanistes *inconscients* ? Ce serait bien le comble que les artisans supposés de la Subversion ontologique ne croient pas au pôle « négatif » de la Manifestation universelle dont ils sont chargés de mettre en œuvre la fonction « dynamique ». Alors ? Alors le mystère, à cet égard, demeure entier, même si, comme nous le disions plus haut, il semble évident que pour Guénon, le « cœur » de la Contre-Initiation soit constitué par le culte de Seth, dont nous ne savons rien — sur le plan pratique ou « opératif » — sinon qu'il se serait perpétué secrètement jusqu'à nos jours.

On se doute que nous manquons tout autant de renseignements sur la psychologie des « contre-initiés »... A titre purement anecdotique, nous citerons toutefois le témoignage de Pierre Geyraud qui, dans *Les petites églises de Paris*³, relate un curieux entretien qu'il eut avec un prêtre passé « de l'amour de Dieu au service du Diable », et dont les préoccupations métaphysiques nous éloignent notablement des pratiques subalternes de la magie noire ou de la sorcellerie. Il affirmait avoir choisi son « camp » après un « travail intérieur de l'esprit, qui me donnait une vue plus saine et plus juste de l'économie surnaturelle. [...] Car, enfin, qu'est-ce que la révolte des Anges, à l'origine des temps ? Un sursaut de dignité légitime. Un refus de plier sous le caprice tyrannique d'Elohim Yahweh. » A la question de Geyraud : — Vous êtes donc sûr d'être condamné à la souffrance éternelle ? », il répond : — Pardon ! A l'enfer éternel⁴, oui. Mais à la souffrance éternelle, ce n'est pas prouvé. Je pense au contraire que d'être uni éternellement à Satan dans la réprobation et le blasphème me donnera des joies supérieures à celles que Dieu peut procurer à ses élus. »

De son côté, Arthur Machen, l'auteur de ce chef-d'œuvre de la littérature fantastique qu'est *le Grand Dieu Pan*, estimait dans *The White People* qu'il est stupide de limiter « le monde spirituel aux

3. Éd. Émile-Paul Frères, 1937. Cité dans *le Crapouillot* n° 78, « Sexe et Magie ».

4. Cette « éternité » prouve bien que l'on n'est pas, en l'occurrence sorti du dualisme...

régions du Bien suprême. Les êtres suprêmement pervers font aussi partie du monde spirituel. L'homme ordinaire, charnel et sensuel, ne sera jamais un grand saint. Ni un grand pécheur. Nous sommes pour la plupart, simplement des créatures contradictoires et, somme toute, négligeables. Nous suivons notre chemin de boue quotidienne, sans comprendre la signification profonde des choses, et c'est pourquoi le Bien et le Mal, en nous, sont identiques : d'occasion, sans importance [...]. Ceux qui sont grands, dans le Bien comme dans le Mal, sont ceux qui abandonnent les copies imparfaites et vont vers les originaux parfaits. Pour moi, je n'ai aucun doute ! Les plus grands d'entre les saints n'ont jamais fait une « bonne action » au sens courant du terme. Et enfin, d'un autre côté, il existe des hommes qui sont descendus au fond des abîmes du Mal, et qui, dans toute leur mauvaise vie, n'ont jamais commis ce que vous appelez une mauvaise action ! » On croirait voir là une allusion à ces « saints de Satan » (*awliya es-Shaytan*) connus de l'ésotérisme islamique et que Guénon évoque dans *le Règne de la Quantité...*

Mais sur un plan plus contingent, la fascination exercée par le « Diable » s'accompagne souvent d'une condamnation de l'ordre, ou du désordre, établi. Le témoignage le plus pittoresque que nous ayons recueilli à cet égard — compte tenu du contexte et de la personnalité du témoin — est à n'en pas douter cette interview du chanteur Léo Ferré parue dans *le Nouvel Observateur* (22-28 décembre 1980) sous le titre « L'homme qui a rencontré Satan », et dont nous ne résistons pas au plaisir de citer un extrait :

« Un type va arriver, l'ange noir, et il va arrêter tous les hommes dans les gestes qu'ils ont contre les autres hommes [...]. Cela, il existe un mec capable de le faire.

N.O. — Qui ?

L. Ferré — Un mec. Je le connais. Quand je dis que je connais Satan, les gens rigolent. Il vit près des Champs-Élysées, rue Washington, je ne vous dirai pas où exactement. Je vais le voir de temps en temps. Il porte un borsalino. André Breton m'avait parlé de ce type, qui, disait-il, possède la couronne de Charlemagne. Il m'y avait conduit un jour mais nous n'avions pu le voir. J'y suis retourné. J'ai sonné. Un type m'a ouvert. Je ne l'avais jamais vu, il m'a dit :

« Bonjour, Léo. » Il m'a mené dans une salle immense avec un mur couvert de mini-téléviseurs. « Assieds-toi là », m'a-t-il dit. Et il m'a projeté l'image d'un mini-téléviseur sur un grand écran. L'autoroute, une bagnole qui fonce. Tchack ! L'accident. Mortel. « *Je ne pouvais rien faire*, a-t-il dit. *Ma seule concurrence, c'est la mort.* » J'écirai ça un jour : « Satan et la mort ». Vous ne me croyez pas ? Le jour où cela arrivera, vous direz : « *Tiens, Léo, à l'hôtel d'Orly, il me l'avait annoncé.* » Ça vous étonne ?

N.O. — Je suis désorienté. On verra [...] »

Mais après ces aperçus pittoresques sur l'image de Satan chez nos contemporains, il convient maintenant de revenir à son instrument, la Contre-Initiation. S'il ne nous apprend rien sur les modalités du « rattachement » à cette structure, Guénon, en revanche, affirme l'existence de « centres » contre-initiatiques, à l'image des centres initiatiques subordonnés au Centre suprême de l'Agartha et dont ils constituent en somme le reflet⁵. A ce sujet, l'une des plus singulières indications qu'il ait données se trouve dans une lettre du 25 mars 1937, dans laquelle il dresse une carte de ces centres contre-initiatiques dont, sans vouloir en tirer de conclusions hâtives, on notera qu'ils sont pratiquement tous situés en terre d'Islam... Il les voyait en effet disposés « suivant une sorte d'arc de cercle entourant l'Europe à une certaine distance [...]. » Il en dénombrait un dans la

5. Guénon n'a jamais donné la liste (septénaire) des centres initiatiques. Au contraire du crowleyien dissident Kenneth Grant (*The Magical Revival*) qui les fait correspondre aux sept *chakras* principaux du corps humain : le plus important (correspondant au *sahasrara chakra*) se situe au sud de l'Inde, sur la montagne sacrée d'Arunachala qu'illustra le grand sage contemporain Ramana Maharshi. A l'*ajna chakra* correspond la région nord et trans-himalayenne (désert de Gobi), parfois appelée Shamballah (autre nom de l'Agartha) et où résident les maîtres cachés, dont Aiwaz est le chef pour le cycle actuel. Le centre du Caire, où Aiwaz, justement, avait communiqué à Aleister Crowley *le Livre de la loi*, correspond au *visudha chakra*. Quant à l'*anahata chakra*, il est extériorisé par deux centres : 1) une montagne immergée à environ 100 miles au large de la côte péruvienne, dans la région des Andes, et qui correspond à Arunachala, située exactement à l'autre extrémité du globe ; 2) Glastonbury dans les Iles Britanniques. Enfin on trouve un centre à Sumer (*svadisthana chakra*), et un en Californie (*muladhara chakra*). (Rien ne permet d'affirmer, évidemment, que ces localisations de K. Grant eussent reçu l'aval de Guénon...)

région du Niger, un au Soudan, deux en Asie Mineure (l'un en Syrie, l'autre en Mésopotamie) et un du côté du Turkestan ; « il devrait donc y en avoir encore deux plus au nord, vers l'Oural ou la partie occidentale de la Sibérie, mais je dois dire que, jusqu'ici, je n'arrive pas à les situer exactement. » On n'en saura pas davantage sur la manière dont « travaillent » ces centres que sur le recrutement des contre-initiés...

Quoi qu'il en soit, le thème de la Contre-Initiation, déchu de son statut cosmologique et ramené contre la volonté de Guénon à une dimension étroitement morale et « théologique », allait nécessairement se rattacher, dans l'esprit de nombre d'épigones, au thème éternel de la « causalité diabolique », cette maladie de l'esprit, comme l'écrivait très justement Maxime Meyer ⁶, « selon laquelle l'histoire de l'humanité doit presque exclusivement *s'expliquer* en termes de « complot », maladie de l'esprit à laquelle se rattache aussi la conception « policière » de l'histoire [...] ⁷. » Selon cette interprétation quasi paranoïaque, « tout événement considéré comme mauvais [...] est attribué à l'action invisible, concertée, moralement condamnable et psychologiquement perverse d'un groupe d'individus (« les Juifs », « les francs-maçons », « les jésuites », etc.) associés « en coulisse » pour « tirer les ficelles ». Le devenir historique n'est alors que le résultat d'une « machination *diabolique* ». Son moteur principal, sinon unique, est le *complot* ⁸. »

Cette thématique simplificatrice trouvait un terrain propice à son épanouissement dans un christianisme entaché de dualisme plus ou

6. « Le diable et le Bon Dieu », *Éléments* n° 41, mars-avril 1982.

7. Ainsi, pour Joseph Gabel (*Idéologies*, éd. Anthropos, Paris, 1974, p. 37), dans l'univers mental du stalinisme, « la place centrale, privilégiée du Parti — ou plus exactement du « complexe Parti-URSS-Staline » — implique logiquement une vision manichéenne de l'histoire, comprise comme la lutte de deux groupes homogènes. D'où la tendance à identifier entre eux les divers éléments de l'*outgroup* et aussi à expliquer l'histoire comme l'extériorisation d'un complot extra-historique. »

8. Il est amusant de constater qu'en une époque — la Révolution française — où la thèse de la conspiration satanique semblait confortée par les événements, les alliés supposés du Prince des Ténèbres se croyaient eux-mêmes victimes d'un complot : ainsi les Jacobins voyaient-ils partout des « sicaires de Pitt et Cobourg » !

moins inconscient, ainsi que nous le soulignons plus haut. Dans sa *Théologie de l'Histoire*⁹, le RP Calmel (o.p.), illustre bien ce schéma manichéen opposant de façon irréductible la Cité de Dieu à la Cité de Satan, dont l'action « tend à s'organiser en structures soit visibles et officielles soit dissimulées et occultes ». Voici donc posé, pour le public catholique traditionaliste, le concept de « société secrète », qu'hypostasie la Secte par excellence (puisque sans épithète...), c'est-à-dire la Franc-Maçonnerie, dont la ténébreuse alliance avec le Judaïsme « décide » donna naissance à une hydre bicéphale, la « judéo-maçonnerie »...

Il est remarquable que cette conception d'un affrontement irréductible entre les deux Cités s'accompagne d'une « immobilité ontologique » de l'histoire puisque tout, déjà, est accompli. Nous sommes en effet depuis le sacrifice du Christ dans la Plénitude des Temps. Ainsi, selon le RP Calmel, « toute la succession de l'histoire jusqu'à la consommation des siècles n'est là que pour expliciter ce qui fut donné une fois pour toutes [...] ». Logiquement, dans cette perspective, la cause de chaque événement historique doit être recherchée très loin dans le dessein pervers du Prince de ce Monde. Car si le Diable est vaincu de toute éternité, son plan n'en continue pas moins à se dérouler dans le temps, exactement comme nous parvient la lumière d'étoiles déjà éteintes...

Prenons un exemple tiré d'une conférence de Pierre Virion¹⁰ — le grand spécialiste catholique du « complot » — prononcée à Rome à l'occasion du Concile dans le cadre des « Rencontres romaines ». Selon Virion, l'établissement du rideau de fer — apparemment très lié à la conjoncture immédiate — ne doit rien, ou pas grand-chose, à Staline et à Roosevelt. Sa cause première réside dans le projet panslaviste formulé en 1825, par « cent quarante-cinq Loges, martinistes pour la plupart », où se retrouvent, en Russie, les partisans d'une alliance fédérative destinée à regrouper huit pays slaves : la Russie, la Pologne, la Bohême, la Moravie, la Dalmatie, la Hongrie avec la Transylvanie, la Serbie avec la Moldavie et la Valachie.

9. Éd. Dominique Martin Morin, 1984.

10. *Les Forces occultes dans le monde moderne*, éd. Saint-Michel.

Bakounine reprend ce projet à son compte, le « Pacte Synarchique » de 1935 y fait allusion lorsqu'il évoque « les possessions eurasiennes de l'U.R.S.S. ». Enfin, mais seulement pour parachever le Grand-Cœuvre, « le F. Roosevelt » a pour Staline, à Potsdam et à Yalta, les complaisances que l'on sait. Et voilà pourquoi votre fille est muette...

Mais redisons-le : tous ces épisodes, pour les tenants du complot, ont un seul but ; l'*Imperium mundi*. En d'autres termes, le « Pouvoir collégial occulte unissant de grandes puissances financières aux plus hautes instances initiatiques ». Nous en avons l'ébauche sous les yeux, toujours selon P. Virion, avec un système ternaire élaboré par les Rose-Croix du xviii^e s. et en particulier par Comenius : Tribunal de la Paix ou des Nations « ayant des attributions semblables à celles de l'ONU actuelle », Conseil de la Lumière (ou de la culture) « jouant un rôle à peu près identique à celui de l'UNESCO », Consistoire mondial ou Église universelle. « Tout cela préfigure à s'y méprendre la Nouvelle Église actuellement prônée par les hautes puissances maçonniques. »

Ainsi le mythe de la « conspiration invisible » ne peut-il s'accommoder d'aucune marge d'incertitude, d'indétermination. Tout est déjà écrit dans le non-temps apocalyptique et aucun événement imprévu ne saurait venir troubler le déroulement du plan satanique. D'autre part, comme le souligne Maxime Meyer ¹¹, « de même que, chez Freud, la dénégation *fonctionne* comme confirmation ¹², pour les tenants de la causalité diabolique, toute « preuve » de la fausseté de leur raisonnement est en fait une démonstration supplémentaire de la suprême habileté des maîtres du « complot ». (La ruse par excellence du Diable, est de faire croire qu'il n'existe pas.) » Cette logique propre à la causalité diabolique n'intègre pas seulement la dénégation et le silence, mais aussi la médiocrité et l'insignifiance, comme le constate

11. *Op. cit.*

12. Jean Saunier, dans *la Synarchie* (Culture, Arts, Loisirs, 1971), souligne à cet égard que selon des auteurs comme Geoffroy de Charnay ou Roger Mennevée, « il faut soupçonner de « synarchisme » tous ceux qui dénoncent l'action de la synarchie, au moins autant que ceux qui font silence à son propos. En matière de synarchie, nul n'est innocent ! »

Jean Saunier ¹³, commentant un article de Pierre Loyer ¹⁴ : « Les textes, les intentions avouées ne comptent guère puisque le « complot international » est permanent ; il faut chercher derrière chaque groupement un cénacle occulte, donc occultiste, et il ne sert à rien de montrer l'insignifiance politique de la plupart de ces derniers ; la réponse vient raide comme balle : cette insignifiance, elle-même, est voulue, elle est un masque, elle est donc la preuve par excellence de la justesse de l'analyse... »

L'incapacité radicale où se trouve cette pensée, d'introduire un échange dialectique entre « bien » et « mal », résulte de ce que « la distance est infinie entre l'Église et le monde [...]. L'Église est irréductible au monde ¹⁵ ». Depuis l'Incarnation du Christ, encore une fois, nous vivons dans un non-temps, suspendu entre l'abomination païenne et l'abomination antéchristique. Justement, voici, selon un autre traditionaliste ¹⁶, les deux grands moyens employés par l'Antéchrist pour asseoir son règne : la mondialisation du pouvoir politique et la constitution d'une super-Église neutralisant les diverses confessions. C'est autour de cette double thématique que prospère en effet, et depuis quelque temps, la paranoïa du complot invisible.

Mais par un de ces paradoxes auxquels nous commençons de nous accoutumer, ce sont les sociétés secrètes *catholiques* (dont on parle si rarement...) qui ont visé le plus explicitement cet objectif de domination universelle que les catholiques reprochaient tant à leurs adversaires. Or si la Franc-Maçonnerie, entre autres, n'a plus de secrets pour l'historien et même pour le public cultivé, la Compagnie du Saint-Sacrement, les Chevaliers de la Foi, la Sapinière et l'Opus Dei en gardent beaucoup. Ce qui est d'autant plus piquant que ces organisations étaient bien les dernières, comme on va le voir, à se pouvoir réclamer d'un secret *légitime*.

13. *Op. cit.*

14. « Le Socialisme, armée invisible des sectes », *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, t. XX, 28 juin 1931, p. 669.

15. R.P. Calmel, *op. cit.*

16. Josef Pieper, *La Fin des Temps*, Desclée De Brouwer, 1953.

VI

Les sociétés secrètes catholiques ou quand le Diable change de camp

On n'ignore pas que dans la première condamnation pontificale contre la Franc-Maçonnerie, la bulle *In Eminentissimi* fulminée par Clément XII, ou plutôt par le cardinal Neri Corsini ¹ le 28 avril 1738, le secret — et son corollaire, le serment — constituait le principal grief : « car s'ils ne faisaient point le mal, ils ne haïraient pas ainsi la lumière ». Ce jugement très exotérique, et qui oubliait la *disciplina secreti* ou *disciplina arcani* de l'Église chrétienne des premiers siècles, est en quelque sorte implicitement réfuté par Guénon ², qui explique que le « secret » des organisations initiatiques a essentiellement valeur de symbole, relativement au véritable secret initiatique, purement intérieur, que l'on ne peut « découvrir » que par la réalisation spirituelle et qui, étant inexprimable, est nécessairement incommunicable ; non pas en vertu d'une convention quelconque, mais par la nature même des choses. « Quoi qu'on puisse penser des autres organisations secrètes, on ne peut donc, en tout cas, faire un reproche

1. Sur les motifs, essentiellement politiques, de cette bulle, et sur l'extrême discrétion, pour dire le moins, du rôle de Clément XII, à qui le gouvernement de l'Église n'appartenait plus, on lira entre autres, de Charles V. Bokor, *Papes, Rois, Francs-Maçons*, éd. Québec/Amérique, 1977.

2. *Aperçus sur l'Initiation*, chap. XIII : « Du secret initiatique ».

aux organisations initiatiques d'avoir ce caractère, puisque leur secret n'est pas quelque chose qu'elles cachent volontairement pour des raisons quelconques, légitimes ou non, et toujours plus ou moins sujettes à discussion et à appréciation, comme tout ce qui procède du point de vue profane, mais quelque chose qu'il n'est au pouvoir de personne, quand bien même il le voudrait, de dévoiler et de communiquer à autrui. Quant au fait que ces organisations sont « fermées », c'est-à-dire qu'elles n'admettent pas tout le monde indistinctement, il s'explique simplement par la première des conditions de l'initiation [...], c'est-à-dire par la nécessité de posséder certaines « qualifications » particulières, faute desquelles aucun bénéfice réel ne peut être retiré du rattachement à une telle organisation. »

De telles considérations — impliquant que « quelque chose » d'inexprimable se passait, dans le sanctuaire inviolé de la conscience méditante — étaient totalement étrangères à la perspective de la hiérarchie catholique, dont l'absence du sens des proportions, et en un mot l'ignorance abyssale des réalités maçonniques, se manifestent par exemple dans la bulle *Humanum Genus* fulminée par Léon XIII, et selon laquelle les francs-maçons « doivent promettre d'obéir aveuglément et sans discussion aux injonctions des chefs ; de se tenir toujours prêts, sur la moindre notification, sur le plus léger signe, à exécuter les ordres donnés, se vouant d'avance, en cas contraire, aux traitements les plus rigoureux, et même à la mort ».

Les sociétés secrètes catholiques, en faisant du ... secret une notion essentielle — sans pouvoir, répétons-le, exciper de sa légitimité *initiatique* ! — contrevenaient donc formellement aux injonctions pontificales renouvelées de siècle en siècle. C'est que « l'attraction des contraires », dans leur cas, jouait à plein. La dimension satanique qu'elles attribuaient aux sociétés secrètes non catholiques en général et à la Maçonnerie en particulier, leur faisait en quelque sorte une obligation d'en reproduire le modèle pour pouvoir lutter à armes égales ! S'ajouta bien sûr à ces raisons tactiques la trouble fascination qu'a toujours exercée « la Secte » sur les catholiques, et que Léo Taxil exploita de façon particulièrement exemplaire. Fonder une société secrète catholique ou y adhérer, c'était donc goûter au fruit défendu —

qui pouvait en l'occurrence revêtir l'aspect d'une très humaine volonté de puissance — avec l'alibi de lutter pour la bonne cause.

Et pourtant un ex-jésuite, l'abbé Emmanuel Barbier (1851-1924), une des « figures » de l'anti-judéo-maçonnerie, auteur en 1910 d'*Infiltrations maçonniques dans l'Eglise*, qui devait influencer plusieurs générations d'antimaçons, écrivait ceci :

« Le catholique est enfant de lumière. Le simple bon sens indique que si, sous le prétexte de se diriger plus librement ou plus sûrement vers son but, il recherche les voies souterraines ou secrètes, il s'y trouvera fatalement un jour ou l'autre, cheminer côte à côte avec les enfants des ténèbres, au risque d'être égaré par ceux-ci dans un labyrinthe dont ils possèdent les secrets.

« La tentation de recourir à des organisations secrètes soit religieuses, soit politiques et religieuses à la fois, peut être grande pour des esprits actifs et inquiets, aux époques de désorganisation sociale et d'oppression jacobine où la liberté du bien est entravée de mille façons et où les puissances extérieures sont ligüées pour ruiner toute tentative de réaction salutaire.

« Cependant, même alors le principe de toute action catholique demeure invariable : c'est de marcher à ciel ouvert, le reste est illusion. »

Cette perspective avait à défaut d'autre chose le mérite de la cohérence puisqu'elle se référait explicitement à la notion « totalitaire » selon laquelle il n'existe que deux entités indépendantes et parfaites dans leur domaine : l'Eglise et l'État, auxquelles toutes les autres sociétés doivent se rattacher. Or ajoute l'abbé Barbier, une société secrète, « par le seul fait du secret, devient indépendante de l'Eglise et de l'État qui n'ont aucun moyen de contrôle relativement à son organisation, son but, son action ». Dès lors : « l'autorité qui la gouverne ne vient pas de Dieu, elle vient donc du démon et elle est foncièrement illégitime³ ». Mais ces belles déclarations de principe n'empêchèrent pas notre abbé de companionner avec Mgr Benigni, le fondateur de la redoutable Sapinière, que nous allons bientôt

3. Cité par Jean Saunier (*l'Opus Dei*, Culture, Art, Loisirs, 1973), à qui nous devons beaucoup.

retrouver ! Était-ce un effet de cette fascination des contraires évoquée plus haut ?...

Quoi qu'il en soit, la très pieuse « Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel », qui joua un rôle fort important tout au long du xvii^e siècle, exigeait en ces termes le secret et l'obéissance au « gouvernement central » : « Pour ce que la Compagnie de Paris est comme la chef et principale de toutes les autres compagnies du Royaume, on ne pourra former aucun dessein pour dresser d'autres nouvelles compagnies en quelle part qu'il soit, ni communiquer les statuts et règlements sans l'expresse permission de ladite Compagnie de Paris, à laquelle on donnera préalablement tous les avis nécessaires pour obtenir ledit congé. » Voilà pour l'obéissance... Quant au secret, sa nécessité absolue est affirmée sans ambiguïté, en tête des considérations générales qui servent de préambule aux statuts :

« Le *secret* est l'âme de la Compagnie, lui seul en fait la différence d'avec les autres sociétés ; c'est en lui que consiste toute la bénédiction de la Compagnie du Saint Sacrement et il est tellement essentiel que si vous en ôtez le secret ce ne sera plus une Compagnie du Saint Sacrement mais une simple confrérie de piété comme il vous plaira de la nommer, de sorte qu'il y doit être inviolablement observé. Le secret consiste à ne point parler de la Compagnie, de ses œuvres, de sa conduite, ni des particuliers qui la composent, enfin de ne la point faire connaître en quelque manière ni par quelque moyen que ce soit. » Toutes les précautions sont prises : « Il a été résolu pour conserver le secret qui est l'âme de la Compagnie qu'il ne sera plus écrit aux compagnies par lettres, mais par mémoires ou billets, sans aucune suscription, dates du jour, du lieu ou de l'année ⁴... » Et toutes les situations sont envisagées : « La Compagnie de Blois ayant aussi demandé avis à celle-ci [la Compagnie de Paris] pour savoir par quel moyen éviter que les registres et autres papiers concernant leurs affaires ne tombent en main de ceux qui n'en seront pas, en cas que le secrétaire ou autre personne qui en sera chargé vienne à décéder sans y avoir pu pourvoir, a été résolu que chaque Compagnie aura un coffre pour mettre tous lesdits registres et papiers, sur lequel il sera écrit :

4. Résolution du 3 avril 1658.

« Le présent coffre et tout ce qui est dedans appartient et m'a été laissé en dépôt par N. qui en a la clef ».

« Et celui qui sera dépositaire desdits registres et papiers aura soin d'écrire le même qui sera écrit sur le coffre en son papier journal ou en quelque autre acte qu'il puisse être trouvé après son décès. Du 4 août 1644. »

Enfin, pour éviter d'attirer l'attention, les membres, surtout en province, ne se réunissaient pas plus de deux ou trois fois au même endroit. Et, « Messieurs de la Compagnie, qui ont ordinairement des laquais à leur suite, sont priés de s'en défaire quand ils viennent à l'Assemblée afin que par ce moyen ni eux, ni la Compagnie ne soient point manifestés. »

Comme certains pouvaient naïvement s'étonner que les louables desseins que se proposait officiellement la Compagnie dussent s'accompagner de tels mystères, on avança, non sans quelque embarras, un argument théologique tout à fait inédit : la Compagnie, à l'image de Jésus qui est caché dans l'hostie, devait rester dans l'ombre... Moyennant quoi l'on crut opportun de compléter le nom de la société (que ses membres appelèrent toujours entre eux la Compagnie) : elle devint la Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel ou, selon l'irrévérencieuse formule de Raoul Allier, la « Cabale des Dévots »...

Mais quels étaient donc, précisément, les « pieux desseins » de cette très mystérieuse société, qui recrutait parmi les « prélats, ecclésiastiques *séculiers*⁵, seigneurs, gentilshommes, bourgeois, marchands et autres d'honnête condition que l'on jugera propres à travailler pour la gloire de Dieu et le salut du prochain *selon l'esprit de la Compagnie* » ? En fait, cet esprit, bien au-delà des à-côtés « charitables », anime un projet politique de nature théocratique — qui seul peut expliquer l'obsession du secret, et dont les statuts n'occultent d'ailleurs pas l'ambition, pour les « initiés » : « La Compagnie n'a ni borne, ni mesure ni restriction, que celles que la prudence et le discernement

5. Les religieux, contraints par leur règle d'obéir à leurs supérieurs, pouvaient être amenés à révéler leur appartenance à la Compagnie. (Cf. Paul Lesourd et Claude Paillat : *Dossier secret, l'Église de France*, Presses de la Cité, 1967, tome 1, p. 553.)

doivent donner dans les emplois. Elle travaille non seulement aux œuvres ordinaires des pauvres, des malades, des prisonniers, des affligés, mais aux missions, aux séminaires, à la conversion des hérétiques et à la propagation de la foi dans toutes les parties du monde, à empêcher tous les scandales, toutes les impiétés... » A quoi l'on pourrait ajouter la proposition faite le 14 mai 1649, de bannir les Juifs « entièrement hors du royaume ».

Les implications politiques inhérentes à cette façon très particulière de « promouvoir la Gloire de Dieu par toutes sortes de moyens », se manifestèrent dans l'hostilité ouverte que le cardinal de Bérulle et les oratoriens — partisans de l'alliance espagnole, comme la Sainte Ligue un siècle plus tôt — témoignèrent à Richelieu. Car à l'origine de la Compagnie du Saint-Sacrement, on trouve la Congrégation de l'Oratoire et en particulier le père Charles de Condren (qui devait succéder à Bérulle). Conjointement avec le capucin Philippe d'Angoumois, il « inspira » à un pair de France, Henri de Lévis, duc de Ventadour, lieutenant général du roi en Languedoc et vice-roi du Canada, l'idée de créer la Compagnie, vers 1625-1627. Le duc, enthousiasmé, chargea le capucin de « monter l'affaire ».

La première personne que contacta le père Philippe fut le jeune Jacques de Castellane Adhémar de Monteuil de Grignan, oncle du comte de Grignan, le futur gendre de Madame de Sévigné. Celui qui allait devenir en 1641 agent général du clergé, et en 1644 évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, n'était encore qu'un petit clerc tonsuré... qui lui aussi s'enflamma pour le projet du duc et du capucin. Ce dernier, qui avait été quelque temps confesseur de Marie de Médicis, connaissait parfaitement l'entourage royal, ce qui lui permit d'« enrôler » Henri de Pichery, maître d'hôtel ordinaire de Louis XIII. En 1630, ce fut le confesseur de Louis XIII et de Marie de Médicis, le jésuite Suffren, qui rejoignit la Compagnie. Parmi les autres recrues de choix, il convient de signaler Charles de Coligny et son fils François, qui avaient presque en même temps abjuré le protestantisme, sous l'influence de l'évêque de Langres Zamet, ancien aumônier de Marie de Médicis. (François allait même abandonner sa charge de gouverneur de Champagne à son frère cadet, pour entrer à l'Oratoire.) Mentionnons encore le propre neveu de Mgr Zamet, le jeune de

Saint-Pierre, qui n'était autre que le fils du célèbre financier de la Ligue, rallié à Henri IV. Quant au duc de Ventadour, il devint officiellement supérieur de la Compagnie en janvier 1631.

Malgré les hautes protections dont elle bénéficiait, la Compagnie allait essuyer un premier échec. Elle aurait vivement souhaité en effet une bénédiction archiépiscopale... discrète, mais Jean-François de Gondy, archevêque de Paris depuis 1622, voyait d'un fort mauvais œil cette société secrète. Pour le convaincre, on ne lésina pas sur les moyens, en faisant écrire à Louis XIII, par l'intermédiaire du père Suffren, une lettre ⁶ qui témoignait de l'approbation royale :

« Monsieur l'Archevêque de Paris, la connaissance que des plus qualifiés, des plus fidèles et des plus vieux de nos sujets m'ont donnée du dessein qu'ils avaient de s'assembler *en secret* pour procurer la gloire de Dieu, le soulagement des pauvres et le bien de mon État, m'oblige de vous faire cette lettre pour vous dire qu'après avoir examiné et fait examiner leur projet par les personnes de ma plus grande confiance, je n'y ai trouvé que de l'avantage pour mon Royaume. Ainsi je leur ai permis de s'assembler, sous le nom de la Compagnie du *Saint Sacrement*, à la charge que quelqu'un d'entre eux qui me sera connu, m'informerait, de temps à autre, de ce qui s'y passera de plus important. Vous me ferez donc chose agréable de donner votre bénédiction à cette Assemblée et de l'approuver en ce qui dépend de vous, et la présente n'étant pour autre sujet, je prie Dieu, Monsieur l'Archevêque de Paris, qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde. »

Malgré cette royale caution et les prières de plusieurs personnalités, Mgr de Gondy n'en voulut point démordre, et, essentiellement soucieux de ne pas se faire remarquer et d'éviter les « remous », les membres de la Compagnie n'insistèrent pas.

Curieusement, la « Cabale des Dévots » n'eut pas plus de chance avec Rome. Il semblait pourtant facile à priori de se consoler du refus de l'archevêque par un bref du pape Urbain VIII : l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, le comte de Brassac, était en effet membre de la Compagnie, et le nonce apostolique, Mgr Bichi,

6. Datée du château de Saint-Germain, le 27 mai 1631.

fréquentait très assidûment ses réunions ! Las, le document pontifical que l'on reçut ne correspondait pas à ce que l'on attendait, et comme l'on ne doutait décidément de rien, on envoya à Rome un modèle de bref... Mais le Vatican se contenta de répondre en envoyant quelques indulgences, comme s'il s'agissait d'une confrérie. Là encore, et toujours pour les mêmes raisons, on préféra ne pas insister.

Concernant la Compagnie du Saint-Sacrement, il semble que l'idée d'une « génération spontanée » doive être abandonnée au profit d'une certaine continuité « politico-mystique ». Surtout si l'on considère le précédent constitué par la « Sainte Ligue », évoquée plus haut, que le duc de Guise fonda en 1576 pour défendre la foi catholique contre le protestantisme. Roland Mousnier ⁷ la définit « comme un parti d'élus de Dieu qui, guidés par le Saint-Esprit, se sont recrutés par cooptation pour assurer le triomphe en France du pur et fervent catholicisme romain sur toute hérésie ou tiédeur ». Le conseil parisien, directoire secret d'une dizaine de membres, prenait toutes les décisions, que les conseils provinciaux étaient chargés d'exécuter. Enfin, comme dans la Compagnie du Saint-Sacrement, un rôle essentiel était attribué à l'information et à l'« infiltration ». Un document de 1594 intitulé *Dialogue entre le mabeustre (le maître) et le manant*, est très explicite à cet égard, qui précise que les membres de la Sainte Ligue devaient fréquenter les « gens de bien » et « selon qu'ils les voyaient disposés, ils se découvraient à eux, sans toutefois leur rien dire de leur assemblée... et selon qu'ils en tiraient de résolution et connaissaient leurs volontés ils le rapportaient à ce petit conseil ».

Les ligueurs se recrutaient, on l'a dit, par cooptation, et si l'on ajoute que l'essentiel de leur programme était officiellement, de « combattre contre l'hérésie et les sectes contraires à la religion [...], réformer les vices, impiétés, injustices et maux qui possèdent la France en tous ses états [...] », on conviendra que la Compagnie du Saint-Sacrement, quelques décennies plus tard, ne faisait que reprendre le flambeau d'un grand dessein théocratique... et occulte, duquel, on s'en doute, étaient radicalement exclus huguenots, Juifs, compagnons, magiciens, guérisseurs et « libertins de toutes natures ».

7. *Les Hiérarchies sociales de 1450 à nos jours*, P.U.F., Paris, 1969, p. 45 sq.

Comme le souligne non sans malice Jean Saunier ⁸, il est singulier de voir des historiens catholiques ⁹ (on n'ignore pas le rôle que leurs confrères ont joué depuis plus d'un siècle et demi, dans l'élaboration de la mythologie des sociétés secrètes), minimiser soudain l'importance de la Compagnie. Et pourtant, ô contradiction, ils admettent : qu'elle essaima très rapidement en province et dans plus de cinquante villes ; qu'elle recruta les personnalités les plus notables de l'époque ; qu'elle fonctionna plus d'un demi-siècle ; qu'elle intervint directement et sans en référer aux autorités légales ou religieuses dans d'innombrables problèmes politiques, publics ou privés...

Mais voici le point le plus gênant — et sur lequel on est resté, de fait, d'une rare discrétion : la Compagnie était dirigée en réalité par le « Cénacle Invisible et Fraternel » essentiellement composé de saint Vincent de Paul, Jean-Jacques Olier (le fondateur de Saint-Sulpice, et dont l'influence sur Vincent fut décisive), et Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, près de Carcassonne. Ceci nous amène à évoquer la très mystérieuse carrière de Vincent de Paul, fort éloignée de l'imagerie pieuse à laquelle nous ont accoutumés les hagiographes — même si ceux-ci n'ont pas toujours réussi à en masquer les zones d'ombre.

Né le 24 avril 1581 dans un hameau proche de Pouy, aux confins des Landes et de la Chalosse, il est remarqué par M. de Comet, avocat à la cour présidiale de Dax et juge de la paroisse de Pouy, qui prend en charge ses études et le convainc d'embrasser la carrière ecclésiastique. « Filière » classique pour un jeune homme brillant issu d'une famille modeste. Il reçoit les ordres mineurs à quinze ans et la tonsure à vingt ans, alors que l'âge canonique est fixé à vingt-quatre ans... Dévoré d'ambition, il écrit à sa mère : « Je songe à mon avancement. »

Survient un épisode pittoresque et pour le moins inattendu dans une vie de saint. En 1605, il emprunte un cheval à Toulouse, le vend puis disparaît... pour ne donner signe de vie que deux ans plus tard, dans une lettre adressée d'Avignon à M. de Comet. Comme il faut bien s'expliquer, Vincent raconte une histoire qui offre toutes les

8. *Op. cit.*

9. En l'occurrence les auteurs de *l'Histoire du catholicisme en France*, t. II, « Sous les rois très chrétiens », S.P.E.S., Paris, 1963.

caractéristiques d'un roman picaresque et ne convainc, aujourd'hui encore, que ceux qui le veulent bien. A l'en croire en effet, une « bonne et vieille femme de Toulouse » lui avait laissé un petit héritage de 500 écus environ, dont il avait prêté 3 ou 400 à « un méchant mauvais garnement » qui ne les lui avait point rendus. Il voulut poursuivre son débiteur jusqu'à Marseille, et c'est pour payer le voyage qu'il avait vendu le fameux cheval. Là, il met la main sur son homme, le fait emprisonner et récupère son bien. Escalade dans l'in vraisemblable : « un gentilhomme du Languedoc » — dont on ne saura jamais le nom — qu'il avait rencontré à l'hôtel (lequel ?), le persuade d'embarquer avec lui jusqu'à Narbonne, ce qui ne manque pas d'originalité. Mais le roman se complique encore.

Toujours si l'on en croit Vincent, « trois brigantins turcs » donnèrent la chasse au bateau et eurent vite fait de l'aborder, les pirates tuant deux ou trois marins et blessant tout l'équipage, y compris notre héros qui reçut « un coup de flèche ». Après avoir encore perpétré « mille voleries », les Barbaresques cinglèrent vers Tunis où Vincent et ses compagnons d'infortune furent vendus. Il échut à un pêcheur qui le revendit bientôt « à un vieillard, médecin spagirique, souverain tireur de quintessences, homme fort humain et traictable, lequel à ce qu'il me disoyt, avoyt travaillé cinquante ans à la recherche de la pierre philosophale ; et en vain quant à la pierre mais fort savant à autres sortes de transmutation des métaux. En foy de quoi je luy ay souvent veu fondre autant d'or que d'argent ensemble, le metre en petites lames, et puis un autre de poudre, dans un creuset ou vase à fondre des orfèvres, le tenir au feu pendant vingt-quatre heures, puis l'ouvrir et trouver l'argent être devenu or, et plus souvent encore congeler ou fixer l'argent vif en fin argent qu'il vendoyt pour donner aux pauvres. Mon occupation estoit de tenir le feu à dix ou douze fourneaux en quoy, Dieu mercy, je n'avois plus de peine que de plaisir. Il m'aimoyt fort, et se plaisoyt fort de me discourir de l'alchimie et plus de sa loy à laquelle il faisoyt tous ses efforts de m'atirer, me promettant force richesses et tout son sçavoir. »

Las, le vieil alchimiste fut « réquisitionné » par le Sultan, qui avait eu vent de ses succès, mais notre abstracteur de quintessence « mourut de regrets par les chemins »... Vincent fut alors vendu par son neveu à

« un renégat de Nice en Savoye », doté de trois femmes dont une Grecque chrétienne qui « avoyt un bel esprit et m'affectionnayt fort ». Mais, miracle, ce fut la Turquie — dont l'amitié pour Vincent était si vive qu'elle venait le voir travailler aux champs tous les jours — qui devint l'instrument de la délivrance. Émue par les psaumes qu'elle avait demandé au futur saint de chanter, elle persuade son mari qu'il a eu tort de quitter une si belle religion et — chose plus extraordinaire encore — le ci-devant renégat vient sur-le-champ à récipiscence, et offre à Vincent de se sauver avec lui sur un petit esquif. Ils parcourent ainsi plus de 1 000 kilomètres (alors que Vincent n'avait « rien de si contraire que la mer ») et arrivent sans encombre à Aigues-Mortes le 28 juin 1606. De là ils se rendent à Avignon, où « monseigneur le vice-légat reçut publiquement le renégat avec la larme à l'œil et le sanglot au gosier ». (Il n'y a pas trace de cette abjuration dans les archives du Saint-Office...) Sur quoi le susdit vice-légat les emmène tous deux à Rome, promettant au Niçois de le faire entrer au couvent des *Fate ben fratelli*, et faisant espérer à Vincent (dont la conversion tarde un peu malgré tant de miracles...) « quelque bon bénéfice ».

Il faut une certaine dose de candeur à Henri Lavedan ¹⁰ pour porter sur ce stupéfiant compte rendu un jugement aussi lénifiant : « En vérité, comment, après la lecture de cette étonnante et délicieuse lettre, n'être pas forcé de la reprendre pour y cueillir et en faire respirer fleur à fleur toute la modestie, la simplicité, la mesure et la splendeur suave ? Et aussi la résignation, la grâce, parfois même la fine malice. » (Oh certes !) Tout de même, en dépit de ce parti pris « angélique », l'hagiographe ne peut éluder certaines évidences : « ...tout ce micmac de gentilhomme du Languedoc, de brigantins, d'alchimiste, de renégat, d'esclavage et de conversion, ne serait-il pas, s'il n'était qu'inventé, prétexte à la plus amusante et irrévérente turquerie dans le goût de Voltaire ?

« Mais il n'est pas question de jolies histoires à rire, ni de contes des *Mille et une Nuits*. »

Ce n'est pas tout à fait, semble-t-il, l'avis d'un autre biographe de Vincent, André Dodin ¹¹, qui, lui, parle d'« incroyable aventure », et se

10. *Monsieur Vincent*, éd. Plon, 1948.

11. *Saint Vincent de Paul et la charité*, Le Seuil, 1960.

demande comment M. de Comet « *traduisit* cette dernière page du conte des mille et une nuits ». Pouvait-on être plus explicite ?... De fait, mille indices confortent la thèse du « conte ». Entre autres la très curieuse analogie, soulignée par A. Dodin, « du récit de la Captivité avec les relations littéraires parfois purement imaginaires qui alors se multiplient. Le 1^{er} livre de *L'Illustre Don Quichotte de la Manche*, publié à Madrid en 1605 (6 éditions en 1605 et traduit en français dès 1607) racontait lui aussi une histoire mauresque, une évasion grâce à un renégat et à une musulmane, une réconciliation ecclésiastique à Grenade (ch. 39-40). » N'est-il pas significatif qu'« en 1658, saint Vincent se montrait défiant à l'égard de certains récits de « renégats évadés » [...]. »

Et puis il y a une suite... Vincent avait-il recommandé le secret à M. de Comet, celui-ci avait-il sagement jugé que le « conte des mille et une nuits » ne pourrait que nuire à la réputation de son protégé, toujours est-il que l'aventure ne s'ébruira pas. Mais à sa mort, un gentilhomme de Dax, neveu d'un ami de Vincent, découvrit le « conte » dans ses papiers et « pensant avec vraisemblance [*sic*] que Vincent avait dû oublier un peu les circonstances de son ancienne aventure, mais qu'il aurait certainement plaisir à s'en rappeler le détail, lui adressa une copie fidèle de la lettre ¹² ».

Vincent, qui croyait l'affaire oubliée et la lettre détruite, après cinquante années, en fut au contraire fort contrarié, et il faut une fois de plus l'indicible naïveté d'Henri Lavedan pour imaginer que cette irritation avait pour seule cause l'humilité du saint, qui ne désirait pas qu'on fit état d'une lettre attestant si manifestement la surabondance de grâces dont le Ciel, à l'époque, l'avait gratifié ! En fait — et ceci se passait six mois avant sa mort — Vincent réclama à toute force l'original avec l'idée de le détruire. Il le réclama « par les entrailles du Christ ! », en ajoutant : « par toutes les grâces qu'il a plu à Dieu de vous accorder, je vous conjure de m'envoyer cette *misérable* lettre qui fait mention de la Turquie ». Une pieuse ruse permit néanmoins à la postérité d'en avoir connaissance.

Un jésuite célèbre, le R.P. Defrennes, s'interrogeait en ces termes en

12. H. Lavedan, *op. cit.*

1932, dans la non moins célèbre *Revue d'ascétique et de mystique* : « Il ne se peut que l'imposture de Vincent de Paul ne recouvre des épisodes plus inquiétants encore. Quelle avait été sa vie pendant ces deux ans ? D'où ne serait-il pas revenu ? » Cyrano de Bergerac, dans une comédie intitulée *le Pédant joué*, semble s'être posé la question : « Qu'allait-il donc faire en cette galère ? »

Interrogation que Molière reprit avec la fortune que l'on sait dans les *Fourberies de Scapin*... Ces impertinences valurent apparemment quelques ennuis à leurs auteurs puisqu'on vola à Cyrano plusieurs de ses manuscrits, avant qu'une poutre, tombée fort opportunément, ne l'expédie, à trente-six ans, dans un monde supposé meilleur. Quant à Molière, on n'ignore pas la peine qu'il eut à faire jouer son *Tartuffe*, malgré l'appui de Louis XIV, le plus puissant souverain d'Europe ! On comprend, dès lors, son amertume : « Voici une comédie qui est depuis longtemps persécutée. Les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du roi et de la reine qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, rien n'y a fait : les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. »

A qui donc s'attaquait *Tartuffe*, dont Gérard de Sède¹³ souligne qu'il s'agit de la francisation de l'allemand *Der Teufel*, le Diable ? Tout simplement à la Compagnie du Saint-Sacrement, dont l'un des membres note, le 17 avril 1664, qu'« on parla fort de travailler à procurer la suppression de la méchante comédie de *Tartuffe*. Chacun se chargea d'en parler à ses amis qui avaient quelque crédit à la Cour pour empêcher sa représentation, et en effet elle fut différée assez longtemps, mais enfin le mauvais esprit du monde triompha de tous les soins et de toute la résistance de la solide piété en faveur de l'auteur libertin de cette pièce qui sans doute a été puni de toutes ses impuretés par une très malheureuse fin. Car en représentant *le Malade Imaginaire* il mourut subitement sur le théâtre presque à la vue de tous les spectateurs sans secours spirituels ni temporels. »

13. *La Race fabuleuse*, éd. J'ai Lu, 1973.

C'est que, comme l'écrivait Boileau, en cette même année 1664, dans son *Discours au Roi* contre le « parti dévot » :

« Mais bien que d'un faux zèle ils masquent leur faiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse :
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austère vertu ;
Leur cœur qui se connaît et qui fuit la lumière
S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe et Molière. »

La haine vigilante que les « faux monnayeurs en dévotion », comme il les appelait, vouaient à Molière, ne datait pas de la veille puisque dès 1643, M. Olier avait chassé l'« Illustre Théâtre » de la paroisse Saint-Sulpice, alors la plus grande de Paris. Car la persévérance dans l'action est un des traits majeurs de la Compagnie. Comme l'écrit Raoul Allier¹⁴, la plupart des membres « rempliront un rôle en ignorant quel est ce rôle ; les péripéties les plus surprenantes ont été longuement méditées par un régisseur subtil agissant au nom d'un auteur mystérieux »... qui n'est autre, nous l'avons vu, que le Cénacle Invisible et Fraternel présidé par Vincent de Paul, J.-J. Olier et Nicolas Pavillon.

M. Olier ajoutait à tous ses titres celui de directeur de conscience de la reine Anne d'Autriche, dont un autre « dévot » illustre, le marquis de Voyer d'Argenson, écrivait dans les *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement* : « Cette pieuse princesse se recommandait souvent aux prières des gens de bien qui composaient la Compagnie et qu'elle honorait du titre de ses amis. » Richelieu, dans ces conditions, a tout à craindre de la Compagnie et de fait, Pierre de Gondi, dont Vincent de Paul fut le précepteur¹⁵, complota son assassinat... Mazarin, à son tour, essaiera de dissoudre cette redoutable société et, en 1660, un

14. *La Cabale des Dévots*, Paris, 1902.

15. Grâce à Bérulle, c'est en effet en cette qualité que Vincent était entré dans la richissime famille de Gondi. Il devint en 1614 « directeur de conscience » de M^{me} de Gondi, et fut nommé en 1617, par l'entremise de M. de Gondi (futur membre de la Compagnie), aumônier général des galères... Ceci prenait donc place avant la fondation « officielle » de la Compagnie, dont tout laisse penser qu'elle fut longuement préméditée.

arrêt du Parlement de Paris qui, sans la nommer, visait tout particulièrement la Compagnie, interdisait à « toute personne, de quelque qualité qu'elle fût et sous quelque prétexte que ce pût être, de s'assembler sans la permission du roi ». Ce qui n'empêcha pas son action de se poursuivre, avec une discrétion accrue, puisque nous l'avons vue, en 1664, s'« occuper » de Tartuffe... Dès le 27 septembre 1660, face à l'orage qui menaçait, Bossuet, l'un de ses membres les plus efficaces, devint « secrétaire des dépêches » pour maintenir les liens avec la province.

La chute de la Compagnie, ainsi que le souligne G. de Sède ¹⁶, semble en fait coïncider avec un épisode assez singulier, et qui évoque de troublante façon la cassette d'Orgon. En 1666, alors qu'Anne d'Autriche se meurt au Val-de-Grâce, d'un cancer du sein, Louis XIV demande au chancelier Séguier — qu'il a nommé à la place de Lamoignon (membre de la Compagnie) — de faire discrètement perquisitionner dans les appartements de sa mère. Mais une « fuite » empêchera cette opération. Le 17 janvier, Louis XIV, sous prétexte de l'emmener au palais du Louvre, où elle mourra le surlendemain, arrache brusquement la reine à ses appartements. Mit-il alors la main sur quelque document compromettant, concernant par exemple l'illégitimité de sa naissance ¹⁷ ? Mais comme le remarque judicieusement G. de Sède, s'il existait des papiers établissant en revanche la

16. *Op. cit.*

17. L'opinion des contemporains à cet égard est bien résumée par un pamphlet anonyme, les *Amours d'Anne d'Autriche*, publié à Londres : « La froideur reconnue de Louis XIII, la naissance extraordinaire de Louis-Dieudonné, ainsi nommé parce qu'il naquit après 23 ans de mariage stérile, sans compter plusieurs autres circonstances, prouvent si clairement et de manière si convaincante cette génération empruntée qu'il faut avoir une effronterie extrême pour prétendre qu'elle soit la production du prince qui passe pour en être le père. » On sait d'autre part que Marc de la Morelhie, gendre de Gondinet, le médecin d'Anne d'Autriche, retrouva dans les archives de son défunt beau-père « le procès-verbal constatant les causes physiologiques de l'abstention maritale du feu roi. » (Georges Lenôtre, *De Belzébuth à Louis XVII*, éd. Grasset, 1950.) La Morelhie ne put s'empêcher de confier sa trouvaille à l'un de ses concitoyens limousins qui n'était autre que Nicolas de la Reynie, le fameux lieutenant général de police ! Le procès-verbal fut promptement livré aux flammes et La Morelhie jeté en prison pour le reste de ses jours.

légitimité de quelque autre, « il n'est pas probable qu'il ait pu mettre la main dessus ».

Selon le marquis d'Argenson en effet : « Tous les registres ont été abîmés par des raisons de prudence ; ils furent mis dans un dépôt commun dont très peu de personnes avaient connaissance. » Raoul Allier s'interrogea : « Où était ce dépôt ? Ne serait-ce pas au séminaire de Saint-Sulpice ? » Et G. de Sède de renchérir : « Ou près d'Alet, le fief de Nicolas Pavillon qui était le seul survivant du Cénacle Invisible et Fraternel ? » Quoi qu'il en soit de cette possibilité, nous aurons à reparler abondamment de la région du Razès, au sud de Carcassonne, à propos d'une autre société et d'un autre secret dynastique. A moins — hypothèse audacieuse mais que l'on ne saurait rejeter à priori — que la continuité mythique, s'agissant d'un même projet théocratique lié à la « mission de la France », ne se double d'une transmission effective qui expliquerait alors cette curieuse coïncidence géographique. Mais n'anticipons pas.

*
**

C'est une hypothèse non moins audacieuse qu'avancent Paul Lesourd et Claude Paillat¹⁸, en postulant une survivance « souterraine » de la Compagnie du Saint-Sacrement qui, sous de nouveaux vocables, aurait ainsi perduré jusqu'à nos jours, tout en redoublant d'activité sous la Révolution et l'Empire. Les mystérieuses « AA », en particulier, traduites par « Association anonyme », « Assemblée des Associés », « Amitié anonyme », etc., et qui pour suivre l'évolution de la piété populaire se « réclamaient » désormais du *Sacré-Cœur* et non plus du *Saint-Sacrement*, étaient à en croire nos auteurs, une des « créations multiples de la *Compagnie du Saint-Sacrement* ». Ce qui confère quelque crédit à une aussi étonnante affirmation, c'est que vers 1785, les membres d'une « AA » se glorifiaient de compter parmi leurs « ancêtres spirituels » saint Vincent de Paul, M. Olier et d'autres membres de la Compagnie. P. Lesourd et C. Paillat pensent également que les jésuites, après leur suppression en France (1764) et leur

18. *Op. cit.*

dissolution par le Pape (1773), avaient trouvé refuge au sein de ces sociétés héritières de la Compagnie, et que leurs « réseaux secrets » s'étaient ainsi entremêlés. De fait, comme l'écrit Bertier de Sauvigny ¹⁹ : « Entre tous ces groupes plus ou moins secrets, on devine d'invisibles connexions. »

A l'appui de cette thèse, l'apparition à Turin au lendemain de la dissolution de la Compagnie de Jésus, de « l'Amitié Chrétienne », fondée par le R.P. de Diesbach, à qui succède Bruno Lanteri. La vocation du groupe était explicitement internationale, puisqu'il voulait établir « aux points stratégiques de l'Europe des cercles de ferveur au sein desquels le christianisme serait pratiqué loin de toutes les déviations doctrinales. En même temps, il envisageait de faire de la presse l'instrument principal de la contre-offensive catholique sans pour autant négliger les moyens traditionnels d'apostolat. »

Or, indice assez troublant (et ironie de l'histoire !) « l'Amitié Chrétienne » essaima rapidement, et, en 1786, s'installa à Paris au *séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet*, fondé par l'Abbé Bourdoise et qui avait bénéficié des conseils de saint Vincent de Paul et du futur cardinal de Bérulle, tout en entretenant de surcroît d'étroites relations avec M. Olier, saint Jean Eudes, le P. de Condren, le duc de Liancourt et autres membres de la Compagnie du Saint-Sacrement.

Quoi qu'il en soit, deux siècles après la fondation de cette dernière, l'histoire des sociétés secrètes catholiques allait s'enrichir d'un nouvel épisode marquant avec la « Congrégation ». C'est le Comte de Montlosier qui, en 1826, dénonça dans un *Mémoire* les menées de cette organisation qui évoquait irrésistiblement la Compagnie : « Son objet n'est pas moins difficile à déterminer que sa nature ; ce sera, quand il le faudra, de simples réunions pieuses : vous aurez des anges ; ce sera aussi quand on voudra un sénat, une assemblée délibérante : vous aurez des sages ; enfin ce sera, quand les circonstances le demanderont, un bon foyer d'intrigue, d'espionnage et de délation : vous aurez là des démons. » Là encore, on « infiltrait » et on cooptait :

« On imagina de faire entrer tout à la fois le Ministère dans la

19. *Le comte F. de Bertier et l'énigme de la Congrégation*, Presses Continentales, Paris, 1948.

Congrégation, et la Congrégation dans le Ministère. Déjà les Postes, la Police de Paris, sa Direction Générale, avaient été soumises aux affiliés²⁰. Il ne manquerait que d'enrôler les principaux Ministères eux-mêmes [...].

« Il ne suffit pas à la Congrégation de s'être emparée des postes, des deux polices, et d'avoir en quelque sorte soumis le Ministère ; sa dissémination dans toutes les parties du Royaume donna lieu à un nouveau système de surveillance. L'espionnage était autrefois un métier que l'argent commandait à la sagesse. Il fut commandé à la probité. Par les devoirs que la Congrégation impose, on assure qu'il est devenu comme de conscience. On est prêt à lui donner des lettres de noblesse [...].

« Des classes inférieures de la société furent traitées à cet égard comme les classes supérieures. Au moyen d'une association dite de Saint-Joseph, tous les ouvriers sont aujourd'hui enrégimentés et disciplinés, il y a dans chaque quartier une espèce de centenier qui est un bourgeois considéré dans l'arrondissement [...].

« Il n'y a pas jusqu'au placement des domestiques dont on a eu soin de s'emparer. J'ai vu à Paris des femmes de chambre et des laquais qui se disaient approuvés par la Congrégation [...].

« Pour la Chambre des Députés, au mois d'avril dernier, le public y comptait tantôt cent trente membres de la Congrégation, tantôt cent cinquante. Un député, membre de la Congrégation, que j'ai pu interroger, ne m'en a accusé que cent cinq. Depuis ce temps, on assure que le nombre a augmenté [...]. » Chateaubriand, avant même la parution du mémoire, écrivait à Montlosier le 3 décembre 1825 : « Je veux la religion comme vous, je hais comme vous la Congrégation et ses associations d'hypocrites qui transforment mes domestiques en espions et qui ne cherchent à l'autel que le pouvoir²¹ ! »

Montlosier, esprit fantasque et qui pouvait à certains égards passer pour un témoin discutable, n'était donc pas le seul à dénoncer la

20. Jean Saunier (*l'Opus Dei*) précise que ces affiliés étaient Doudeauville pour les Postes, Franchet-Desperey pour la Direction générale de la police, et Delavaux pour la Préfecture de police.

21. *Mémoires d'outre-tombe*, livre X, éd. du ministère de l'éducation nationale, Paris, 1972, p. 179.

Congrégation, dont le spectre hantait l'imagination de toute une frange de l'opinion. Stendhal, qui dans *le Courrier anglais* fait écho à Montlosier, l'évoque également dans *le Rouge et le Noir*. Dans *le Curé de Tours*, Balzac fait du redoutable abbé Troubert un représentant de la Congrégation, qui apparaît aussi dans *le Contrat de mariage* et les *Employés*.

Si l'on en croit Montlosier, le projet théocratique se manifeste une fois de plus, avec une continuité étonnante. Il écrit en effet dans : *De l'origine, de la nature et des progrès de la puissance ecclésiastique en France* :

« Le plan de la faction ecclésiastique s'exécute en général sous deux directions, les uns s'occupent d'asservir les peuples par les rois, les autres d'asservir les rois par les peuples. Un prince a-t-il des sentiments religieux. Vite on met son levier sur ce terrain. Dans une religion aussi belle que la religion chrétienne, susceptible d'exciter de si beaux sentiments, et qui prête tant à de nobles mouvements d'éloquence, on entoure habilement un prince, on le circonviend, on le pénètre de toutes les affections pieuses, on l'entraîne bientôt, si on le peut, dans la vie dévote.

« Un prince n'a-t-il aucun penchant pour la vie dévote, on n'en désespère pas pour cela. On présente à celui-là des considérations politiques. Au lieu du charme de la vie éternelle, on lui parle des délices du pouvoir absolu ; on lui persuade que rien n'étant aussi puissant que Dieu et les choses religieuses, les prêtres sont les premiers qui doivent être mis en scène et comme aux avant-postes pour la conquête d'une grande domination.

« Envers les peuples, le plan de domination sacerdotale se dirige de même. Quand on a subjugué les femmes par l'amour de Dieu, et les classes inférieures par tout ce que les cérémonies religieuses ont de pompe, on cherche dans d'autres classes à s'emparer des faibles par la terreur des croyances, des forts par la terreur des gendarmes. Si par hasard il y a eu dans cette nation une révolution qui ait causé beaucoup de malheurs, c'est un texte inépuisable. A de grands niais, qui se disent hommes d'État, on leur fait peur de la révolution et des jacobins ; à d'autres grands niais qu'on a rendus superstitieux, on leur fait peur de l'enfer et du Diable. Qu'y a-t-il de mieux ? »

Le malheur est que cette Congrégation dont on faisait le véhicule de l'éternel projet théocratique, était en réalité largement innocente, et victime d'une confusion. Créée en 1801 par un ancien jésuite, le P. Delpuits, c'était une association pieuse — comme en suscitait à l'époque la relative normalisation des rapports entre la France et le Vatican — et qui s'adressait aux jeunes gens de la bonne société désireux de se vouer à la Vierge et de pratiquer la bienfaisance. Dissoute en 1809 avec d'autres groupes catholiques clandestins, elle ressuscita cinq ans plus tard grâce à un autre jésuite, le P. Ronsin, et, nouvelle « malice » du destin, elle s'installa au séminaire des missions étrangères — œuvre de Vincent de Paul, tout comme la congrégation des Filles de la Charité qui résidaient également rue du Bac.

Mais redisons-le, il ne s'agissait que d'une « couverture », et comme l'écrit Jean Saunier : « La "Congrégation" n'était pas dans la Congrégation, mais dans l'ordre des Chevaliers de la Foi. » Celui-ci — que l'on appela aussi « l'Association des Bannières — avait été fondé en 1810 par un ultra-royaliste, le comte Ferdinand de Bertier de Sauvigny. Mais ce qui rend cette affaire tout à fait exemplaire, c'est que Ferdinand, en compagnie de son frère Bénigne, n'avait pas seulement fréquenté, avant de fonder son ordre, les associations royalistes, il était également franc-maçon, et avait appartenu de 1801 à 1807 à la loge « la Parfaite Estime ». Et c'est sur le modèle des hauts grades maçonniques qu'il avait organisé ses Chevaliers de la Foi, répartis en quatre grades : Associé de Charité, Écuyer, Chevalier hospitalier et Chevalier de la Foi. Ce dernier grade donnait lieu à une « initiation » chevaleresque, dont seuls les récipiendaires connaissaient les finalités véritables de l'ordre et son organisation : en l'occurrence un Conseil de neuf membres correspondant au Cénacle Invisible et Fraternel de la Compagnie du Saint-Sacrement, et ayant autorité sur les « bannières » des Chevaliers, c'est-à-dire les groupes locaux. Quant aux autres membres, ils s'imaginaient appartenir à une simple société charitable. Si l'on ajoute que le Grand Maître des Chevaliers de la Foi fut longtemps le duc Mathieu de Montmorency, lui aussi franc-maçon, on conviendra que nous avons là une « rencontre » assez étonnante.

Ce serait toutefois une erreur que d'imaginer Sauvigny et Montmorency comme des maçons « repentis » et l'ordre des Cheva-

liers de la Foi comme le modèle de ces sociétés qui n'avaient reproduit les structures et les moyens d'action de la Maçonnerie que pour combattre « la Secte » avec ses armes et sur son terrain. Cette démarche ne se concevait pas en l'occurrence pour une très simple raison : en dépit de la « première vague » antimaçonnique représentée par Barruel, et que nous étudierons plus loin, la Franc-Maçonnerie, au début du XIX^e siècle, n'était pas encore globalement « diabolisée », et la « double appartenance » — royaliste et maçonnique — de Sauvigny et de Montmorency, ne relevait nullement d'une quelconque duplicité. Tout comme Joseph de Maistre, ils témoignaient simplement du fait que la Maçonnerie, même (ou surtout...) aux yeux de ceux qui en connaissaient les plus hauts grades et les arcanes les plus « réservés », ne pouvait en aucun cas passer pour une société subversive visant à la destruction du trône et de l'autel. Le « mythe » ne s'était pas encore imposé.

Il n'en demeure pas moins que par un assez réjouissant paradoxe, alors que la diversité et surtout la finalité essentiellement « spiritualiste » de la Maçonnerie d'Ancien Régime avaient dans une très large mesure empêché qu'elle ne se muât en un groupe de pression politique ou en un foyer de subversion, la Compagnie du Saint-Sacrement et les Chevaliers de la Foi, animés par un dessein globalement théocratique et qui par définition mêlait le spirituel et le temporel, tombèrent dans les excès qui allaient être reprochés à la Maçonnerie « politicarde » de la III^e République. Nous avons vu ce qu'il en fut pour la Compagnie du Saint-Sacrement. Quant aux Chevaliers de la Foi, Robert Casanova²² donne un exemple significatif de leur mode d'action à la Chambre, qui anticipe l'imagerie antimaçonnique traditionnelle du député ou du ministre ralliant les frères, de la tribune, par un pathétique « signe de détresse » : « Il lui suffisait [à Villèle], par exemple, de faire un signe avec son coupe-papier d'ivoire, ces étranges chevaliers se mettaient aussitôt à tousser et à se moucher en chœur pour couvrir la voix d'un orateur gênant. »

Car en dehors de toute « mythologie », l'influence des Chevaliers fut très réelle. Outre Montmorency et, nous l'avons dit, Doudeauville,

22. *Montlosier et le parti prêtre*, éd. Robert Laffont, Paris, 1970.

Franchet-Desperey et Delavaux, détenteurs de postes clefs, ils comptaient dans leurs rangs le marquis de Puyvert, Sosthène de La Rochefoucauld, Adrien de Ronjé, le duc des Cars, Mathieu de Noailles, etc. Et il est non moins incontestable que la « bannière » de la Chambre leur permit d'orienter la politique de l'Assemblée, allant même jusqu'à contraindre Richelieu à la démission en 1821.

Mais cette influence politique fut peut-être ressentie par Bertier de Sauvigny, justement, comme une trahison des desseins religieux de l'ordre ; et sans doute, dans cette optique, la parodie involontaire d'initiation « médiévale », reprise des hauts grades chevaleresques de la Maçonnerie, atteste-t-elle la sincérité et le caractère spirituel de ses aspirations. Toujours est-il qu'un conflit avec Villèle amena une scission entre « politiques » et « religieux », et en janvier 1826, le Grand Chapitre décida la dissolution de l'ordre.

*
**

Si les Chevaliers de la Foi furent victimes, pour les plus sincères, de leur refus d'assumer une certaine dimension temporelle, avec les compromissions qu'elle implique, et si, compte tenu de la personnalité de son fondateur et de ses antécédents maçonniques, l'ordre occupe une place un peu à part au sein de cette nébuleuse de sociétés secrètes catholiques héritières de la Compagnie du Saint-Sacrement, on ne peut dire en revanche que les scrupules, de quelque nature qu'ils soient, aient entravé l'action de la Sapinière, née au début du ^{xx}^e siècle, en pleine crise moderniste.

Face à un vaste mouvement intellectuel qui se proposait d'adapter les croyances catholiques traditionnelles et les sciences religieuses, aux exigences — parfois difficilement compatibles — de la pensée moderne, se dressèrent les « catholiques intégraux », plus connus depuis sous le nom d'intégristes, puisque, bien que l'évolution historique ait entraîné une inversion des rapports de force, le monde catholique n'a pas cessé d'être divisé en deux camps (au moins...) farouchement antagoniques. L'affaire Lefebvre étant à cet égard particulièrement exemplaire.

Par un nouveau paradoxe, les modernistes furent accusés par Pie X

« de grouper en une association secrète de nouveaux adeptes ²³ », alors que, comme le souligne à juste titre Jean Saunier, la seule société secrète dont on trouve trace à cette époque est le fait des catholiques intégraux. Il s'agissait du *Sodalitium Pianum* — littéralement « Ligue de Pie » (saint Pie V) — plus familièrement nommé la « Sapinière ».

Son fondateur était un singulier prélat italien, Mgr Umberto Benigni (1862-1934), forte personnalité aux activités multiples, qui occupa de 1906 à 1911 le poste important de sous-secrétaire de la congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, où Eugenio Pacelli, le futur Pie XII, lui succéda. Auteur prolifique, notamment d'une immense *Histoire sociale de l'Eglise*, Mgr Benigni fut l'un des plus fervents partisans ecclésiastiques de Mussolini, et son antisémitisme l'amena à disserter longuement sur les « crimes rituels » des Juifs... La Sapinière, dans son esprit, devait être un institut séculier dépendant du Saint-Siège et qui se proposait « d'appuyer énergiquement l'œuvre de Pie X, non seulement contre le Modernisme au sens strict, mais encore contre toutes ses manifestations dans tous les secteurs de la vie catholique ».

Vaste programme... qui aboutit à un fâcheux résultat, constaté par Mgr Irénée Mignot, archevêque d'Albi, qui écrivait en octobre 1914 dans un mémoire adressé au cardinal Ferrata ²⁴, secrétaire d'État de Benoît IV :

« Ces derniers temps s'était créé un peu partout dans les nations catholiques de l'Europe, en marge de la hiérarchie légitime, un pouvoir s'abritant sous l'égide de quelques personnalités, et qui prétendait imposer ses idées et ses volontés aux évêques, aux généraux d'ordres, au clergé régulier et séculier. Ce pouvoir, irresponsable, anonyme et occulte, disposait de deux moyens pour réduire ceux qui refusaient de s'incliner devant ses capricieuses exigences : la presse et la délation ²⁵. »

23. *Motu proprio* du 1^{er} septembre 1910.

24. Malheureusement, celui-ci n'eut probablement jamais l'occasion de le lire, puisqu'il mourut subitement le 10 octobre 1914, dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons...

25. Cité par Emile Poulat, *Intégrisme et Catholicisme intégral*, éd. Casterman, 1969, p. 516.

La presse, c'était d'abord *la Correspondance de Rome*, dont Mgr Benigni était le grand artisan, mais qui devait en fait son existence et son inspiration au cardinal Merry del Val, le secrétaire d'État de Pie X, à qui ce dernier, modèle de sainte humilité, se fiait aveuglément, conscient qu'il était de ses carences en matière de grande politique... La francophobie de Merry del Val l'avait en effet amené à fonder un organe qui n'était ni officiel ni officieux, mais dont la rédaction, l'administration et l'imprimerie étaient au Vatican même, dans les bureaux du ministère... Il s'était agi dans son esprit de diffuser ses idées en dehors de la presse du Saint-Siège, qui se réduisait à trois feuilles : *l'Osservatore Romano*, *l'Unità Cattolica* de Florence et la *Riscossa*, dans lesquelles il n'était pas facile de vider son cœur sans « se compromettre », selon la formule même du cardinal. C'était beaucoup plus aisé dans *la Corrispondenza Romana*, qui allait devenir, donc, *la Correspondance de Rome*, en se définissant elle-même comme : « Une publication d'informations et de notes démonstratives, dont le genre tient le milieu entre le journal et l'agence de simples nouvelles. Elle n'est pas périodique, mais paraît presque quotidiennement, sans compter les suppléments extraordinaires. *La Correspondance de Rome* est publiée en langue française, elle publiera cependant, en d'autres langues et selon les cas, des notes et même des suppléments d'une importance spéciale. »

Si la *Correspondance* était publiée en français, c'était, comme n'eût pas manqué de le relever M. de La Palice, qu'elle était destinée à la France... Et il n'en est que plus intéressant de savoir que la susdite *Correspondance* se contentait de reprendre mot pour mot, en les faisant siennes, les informations qui lui venaient d'une source allemande, grâce à un contrat passé avec la *Central Auskunftsstelle der Katholischen Presse*, dont le centre télégraphiste était à Coblenze. L'intermédiaire était l'abbé Brunner, un jeune prêtre bavaïrois. Ce qui amena le très modéré *Journal des Débats* à juger l'œuvre de *la Correspondance* comme « une vaste entreprise de diffamation nationale, non seulement contre l'Église de France et ses évêques, mais encore contre la nation française. » Quelques références prouveront que l'accusation n'était pas exagérée :

— 10 juillet 1908 : *Byzance agonisante*. La France est tellement pervertie qu'on évoque à son sujet le Bas-Empire.

— 4 septembre 1908 : *Paris vieux Turc*. Nous sommes cette fois en plein Stamboul, et le prélat qui tient la plume avec une verve dévergondée se complaît — comme Léo Taxil — dans les tableaux les plus scabreux.

— 25 novembre 1908 et 1^{er} décembre 1908 : le gouvernement français est accusé d'avoir organisé un service international d'espionnage parmi les catholiques du monde entier, ce qui, on en conviendra, ne manquait pas d'un certain piquant !

Enfin, tout au long des années 1908 et 1909 abondent les excitations à la révolte et au mépris des lois républicaines. Les prélats rédacteurs s'appliquent à semer en France la division et la suspicion. En ces jours difficiles qui suivent la séparation de l'Eglise et de l'État (décembre 1905), les catholiques modérés, qui cherchent un terrain de conciliation et de paix religieuse, sont traités avec mépris de « soumissionnistes », de « pacifistes » — injure qui ne manque pas de sel dans un journal religieux. Les évêques et les prêtres qui veulent se cantonner à leur mission évangélique et pastorale sans s'occuper de politique sont appelés « traîtres », « vendus », « schismatiques », « francs-maçons déguisés ». Car la France, à en croire *la Correspondance*, est tombée dans l'impiété, l'athéisme ; les Français sont un peuple de païens et de dégénérés, dévorés par les vices les plus hideux.

La « fille aînée de l'Eglise » doit expier, à tout prix, pour être à nouveau digne d'une mission — ou plutôt d'un mythe eschatologique dont nous verrons plus loin quelles formes aberrantes il revêtait. On comprend dès lors que si le Vatican (en l'occurrence la secrétairerie d'État et Mgr Benigni) fait objectivement le jeu de l'Allemagne en cherchant systématiquement à isoler la France et à y allumer la guerre civile, c'est — au-delà des contingences politiques — dans un dessein « purificateur ». La France a besoin d'un baptême de sang. *Sine sanguinis effusione non fit remissio...* Fille égarée et prodigue, elle mérite un châtiment exemplaire. Merry del Val écrivait en effet le 27 février 1906 à Mgr Montagnini, l'officieux nonce du pape ²⁶ à Paris,

26. C'était après la Loi de Séparation et le nonce officiel, Mgr Lorenzelli, avait été rappelé à Rome.

dans une lettre qualifiée de « très confidentielle » et qu'il était recommandé de détruire (ce qu'on ne fit pas...) : « Nous sommes à un tournant de l'histoire pour l'Église universelle... Ce qui se fera en France servira d'exemple à tous. » Ainsi voulait-on transformer la France en victime expiatoire, en un épouvantail sanglant dont on aurait dit aux peuples tentés de lever, face aux Droits de Dieu, l'étendard infernal des Droits de l'Homme : « Contemplez sur ce gibet la France crucifiée, et prenez garde ! »

Seulement, c'était une mauvaise plaisanterie que de faire passer Mgr Benigni et le cardinal Merry del Val (dont on voit, contrairement à ce que pensent certains, combien il avait partie liée avec la Sapinière²⁷) pour des catholiques zélés désireux de soutenir l'action de Pie X. En fait, ce dernier était prisonnier de la Curie, à qui le cardinal-vicaire avait fait conférer les quelques pouvoirs qui lui manquaient encore. Le secrétaire d'État était le maître absolu, le pape se contentant de signer les décrets qu'il lui présentait. Ainsi, pendant que Merry del Val, infatigable rameur, dirigeait la barque de Pierre, Pie X pouvait vaquer à ses extases et aux graves méditations théologiques sur lesquelles son secrétaire ne manquait pas, chaque jour, de l'orienter. Ces questions essentielles, on ne l'a pas oublié, c'était la première communion à sept ans, le tango, la furlana et quelques autres non moins angoissantes, comme la qualité de l'huile dans la lampe du sanctuaire et surtout la possibilité ou non de manger de la viande et du poisson au même repas pendant le carême...

Et pourtant, Pie X n'avait rien du dogmaticien étroit qu'on a voulu en faire, du Torquemada incapable de s'élever au-dessus des préjugés d'un campagnard tonsuré. C'était, en privé, un esprit large et conciliant, fort libéral dans les questions théologiques, et qui renversait les subtilités des ergoteurs en leur opposant cet axiome : « La théologie est faite pour les hommes et non les hommes pour la théologie. » En outre, il est un point que l'on n'a pas assez relevé et qui

27. Même si, comme on l'a vu, le souci de ne pas « se compromettre » et la « frousse » que lui prêtait Mgr Benigni (qui l'appelait *la Peur* et lui reprochait d'être un diplomate quand il fallait un chef) expliquent qu'il ait été contraint de s'en désolidariser. Ce qui facilita la tâche des historiens qui voulurent rejeter sur la seule Sapinière des péchés dont la Curie, par l'intermédiaire de son « chef », n'était certes pas innocente.

pourrait être hautement significatif : Si de Clément XII à Léon XIII, l'Église n'a cessé de renouveler sa condamnation de la Maçonnerie, on n'en trouve, très curieusement, nulle trace sous le règne de Pie X...

Tout ceci relativise beaucoup les approbations données à la Sapinière, et dont il faudrait savoir la part qui revint à son secrétaire. Pourtant, le pape finit par trouver fort pesante la sujétion où le tenait Merry del Val. Le jour de la mobilisation, en recevant des prêtres et des moines français appelés sous les drapeaux, il leur adressa ces paroles : « Je sais, mes enfants, que votre pays ne voulait pas la guerre et qu'il se lève, comme au temps de Jeanne d'Arc, pour défendre son territoire. » Une heure après, Merry del Val lui fit une scène des plus violentes, voulant imposer un démenti à la presse, que Pie X refusa. Il récidiva même le lendemain. Désormais, il était pape. Pas pour longtemps hélas.

Il s'adjoignit la collaboration du cardinal Ferrata, celui-là même à qui Mgr Mignot, l'archevêque d'Albi, devait envoyer son mémoire sur les agissements de la Sapinière, et que le cardinal n'eut jamais l'occasion de lire... Trois jours avant sa mort, Pie X était dans sa chambre, assis devant une table de travail, le cardinal Ferrata à sa droite, dans un fauteuil, et ils délibéraient sous le regard d'un Christ en ivoire. Soudain, Merry del Val entre, selon son habitude, sans se faire annoncer. Aussitôt Ferrata se lève comme pour s'effacer, mais d'un geste impérieux, Pie X l'arrête et l'invite à reprendre sa place. Merry del Val pâlit et s'incline tout en murmurant : « Alors c'est moi qui dois me retirer. » Il dépose sur la table quelques papiers et sort. Pie X, impassible, n'a pas ajouté un mot au cours de cette scène très brève. Mais lorsque la porte fut refermée, il lança par deux fois son juron favori, qui scandalisait tant son entourage : « *Per Bacco !* » Et il accompagna cette exclamation d'un geste qui exprimait le soulagement et la satisfaction de quelqu'un qui vient de prendre une décision irrévocable.

Dans la nuit qui suivit la révocation *in petto* du secrétaire d'État, Pie X ne dormit pas. Il suffoquait. Le 19 août, la rumeur se répandit soudain que tout espoir était perdu. A 8 heures du soir, on annonça que l'agonie était commencée. Les médecins déclarèrent qu'on les avait appelés trop tard. A 1 h 20, le Pape rendait le dernier soupir.

Parmi les quelques paroles incohérentes qu'on avait pu recueillir, et où il était question de guerre et de paix, revenait nettement : « Trop tard, trop tard ! »

Celui en qui il avait mis sa confiance ne devait pas lui survivre longtemps. Le 20 octobre 1914, le nouveau secrétaire d'État — qui a longtemps refusé de résider au Vatican... — se fait servir à son bureau une légère collation. Soudain pris de vomissements, il s'effondre, comme foudroyé. On s'empresse. Ferrata, qui a tout compris, déclare qu'il ne veut pas mourir au Vatican et demande qu'on le transporte à son hôtel. Quant aux six médecins réunis en consultation, ils refusent de rédiger un bulletin médical. De fait, celui qui fut publié ne porte pas de signature. Entouré de ses intimes, le cardinal Ferrata expira le 21 octobre, à l'âge de soixante-sept ans. On ne lui connaissait ni maladie ni infirmité. Le scandale fut tel qu'on ne put éviter d'ordonner une enquête, pour la forme. Elle conclut qu'un bocal avait été brisé à l'office, ce qui expliquait « tout naturellement » la présence de verre pilé dans le sucrier dont le malheureux cardinal s'était servi... On n'alla pas plus loin !

Tout ceci suggère au moins que la volonté affichée par la Sapinière, d'« appuyer énergiquement l'œuvre de Pie X », n'allait pas sans un certain cynisme, et indique assez, encore une fois, le crédit que l'on doit accorder à « l'approbation » par le Pape, de ses statuts et de son programme. En fait, une lettre du cardinal De Lai, *alter ego* de Merry del Val²⁸ et secrétaire de la Sacrée Congrégation consistoriale, indiquait seulement à Benigni, le 25 février 1913, que l'idée avait plu au Pape, qui s'empressait de bénir cette initiative, mais se réservait d'approuver ultérieurement les statuts. Détail intéressant, le cardinal complaisant avait écrit, au dos de ces statuts : « Je les ai pourtant avertis que la S.C. (Sacrée Congrégation) ne peut approuver ni une société secrète, ni un corps inquisitorial par-dessus les évêques. Ils en sont convenus, mais... » On ne pouvait être plus clair, en qualifiant de société secrète un pseudo-« institut séculier » qui usait pour sa correspondance d'un code de plus de 400 mots, le Pape devenant

28. Sur une liste de 85 cardinaux et prélats promis à la pourpre, que Benigni avait dressée le 27 août 1913 en vue d'un futur conclave, le nom de De Lai était suivi de la mention : « à nous ! ». (Cf. Émile Poulat, *op. cit.*, p. 329).

Michel, Michaelis, ou encore la baronne Micheline. (Mgr Benigni disposait pour sa part de 12 signatures différentes...)

La Sapinière n'avait donc pas eu, en l'occurrence, plus de chance que la Compagnie du Saint-Sacrement, mais il fallut attendre 1921 pour qu'un autre cardinal, Donato Sbaretti, préfet de la Congrégation du Concile, interroge Mgr Benigni : « Pourquoi ce secret rigoureux même à l'égard des autorités ecclésiastiques dans l'activité de cette association ? » La longue réponse d'Umberto Benigni fut jugée si peu satisfaisante que, le 25 novembre 1921, on lui enjoignit de dissoudre le *Sodalitium Pianum*, ce qu'il fit le 8 décembre.

Le vent avait tourné, et l'abbé Boulin, alias Roger Duguet, alias Pierre Colmet, un des principaux auxiliaires de Mgr Benigni et grand propagateur, dans la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* et dans ses romans, du mythe du complot judéo-maçonnique, se livrait en 1931 à des réflexions désabusées mais significatives. Ainsi commentait-il ces propos de Léon Bloy²⁹, qui avait répondu à un journaliste enquêtant auprès de quelques personnalités pour connaître la civilisation de leurs rêves : « Moi, Monsieur, je suis pour la barbarie chrétienne. » « Boutade tant qu'on voudra, écrivait l'abbé Boulin ; le ton m'en agréé davantage que celui des déclamations creuses du Sillon sur la société qui s'élaborait hier, à Genève, entre M. Briand, le camarade Albert Thomas et certains religieux, au Bureau international du Travail et près le Secrétariat de la Société des Nations. Car c'est cette civilisation-là qui porte la marque même de l'Antéchrist : 666, le chiffre de l'Homme et du Fils de Perdition. » Dans cette effroyable logique la barbarie *chrétienne* n'était-elle pas en effet préférable, et le baptême de sang évoqué plus haut n'était-il pas indispensable pour purifier la terre des péchés de cette civilisation *humaine* ?... Ou alors, si décidément cette grâce nous était refusée, que triomphe le néant :

« ...Quand croulera cette balustre de Saint-Pierre, tel un diadème du front d'une humanité supérieure, il n'y aura bientôt plus ici-bas, selon votre rêve, ni incrédules, ni croyants, ni drapeaux, ni frontières, ni nations ; mais il n'y aura plus davantage ni de tombeaux, ni de cyprès, ni d'herbe même, sur l'immense étendue du désert : rien qu'un

29. Grand dévot de l'apparition de La Salette, dont nous aurons à reparler.

globe muet et nu, roulant sous un soleil glacé, dans un univers vide de sens, où le dernier des hommes sera mort, dans la démence et l'épouvante, devant l'énigme des cieux ³⁰. »

*
**

Plusieurs auteurs se sont interrogés sur les liens éventuels entre la Sapinière et l'Opus Dei, autre « institut séculier » dont l'objectif avoué est simplement de « diffuser les principes de la perfection chrétienne », et qui jouit depuis quelques années d'un incontestable crédit au Vatican.

Jesus Ynfante ³¹ a relevé la coïncidence, dans le temps, entre la « dissolution » de la Sapinière et les « pressentiments » de Josemaria Escriva de Balaguer y Albas, relatifs à l'œuvre qu'il allait fonder. Si ce rapprochement paraît superficiel à Jean Saunier, ce dernier juge néanmoins intéressants les propos d'Antonio Tovar, recteur de l'université de Salamanque, selon lesquels « à Rome, dans les milieux peu éloignés de la Curie et des deux ambassades d'Espagne, des personnes bien introduites nous ont affirmé que par sa fonction, Mgr Escriva s'était occupé d'un groupe, quasiment sacerdotal [...] qui avait pour emblème un sapin, c'est pourquoi il s'appelait la Sapinière. » Pourtant, bien que le cardinal Merry del Val fût espagnol, on ne trouve pas trace de ramifications directes de la Sapinière en Espagne. Mais il n'en demeure pas moins que l'action du *Sodalitium Pianum* ne devait pas être ignorée de nombreux ecclésiastiques, et que Mgr Escriva a fort bien pu s'en inspirer, surtout si l'on considère l'intérêt que, à l'image de Mgr Benigni, il portait à la presse.

En tout cas, une certaine obscurité, pour ne pas dire une obscurité certaine, entoure les débuts de l'Opus Dei, dont le fondateur, comme pour donner une apparence mystique à cette ombre qui pourrait être mal interprétée, laisse entendre qu'il a bénéficié de l'inspiration divine, certains parlant même de visions... Pourtant, si Mgr Escriva évoque

30. Roger Duguet, *Autour de la Tiare*, éd. Fernand Sorlot.

31. *La prodigiosa aventura del Opus Dei, Génesis y desarrollo de la Santa Mafia*, Paris, Ruedo Iberico, 1970.

avec onction « l'agrément et la bénédiction affectueuse du très cher évêque de Madrid, ce Madrid où est né l'Opus Dei le 2 octobre 1928 ³² », ce n'est qu'en mars 1941 que ce dernier donnera son approbation officielle en érigeant l'*Obra* en association diocésaine. Autre question troublante soulevée par Jean Saunier : Qui peut témoigner, en 1928 (ou même en 1917) que l'Œuvre existe bel et bien ? Les historiens officiels évoquent, certes, un petit groupe d'une douzaine de personnes (nombre symbolique !) autour du père Escriva. Des listes de noms circulent. Mais Jean-Jacques Thierry ³³, dont tout laisse penser qu'il a été « inspiré », ruine la légende de fondation : « Le souci de l'exactitude, écrit-il dans une note, m'oblige à apporter une rectification de dernière heure ; en octobre 1928, lorsqu'il fonda l'Opus Dei, Mgr Escriva n'avait pas douze personnes autour de lui ; ses fonctions d'aumônier d'étudiants étendaient à beaucoup plus de monde son apostolat. Mais le premier associé, Isidoro Zorzano, n'entendit parler de ce qui plus tard allait s'appeler l'Opus Dei — l'association n'avait même pas de nom à l'époque — qu'en août 1930. Il devait s'y associer quelques mois plus tard. *Entre ces deux dates, Mgr Escriva a donc été totalement seul.* »

Le mystère s'épaissit donc, et cela d'autant plus qu'on ignore à quelle date l'Œuvre prit son nom officiel de « Société sacerdotale de la Sainte-Croix et de l'Opus Dei », sous lequel elle figure à l'Annuaire pontifical. Toujours est-il qu'en mars 1941, l'Œuvre ne compte que quelques centaines de membres. Mais en 1939, était parue à Valence la première édition du *Camino*, le « chemin », destiné à devenir un énorme succès de librairie — les membres de l'Opus Dei considérant quant à eux ses 999 maximes et sentences (curieux « retournement » du 666 apocalyptique) comme très supérieures aux *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, par exemple. (Il faut dire que les « opusistes » ne portent pas particulièrement les jésuites dans leur cœur.)

Toutefois, c'est en 1947 qu'intervient la première étape décisive dans l'évolution de l'Opus Dei, avec son érection en « institut

32. *Entretiens avec Mgr Escriva de Balaguer*, S.E.P.A.L., Paris, 1969.

33. *L'Opus Dei, mythe et réalité*, Hachette, Paris, 1973.

séculier », grandement facilitée par l'installation à Rome (en 1946) du P. Escriva — qui va être nommé « prélat domestique » —, du secrétaire général Alvaro del Portillo, et du siège de l'organisation. Il fallut cependant attendre le 23 août 1982 pour que soit définitivement consacré le « triomphe » de l'Opus Dei, avec son accession au statut de « prélature personnelle », c'est-à-dire de diocèse sans territoire³⁴. Ce qui libère les membres de l'Œuvre de toute sujétion vis-à-vis de la juridiction épiscopale ordinaire, puisqu'ils relèvent exclusivement de la Congrégation pour les évêques. En d'autres termes ils dépendent directement du Vatican et jouent de plus en plus, auprès d'un pape désireux de se constituer un « corps d'élite », un rôle qui fut longtemps dévolu aux jésuites.

Mais ce n'est pas seulement à Rome que l'Œuvre de Dieu entend exercer son pouvoir. Ses constitutions non publiées, dans leur rédaction de 1947, en témoignent clairement. Ainsi de l'article 3 :

« §. 1. L'objet général et la finalité de l'institut est la sanctification de ses membres par l'exercice des conseils évangéliques et par l'observance des présentes constitutions.

« § 2. Mais l'objet spécifique doit être de s'efforcer de montrer, avec un engagement total, que la classe qui s'appelle intellectuelle et celle qui, ou bien en raison du savoir par lequel elle se distingue, ou bien par les charges qu'elle assume, ou bien par la dignité par laquelle elle se distingue, est la dirigeante de la société civile, adhèrent aux préceptes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les appliquent ; et, de même, de favoriser et de diffuser dans toutes les classes de la société civile la vie de perfection dans le siècle et de former les hommes et les femmes pour l'exercice de l'apostolat dans le siècle. »

Mais l'histoire nous a suffisamment instruits des conséquences fâcheuses que peut avoir le noble souci de la perfection évangélique... De fait, comme pour la Compagnie du Saint-Sacrement et la Sapinière, l'importance accordée au *secret* semble bien étrange, compte tenu des objectifs avoués de l'Œuvre. Et pourtant, le précepte n° 633 du *Chemin* est sans ambiguïté : « Tu ne te repentiras jamais de te taire, mais très souvent de parler. » L'article 193 des constitutions de 1947

34. Cf. « Le Vatican clef en main », *les Dossiers du Canard*, n° 4, sept. 1982.

n'est pas moins explicite : « Les présentes constitutions, les instructions publiées, et celles qui pourront être publiées dans le futur, ainsi que les autres documents ne devront pas être divulgués ; bien plus, sans la permission du Père [en l'occurrence Mgr Escriva de Balaguer] on ne traduira pas même en langue vulgaire ceux desdits documents qui seront écrits en langue latine. » « Étrange précaution, en vérité, et bien suspecte », commente Jean Saunier.

De surcroît, l'Opus Dei, sans pouvoir, certes, exciper d'une justification « initiatique », est hiérarchisée en degrés qui ne sont pas sans rappeler la Maçonnerie, déjà évoquée à propos des Chevaliers de la Foi. A cette différence près (qui n'est pas mince !) que contrairement au « maçon libre dans la loge libre », le membre de l'Opus est tenu à une obéissance très explicitement rappelée par l'article 327 des statuts, selon lequel le président général de l'Institut a « un pouvoir absolu sur les membres et les biens ».

Ces membres sont répartis selon quatre grades : les numéraires, les oblats, les surnuméraires et les coopérateurs. Au sommet de la hiérarchie, les *numéraires*, l'élite de l'Œuvre, se recrutent parmi les célibataires ayant fait des études supérieures. Ils prononcent des vœux temporaires et suivent des cours de théologie, avant d'être admis à prononcer les vœux perpétuels de pauvreté, chasteté et obéissance. Ils peuvent être ordonnés prêtres, mais de toute façon, l'intégralité de leurs revenus est versée à l'Œuvre, qui en échange les héberge dans des « maisons communautaires » et les prend totalement en charge. C'est à la classe des numéraires qu'appartenait l'Espagnol Laureano Lopez Rodo qui, le premier, accéda en 1956 à un poste de responsabilité politique, en qualité de secrétaire technique à la présidence du gouvernement, avant de promouvoir à partir de 1962, à la tête du commissariat au plan de *Desarollo* (développement), un capitalisme technocratique sans originalité et que rien, en tout cas, ne rattachait à la doctrine sociale de l'Église...

Les *oblats*, ou agrégés, s'ils n'ont pas nécessairement reçu de formation universitaire, doivent néanmoins, comme les numéraires, faire des études théologiques. Comme eux, encore, ils prononcent les trois vœux et peuvent devenir prêtres.

Les *surnuméraires* sont moins étroitement intégrés à l'Opus Dei et,

au contraire des « opusistes » des deux premiers grades, ils peuvent être mariés, et ne sont tenus à verser à l'Opus qu'une partie de leurs revenus.

Enfin, les *coopérateurs* ne prononcent aucun vœu, et peuvent même n'être pas catholiques — ce qui permet ainsi à de nombreux francs-maçons américains d'appartenir à l'Opus Dei !

Il convient de mentionner également une branche féminine qui regroupe à la fois les dames de la bonne société, qui dirigent les institutions et les écoles de l'Œuvre, et des « numéraires auxiliaires » vouées aux tâches domestiques.

Évalués approximativement à 75 000 en 1982, les « opusistes » — dirigés par Alvaro del Portillo depuis la mort de Mgr Escriva en 1975 — s'occupent officiellement, dans le monde, de 97 universités et collèges supérieurs, de 696 publications et journaux, de 38 agences d'information et de 52 émissions de télévision³⁵. Officieusement, il faut souligner que la « Banco Popular Español » est devenue une véritable filiale de l'Œuvre, et qu'un empire financier s'est constitué à partir de ce noyau, par le jeu des prises de participations financières. Une telle puissance temporelle ne va pas, on s'en doute, sans quelques scandales, dont le plus retentissant fut à n'en pas douter l'« affaire Matesa », qui éclata en Espagne en août 1969 : Grâce à de nombreuses sociétés fictives, la Matesa, dont la plupart des dirigeants appartenaient à l'Œuvre, empochait des primes gouvernementales pour des exportations de métiers à tisser... qui n'avaient lieu que sur le papier.

Et pourtant, l'Opus Dei, jouissant de la protection du pape actuel qui, en 1978, avant l'élection de Jean Paul I^{er}, s'était incliné sur la tombe de Balaguer, poursuit son... chemin, fidèle, selon toutes les apparences, à l'idéal théocratique propre aux sociétés secrètes catholiques. L'article 16 du *Camino* est clair : « Te laisser aller, toi ?... Ferais-tu donc partie du troupeau ? Alors que tu es né pour commander. »

*
**

35. Cf. « Le Vatican clef en main ».

Ce tour d'horizon des principales sociétés secrètes catholiques nous enseigne que le poids du temporel finit toujours par écraser les aspirations spirituelles, et rend difficilement acceptable, même dans une perspective « mythique », l'alibi de la lutte contre la puissance des ténèbres... En fait, l'histoire montre que, au-delà de la fascination-répulsion exercée par la « Contre-Église » maçonnique, c'est tout simplement le « royaume de ce monde » que l'on s'efforce de conquérir. Ce qui rend la « diabolisation » de l'adversaire particulièrement ambiguë. Est-ce la mauvaise conscience de certains catholiques, leur refus de s'avouer que seule la volonté de puissance les animait, qui les conduisit, pour justifier leur « saint combat », à rejeter la Maçonnerie dans les abîmes infernaux, tout en en surestimant notoirement la puissance ? Ainsi, tous les coups étaient permis, au nom de l'intérêt supérieur de la Foi.

Deux conclusions s'imposent : si la hiérarchie et le secret sont justifiés dans la Maçonnerie par leur caractère initiatique (et même si leur sens véritable s'est perdu), on ne peut en dire autant des sociétés secrètes catholiques, où ils revêtent un caractère véritablement parodique. D'autre part, si les sociétés secrètes initiatiques ou même « pseudo-initiatiques » sont fort loin d'avoir la puissance et l'influence que les catholiques leur prêtèrent généreusement, une étude objective des sociétés catholiques conduit à admettre qu'il n'en fut pas, pour elles, tout à fait de même... Insigne paradoxe, qui amène décidément à s'interroger sur les racines profondes de l'antimaçonnisme catholique. Le caractère particulièrement délirant qu'il revêtit, avec l'affaire Taxil, nous y invite de façon pressante.

VII

Léo Taxil et le crocodile amoureux

Comme l'écrit Denys Roman ¹ : « Aucune mystification ne fut mieux montée, aucune ne réussit plus parfaitement. Les fumisteries les plus savoureuses qui la suivirent : le buste d'Hégésippe Simon le Précurseur, le peuple poldève gémissant sous le joug des « hobereaux », la conjuration internationale dirigée par Crimias, Tarcos et Xullpo, — ces aimables farces d'écoliers ont duré quelques semaines, quelques mois tout au plus. L'affaire Taxil a duré 12 ans ; et quand on sut le fin mot de l'histoire, cela fit beaucoup rire... »

Léo Taxil, de son vrai nom Gabriel-Antoine Jogand-Pagès, né à Marseille en 1854, dans une famille bourgeoise et catholique, renia très vite son milieu, et milita activement dans la presse anticléricale, ce qui ne l'empêchait pas à l'occasion de fournir à la police des renseignements sur le personnel républicain qu'il fréquentait. Vivant d'expédients, il accumula les condamnations et s'enfuit finalement à Genève... d'où il fut expulsé pour annonces fallacieuses « ayant pour but de profiter de la crédulité publique ». L'amnistie de 1878 facilita son retour en France, et il fonda à Paris la « Bibliothèque anticléricale », qu'il alimenta d'un torrent de pamphlets aux titres sans équivoque : *les Maîtresses du Pape*, *le Fils du Jésuite*, *l'Empoisonneur Léon XIII*, *le Pape femelle*, *les Crimes du Clergé*, *les Livres secrets des Confesseurs*, *Calotte et Calotins*, etc. Mais son exploitation simultanée et fructueuse de la pornographie et de la libre-pensée le discrédita totalement aux yeux de ceux dont il prétendait soutenir la cause. (Il fut

1. *Études Traditionnelles*, juillet-août et septembre-octobre 1967.

d'ailleurs très vite exclu de la Loge maçonnique où il s'était fait initier, sans avoir dépassé le grade d'apprenti mais en emportant quelques rituels qui allaient beaucoup lui servir...) Les amendes, les procès, l'opprobre général vinrent à bout de son industrie naguère florissante, tant et si bien qu'en 1885, Taxil, subitement touché par la Grâce, se convertit miraculeusement et abjura toutes ses erreurs, pour se lancer aussitôt dans le « bon combat », en l'occurrence l'antimaçonnisme, à qui l'encyclique *Humanum Genus* de Léon XIII, parue en 1884, venait de donner un nouvel essor. Le pape en effet n'y mâchait pas ses mots : « ...Dans leur vigilante sollicitude pour le salut du peuple chrétien, nos prédécesseurs eurent bien vite reconnu cet ennemi capital au moment où, sortant des ténèbres d'une conspiration occulte, il s'élançait à l'assaut en plein jour [...] En présence de ces faits, il était tout simple que ce Siège Apostolique dénonçât publiquement la secte des Francs-Maçons comme une association criminelle, non moins pernicieuse aux intérêts du Christianisme qu'à ceux de la société civile. [...] Employant à la fois l'audace et la ruse, elle a envahi tous les rangs de la hiérarchie sociale et commence à prendre, au sein des États modernes, une puissance qui équivaut presque à la souveraineté. [...] Il existe dans le monde un certain nombre de sectes qui, bien qu'elles diffèrent les unes des autres par le nom, les rites, la forme, l'origine, se ressemblent et sont d'accord entre elles par l'analogie du but et des principes essentiels. En fait elles sont identiques à la Franc-Maçonnerie qui est pour toutes les autres comme le point central d'où elles procèdent et où elles aboutissent ² [...] »

Ce véritable climat de suggestion collective est d'autre part illustré par l'épisode hautement significatif (quoique relativement méconnu) de la « Vision de Léon XIII », dont nous emprunterons le récit à la revue de l'Ordre séculier de saint Augustin ³ :

« Selon la version la plus largement acceptée de ce qui s'est passé, le 13 octobre 1884, après que le pape Léon XIII eut terminé de célébrer la messe dans la chapelle vaticane — entouré de quelques cardinaux et

2. Cité par Georges Virebeau, *Les Papes et la Franc-Maçonnerie, Documents et Témoignages*, 1977.

3. Décembre 1981, New York.

membres du Vatican — il s'arrêta soudainement au pied de l'autel. Il se tint là environ dix minutes, comme en extase, son visage blanc de lumière. Puis, partant immédiatement de la chapelle à son bureau, il composa la prière à saint Michel avec ses instructions pour qu'elle soit dite partout après chaque messe basse.

« Lorsqu'on lui demanda ce qui était arrivé, il expliqua qu'au moment où il s'apprêtait à quitter le pied de l'autel, il entendit soudainement des voix : deux voix, une douce et bonne, l'autre gutturale et dure, il semblait qu'elles venaient d'à côté du tabernacle. Comme il écoutait, il entendit la conversation suivante :

“La voix gutturale de Satan criant au Seigneur : *« Je peux détruire ton Eglise »*”.

La voix douce du Seigneur : *“Tu peux ? Alors, fais-le donc”*.

Satan : *“Pour cela, j'ai besoin de plus de temps et de pouvoir”*.

Notre Seigneur : *“Combien de temps ? Combien de pouvoir ?”*

Satan : *“75 à 100 ans et un plus grand pouvoir sur ceux qui se mettent à mon service”*.

Notre Seigneur : *“Tu as le temps, tu auras le pouvoir. Fais avec cela ce que tu veux”*. »

On comprend, dans ce contexte, que le « discernement des esprits » ait fait quelque peu défaut aux hiérarques de l'Église qui accueillirent à bras ouverts Léo Taxil le « converti »... De fait, le nonce apostolique en personne le releva de toutes les excommunications qu'il avait encourues et deux ans plus tard, le Pape, qui avait lu tous ses ouvrages, le reçut et le bénit. Car Taxil s'était révélé aussi prolifique dans la littérature antimaçonnique que dans la littérature anticléricale, et il lui fallait un certain culot pour évoquer les terribles dangers qui guettaient ses confrères en antimacçonnerie — lui qui n'eut jamais à souffrir de sa « trahison » :

« Quant aux adversaires résolus de la Maçonnerie, quant à ceux qui l'attaquent par des actes ou des écrits imprimés, ceux-ci sont voués à la mort, et il est bien rare qu'ils réussissent à échapper au couteau, au pistolet ou au poison des Kadosh.

« Ces crimes-là sont exécutés avec une habileté vraiment extraordinaire ; les victimes sont guettées avec une patience féline, les assassins attendent l'heure propice pour exécuter leur sinistre mission.

« Dans les cas exceptionnels, cependant, la secte hâte sa vengeance ⁴. »

Le public de Taxil, apparemment, ne s'étonna point de la florissante et persistante santé de son idole, qui pourtant rentrait de plein droit dans la catégorie des « cas exceptionnels » ! Sérieusement, on imagine difficilement qu'aient été acceptés sans sourciller par des gens sensés (...et par sainte Thérèse de Lisieux) des factums où l'absurde le disputait au grotesque, et où certaines « orgies maçonniques » étaient trop complaisamment détaillées pour que l'on ne reconnût pas la première manière du sieur Taxil, qui ne se lassait manifestement pas de dévoiler les secrets du Palladisme — la fameuse Maçonnerie des « arrière-loges » — dans des livres aux titres révélateurs : *Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie ?*, *les Femmes et la Franc-Maçonnerie*, *les Sœurs maçonnnes*, etc. Et puisque sexe et diableries font généralement recette, ce facétieux personnage ne craignait pas, d'un autre côté, d'accuser de satanisme les « Odd-Fellows », banale association américaine de secours mutuel, rebaptisés pour la circonstance « Ré-Théurgistes optimates », et que Léon XIII se hâta d'excommunier, ainsi que deux autres associations également américaines : les « Chevaliers de Pythias » et les « Fils de la tempérance » !

Taxil était assisté dans sa funambulesque entreprise par un compère, le docteur Bataille (de son vrai nom docteur Hacks) dont *le Diable au XIX^e siècle* révélait entre autres qu'un Maçon aussi inoffensif que l'Américain Albert Pike disposait d'un fort ingénieux « téléphone infernal », et que Lucifer apparaissait tous les vendredis dans le *Sanctum Regnum* maçonnique de Charleston en Géorgie.

Nous n'en finissons pas si, cédant à l'attrait du pittoresque, nous nous mettions sur le pied de raconter les extravagantes aventures des « héros » de Taxil et Bataille. Nous nous contenterons de reproduire ce passage de la « confession » du docteur Hacks parue en 1896 dans *La libre parole*, et citée par Michel Berchmans dans son excellente étude ⁵ :

4. *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie*, Letouzey et Ané, s.d.

5. *Le Diable au XIX^e siècle ou la mystification transcendante*, Bibliothèque Marabout, éd. Gérard & C^o, Verviers, 1973.

« Quand a paru l'encyclique *Humanum Genus*, dirigée contre les francs-maçons, j'ai pensé qu'il y avait là matière à battre monnaie avec la crédulité et l'insondable bêtise des catholiques. Il suffisait de trouver un Jules Verne pour donner une apparence effrayante à ces histoires de brigands. J'ai été ce Jules Verne, voilà tout. [...] Je racontai des scènes abracadabrantes que je plaçai dans des contrées exotiques, certain que personne n'irait voir.

[...] Les catholiques avalèrent le tout sans broncher. Et la niaiserie de ces gens-là est telle que si je leur disais, aujourd'hui, que je les ai roulés, ils refuseraient de me croire, et resteraient convaincus que tout ce que j'ai inventé est la vérité même.

C'est que je les connais bien, allez. Ainsi, parfois, quand je lançais quelque bourde un peu trop forte, par exemple, l'histoire du serpent qui écrivait des prophéties sur le dos de Diana Vaughan [...] et l'histoire du diable transformé en jeune fille pour épouser un franc-maçon, et se changeant le soir en crocodile pour jouer du piano, mes collaborateurs, riant aux larmes, me disaient : « Vous allez trop loin, mon cher, vous allez tout gâter ! » Je leur répondais : « Bah ! Laissez donc ! Ça passera ! » Et ça passait. »

Taxil finit-il par se lasser du jeu, sentit-il monter l'incrédulité (tout de même !) de certains milieux catholiques — tels les jésuites italiens de la *Civiltà cattolica* ? Toujours est-il que la mystification prit fin le lundi de Pâques, 19 avril 1897, à la salle de la Société de Géographie, lorsque son auteur, avec un parfait cynisme, en démontra le mécanisme devant un auditoire composé de catholiques atterrés et furieux et d'anticléricaux triomphants qui, à la fin, faillirent en venir aux mains. Certains, dans la logique de la « causalité diabolique » évoquée plus haut, virent dans le dénouement inattendu de cette folle équipée antimaçonnique, une « ruse du Diable » propre à discréditer définitivement ceux qui, après une telle mystification, auraient le courage de le chercher encore dans les « arrière-loges ». Taxil avait délibérément forcé la note pour ridiculiser les antimaçons, mais il avait fabulé à partir d'un fond authentique. Il en est même qui pensèrent que son seul mensonge résidait dans l'aveu de sa supercherie, qui pour eux n'en était pas une ! Hypothèse absurde : Taxil était d'autant moins porté à « défendre » la Franc-Maçonnerie qu'il en avait été

exclu, alors qu'il était « encore » libre-penseur, comme nous l'avons dit.

Mais quoi qu'il en fût, l'apprenti sorcier avait jeté dans certains milieux qui, contre vents et marées, restèrent farouchement attachés à l'idée d'une Maçonnerie satanique, des germes dont d'autres s'empressèrent de favoriser l'épanouissement. Pour beaucoup de catholiques dont, redisons-le, le discernement n'était pas proportionné à la sincérité, l'affaire Taxil ⁶ ne s'arrêta pas le 19 avril 1897 ; et toute une littérature antimaçonnique naquit, dans l'entre-deux-guerres, de la conjonction d'un courant catholique « intégriste » et de certaines forces politiques accompagnant l'installation des totalitarismes en Europe.

La *Revue Internationale des Sociétés Secrètes (RISS)* en fut le véhicule privilégié. C'est en 1912 qu'un prêtre fort riche et certainement de très bonne foi, l'abbé (puis Monseigneur) Jouin, curé de l'église Saint-Augustin à Paris, fondait la *RISS*, pour reprendre le flambeau de l'antimaçonnisme taxilien, ce qui laissait présager bien des péripéties fantastiques. Ainsi (et nonobstant les mises en garde de l'Archevêché), eûmes-nous droit à quelques fantaisies pseudo-kabbalistiques confondant érotisme et ésotérisme. Car outre les maçons, et contrairement à la littérature de Jogand-Pagès, qui, il faut le dire à sa décharge, n'avait rien d'antisémite, les kabbalistes étaient ici l'objet de toutes les exécutions. Par leur interprétation matérialiste (*sic*) de la Bible, ils étaient les agents principaux de la perversion intellectuelle du monde chrétien et tendaient à établir leur domination sur l'univers. Il va sans dire que les *Protocoles des Sages de Sion* faisaient autorité à la *RISS*. Il suffit pour s'en convaincre de voir comment la revue rendit compte de la mort du colonel Winberg, ancien officier des uhlans de l'impératrice Alexandra Féodorovna et antisémite fanatique, qui avait révélé à l'Allemagne et à Hitler, justement, l'existence des *Protocoles*. Selon la *RISS* ⁷ en effet, Winberg mourut en septembre 1927 près de Paris, à Chelles, « entouré d'amis

6. Sur laquelle on consultera avec profit *Satan franc-maçon*, la mystification de Léo Taxil présentée par Eugen Weber, collection archives, Julliard, 1964.

7. Numéro du 15 octobre 1927.

et d'admirateurs » ; et Mgr Jouin lui faisait gloire d'avoir marqué le « point de départ de la croisade contre le péril judéo-maçonique » en révélant à l'étranger les *Protocoles des Sages de Sion*.

Il n'est hélas pas douteux que pendant un quart de siècle, des fidèles, des prêtres, des prélats, ont pris les élucubrations post-taxiliennes pour argent comptant, et nous n'oserions dire que ces temps sont révolus puisqu'il est certains milieux réputés « traditionalistes » où les messes noires des Francs-Maçons font toujours recette. Mais la RISS ne se contentait pas de dénoncer le complot judéo-maçonique (Taxil n'ayant combattu qu'une seule tête de l'hydre...), elle stigmatisait ses « complices », prêtres, religieux (surtout jésuites) et prélats de tous rangs, faisant pratiquement de l'archevêché de Paris, par exemple, sous le gouvernement du cardinal Verdier, une simple succursale de la rue Cadet ! Mgr Jouin couvrait de son nom ces énormités, et c'est sans doute à son âge et à son état qu'il dut de ne pas être suspendu. Mais il est plus curieux que la revue n'ait pas été interdite et qu'elle ait seulement fait l'objet d'un blâme du Conseil de Vigilance du diocèse de Paris. Avait-elle à la curie de hauts protecteurs ? Comme le rappelle Émile Poulat, il est hélas incontestable que l'œuvre et l'action de Mgr Jouin furent louées et encouragées par Benoît XV et Pie XI, qui le nommèrent, l'un prélat domestique, et l'autre protonotaire apostolique. On proposa même à Rome, en 1957, de le béatifier !

Pourtant, on trouvait aussi à se divertir, dans la RISS, avec des articles tels que « la Mode du Triangle » paru dans le numéro du 27 octobre 1929, où l'on apprenait que le triangle est « le symbole de la religion de Satan », ce qui transformait *ipso facto* un nombre respectable d'églises catholiques en hauts lieux de la magie noire... On écrivait tout aussi sérieusement que les grands magasins vendaient des poupées « qui ont été soumises dans les Hautes Loges, à des incantations et à des envoûtements ».

Là encore, on pourrait croire ce genre de plaisanterie passé de mode. Or, on retrouve *aujourd'hui* cette idée mise « au goût du jour » dans un ouvrage du RP Jean-Paul Regimbal⁸, qui ne craint pas

8. *Le rock'n'roll — viol de la conscience par les messages subliminaux*, éd. Croisade, Genève.

d'affirmer que les disques enregistrés par les Beatles, les Rolling Stones, Zeppelin, les Pink Floyd, etc., comportent des « messages subliminaux », c'est-à-dire trop brefs pour être perçus consciemment, et qui sont destinés à diffuser « l'évangile de Satan »... La « signature » satanique, à en croire le RP Regimbal, se manifeste dans le fait que ces messages sont enregistrés à l'envers. « On imprime "à rebours" les phrases qui deviennent audibles quand on joue l'enregistrement en sens inverse, comme des mots écrits à rebours peuvent se lire dans un miroir. » Le message subliminal est transmis par un *beat*, signal à fréquence ultrasonique. Ces précisions techniques quelque peu surprenantes nous dispensent de nous attarder sur la qualité des informations de ce prêtre, pour qui Mick Jagger, le célèbre chanteur des Rolling Stones, se serait consacré à Satan en s'affiliant à ...la Golden Dawn.

Le célèbre romancier catholique Michel de Saint-Pierre⁹ ne craint pas de commenter gravement « l'étude retentissante » du Père Regimbal, et veut persuader ses lecteurs : « Croyez-moi, ce n'est pas une plaisanterie ! »

Un autre texte, d'un certain John Todd¹⁰, n'est pas moins étonnant : « [...] de tout temps, la sorcellerie a été pratiquée au son du beat, qui est identique dans les cultes du Vaudou et dans la musique rock. Impossible de pratiquer la sorcellerie sans cet accompagnement [...]. Il est notoire que [...] tous les grands producteurs de rock'n'roll sont membres d'une « église » satanique et que la grande majorité des groupes rock sont inscrits comme membres de l'une ou l'autre des religions lucifériennes. Lorsqu'ils produisent un disque ou doivent composer de nouvelles chansons, ils demandent aux grands prêtres et prêtresses de leurs temples d'ensorceler leurs œuvres pour qu'elles obtiennent de grands succès. Lorsque les rites consécatoires sont accomplis et que les disques sont envoûtés, un grand nombre de démons sont chargés d'exécuter leurs ordres. Par voie de conséquence, chaque fois que vous achetez ou apportez chez vous un album de disque ainsi ensorcelé, vous entraînez forcément avec vous à la fois

9. « Le Rock, agent satanique », *Itinéraires*, février 1985.

10. « Jeunesse et musique du diable », cité dans *Vers la Tradition*, n° 13-14.

le sortilège et les démons reliés à cette œuvre [...]. Il n'existe pas un seul sorcier ou musicien rock qui ait pu être converti et libéré sans avoir détruit d'abord les disques rock en sa possession et sans couper tous les liens avec la sorcellerie. » Et pour conclure dignement ce bel exemple de délire interprétatif, on nous annonce, sur la foi d'auteurs tels que Jacques Bordiot, Yann Moncomble et Pierre Virion, que cette subversion musicale est « partie intégrante d'un complot mondial conçu par les Illuminati », continuateurs des « Illuminés de Bavière »... Et nous retombions là en terrain connu.

Car si nous ignorons tout de l'organisation ou des organisations dans lesquelles est censée s'incarner la Contre-Initiation guénonienne, les traditionalistes, en revanche, ne nous cachent rien des sociétés secrètes grâce auxquelles la Contre-Église réalise ses desseins pervers. Or, avec la Synarchie, dont nous aurons bien sûr à parler, les Illuminés de Bavière constituent la référence mythique favorite des antimaçons et aussi, parfois, des occultistes. Son caractère trop évidemment anodin, contradictoire, « désamorce » la Franc-Maçonnerie traditionnelle. Quand elle n'est pas relevée par les épices taxiliennes, elle paraît si fade aux tenants de l'« histoire conspirationnelle » (quelque peine qu'ils aient à se l'avouer), qu'il fallut bien monter en épingle des sociétés paramaçonniques — ou supposées telles — censées constituer le cœur, le noyau, le centre de décision occulte de ce grand organisme trop mou et dont les « secrets » sont depuis bien longtemps éventés... Et les Illuminés de Bavière, dans cette optique, allaient combler l'attente des insatisfaits !

VIII

Les Illuminés de Bavière ou le rêve brisé d'un pédagogue

Dès l'abord, une précision d'ordre sémantique s'impose : le mot « illuminé » — surtout au XVIII^e siècle — est en lui même ambigu, qui réfère à la fois aux théosophes, aux mystiques — tels les *Alumbrados* espagnols du XVI^e siècle et les « Guérinots » ou « Illuminés » du XVII^e siècle — et au « mouvement des Lumières » rationalisant. Il n'y a certes pas dichotomie radicale entre l'un et l'autre sens mais ils n'en procèdent pas moins originellement de perspectives différentes et même antagoniques. Or l'Ordre des Illuminés de Bavière, dont adversaires et partisans réunis ont voulu faire l'archétype de la « secte » illuministe, répond en fait bien davantage, et compte tenu du contexte historique, aux critères propres à la philosophie des Lumières.

L'Ordre fut fondé par Adam Weishaupt, fils d'un professeur — médiocre mais protégé — de Droit Criminel, à l'université d'Ingolstadt en Bavière. Le jeune Adam, élève appliqué et doué d'une excellente mémoire, fit ses études au collège des jésuites de la ville, puis s'inscrivit à la faculté de Droit, toujours laborieux et assidu. La bibliothèque de son parrain, le baron d'Ickstatt, puissant Curateur de l'Université, l'approvisionna en ouvrages français où se distillait la quintessence des doctrines des philosophes, et qui étaient fort appréciés d'une grande partie de l'aristocratie allemande.

La désastreuse pédagogie des jésuites avait fort peu armé le jeune Weishaupt pour lutter contre les séductions de la dialectique irréligieuse des philosophes, et il sombra dans un scepticisme radical et prosélyte... De surcroît, son ambition insatiable et sa volonté de puissance ne se satisfaisaient pas du poste pourtant enviable (surtout à vingt-sept ans !) de doyen de la Faculté de Droit. Il rêvait d'une association — véritable école secrète de sagesse — dont il serait le chef et qui combattrait la superstition au nom de la Raison et de la Science. Or, de ses humanités, il avait gardé le souvenir ébloui des mystères d'Éleusis et des pythagoriciens de Crotone. Là était le salut : dans les sociétés secrètes. Non pas que son tempérament le portât le moins du monde au mysticisme, mais c'était la force du secret, le moteur de progrès qu'elles étaient censées incarner, qui le retenaient. Fort à propos il fit la connaissance d'un franc-maçon de Hanovre qui lui ouvrit des horizons insoupçonnés, moyennant quoi il résolut de demander son affiliation à cette énigmatique (nous étions en 1774...) et d'autant plus exaltante société, « jugeant comme tant d'autres plus commode de s'asseoir à une table toute servie que de mettre lui-même le couvert »... L'importance des frais d'admission et la divulgation, dans les livres qu'il put se procurer, des grades et des rituels, firent tomber sa fièvre et le dissuadèrent de pousser plus avant, sans pour autant briser les ailes de sa chimère. Ainsi vit le jour, le 1^{er} mai 1776, l'Ordre des Illuminés, qui avait d'abord failli s'appeler « Ordre des Perfectibilistes »... Les débuts furent modestes puisque, outre Weishaupt qui prit le pseudonyme de Spartacus, l'Ordre ne comptait que quatre membres, tous étudiants et tous dotés, à l'image du chef, de pseudonymes empruntés aux gloires de l'Antiquité et à tous les panthéons puisqu'on trouva un Osiris, un Odin... et même un Tamerlan.

L'organisation de l'Ordre n'était qu'ébauchée au moment de sa fondation, et Weishaupt élaborait les statuts progressivement. Sa structure devait être ternaire ; un noviciat, une deuxième classe qui fut définitivement organisée au milieu de 1779 sous le nom de Grade Minerval (et qui comprenait un degré supérieur, celui de Minerval illuminé), un troisième grade — « les Mystères » — encore dans les limbes ; pour couronner le tout un comité secret, les Aréopagites,

inconnus des « illuminés de base » et qui seuls étaient informés des ultimes secrets de l'Ordre : sa création récente et le nom de son fondateur !

L'engagement qu'on exigeait du profane avant son entrée dans l'Ordre était des plus anodins : « Je soussigné m'engage sur mon honneur et ma réputation d'honnête homme et en m'interdisant toute restriction mentale à ne jamais faire connaître à qui que ce soit, fût-ce mon ami le plus intime ou l'un de mes parents, et de quelque façon que ce soit, paroles, signes, regards, etc., la moindre chose de ce qui m'a été confié par (nom de l'enrôleur) à l'occasion de mon admission dans une société secrète, que cette admission ait lieu ou non. Je prends cet engagement d'autant plus volontiers que celui qui me reçoit me donne l'assurance que cette Société ne vise à rien qui soit contraire au bien de l'État, à la religion et aux mœurs. Je promets aussi de restituer les écrits qui m'auraient été communiqués à cette occasion ou les lettres que je pourrais recevoir, aussitôt après en avoir fait, sous une forme inintelligible à tout le monde, les extraits nécessaires. Je fais cette promesse aussi vrai que je suis un homme d'honneur et entends le rester à l'avenir ¹. »

Après que le postulant avait remis à son enrôleur cet engagement daté et signé, on lui donnait connaissance des Statuts principaux de l'Ordre, puis il attendait que celui-ci se prononçât sur son cas. Si sa demande était acceptée, il entrait dans la Classe Préparatoire — stage préliminaire à son affiliation véritable. Durant cette période probatoire, il ne connaissait aucun autre membre de l'Ordre et c'est par l'intermédiaire de son enrôleur qu'il communiquait avec les chefs. (On retrouvera presque identiquement cette démarche dans une société secrète contemporaine dont nous aurons à parler tout à l'heure).

Le préambule des Statuts, censé exprimer la quintessence de la philosophie de l'Ordre, était d'une affligeante pauvreté et totalement dépourvu en tout cas du moindre caractère subversif, comme on en peut juger : « Le but de la Société est de rendre intéressante pour

1. Cité par René Le Forestier, *les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande*, Slatkine-Megariotis reprints, Genève, 1974. Livre aujourd'hui encore indispensable, auquel nous aurons souvent l'occasion de nous référer.

l'homme la peine qu'il se donne pour améliorer et perfectionner son caractère moral, pour répandre les principes d'humanité et de sociabilité, empêcher la réalisation des mauvais desseins dans le monde, courir au secours de la vertu opprimée par l'injustice, chercher à faire parvenir les gens de mérite aux places qui leur sont dues et en général mettre à la portée de ses membres les moyens d'arriver à la connaissance et aux sciences. La Société déclare à tous ceux auxquels les présents Statuts seront communiqués que c'est là non une enseigne trompeuse, mais le but unique et dernier de l'Ordre. Par contre la Société ne prend aucun autre engagement. Si les Candidats trouvent un jour chez elle quelque chose de plus, tant mieux pour eux et ils pourront alors en conclure que contrairement à ce que font les autres sociétés, nous tenons plus que nous n'avons promis. Quelqu'un qui serait poussé à entrer dans l'Ordre par l'espoir de devenir un jour, grâce à son appui, très puissant et très riche, n'y serait pas le bienvenu. »

A la lumière de ces desseins affirmés, fort peu subversifs redisons-le, la soumission exigée vis-à-vis des supérieurs n'en est que moins intelligible, sauf à admettre que Weishaupt-Spartacus avait gardé quelque chose de ses études chez les jésuites dont l'organisation, de fait, le fascinait... Quoi qu'il en soit, rien de la vie privée du novice, de ses lectures, de ses relations, de ses amitiés et inimitiés, ne devait être inconnu de l'Ordre. De surcroît, il était tenu de rester en contact étroit avec son enrôleur, et on exigeait de lui des travaux littéraires, des rapports, et en particulier, pour la fin du stage, un *Pensum* — biographie détaillée du personnage dont l'Ordre lui avait attribué le nom, ou dissertation philosophique sur un sujet donné. En dehors de ces activités, il devait, pour accéder à la classe supérieure, faire au moins une recrue. Compte tenu du goût du secret et de la méfiance de Weishaupt, ceci pouvait surprendre. Cette liberté témoignait en fait de la psychologie du fondateur qui, conscient de ce que les devoirs du néophyte pouvaient avoir de fastidieux, croyait utile de lui accorder aussi des droits, ainsi qu'en font foi les Statuts Réformés : « C'est ainsi qu'un homme travailleur peut, dès l'époque de son Noviciat, se créer un petit royaume et devenir grand et puissant dans son humble sphère. »

Par un autre paradoxe, l'anticléricale passionné qu'était Weishaupt interdisait que l'on recrutât (sauf autorisation exceptionnelle) en dehors de la religion chrétienne — ce qui excluait bien sûr les « Païens » (nonobstant Osiris et Odin...), les Juifs (n'en déplaise aux tenants du complot judéo-maçonnique) et les membres des autres sociétés secrètes. Du susdit complot il ne restait dès lors plus rien ! D'autre part, et c'est plus « normal », les moines et les femmes étaient victimes du même ostracisme. Bien que rien ne fût absolument déterminé, le Noviciat, dans l'esprit de Weishaupt, devait en moyenne durer deux ans.

Le Novice devenait Disciple de Minerve, ou Minerval, par une initiation qui avait lieu dans un endroit sombre et retiré — le cœur d'une forêt pendant le jour ou une pièce tranquille et hermétiquement close pendant la nuit. Le décor était sobre (au cas où l'initiation se déroulait dans une forêt il était inexistant) : deux tables, sur lesquelles brûlait une lampe à huile. L'« initiant » choisi pour sa stature imposante et le timbre de sa voix, portait deux manuscrits contenant les questions et les réponses, rédigées comme des rôles de théâtre, et qu'on lisait « à haute et intelligible voix et avec une solennelle lenteur ». Voici, tel que le rapporte René Le Forestier, le dialogue entre l'initiant et l'initiable :

Initians : « X (nom de guerre du Novice) que désirez-vous ? »

Initiandus : « Auguste membre de l'Ordre Sérénissime dans lequel je désire être reçu, le temps de mon stage est écoulé, je parais ici sur votre ordre et manifeste à nouveau, après y avoir mûrement réfléchi pendant deux années, le désir d'être admis dans la Classe Supérieure, si la Sérénissime Société me juge digne de cette faveur. »

Initians : « J'ai transmis vos notes, envoyé les témoignages de votre zèle, on vous a trouvé digne de devenir un des nôtres, je vous en félicite et vous avertis en même temps d'obéir exactement à tout ce qui vous sera ordonné. Deux ans de réflexion et d'expérience, de commerce assidu avec un des membres de notre Société, l'étude des documents qui vous ont été communiqués, ainsi que les renseignements que vous avez reçus, ont dû nécessairement vous faire comprendre que le but suprême de notre Société n'est pas du tout de conquérir la puissance et la richesse, de saper les bases du

gouvernement séculier ou spirituel, de dominer le monde, etc. Si vous vous êtes représenté notre Société sous ce point de vue, ou si vous y êtes entré dans cette espérance, vous vous êtes grossièrement trompé et comme cette Société a un tout autre but, elle vous donne ici par ma bouche la permission de vous séparer d'elle complètement si vous le voulez, sous la seule condition d'une discrétion inviolable. Vous êtes aussi libre qu'auparavant. La Société ne prétend à aucun droit sur vous, et, à moins que vous ne l'attaquiez, elle ne fera rien contre vous. En revanche vous n'aurez rien à attendre d'elle à part les devoirs qu'imposent à ses membres envers vous les lois de l'humanité. Persistez-vous encore dans votre résolution ? »

Initiandus : « J'y persiste et demande à être reçu. »

Initians : « Avez-vous aussi suffisamment réfléchi aux nouvelles obligations que vous allez contracter et qui restreindront votre liberté naturelle, aux ordres désagréables que vous pourrez recevoir ? Avez-vous pensé que vous pouvez rencontrer parmi nous des personnes qui vous seront antipathiques, qui peut-être même seront vos ennemis, que vous pourrez par suite être tenté de désobéir à vos Supérieurs et de vous parjurer contre toute la Société ? »

L'initiable, alors, assurait avoir mûrement réfléchi, s'être convaincu des inconvénients graves, pour l'homme, de l'indépendance absolue, en bref donnait tous les gages de docilité. Et le dialogue reprenait en ces termes :

Initians : « Moi (nom de guerre), représentant de l'Ordre qui m'a donné pleins pouvoirs à cet effet, je loue vos dispositions, mais avant que je vous permette d'entrer dans l'Ordre, je veux savoir sous quelles conditions vous entendez y être admis. »

Initiandus : « Je reconnais à la Sérénissime Société et à vous qui la représentez ici, tous les droits sur moi, abandon qui implique pour elle le devoir de veiller à ma sûreté et de s'occuper de mon vrai bien dans la mesure où il s'accorde avec le bien et la prospérité de la Société elle-même. En revanche je m'engage à lui obéir, à la respecter, à employer toutes mes forces dans son intérêt. Mais si l'expérience venait à m'apprendre qu'elle ne cherche qu'à me causer des dommages réels et non pas seulement imaginaires, qu'à faire de moi l'instrument de ses visées égoïstes et à abuser de ma bonne volonté, alors je la

maudirais, je la considérerais comme mon ennemie. Si j'étais trop faible pour rejeter son joug, je ne le supporterais qu'avec colère et l'esclave de cette Société deviendrait son pire ennemi secret. »

Initians : « Votre désir est juste et raisonnable, aussi je vous promets au nom de nos Sérénissimes Supérieurs, au nom de tous les membres de l'Ordre, protection, justice et assistance. Par contre la Société ne prend aucun engagement au sujet des ennemis que vous vous seriez attirés par votre faute ou pour avoir voulu abuser de la puissance et de l'appui de l'Ordre. »

Là-dessus, l'« Initiant » tirait son épée et l'appuyait sur la poitrine du récipiendaire en l'interpellant d'une voix forte, par son nom de guerre : « Mais si tu devais devenir un traître et un parjure, vois dans cette épée tous les membres de la Société en armes contre toi. Où que tu fuies alors, ne te crois jamais en sûreté. La honte et les reproches de ta conscience, la vengeance de tes frères inconnus, te poursuivront et te tortureront jusqu'au plus profond de toi-même. Maintenant, ajoutait-il en se radoucissant, si vos dispositions n'ont pas changé, vous allez prêter le serment. » Le récipiendaire s'agenouillait et plaçait une main à plat sur sa tête, signifiant ainsi qu'il la mettait aux pieds de l'Ordre et acceptait celui-ci comme autorité suprême. Il reconnaissait alors « devant Dieu tout-puissant et le respectable représentant de la Sérénissime Société dans laquelle il demandait à être admis, que tout homme a besoin de ses semblables ». Il s'engageait « à saisir avidement toute occasion d'être utile à l'humanité ». Il jurait « un silence éternel, une fidélité inviolable, une obéissance aveugle à tous les Supérieurs et à tous les commandements de l'Ordre ». Enfin il promettait de sacrifier ses intérêts à ceux de l'Ordre, « de mettre à son service sa fortune, son honneur et son sang [...] S'il m'arrivait jamais d'agir contre les règlements ou les intérêts de la Société Sérénissime avec préméditation, par passion ou par méchanceté, je me soumetts à tous les châtements et punitions que mes Supérieurs pourront m'infliger. Je renonce à toute restriction mentale et fais cette promesse suivant les intentions de la Société qui me demande de prêter ce serment. Que Dieu me soit en aide si j'ai parlé sincèrement ! »

Alors seulement le Minerval commençait-il à s'intégrer aux activités de l'Ordre, au sein des assemblées, qui on le sait se composaient de

deux catégories de membres : les Minervaux ordinaires et les Minervaux illuminés, ces derniers fournissant le président de l'assemblée, le censeur et le questeur. Les réunions avaient lieu une ou deux fois par mois, toujours sur ce modèle maçonnique très édulcoré et dépouillé de tout aspect authentiquement rituel et symbolique qui avait présidé à l'initiation. Insigne du grade et mot de passe étaient à peu près les seuls emprunts à la Franc-Maçonnerie. Après la sempiternelle lecture d'une « Ode à la Sagesse », œuvre d'un obscur rimailleur, Uz, et dédiée à la chouette de Minerve, la séance se résumait en un compte rendu des lectures de chaque Minerval, et le Président, pour sa part, lisait un chapitre d'un philosophe antique.

L'accession au grade de Minerval Illuminé se faisait non moins sobrement et là encore, le verbe remplaçait le rite... En d'autres termes, rien ne se pouvait accomplir chez les Illuminés sans cette phraséologie humaniste et moraliste à souhait, très « XVIII^e siècle ». On s'amusera seulement de ce que la question de l'ancienneté de l'Ordre fût abordée (non sans une évidente duplicité de la part de Weishaupt) par l'introducteur de l'impétrant qui, devant le Supérieur et l'Aréopage des Minervaux Illuminés, se faisait l'avocat du diable en formulant les doutes présumés du récipiendaire : « ...car le monde, disait-il, est aussi mauvais qu'autrefois, l'on n'entend parler nulle part de l'Ordre et de ses travaux et le mystère dont il s'enveloppe peut faire croire qu'il est de fondation récente. » A quoi le Supérieur répondait avec hauteur que l'Ordre n'avait pas promis de donner de preuves de son ancienneté, et que le candidat pouvait croire ce que bon lui semblait. Quant à lui, il se refusait à dissiper des doutes injurieux.

Les Minervaux Illuminés, en dehors des Assemblées Minervales ordinaires, se réunissaient une fois par mois en comité restreint — les Assemblées particulières. Les débats y portaient surtout sur l'évolution des « pupilles » confiés à leurs soins. Chaque Minerval Illuminé avait en effet à sa charge deux, trois ou quatre Minervaux ordinaires, qu'il devait former et instruire.

De fait, l'Ordre des Illuminés de Bavière se présente essentiellement comme une société d'enseignement supérieur ou, si l'on veut, une université libre, où selon la mode du temps on prisait particulièrement la culture classique. Sénèque et Épictète étaient lus et relus ; on se

gargarisait de belles sentences, de fortes maximes, et deux thèmes revenaient tel un leitmotiv : la perfection morale de l'homme et le bonheur de l'humanité. Encore une fois : quoi de subversif dans tout cela sinon l'exhortation au sens critique et au jugement personnel qui, *a contrario*, devait beaucoup aux jésuites d'Ingolstadt. Ils avaient, nous l'avons dit, profondément marqué Weishaupt, non certes par la qualité de leur enseignement mais par leurs méthodes, et la suppression de leur Ordre était censée les avoir rendus plus redoutables encore ! Mais pour en revenir aux Illuminés, ce n'était certainement pas l'égalitarisme utopique et l'irréalisable fraternité prêchés au sein de l'Ordre qui pouvaient troubler la paix sociale. Au reste, d'une façon générale, l'emphase de leur morale sociale n'avait d'égale que son manque total du sens des réalités. Mais Weishaupt ne semblait aucunement conscient des contradictions fondamentales qui minaient à la base son édifice : Dans un Ordre qui s'était donné pour tâche de lutter contre la superstition et de tout soumettre au contrôle de la raison, l'immense majorité des membres était victime d'une supercherie qui n'avait rien de pieux, et qui était destinée de surcroît à jouer sur le dérèglement des imaginations ! Weishaupt en traite d'ailleurs avec un cynisme non dissimulé : « Le plus grand de nos mystères, écrivait-il à Zwack, son lieutenant, doit être la création récente de l'Ordre ; moins nous aurons de gens qui la connaissent et mieux cela vaudra. [...] Il n'est pas un seul de nos gens à Eichstaedt qui le sache et ils donneraient leur tête à couper que notre Ordre est aussi vieux que Mathusalem. »

Pour comble de disgrâce, Weishaupt ne s'apercevait pas davantage que la perfection morale et la fraternité tant vantées trouvaient difficilement à s'épanouir au sein d'un Ordre qui avait fait de la délation et de l'espionnage — héritage, là encore, des jésuites — une règle de vie. « Dans le deuxième grade je fais de chacun l'espion de tous les autres », écrivait-il au même Zwack. Car il n'avait pas oublié qu'un des motifs qui l'avaient poussé à fonder son Ordre était justement la haine et la fascination mêlées que lui inspiraient ces jésuites d'Ingolstadt, et il se proposait de doter les grades supérieurs d'une doctrine athée qui ne pouvait s'avouer aux grades subalternes : autre source d'hypocrisie et de dissimulation... S'agissant, en prévision de la grande offensive antireligieuse, de se documenter aux meilleures

sources, on ne s'embarrassa pas davantage de scrupules pour voler des livres dans les bibliothèques monastiques. Les carmélites de Ravensberg et les couvents de Souabe en surent quelque chose ! Enfin, puisque l'on n'en était pas à une contradiction près, les prêches égalitaires furent vite oubliés lorsque l'Ordre se vit contraint — pour la « bonne cause » — de recruter riches et puissants (protection oblige) qu'on s'efforça de retenir en leur accordant dans l'Ordre tous les privilèges dont ils jouissaient dans la société « profane » : passe-droits et exemptions divers leur sont concédés par un Weishaupt empressé, voire servile. Ainsi les excellentes intentions affichées à l'origine n'avaient-elles pas tardé à engendrer des effets déplorables. Bel exemple du « paradoxe des conséquences » cher à Max Weber.

Aux difficultés financières (les membres se faisaient tirer l'oreille pour payer leurs cotisations) s'ajoutaient les inévitables discussions au sein de l'Ordre. Weishaupt, confiné dans sa petite cité d'Ingolstadt (Éleusis en code...) devait tout régenter par voie épistolaire, et les effectifs croissaient raisonnablement... Il se plaignait que Zwack, son second, ne le tînt pas suffisamment informé — trop occupé qu'il était par les « femelles » (*sic*). D'autre part, la colonie de Munich (Athènes) était animée d'un esprit d'indépendance qui ne laissait pas d'inquiéter Weishaupt, d'autant que le Système des grades supérieurs n'était nullement fixé et qu'à la base, plus d'un s'impatiait, réclamant davantage de « lumière ». Spartacus, qui avait fait miroiter monts et merveilles, se trouvait bien en peine de tirer un lapin blanc de son chapeau !

Preuve supplémentaire de l'inanité de la thèse du complot dûment prémédité, les « Aréopagites » n'étaient nullement d'accord sur le caractère de ces grades supérieurs qu'ils étaient si pressés d'élaborer. Les uns désiraient qu'on y enseignât la « vraie morale », d'autres qu'on s'occupât des arts et des sciences, il en était même qui souhaitaient que l'on rétablît le Christianisme primitif...

Weishaupt, pour sa part, voulait quelque chose qui pût enflammer les imaginations et cherchait de tout côté un modèle. L'Église et la Franc-Maçonnerie lui fournissaient des exemples mais il souhaitait pour l'Ordre un rituel original. Un exemplaire du *Zend Avesta* qui lui était tombé sous la main parut couronner sa quête : « Je pense,

écrivit-il à Zwack, à réchauffer l'ancien système des Guèbres et des Parsis. Vous verrez tout ce qu'il contient de grand et de sublime. Cela sera pour tous nos gens quelque chose de neuf et qui provoquera l'admiration. » Et il ajoutait : « L'allégorie dans laquelle je veux envelopper les Mystères et les grades supérieurs est le culte du feu, et j'emploierai les images dont se servait la philosophie de Zoroastre et des anciens Parsis, qui existe encore aujourd'hui dans l'Inde. L'Ordre dans les grades supérieurs s'appellera donc Culte du Feu, Ordre du feu, Ordre des Parsis. C'est quelque chose de splendide et qui dépassera tout ce qu'on peut imaginer. »

Outre les effets spectaculaires et les mises en scène qu'on en pouvait tirer, cette allégorie avait l'avantage de s'intégrer parfaitement à la « philosophie » de Spartacus : « Le but final de l'Ordre est que la lumière se fasse et nous sommes ceux qui combattent contre les ténèbres, voilà ce que signifie le Culte du Feu. » En attendant de pouvoir concilier en une majestueuse mais improbable synthèse les mystères d'Éleusis, la religion des Parsis et la lutte contre les jésuites, Weishaupt se livrait à de candides rêveries sur les expériences de physique amusante destinées à combler les aspirations mystériosophiques des Illuminés : « Je veux que le Temple du Feu soit électrisé dans tous les coins et recoins et à quelque endroit que les Initiandi puissent être placés. On a publié d'excellents livres sur cette matière et l'on peut y trouver la description des expériences les meilleures et les plus rares. » Mais bâtir de nouveaux mystères était au-dessus de ses forces et, en dépit de la masse de matériaux accumulés, son imagination, bientôt, lui refusa tout secours.

C'est alors qu'il songea derechef à la Franc-Maçonnerie, qui d'ailleurs faisait inévitablement concurrence à son Ordre. Il avait même eu quelque peine à dissuader certains Illuminés de passer dans l'autre camp. Croyant opportun de connaître de l'intérieur la société rivale, Weishaupt se fit donc initier à Munich en février 1777, à la Loge « la Prudence ». Une seule chose lui importait : savoir en quoi consistaient les hauts grades, et en tirer les applications que l'on devine. Mais c'est son bras droit, Zwack, qui eut le premier l'idée d'établir entre la Franc-Maçonnerie et les Illuminés, un lien organique qui permettrait, après constitution d'une Mère Loge, de fonder un

nouveau système maçonnique indépendant. Ce serait en somme, pour l'Ordre des Illuminés, une couverture en même temps qu'une pépinière.

C'est dans cette perspective que plusieurs Illuminés de Munich, pratiquant ce qu'on appellerait aujourd'hui l'« entrisme », se firent recevoir en 1779 dans la Loge « Théodore au Bon Conseil », qui venait de se constituer et où ils surent très vite se créer un parti. Une fois maîtres de la place, ils apportèrent aux règlements diverses modifications et firent un choix parmi grades et rituels. C'est à l'occasion de démarches « administratives » à Francfort, ayant pour objet de faire ériger « Théodore au Bon Conseil » en Loge provinciale pratiquement indépendante, que le baron de Knigge — auquel l'Ordre des Illuminés allait tant devoir — fut recruté.

Adolphe-François-Frédéric-Louis, baron de Knigge, était un gentilhomme fort représentatif de son époque : démocrate par conviction, écrivain par nécessité (l'abondance le disputait chez lui à la médiocrité), brillant mais sans profondeur, d'une aimable sensualité, il avait le cœur sensible comme il sied aux belles âmes. Jamais en effet les glandes lacrymales n'eurent autant d'usage, à ce qu'il semble, qu'en cette seconde moitié du XVIII^e siècle... Comme si l'on pleurait déjà la fin d'un monde. Le père de Knigge avait été un Maçon de haut grade, fort occupé de recherches alchimiques, et le jeune Adolphe, chassant de race, avait manifesté dès son plus jeune âge un goût prononcé pour les sociétés secrètes. Rien d'étonnant donc à ce qu'il se fût fait recevoir dans la Franc-Maçonnerie de Stricte Observance, où il reçut le nom d'*Eques a Cygno*. Sa confession, non dénuée d'humour et de lucidité et que nous tenons à reproduire *in extenso*, est exemplaire, à la fois de la nature de ses aspirations et de l'atmosphère qui régnait à l'époque dans la Haute Maçonnerie.

« J'étais sans occupations déterminées [...], dévoré du désir d'agir, altéré de sagesse. Les systèmes philosophiques ordinaires ne me satisfaisaient pas. J'étais à l'âge où l'on a vite fait d'échafauder et de jeter à bas toute une philosophie. J'étais aiguillonné par l'idée orgueilleuse de pouvoir m'occuper de choses plus importantes que celles dont se contente le vulgaire, de jouer un grand rôle parmi les Maçons et d'acquérir, par ce moyen, de l'influence, dans le monde

profane, où, en dehors d'un rayon de quelques lieues, j'étais un assez petit personnage. En religion, je flottais entre la foi et l'incrédulité ; la doctrine des différentes confessions ne pouvait me contenter, ni la religion rationnelle me tranquilliser ; j'étais tourmenté de doutes sur la vérité de quelques-uns des dogmes révélés, agité du désir d'une illumination plus complète et surnaturelle. Les grades suprêmes de la Stricte Observance la faisaient clairement pressentir ; il me semblait évident que tant d'adeptes sensés et d'esprit élevé ne pouvaient se contenter du but mesquin et insignifiant qui consistait à rétablir l'éclat extérieur d'un ancien Ordre de chevalerie [les Templiers] et que, s'ils s'occupaient de ces enfantillages, c'est qu'ils devaient dissimuler des objets plus élevés. D'anciens manuscrits me tombèrent sous la main, j'eus l'occasion de connaître les grades suprêmes et même des grades très rares d'autres branches de la Maçonnerie : tous s'occupaient de hautes sciences et de connaissances occultes. [...] Plein de désirs, je partais à la recherche des aventures. Pour peu que dans quelque maison la servante ou le valet ou tous les deux ensemble fussent tourmentés par un esprit malin, qu'ailleurs un moine rusé eût la réputation d'évoquer les âmes des morts et de faire sortir les ombres des tombeaux, ou que, dans quelque endroit retiré, un vieillard vécût à l'écart du monde, attirant autour de ses fourneaux des fous crédules, on était sûr de voir accourir le très respectable frère a Cygno. »

C'est dans ces dispositions d'esprit que Knigge, en 1780, rencontra l'émissaire des Illuminés, le marquis de Costanzo. Celui-ci, en vantant le sens du secret, et donc la puissance d'un Ordre suffisamment mystérieux pour que Knigge n'en eût jamais entendu parler, toucha la corde sensible. Le frère a Cygno sollicita son admission et reçut cette fois le nom de Philon. Il se fût aussi bien fait jésuite, comme il l'avoua lui-même (et la rumeur courut d'ailleurs qu'il était passé au Catholicisme...) si on lui avait parlé de l'Ordre de saint Ignace dans les mêmes termes dont usa Costanzo pour exalter l'Ordre des Illuminés. Dûment « remonté » par Weishaupt qui flairait la recrue intéressante et ouvrit à son imagination de prodigieuses perspectives, Knigge se révéla un excellent recruteur. Et pour cause ! De surenchère en surenchère, l'Ordre des Illuminés, auprès de braves gens dont la crédulité ne le cédait en rien à celle de Philon, était vite devenu une

société secrète onnipotente et omnisciente, suscitant des espoirs qui, on s'en doute, ne relevaient pas toujours de la spiritualité la plus épurée... mais pas davantage de l'inspiration satanique qu'on attribua plus tard aux Illuminés.

« Un forestier, raconte Knigge, voulait-il savoir quelle sorte d'arbre prospère le mieux dans tel ou tel terrain, il le demandait à l'Ordre ; un chimiste désirait-il connaître la meilleure espèce de phosphore, c'était l'Ordre qui devait fournir le renseignement. Beaucoup exigeaient qu'on les aidât à obtenir des places ou des distinctions honorifiques ; d'autres réclamaient des avances d'argent, des souscriptions à des livres pour lesquels l'Ordre ferait de la réclame ; d'autres des prêts leur permettant de purger les hypothèques dont leurs biens étaient grevés ; d'autres enfin voulaient que l'Ordre négociât pour eux des mariages ou des accommodements ou sollicitât en leur faveur les juges à propos de leurs procès. »

Écrasant fardeau pour le malheureux Philon, auquel les « Supérieurs Sérénissimes » (Weishaupt *dixit*) n'étaient nullement pressés de porter assistance ! Il fit face bravement pendant quelque temps, avant d'être définitivement submergé. Il enjoignit à Weishaupt de lui donner communication des grades supérieurs, faute de quoi il se retirerait. Ce fut au tour de Spartacus d'être mis au pied du mur. En désespoir de cause, il avoua à Knigge « l'innocente supercherie » dont il avait usé à son égard, et que l'Ordre, à strictement parler, n'existait encore que dans son imagination... En contrepartie, il s'offrait à se mettre sous ses ordres. Knigge, mystificateur mystifié, avait trop souvent usé de cartes biseautées pour s'offusquer beaucoup que son associé pratiquât de même... Il pardonna d'autant plus facilement que, bien que ses plus respectables aspirations « mystiques » fussent une fois encore déçues, il trouvait là l'occasion tant rêvée de se servir des Illuminés pour jouer, dans la Franc-Maçonnerie, son propre jeu.

Précisons dès l'abord que ce « jeu », s'il devait beaucoup aux ambitions personnelles de Knigge, n'était pas plus « intrinsèquement pervers » que celui de ses confrères en Illuminisme. Il l'était même nettement moins, selon les critères de l'orthodoxie catholique, puisque, si le baron comprenait l'« anticléricalisme primaire » des Illuminés, qui réagissaient ainsi contre l'atmosphère irrespirable que

faisait régner, dans la très catholique Bavière, un clergé omnipotent, il en mesurait aussi le caractère « local ». Il avait au reste le plus grand respect pour les choses saintes, s'indignait des pamphlets des philosophes français et ne supportait pas les satires de Voltaire : « J'ai toujours méprisé ce vil flatteur des grands, ce frivole persifleur qui abusait de ses talents pour jeter le ridicule sur les objets qu'il n'avait ni la force, ni le courage d'approfondir. » L'intolérance lui était aussi odieuse « chez un déiste que chez les prêtres ». Au demeurant, il ne croyait pas, au contraire de ses confrères, aux complots jésuitiques... Et le plus gênant pour les tenants de l'inspiration « satanique » des Illuminés de Bavière, c'est qu'il convertit les Aréopagites à son libéralisme et à sa modération, consacrant ainsi la défaite de Weishaupt.

Fort de ce succès, de la confiance des Aréopagites et de sa science maçonnique, Knigge révisa les rituels, en empruntant beaucoup à la Franc-Maçonnerie. Tout Illuminé de la deuxième classe était tenu d'entrer dans une Loge maçonnique soumise à la direction de l'Ordre ou dans laquelle il exerçait une influence prépondérante. C'était là un passage obligé, qui se limitait du reste aux trois grades symboliques de la Maçonnerie bleue, et aux grades de Novice Écossais et de Chevalier Écossais. Si l'Illuminé avait donné satisfaction dans les grades maçonniques, il pouvait être admis dans la troisième classe, et en l'occurrence au premier grade des Petits Mystères, celui de Prêtre (!). Il s'y occuperait exclusivement des sciences et des arts. Le deuxième grade, celui de Régent, était réservé à un très petit nombre d'« élus », qui fournissaient les hauts fonctionnaires de l'Ordre, détenaient le pouvoir exécutif et faisaient contrepoids à l'autorité despotique des Aréopagites et du Général. Quant aux Grands Mystères, il ne virent jamais le jour...

Les enseignements dispensés se révélaient là encore d'une grande duplicité : au Chevalier Écossais très « maçonnisant » on donnait de quoi satisfaire sa soif de mystère, par des allusions appuyées à ces fameux « Supérieurs Inconnus » qui occupèrent tant la Haute Maçonnerie du XVIII^e siècle. Pour le reste, la doctrine secrète divulguée rappelait celle d'autres Systèmes, tel celui des Réaux Croix de Martinès de Pasqually : l'homme, à l'origine roi de la Création, image

de la Divinité, avait chu dans la matière (c'était la « prévarication » de Martinès). La tâche qui lui était dès lors assignée était la reconquête de ses facultés et de sa dignité première. Le tout étant épicé par l'habituel salmigondis où se mêlent Gnostiques, Manichéens et Chrétiens primitifs sous les yeux éblouis du naïf Chevalier Écossais.

Mais pour ceux qui ne se satisfaisaient pas de ces hochets — du moins Weishaupt les jugeait-il ainsi — et qui accédaient aux Petits Mystères, le décor changeait ! L'homme primitif doué de tous les pouvoirs devenait un « bon sauvage » selon Jean-Jacques, dont les facultés intellectuelles n'étaient pas assez développées pour qu'il pût être la proie de funestes passions. Le surhomme immortel de l'Âge d'Or était ignominieusement ravalé au rang de brute bienheureuse, jouissant il est vrai de la liberté et de l'égalité... Ses malheurs, comme il convient, étaient nés avec la propriété privée et la vie commune, amenant la création de l'État et l'invention de la religion par « les plus rusés », qui « se firent passer pour des êtres surnaturels et des envoyés de Dieu, afin de donner de l'autorité à leurs ordres et de diriger leurs dupes suivant leur bon plaisir et leurs intérêts, et c'est ainsi que la théocratie fut introduite parmi les hommes ». (On appréciera d'autant mieux cet historique que son auteur se réclamait auprès de ses... dupes, de « Supérieurs Inconnus » purement imaginaires, et prétendait que son Ordre remontait au Déluge.) Enfin, faisant fi de la « réintégration » dans la Source Première qui était assignée au Chevalier Écossais, il fallait ici aller de l'avant. L'égalité et la liberté elles-mêmes ne devaient point être recherchées dans un retour au passé, mais s'obtenir par l'accession de l'humanité à l'âge adulte. Comme bien l'on pense, cette émancipation — les lumières répandues à profusion rendant inutiles princes et États — devait avoir lieu grâce à la morale et aux sociétés secrètes, celles-ci véhiculant celle-là. Au bout du chemin : le Millenium, c'est-à-dire le règne éternel de la Vérité et de la Liberté. Tel était l'enseignement du Christ, bien compris.

La doctrine prétendument subversive des Illuminés de Bavière, censée porter le fer et le feu en Europe, n'était que le très fidèle produit d'un courant de pensée largement répandu dans les sphères « intellectuelles » et qui revêtait en Allemagne — où l'on distinguait soigneusement, à l'image de Kant, la théorie de la pratique — un

caractère particulièrement anodin. Au reste, les Illuminés étaient convaincus que les changements espérés seraient le fruit, non d'une révolution violente, mais d'une très lente évolution des mœurs. Bref, si l'on excepte l'insincérité et la duplicité de leurs chefs, ils ne méritaient certainement pas les reproches qu'on leur fit, pas plus d'ailleurs que cette Franc-Maçonnerie qui ne cessait d'occuper leurs pensées.

Le célèbre Convent de Wilhelmsbad, réuni le 16 juillet 1782 pour faire le point sur les destinées du Système maçonnique de la Stricte Observance — qui se réclamait expressément de la filiation templière — constitua une étape décisive. Dans une lettre à Zwack, Weishaupt, sans doute renseigné par Knigge, résumait ainsi la situation : « Les partis en présence sont : 1. Le duc Ferdinand [de Brunswick] qui fera toutes les concessions pourvu qu'il reste le chef ; 2. le prince Charles de Hesse² qui a reçu d'un certain M. Haugwitz un misérable système religieux ; 3. un Français, Willermoz, qui voudrait faire triompher en Allemagne son nouveau Système, érigé à Lyon ; 4. un député italien qui dit toujours oui ; 5. quelques fous hermétiques [*sic*] ; 6. un espion des Rose-Croix ; 7. une petite troupe de gens sensés qui ne veulent plus que les deux princes les mènent par le bout du nez. »

Parmi ces derniers se trouvait Dittfurth, rationaliste partisan d'en finir avec la légende templière et qui, tout en restant dans la Stricte Observance (sous le *nomen mysticum* d'*Eques ab Orno*) avait adhéré à l'Ordre des Illuminés (sous celui de Minos). Au Convent, il était chargé de jouer les « rabatteurs » pour Knigge. Mais fidèle à la tactique du double jeu qui avait si bien réussi aux Illuminés, ce dernier ne se contentait pas du « gibier » rationaliste, il visait plus haut et, se gardant bien d'approuver les fortes déclarations du « brave Minos », présentait aux amateurs la face mystérieuse de l'Ordre. C'est ainsi qu'il réussit — et ce n'était pas un médiocre exploit ! — à recruter Charles de Hesse, qui allait devenir Aaron en Illuminisme. Toutefois, les manœuvres de l'Ordre avaient été éventées par les « mystiques », qui firent circuler au Convent une prétendue formule de serment en usage chez les Illuminés et qui, l'on s'en doute, donnait de ces derniers la

2. Friand de mystères en tout genre, il avait hébergé en son château de Gottorp le comte de Saint-Germain.

plus fâcheuse idée ! Cette contre-offensive porta ses fruits (empoisonnés...) puisqu'un Lyonnais, le colonel de Virieux, repartit de Wilhelmsbad convaincu « qu'il se tramait une conspiration si bien ourdie et si profonde qu'il serait bien difficile à la Religion et aux Gouvernements de ne pas succomber ». Le célèbre abbé Barruel devait bien sûr faire son profit de cette déclaration dans ses non moins célèbres *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*. Naissance d'un mythe... Il faut d'ailleurs préciser que les fantasmes n'étaient pas propres à un seul camp puisque Bode, finalement recruté par Knigge, avait longtemps craint que les « Supérieurs Sérénissimes » des Illuminés ne fussent autres que les jésuites !

Toutefois, si le Convent de Wilhelmsbad marqua pratiquement la fin de la Stricte Observance, la tentative d'enrôlement en masse présidée par Knigge et Dittfurth échoua tout autant, bien que la Loge « Théodore au Bon Conseil » se fût constituée en Loge-Mère indépendante. Mais les effectifs de l'Ordre ne s'en enrichirent pas moins de personnalités de premier plan, tels les ducs de Saxe-Weimar et de Saxe-Gotha avec leurs familiers, le duc Ferdinand de Brunswick et surtout Goethe (Abaris en Illuminisme), qui au demeurant ne semble pas avoir déployé un zèle excessif au sein de l'Ordre...

En 1784, celui-ci comptait environ 2 500 membres. Mais la Roche Tarpéienne est proche du Capitole ! Les Rose-Croix — nous voulons dire les Maçons qui se réclamaient de la tradition rosicrucienne — farouches défenseurs du trône et de l'autel, déclarèrent la guerre aux Illuminés. Pour comble de disgrâce, Weishaupt et Knigge se brouillèrent. Le premier, qui avait imprudemment délégué ses pouvoirs, n'entendait pas rester un monarque constitutionnel. Quant à Philon, il avait beau jeu de rétorquer que l'Ordre lui devait tout. S'ajoutait au conflit de caractères un conflit d'idées, au reste latent : l'anticléricalisme obtus de Weishaupt lassait Knigge, et les complaisances de ce dernier à l'égard de la Stricte Observance et des Systèmes à tendances ésotériques n'étaient pas moins insupportables à Spartacus. Knigge, finalement, fut contraint de démissionner, mais Weishaupt n'allait pas savourer longtemps son triomphe.

L'Ordre fut, dans un premier temps, victime de lui-même, de l'imprudence de ses membres qui, l'esprit et l'imagination échauffés

par les utopies dont ils se nourrissaient et les pharamineuses promesses qu'on leur faisait, étaient bien incapables de tenir leur langue et, imbus du rôle auquel ils se croyaient destinés, se répandaient auprès des profanes en bravades niaises et absurdes vantardises. (On peut juger par là combien est fantaisiste l'assertion de M. Henry Coston³, selon laquelle les Illuminés devaient prêter « le serment d'obéissance absolue et de discrétion totale sous peine de mort »...) A ces bavardages intempestifs s'ajoutaient les petites intrigues des chefs, au sein de l'Instruction publique et de l'Enseignement religieux, où ils s'étaient acquis de solides positions. Enfin, les Maçons des autres Systèmes étaient fort jaloux des quelques succès des Illuminés.

Les premières attaques publiques contre ces derniers furent très naturellement l'œuvre des jésuites. Mais le coup de grâce ne vint pas de l'extérieur ; ce sont des membres de l'Ordre qui le portèrent ! En octobre 1783, quelques Illuminés aux ambitions déçues envoyèrent à la duchesse douairière Marie-Anne de Bavière un factum dépeignant leurs confrères comme de dangereux conspirateurs qui, crime suprême, travaillaient, non pas pour le roi de Prusse, en bons patriotes, mais pour... l'empereur d'Autriche. Toutefois, la cour de Prusse, alertée par la duchesse, ne s'émut guère des révélations qui épouvantaient cette dernière, et on lui fit poliment comprendre qu'il n'était pas question que Berlin s'intéressât à de telles « niaiseries ». Marie-Anne de Bavière se tourna donc en désespoir de cause vers son cousin l'Électeur Charles-Théodore, faible et indolent, qui négligeait quelque peu le gouvernement de la Bavière et, pour comble d'ironie, avait appartenu pendant 25 ans à la Franc-Maçonnerie (sans y rien trouver d'effrayant...) avant que son confesseur ne réussisse à l'en éloigner. La duchesse dut persuader Son Altesse Électorale qu'on en voulait à sa vie, pour dissiper son insouciance. Un Édit d'interdiction fut lancé en juin 1784, qui d'ailleurs visait *in globo* les sociétés secrètes, sans nommer expressément l'Ordre des Illuminés. Celui-ci décida de se soumettre et d'interrompre ses travaux en attendant des jours meilleurs.

3. Cf. *La Conjuración des Illuminés*, Paris, 1979.

Mais une floraison de pamphlets anonymes, émanant soit d'ex-Illuminés, soit de Maçons rivaux ayant recueilli des « confidences », mit de l'huile sur le feu. Enfin, la duchesse revint une nouvelle fois à la charge, et Charles-Théodore publia un Édît ne laissant aux Illuminés — qui avaient tenté de survivre par l'intermédiaire d'innocentes « sociétés de lecture » — aucune échappatoire. Ils comprirent que tout était perdu et brûlèrent leurs archives, pensant préserver ainsi les deux secrets que la postérité devait ignorer : l'extrême jeunesse de l'Ordre et le nom de son fondateur... Celui-ci n'avait d'ailleurs pas attendu le deuxième Édît et, laissant sans argent ses enfants et sa femme en couches, avait bravement passé la frontière pour se réfugier à Ratisbonne. Singulier comportement de la part d'un homme qui, récemment encore, se déclarait prêt à marcher au martyre !

Survint alors un épisode qui fit beaucoup pour la propagation du mythe des Illuminés et conforta les antimaçons dans leur obsession du complot satanique. Le soir du 10 juillet 1785, l'abbé Jacob Lang, qui passait quelques jours auprès de Weishaupt à Ratisbonne, fut frappé par la foudre aux côtés de Spartacus, durant une promenade. On transporta son corps dans la chapelle de Saint-Emmeran et l'on découvrit cousus dans ses vêtements quelques papiers, dont une instruction semblant attester que l'Ordre des Illuminés existait encore, et qu'un bénédictin s'empressa de transmettre au Conseiller de gouvernement de la Haute-Bavière. Le document suspect était ainsi libellé : « Visitez pendant votre voyage autant de Loges que possible. Notez soigneusement les points suivants : 1) le nom de la Loge et celui de la ville où elle se trouve ; 2) le nom du Maître en Chaire, des deux Surveillants et des membres influents ; 3) le Système auquel elle appartient ; 4) depuis combien de temps elle travaille ; 5) la façon dont elle est dirigée ; 6) quels grades elle confère au-dessus des grades symboliques ; 7) si elle connaît le Système Illuminé ; 8) quelle idée elle s'en fait ; 9) ce qu'on y dit des poursuites contre les Francs-Maçons en Bavière et qui on en rend responsable ; 10) ce qu'on dit des L. et J. [Loyolistes et Jésuites]. Ne pas révéler votre qualité d'Illuminé pour pouvoir étudier plus commodément les opinions des gens. »

Cette découverte où les dévots virent l'intervention de la

Providence⁴, relança les poursuites. Le tout au milieu d'un concert discordant de pamphlets assez réjouissants, le plus pittoresque dans son genre étant sans doute *le Système de la République Cosmopolite dévoilé*, qui soutenait que les Illuminés étaient des émissaires des jésuites et que la Franc-Maçonnerie, inoffensive en elle-même, avait été subvertie par... Rome, qui, en minant les vieilles monarchies, préparait la domination universelle du Pape. La diffusion des « Lumières », dans cette logique, en ruinant l'autorité de la Bible qui enseignait le respect dû aux souverains, participait de ce complot papiste !

Une perquisition chez Zwack, l'ex-bras droit de Weishaupt, procura aux autorités des documents qui ne celaient rien des origines de l'Ordre et qui — dans la grande tradition de l'emphase et de la hâblerie illuministes — étaient propres à conforter les plus folles inquiétudes. (M. Henry Coston, qui les a publiés⁵, s'en effraie toujours...)

D'une façon générale, si la répression contre les Illuminés n'eut rien de barbare (courtes arrestations, révocations, bannissements), elle s'accompagna, dans la forme, du plus parfait dédain pour la légalité. Le gouvernement bavaois pouvait-il est vrai arguer qu'il s'agissait là d'un procès politique, et que les complots contre la Sûreté de l'État relèvent à l'ordinaire d'une juridiction d'exception ; mais encore eût-il fallu poursuivre tous les « coupables ». Or, les protections jouèrent à plein, avec leur cortège de criantes inégalités.

Mais ce qui contribua le plus à rendre les Illuminés — *a contrario* — sympathiques à l'opinion publique, fut l'acharnement obtus de l'Électeur qui, brave homme au fond, était victime de la peur obsessionnelle qu'on en voulût à sa vie. Comme il était d'esprit étroit et fort crédule, il accepta sans sourciller les pires absurdités et la lutte contre le complot des « révolutionnaires et des régicides » devint sa grande affaire. Enfin, le parti des dévots fanatiques et des ex-jésuites, par sa hargne et son empressement à exploiter les phobies et les manies de Théodore, acheva de rendre impopulaires les poursuites contre les

4. Un prédicateur s'exclama : « Tous les Francs-Maçons sont des coquins, et tous les coquins sont Francs-Maçons. Le tonnerre a révélé cette abomination. »

5. *La Conjuration des Illuminés*.

Illuminés⁶. L'Électeur, en dépit des conseils qu'on lui prodigua, se ridiculisa en inondant les cours d'Europe des exemplaires des documents saisis, dont on s'épouvanta fort peu.

Ainsi la sottise et l'acharnement de leurs ennemis finirent par valoir la palme du martyr aux Illuminés, dont les chefs s'étaient pourtant révélés dépourvus de caractère et qui se singularisaient surtout par l'idéal chimérique qu'ils se flattaient d'incarner. Comme le dit plaisamment René Le Forestier, « ils furent considérés comme les champions des « Lumières » en Bavière, bien que leur torche fumeuse répandît peu de clarté. » Et nous ne pouvons qu'abonder dans son sens lorsqu'il ajoute que « la sévérité du gouvernement bavarois leur a, en fin de compte, rendu service. S'il les avait laissés tranquillement [...] écrire des dissertations sur l'utilité des sociétés secrètes, s'édifier mutuellement en lisant avec dévotion Sénèque et Helvétius, prononcer à huis-clos des discours enflammés contre le despotisme des princes et des prêtres, ils auraient encore placé dans quelques presbytères des curés « philosophes », formé quelques précepteurs ou professeurs « éclairés » ; puis leur Système serait mort de consommation par les querelles des chefs et la lassitude des subordonnés et leur Société se serait éteinte obscurément. Le gouvernement bavarois a rendu à l'Ordre des Illuminés le service de le faire mourir en beauté, de lui donner une notoriété qu'il ne méritait pas. Il a avancé sa fin de quelques années peut-être, mais il l'a fait bénéficier de l'intérêt qui s'attache toujours aux victimes de la persécution, même quand celle-ci est anodine et celles-là sans grandeur intellectuelle ou morale. »

En dehors de la Bavière, les « colonies » illuminées, à qui énergie et persévérance semblaient faire cruellement défaut, disparurent les unes après les autres. (Seul ou presque, à Gotha, Bode tenta de ranimer la flamme.) A partir de 1790, il n'était plus question nulle part de l'Ordre des Illuminés. La vie, pour chacun, reprit son cours. Bon nombre retombèrent dans l'obscurité, évoquant avec nostalgie les souvenirs d'autrefois. Zwack fit une belle carrière et mourut le 7 novembre 1843 à Mannheim, conseiller intime en exercice du roi de Bavière et

6. Détail amusant, l'un des chefs les plus actifs de cette campagne ultracléricale était le Père Franck, qui présidait une Loge de Rose-Croix à Munich...

conseiller d'État en service extraordinaire. Knigge, toujours en proie à des soucis financiers, avait repris le fil de ses œuvres complètes, auxquelles il ajouta des sermons pour quelques temples protestants et, comme il fréquentait assidûment l'église des dominicains d'Heidelberg, il alla même jusqu'à composer une messe, prouvant par là la diversité de ses talents... Il mourut à Brême le 6 mai 1796. Quant à Weishaupt, réfugié finalement à Gotha, il survécut 44 ans à la ruine de son Ordre, tel un roi déchu, rongé d'amertume bien qu'il eût évolué vers un spiritualisme de coloration quétiste. Le duc Ernest de Saxe-Gotha lui avait accordé une modeste pension et sa femme la duchesse Charlotte-Amélie, bas-bleu entiché des grands révolutionnaires français, témoignait au ci-devant Spartacus une sympathie impuissante à réchauffer le cœur du vieux pédagogue qui, comme son ex-persécuteur l'Électeur de Bavière, donnait insensiblement dans la manie et s'imaginait entouré d'ennemis attachés à sa perte.

Pourtant, le gouvernement bavarois se laissa toucher par ses requêtes, le nouvel Électeur Max-Joseph finança les études de ses fils et il fut lui-même nommé membre étranger de l'Académie des Sciences. Mais sa grande préoccupation fut jusqu'à sa mort, le 18 novembre 1830, de « sauver son honneur ». Il se consacra à cette tâche avec un entêtement sénile, produisant des traités de philosophie parfaitement illisibles, censés justifier aux yeux de la postérité ses théories et son action. Jusqu'au bout il fut fidèle à sa vocation de pédagogue, longtemps confiné dans une petite ville universitaire, privé de contacts humains autres que ceux qu'il entretenait avec ses collègues et ses étudiants, et qui incarna jusqu'à la caricature le type du doctrinaire pédant et autoritaire, du cuistre coupé des réalités de l'existence et ne rêvant la société que comme un immense collège dont le maître d'école serait roi. Mais à l'inspirateur ardent d'un complot satanique, il ne faut certes plus songer ⁷ !

7. Weishaupt, en outre, par l'idée qu'il se faisait de la société secrète, s'était parfaitement conformé à l'esprit du temps, et bien des systèmes semblables au sien l'avaient précédé, sur le papier ou *in re*. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer le mémoire de Leibnitz traçant le plan d'une société secrète de savants calquée sur l'Ordre des Jésuites et se proposant de gouverner le monde, et surtout cette singulière société révélée par la *Relation Apologique de l'Ordre des Francs-Maçons* (1738) et qui,

Et pourtant, tel un spectre auquel l'imagination populaire et la misère des temps prêtèrent des contours et des dimensions menaçants, un mythe allait naître, qui, nous l'avons vu, est aujourd'hui encore vivace...

nonobstant le titre, n'avait rien de maçonnique, *stricto sensu*. Ses membres se réunissaient sous le patronage de Minerve pour lire les auteurs anciens (Anacréon, Catulle, Térence, Perse, Juvénal, Ovide, Virgile). Ils traitaient de questions proposées par le président, ou bien l'un d'eux faisait une conférence. Les procès-verbaux étaient soigneusement conservés « de sorte que chaque recueil de ces procès-verbaux contenait une foule de différentes questions, avec les raisons pour ou contre et la solution de beaucoup de points difficiles dans toutes les sciences, arts et expériences que l'on peut faire sur toute sorte de sujets. Les savants aussi bien que les artistes pouvaient y trouver un secours et des renseignements qu'ils ne pourraient trouver nulle part ailleurs au monde. » Enfin, une association secrète issue de la Stricte Observance, l'Observance de Draskovich, fondée en 1772 en Croatie et qui s'implanta en Hongrie, en Transylvanie, et dans les Confins Militaires, offre, sur le plan des doctrines et de l'organisation, d'étonnantes similitudes avec l'Ordre des Illuminés, bien qu'il n'y ait eu aucune relation entre les deux sociétés. (Cf. Abafi, *Geschichte der Freimaurerei in Oesterreich-Ungarn*, 1899.)

IX

Naissance d'un mythe, ou la Révolution expliquée

Des écrivains affirmèrent (et leurs lecteurs les crurent) que l'Ordre des Illuminés n'était pas mort, qu'il s'était reformé dans l'ombre, incomparablement plus puissant, plus redoutable. Les esprits faibles s'en mêlèrent, le parti clérical également, qui n'avait que trop intérêt à entretenir de semblables rumeurs. Des histoires édifiantes, dignes des complaintes des rues... et de Léo Taxil, virent le jour. Telle celle du jeune homme qui après s'être fait recevoir dans l'Ordre, épousait clandestinement la servante de ses parents au cours d'une cérémonie sacrilège célébrée par les Illuminés. On y remettait aux nouveaux époux la recette de l'Aqua Tofana — le fameux « poison des Francs-Maçons » — ainsi que des dragées aphrodisiaques et abortives. Et il fallait qu'un pédagogue sévère (qui n'était pas Weishaupt !) alerté par le père désespéré, emmenât le jeune dévoyé en un lieu retiré pour dompter sa sensualité animale...

Mais en dépit du matérialisme et du rationalisme que l'on reprochait aux Illuminés, il fallait que le Diable affirmât sa présence. Par un insigne paradoxe, ce n'est pas un « clérical » mais un protégé de Voltaire et ami de Mirabeau, le marquis de Luchet, qui se chargea de « sataniser » la légende des Illuminés, en publiant en 1788, à Berlin, une brochure anonyme écrite en français et intitulée *Essai sur la secte des Illuminés*¹. Le marquis, sur la recommandation du philosophe,

1. Il existe une reproduction de l'édition de Paris de 1789, que l'on doit à Les Rouyat éditeur, Ventabren, 1974.

avait été nommé quelques années auparavant bibliothécaire et directeur du théâtre de la Cour par le Landgrave de Hesse-Cassel, puis était passé au service du prince Henri de Prusse, deuxième frère de Frédéric II. Inquiet de l'influence des Rose-Croix berlinois sur le prince, il voulut, en bon « ami des Lumières », dénoncer les dangers que faisaient courir à la raison les thaumaturges, mystiques et autres alchimistes. Mais, fort mal renseigné, il embrouilla tout en confondant Rose-Croix et Illuminés et en attribuant à Bode, le rationaliste ombrageux que nous avons rencontré à Wilhelmsbad, un pontificat mystique ! Évoquant le rôle rétrograde des Illuminés, Luchet s'affligeait de voir « pâlir le flambeau de la philosophie devant les torches du fanatisme » ! Il faut avouer qu'en matière de légendes propres à susciter le susdit fanatisme, le marquis s'y entendait. Et il savait aussi pallier les carences de son information par une imagination débridée. Nous étions prévenus dès l'abord : « Les tableaux sont effrayants, les principes sont pervers, les conséquences sont terribles, et c'est pourquoi nous avons écrit. S'il est dangereux de parler, il serait perfide de se taire. » Le lecteur ami de la Raison n'allait pas être déçu, et nous nous en voudrions, pour notre part, de ne pas reproduire *in extenso*, et en respectant l'orthographe d'époque, la cérémonie de réception d'un nouvel Illuminé (on pourra la comparer avec l'*authentique*, rapportée plus haut), qui dépasse en horreur les romans « gothiques » les plus échevelés chers à Ann Radcliffe :

« Si le Récipiendaire mal instruit, accepte, sur la foi de celui qui le prépare à l'initiation, il est conduit au travers d'un sentier ténébreux dans une salle immense, dont la voûte, le parquet et les murs sont couverts d'un drap noir, parsemé de flammes rouges et de couleuvres menaçantes. Trois lampes sépulcrales jettent de temps en temps une mourante lueur, et laissent à peine distinguer, dans cette lugubre enceinte, les débris des morts soutenus par des crêpes funèbres ; un monceau de squelettes forme, dans le milieu, une espèce d'autel ; à côté s'élèvent des livres, les uns renferment des menaces contre les parjures, les autres l'histoire funeste des vengeances de l'esprit invisible et des invocations infernales, qu'on prononce longtemps en vain.

Huit heures s'écoulent ; alors des Fantômes traînant des voiles

mortuaires traversent lentement la salle et s'abyment dans des souterrains, sans qu'on entende le bruit des trappes ou celui de leur chute. On ne s'en aperçoit que par l'odeur fétide qu'ils exhalent.

Ainsi l'Initié demeure vingt-quatre heures dans ce ténébreux asile, au milieu d'un silence glaçant. Un jeûne sévère a déjà affaibli sa pensée. Des liqueurs préparées ont déjà commencé par fatiguer et finissent par exténuer ses sens. A ses pieds sont placées trois coupes, remplies d'une boisson verdâtre. Le besoin les approche des lèvres, et la crainte involontaire les en repousse.

Enfin, paraissent deux hommes qu'on prend pour des Ministres de la Mort. Ils ceignent le front pâle du Récipiendaire avec un ruban aurore, teint de sang, et chargé de caractères argentés, entremêlés de la figure de Notre-Dame de Lorette. Il reçoit un crucifix de cuivre de la longueur de deux pouces, (observez que ce sont des Luthériens et des Réformés qui font usage de ces images et reliques si sévèrement prosrites dans leur culte). On suspend à leur col des espèces d'amulettes, revêtues d'un drap violet. Il est dépouillé de ses habits, que deux Frères Servants déposent sur un bûcher, élevé à l'autre extrémité de la salle. On trace sur son corps nu des croix avec du sang ; et un esprit vêtu en blanc lui vient lier les testicules avec un cordon rose et ponceau. Dans cet état de souffrance et d'humiliation, il voit s'approcher de lui à grands pas cinq fantômes armés d'un glaive, couverts de draps dégoûtans de sang. Leur visage est voilé ; ils étendent un tapis sur le plancher, s'y agenouillent, prient Dieu, et y demeurent les mains étendues en croix sur la poitrine, et puis prosternés la face contre terre dans un profond silence. Une heure se passe dans cette pénible attitude. Après cette fatigante épreuve, des accens plaintifs se font entendre ; le bûcher s'allume, mais ne jette qu'une lueur pâle ; les vêtemens y sont consumés ; une figure colossale et presque transparente sort du sein même du bûcher. A son aspect, les cinq hommes prosternés entrent dans des convulsions insupportables à voir ; images trop fidelles de ces luttes écumantes où un mortel aux prises avec un mal subit, finit par en être terrassé.

Alors une voix tremblante perce la voûte, et articule la formule des exécrables sermens qu'il faut prononcer : ma plume hésite, et je me crois presque coupable de les retracer.

« Au nom du Fils crucifié, jurez de briser les liens charnels qui vous attachent encore à Père, Mère, Frères, Sœurs, Époux, Parents, Amis, Maîtresses, Rois, Chefs, Bienfaiteurs, et tout Etre quelconque à qui vous aurez promis, foi, obéissance, gratitude ou service.

« Nommez le lieu qui vous vit naître, pour exister dans une autre sphère, où vous n'arriverez qu'après avoir abjuré ce globe empesté, vil rebut des Cieux.

« De ce moment vous êtes affranchi du prétendu serment fait à la Patrie et aux Lois ; jurez de révéler au nouveau Chef que vous reconnaissez, ce que vous aurez vu ou fait, pris, lu ou entendu, appris ou deviné, et même de rechercher, épier ce qui ne s'offrirait pas à vos yeux.

« Honorez et respectez l'Aqua Toffana, comme un moyen sûr, prompt et nécessaire de purger le globe par la mort ou par l'hébétation de ceux qui cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher de nos mains.

« Fuyez l'Espagne, fuyez Naples, fuyez toute terre maudite. Fuyez enfin la tentation de révéler ce que vous entendez ; car le tonnerre n'est pas plus prompt que le couteau qui vous atteindra en quelque lieu que vous soyez.

« Vivez au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Si le patient se soumet à prononcer devant lui les mêmes paroles, on place exactement un candélabre garni de sept cierges noirs ; à ses pieds est un vase plein de sang humain, où on lave son corps ; il en boit la moitié d'un verre, et il prononce les paroles fatales. On lui délie ensuite les testicules. Une sueur froide découle de ses joues livides. A peine il se soutient sur ses jambes défaillantes. Les Frères se prosternent ; et lui tremblant, déchiré de remords, jeté dans une espèce de délire, attend sa destinée. Tels sans doute sont les scélérats revenant du meurtre ; tel Oreste retirant le couteau des entrailles de sa mère.

Aussitôt que la cérémonie est finie, le Récipiendaire est jeté dans un bain, au sortir duquel on lui sert un repas composé de racines. »

Cette très horrible cérémonie reparut en 1790, sans indication de provenance, dans le pamphlet pimenté d'érotisme (et anticipant ainsi les recettes taxiliennes...) de Jacques Le Sueur (*les Masques arrachés*), également en 1802 dans *l'Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de*

Suède, d'Arnaud de Montor, et encore en 1819 dans *les Sociétés Secrètes en Allemagne et en d'autres contrées*, de Lombard de Langres.

Les excès de la Révolution française — qui dans un premier temps avait suscité l'enthousiasme de la bourgeoisie allemande — contribuèrent, en frappant les esprits, à accréditer la légende de l'Illuminisme satanique. (Et peu importait que ce Satanisme-là eût été « papiste » à l'origine. Les défenseurs du trône et de l'autel qui stigmatisèrent les Illuminés se souciaient peu — s'ils le savaient — que les premiers accusateurs de l'Ordre, dont ils reprenaient à leur compte les délires imaginatifs, eussent vu en lui un instrument du fanatisme clérical !) Nombre d'humanistes se prirent à douter de l'humanité et à renier leur cosmopolitisme. Un polémiste français, l'abbé Lefranc, résume assez bien la situation dans *le Voile levé* : « L'Europe est étonnée du changement qui s'est opéré dans nos mœurs. Autrefois on ne reprochait à un Français que sa gaieté, sa légèreté, sa frivolité, aujourd'hui qu'il est devenu cruel, barbare, sanguinaire, on l'a en horreur et on le craint comme on ferait d'une bête féroce. »

Cette brutale désillusion, cette stupeur, encouragèrent les spéculations : comment les Français si policés, de mœurs si douces, si attachés à leurs principes avaient-ils pu se muer en un peuple de sauvages altérés de sang ? Et comment certains Allemands (leur loyalisme et leur crainte de Dieu n'étaient-ils pas traditionnels ?) pouvaient-ils pactiser avec les Jacobins qui menaçaient d'envahir leur pays ? Il fallait qu'il y eût là-dessous quelque diabolique tour de passe-passe, ou plutôt une ténébreuse conspiration ourdie de longue date et qui, telle une galerie souterraine, avait miné invisiblement la société. C'est ainsi qu'en 1790 le *Journal politique de Hambourg* avait publié une « Dénonciation à toutes les puissances d'un plan de conspiration », qui affirmait l'existence à Paris d'une société secrète comportant de 600 à 666 membres (nombre éminemment « antéchristique ») qui se proposait d'exporter à l'étranger l'anarchie et la terreur. Comme toujours, les vantardises de certains révolutionnaires (il n'était pas encore question de « désinformation ») venaient donner une apparence de réalité à ces contes fantastiques.

Mais une fois le public convaincu de l'existence d'une conspiration, il restait à lui donner un nom. Tout naturellement, on songea à l'Ordre

des Illuminés de Bavière, avec lequel l'opinion allemande s'était familiarisée depuis une dizaine d'années. Censés véhiculer, comme les Jacobins, l'anarchisme et l'athéisme (on a vu ce qu'il en était !) et soupçonnés de poursuivre dans l'ombre un plan diabolique, comment des uns aux autres, des liens ne se seraient-ils pas noués ? Le hasard ? Allons donc ! La « causalité diabolique » ne saurait admettre ce genre de recours. Poursuivant selon la même implacable logique, nos exégètes tiraient des conclusions d'une clarté aveuglante : puisque les Illuminés avaient précédé chronologiquement les Jacobins, c'est qu'ils en étaient les maîtres et les inspireurs. Certes, il pouvait paraître singulier que la Révolution eût éclaté en France et non pas en Allemagne. C'était tout simplement que les Français, prompts à s'échauffer comme chacun sait, n'avaient pas attendu les mots d'ordre. Tout s'expliquait ainsi au grand soulagement des âmes simples, qui réclamaient toujours des noms : la Révolution qui menaçait d'incendier le monde avait pour origine l'Ordre des Illuminés et ses chefs, Adam Weishaupt et le baron de Knigge.

Parallèlement, et toujours par la grâce du *Journal politique de Hambourg*, allait se développer le mythe de la Société secrète internationale — lointain ancêtre de la « Trilatérale » — partageant le monde en zones d'influence. Selon le *Journal* en effet, un club de forme maçonnique appelé *Propaganda*, qui recrutait dans tous les pays et dont le Grand-Maître n'était autre que le duc d'Orléans, se réunissait une fois par semaine à Paris. La *Propaganda* avait divisé l'Europe en « colonies » désignées par les noms pittoresques de Pique, Lanterne, Bonnet, etc. Elle était implantée en Saxe, où ses membres étaient naturellement des Illuminés. De son côté, Léopold Aloys Hoffmann écrivait que « les hommes d'État et les écrivains les plus considérables étaient les membres secrets d'une secte dont le but évident était de renverser toutes les monarchies de la terre. »

Cette psychose n'épargnait pas les autorités puisque le gouvernement bavarois, par l'intermédiaire du comte Vieregg, donnait au comte Lehrbach, ambassadeur impérial à Munich, et qui l'envoyait aussitôt à Vienne, une liste de prétendus Illuminés. Pour la France, on trouvait le duc d'Orléans, Necker, La Fayette, Barnave, Brissot, La Rochefoucauld, Mirabeau, Payne et Fauchet.

Mais la curiosité publique réclamait les noms des émissaires des Illuminés allemands qui, justement, avaient « actionné », comme l'on dit dans le monde du renseignement, leurs confrères français. On en trouva trois, à la tête desquels l'illustrissime Cagliostro. Celui-ci, arrêté à Rome en 1790 et soumis à une sévère instruction, voulut se faire pardonner ses maladresses dans le domaine politique par des révélations fantastiques sur les Illuminés. Au cours d'un séjour à Francfort, il avait rencontré deux membres de l'Ordre, qui le conduisirent dans un caveau souterrain, où ils lui montrèrent un manuscrit commençant par ces mots : « Nous, Grands Maîtres des Templiers », et qui promettait de supprimer tous les despotes. Or, cet épouvantable serment écrit avec le sang, était signé de douze noms, le premier étant celui de... Cagliostro, à la stupeur de l'intéressé, qui avait ainsi appris qu'il était l'un des douze Grands Maîtres des Illuminés ! Le reste des révélations était à l'avenant, ce qui n'empêcha pas les sévères enquêteurs ecclésiastiques de les noter avec un sérieux imperturbable, et le Saint Siège de les publier en 1791 pour l'édification des peuples. Toutefois, la déposition du Grand Cophte présentait de telles invraisemblances — outre qu'il ne disait rien de la façon dont il s'était acquitté de sa « mission » — qu'il fallut vite trouver un autre émissaire des Illuminés.

Les « chaînons manquants » entre ceux-ci et les révolutionnaires français furent fournis par la mission secrète qui conduisit Mirabeau à Berlin en 1786, et par un voyage de Bode à Paris en 1787. Mirabeau avait été envoyé en qualité d'agent officieux du cabinet de Versailles par Vergennes — qui désirait être renseigné sur les changements suscités en Prusse par la mort de Frédéric II — et par Calonne, qui espérait négocier un emprunt. Mirabeau, pour sa part, souhaitait étudier le fonctionnement de la monarchie prussienne et acquérir ainsi des compétences qui lui faciliteraient l'obtention d'un poste dans la diplomatie. Comme il avait fréquenté des cercles rationalistes et fait l'éloge des Illuminés — « ces hommes éclairés, vertueux, zélés pour le bien de l'humanité » — la conclusion, là encore, était facile à tirer : il avait été « recruté », avait contaminé la Franc-Maçonnerie française et enrôlé lui-même Philippe Égalité...

Quant au voyage de Bode à Paris, il fit l'objet d'exégèses tout aussi

abusives. Sa raison réelle était le deuxième Convent des Philalèthes, système maçonnique où l'on s'occupait beaucoup d'alchimie et de théurgie. Bode, qui voyait les jésuites derrière tous les systèmes « mystiques », envoya au Convent un mémoire mettant en garde les Philalèthes contre « certaines opinions dangereuses », puis, poussé par quelques amis, décida d'aller défendre lui-même son point de vue à Paris, en juin 1787. Le Convent était terminé depuis un mois mais Bode put rencontrer des frères parisiens, s'efforçant de les convaincre de renoncer à leurs chimères au profit d'objectifs plus utiles à l'humanité. Son prêche rencontra très peu de succès, si l'on en juge par le mécontentement que Bode manifesta à l'égard des maçons parisiens. Jean-Jacques Mounier, l'un des rares auteurs contemporains qui aient traité sérieusement du problème², décrit fort bien la situation :

« Il manquait au Système de M. Weishaupt l'attrait de la nouveauté. Cagliostro et Mesmer avaient pu s'entourer subitement d'une foule d'admirateurs parce qu'ils annonçaient l'un et l'autre de grandes découvertes. Ce n'était point leur doctrine qui séduisait, mais leurs prestiges et leurs tours surprenants. Qu'aurait pu faire Bode pour gagner la confiance des Francs-Maçons de Paris ? Eût-il voulu les exercer comme les Novices de Weishaupt à traiter des questions de morale et de politique ? Leur amour-propre se serait révolté de voir un étranger, homme d'esprit il est vrai, mais sans autre mérite littéraire que des traductions et quelques brochures insignifiantes, instituer une école pour une Société dans laquelle se trouvaient des littérateurs célèbres. Eût-il voulu leur parler des avantages de réunir leurs moyens de crédit pour obtenir des emplois ? Il ne leur eût rien enseigné dans ce genre d'intrigues. Enfin Bode aurait-il pu séduire les Parisiens en leur apprenant qu'il leur fallait perfectionner les hommes et préparer le retour à l'indépendance primitive ? Les déclamations sur le bonheur des sauvages, sur les maux produits par l'ordre social, sur les inconvénients de la division des propriétés étaient passées de mode depuis longtemps. »

Ces considérations de bon sens n'arrêtèrent pas, on s'en doute, les

2. *De l'influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France*, Tubingen, 1801. Réédité par Gutenberg Reprints.

inventeurs de la légende du complot illuministe. Il suffisait que Bode fût allé à Paris deux ans avant la prise de la Bastille : la cause était entendue ! Pas pour tout le monde heureusement et, outre Mounier, il restait quelques esprits libres, tel l'Allemand Rebmann qui, en 1796, dans *Les gardiens de la forteresse de Sion*, dénonçait avec beaucoup de verve le délire interprétatif des tenants du complot :

« Ces gens considèrent la Révolution Française d'un point de vue tout particulier. Ils ne voient pas en elle le résultat des causes qu'il est facile d'apercevoir et que les circonstances ont amené plus tôt et rendu plus violent, mais l'œuvre d'une société secrète dont les chefs ne se composent que de quelques hommes. Deux êtres surhumains nommés Philon et Spartacus, dont le premier est malade depuis des années et passe la majeure partie de son temps au lit et dont l'autre mène une existence paisible et retirée sans qu'on sache autre chose de lui, sinon qu'il écrit de temps en temps un traité de philosophie, deux êtres vraiment surnaturels, à en juger par ce qu'on raconte d'eux, ont, si l'on en croit le parti des oies du Capitole, travaillé depuis plus de dix ans à l'exécution d'un plan que la langue des anges ne saurait exprimer et que les créatures mortelles ne peuvent comprendre. La *Bibliothèque Universelle Allemande*, le *Journal Littéraire* d'Iéna, quelques centaines d'hommes de lettres qui ne se connaissent pas, des maréchaux de Cour, des ministres plénipotentiaires et même des princes, la *Flûte Enchantée*, les armées en campagne, les généraux alliés, la dysenterie qui a causé tant d'ennuis aux Prussiens, le duc d'Orléans, le Temple de la Raison à Paris, le libraire Wolmann d'Erfurt¹, Mirabeau, Sieyès, Robespierre, Cagliostro, tous ces hommes, ces choses et événements différents ne sont que les machines de ces deux êtres surnaturels... Ils tirent un fil invisible et d'Orléans joue son rôle, quitte la scène puis monte à l'échafaud. Cette décapitation du sieur Égalité était calculée depuis dix ans et est un des rouages de cette grande machine, elle a un rapport si étroit avec les comptes rendus parus il y a dix ans dans la *Bibliothèque Universelle* publiée à Berlin que sans ces comptes rendus cette tête ne serait pas tombée. »

Mais comme en toutes les époques troublées, propices au

3. Dénoncé comme révolutionnaire par un concurrent.

déchaînement des passions et au manichéisme, et hostiles à l'humour et à l'analyse raisonnée, ces voix isolées furent couvertes par le tumulte général. A l'image des légendes et des épopées antiques et médiévales, d'abord courts poèmes, puis fresques gigantesques, le thème du complot illuministe, véhiculé à l'origine par des articles et des brochures, se concrétisa bientôt sous forme de gros volumes. L'Anglais Robison ⁴ montra la voie, brochant de la Franc-Maçonnerie, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le tableau le plus incohérent qu'on pût imaginer, et confondant entre autres les Systèmes prétendument jésuitiques et ceux censément révolutionnaires. Ainsi Weishaupt était-il présenté comme un adepte de la Rose-Croix qui avait voulu fonder avec d'ex-jésuites une association destinée à dominer le monde. Mais les disciples de Loyola l'avaient abandonné, et il en était devenu l'ennemi acharné.

Ce curieux mélange n'était pas propre à Robison, et la hantise des jésuites, on l'a déjà vu, était sous-jacente au mythe du complot illuministe, introduisant dans le débat la thématique des complices qui « paraissent s'opposer » pour mieux réaliser leurs objectifs ⁵. Ainsi le comte Windischgraetz affirmait ⁶ que l'association responsable de la Révolution était en fait une société secrète dévouée aux jésuites et inspirée par eux, qui avait gouverné le monde pendant 200 ans. Dangereusement concurrencée par la « secte philosophique » et brutalement réveillée par la suppression de l'Ordre, elle avait entrepris de combattre la société rivale « en dissimulant, en mêlant de ses fidèles avec les siens, en leur faisant adopter son langage, exagérer ses principes et en la conduisant ainsi d'absurdités en absurdités jusqu'au

4. *Proofs of a conspiracy against all the Religions and Governments of Europe carried on in the Secret Meetings of the Freemasons, Illuminati and Reading Societies*. Edimbourg, 1797.

5. Le complotteur est par définition protéiforme. Comme l'écrit J. Gabel (*op. cit.*, p. 65-66), dans l'idéologie nazie, le Juif, « toujours identique à lui-même, se déguise parfois en capitaliste, parfois en socialiste, parfois en sioniste, livre à lui-même un simulacre de combat en restant la cause extra-temporelle unique de tout ce qui est négatif dans l'histoire ».

6. Dans sa *Dissertation sur l'opinion que l'on doit avoir des auteurs de la Révolution Française et des sectes intrigantes de nos jours*, s.l., 1801.

point où elle voulait l'emmener pour la perdre. » Si bien « qu'un grand nombre d'hommes et ci-devant peut-être des ennemis de la secte ancienne s'étaient ralliés à elle et que d'autres, sans faire cause commune avec elle et sans se douter même qu'elle existât, avaient été portés d'eux-mêmes à agir dans son sens. » Le diable, on le voit, y eût difficilement reconnu ses petits !

L'abbé Barruel, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, avait quant à lui introduit un peu d'ordre dans un chaos qui risquait de rendre définitivement inintelligible le mythe du complot. Non sans une rare intrépidité, et faisant fi de toute autre considération, il résumait la Révolution française par la formule : Encyclopédistes + Francs-Maçons + Illuminés de Bavière = Jacobins. Ce qui avait, à défaut d'autre chose, le mérite de la simplicité. L'ennuyeux pour les partisans de l'abbé est que Joseph de Maistre (*Josephus a Floribus* dans la Stricte Observance), peu suspect de sympathie à l'égard de la Révolution, réfuta Barruel ligne à ligne dans l'un de ses manuscrits inédits⁷.

Parallèlement à cette effervescence anti-illuministe se faisait jour un thème nouveau : celui de l'origine antique ou médiévale du complot, au-delà des sociétés secrètes qui l'avaient mené à terme. Ainsi une résurgence antipaïenne apparaissait-elle en filigrane de ces débordements imaginatifs. Barruel attribuait en effet l'origine des abominations présentes à Manès, dont les doctrines « anarchistes » et « communistes » s'étaient répandues en Europe à l'époque de Frédéric II de Hohenstaufen, avec les Cathares, Bégards, Henriciens, Templiers, etc. Cadet-Gassicourt, dans le *Tombeau de Jacques Molay* (1796) assurait quant à lui que la doctrine régicide des Templiers leur avait été inspirée par les fameux Assassins, disciples du Vieux de la Montagne, avec lesquels ils étaient entrés en relation en Syrie. Barruel, de nouveau, prétendait, sans donner ses sources, qu'un marchand jutlandais du nom de Kolmer, après avoir résidé en Égypte, s'était mis vers 1771 à pérégriner dans toute l'Europe, recrutant des adeptes auxquels il prétendait communiquer les antiques mystères de

7. Cf. Émile Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, éd. La Colombe, 1946.

Memphis. Toujours selon Barruel, ce Kolmer aurait eu entre autres disciples Cagliostro et Weishaupt...

Si l'ouvrage de Barruel représente le *nec plus ultra* en matière d'épopée anti-illuministe, il eut une abondante descendance tout au long du XIX^e siècle. Ainsi des livres de l'Abbé Proyart, de Ch.-L. de Haller, du chevalier de Malet, de Lombard de Langres, qui, une fois encore, confondait Rose-Croix et Illuminés. Confusion que n'évita pas même Gérard de Nerval, dans la vie de Cazotte qu'il écrivit en préface au *Diable Amoureux*. De même, en 1850, dans l'*Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie*, Kaufmann et Chérpin présentent l'Illuminisme de Weishaupt comme « un rejeton du spiritualisme de Swedenborg » !

La persistance de cette méprise amène à se poser une question. Au-delà du défaut d'information ou de la mauvaise foi des auteurs, n'était-elle pas « nécessité » en quelque sorte par la logique même du mythe, qui exigeait qu'un complot d'une telle ampleur, visant à la domination du monde, relevât d'autre chose que d'un matérialisme assez trivial et en tout cas dépourvu de prestige et d'efficacité. Exemple à cet égard, et d'autant plus qu'il émane cette fois d'un sympathisant, le commentaire de Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution*. Plaçant lui aussi Weishaupt et ses Illuminés parmi les « révolutionnaires mystiques », à côté de Cagliostro et Saint-Germain, il imaginait que « Spartacus », profitant de l'engouement des Allemands pour les pratiques occultes, avait demandé à celles-ci la puissance et l'efficacité, devenant ainsi « un des plus profonds conspirateurs qui aient jamais existé ».

Croquemitaine pour les dévots timorés, Weishaupt devenait en effet une figure mythique pour les révolutionnaires de 1848, qui contribuaient ainsi allègrement à accréditer la fable forgée par leurs ennemis les plus acharnés. Bel exemple d'hétérotélie ! Ainsi George Sand, dans un de ses romans socialisants, *la Comtesse de Rudolstadt*, exalte-t-elle le personnage de Weishaupt, qui était allé chercher sa mission auprès d'un représentant de la Société des Invisibles — sorte de Saint-Germain aux multiples incarnations — le mystérieux frère Trismégiste ; « un précieux gardien du feu sacré et des saines traditions de l'Illuminisme antérieur, un adepte de l'antique secret, un docteur de

l'interprétation nouvelle ». Il avait encouragé Weishaupt en ces termes : « Organise pour détruire [...] Qu'une société secrète se forme à ta voix pour détruire la forme actuelle de la grande iniquité ! » Et dans un transport prophétique il l'exhortait : « Cours en France, Spartacus [...], la France va bientôt tout détruire. Elle a besoin de toi. Cours, te dis-je, hâte-toi, si tu veux prendre part à l'œuvre. C'est la France qui est la prédestinée des nations. Joins-toi mon fils aux aînés de l'espèce humaine. J'entends retentir sur la France cette voix d'Isaïe : « Lève-toi, sois Illuminée, car ta lumière est venue et la gloire de l'Éternel est descendue sur toi et les nations marcheront à ta lumière ». » Au-delà du projet politique, c'était à un affrontement métaphysique que l'on assistait, et il fallait nécessairement que les armes utilisées et le champ de bataille lui-même appartenissent au monde invisible des anges et des démons...

Cette thématique allait être reprise et développée par Guénon lorsque, dans *le Règne de la Quantité* en particulier, il décrit les deux phases à la fois simultanées et successives du processus contre-initiatique : « [...] en même temps que se poursuivait ce travail de « matérialisation » et de « quantification », qui du reste n'est pas encore achevé et ne peut même jamais l'être, puisque la réduction totale à la quantité pure est irréalisable dans la manifestation, un autre travail, contraire en apparence seulement, avait déjà commencé, et cela [...] dès l'apparition même du matérialisme proprement dit. » Cette seconde phase de l'action contre-initiatique devait tendre non plus à la « solidification » mais à la « dissolution ». Selon Guénon, après avoir enfermé l'homme dans une sorte de coquille étanche qui lui donnait une relative impression de sécurité, le matérialisme doit en effet passer le relais au « néo-spiritualisme », véhiculant les forces psychiques destinées à briser cette illusoire protection.

Paradoxalement, si l'on s'en réfère aux objectifs *avoués* de son œuvre, mais logiquement, selon le schéma esquissé à l'instant, deux des personnages les plus représentatifs de cette subversion « bipolaire » — Weishaupt et Cagliostro — allaient intervenir, selon des modalités qui ne manquaient pas de pittoresque, dans les débuts de la carrière « initiatique » de Guénon. (Apportant ainsi des arguments inattendus aux tenants de la fable illuministe.) Au début de 1908, alors

qu'il avait adhéré à l'Ordre Martiniste (qui prétendait, contre l'évidence, se rattacher à Martinès de Pasqually ou encore à Louis-Claude de Saint-Martin, célèbres Maçons du XVIII^e siècle), quelques membres de cette organisation bénéficièrent de communications par « écriture directe » lors de réunions qui se tenaient dans un hôtel, au 17 de la rue des Canettes, près de Saint-Sulpice.

« Or, nous dit Paul Chacornac ⁸, un certain jour, ils reçurent l'ordre d'y amener Guénon. Dans les communications qui suivirent [...], l'« entité » qui se manifestait enjoignit aux assistants de fonder un « Ordre du Temple » dont Guénon devrait être le chef » et qui comprenait sept grades : Chevalier du Temple, Prince de la Nouvelle Jérusalem ; Rose-Croix égyptien ; Chevalier de garde de la tour intérieure ; Adeptes hermétique ; Kadosh templier ; Grand Commandeur du Temple. Toujours au cours de ces séances d'allure spirite se manifestaient les entités de Jacques de Molay, Weishaupt, Cagliostro et Frédéric II de Prusse...

Robert Amadou, dans une étude intitulée « l'Erreur Spirite de René Guénon ou l'affaire du Temple Rénové », publiée par la revue *le Sphinx*, a exhumé d'intéressants comptes rendus de ces confidences posthumes...

Cagliostro, six siècles après la destruction des Templiers, déclare que le temps du « châtement complet » est arrivé et que « le pape doit tomber comme est tombé le roi de France ». Frédéric le Grand affirme quant à lui que le Saint-Empire qu'il voulait établir en Europe était la réalisation du rêve de ces mêmes Templiers, et que son avènement aura lieu quand ils auront été vengés. Weishaupt se contente de confirmer les propos de ses « amis ».

Particulièrement instructive est l'intervention de Jacques de Molay, le lundi 3 février 1908. Le dernier Grand Maître du Temple brosse en effet un rapide tableau des événements qui se sont succédé depuis la destruction de l'Ordre, « et qui se rapportent au but que nous poursuivons et à notre vengeance.

« L'homme qui fut envoyé le premier par nous fut Jean Huss, mais, mis à mort par trahison au concile de Constance, il demanda aussi

8. *La Vie simple de René Guénon*, Ed. Traditionnelles, 1958.

vengeance, et, cent ans après, il revint en Luther. La Réforme fut ainsi un premier coup porté à la puissance de l'Église romaine ; ensuite la Révolution française fut préparée pendant longtemps par des hommes qui étaient pour la plupart d'anciens Templiers réincarnés et parmi lesquels les trois qui sont avec moi. Nous vous parlerons plus tard de la Révolution et de ses causes avec plus de détails et nous vous donnerons alors les noms des autres hommes qui ont contribué à sa préparation.

« Le roi de France était tombé, il restait le pape : la formation de l'unité italienne a été dirigée contre lui et lui a enlevé le pouvoir temporel : Mazzini et Garibaldi ont été envoyés par nous pour cela. Il reste encore le pouvoir spirituel qui va d'ailleurs sans cesse en diminuant, et bientôt aura lieu la chute complète et définitive de la papauté : cela ne demandera pas plus de cinq ou six ans. Mais il ne suffit pas de détruire, il faut reconstruire ensuite. Quand auront disparu les derniers vestiges de l'ancien Empire romain, il faudra construire la société chrétienne qui est le Saint-Empire synarchique ; lorsque la Synarchie aura été réalisée, le vrai christianisme renaîtra et alors arriveront les choses qui ont été prédites. Les Juifs se convertiront au christianisme et ce sera le règne du Saint-Esprit. Ces événements doivent arriver avant la fin du siècle actuel ; la société chrétienne qui existera alors est la nouvelle Jérusalem dont parle l'Apocalypse. Je dois vous dire que ce qui est représenté dans l'Apocalypse par l'Antichrist est la papauté, et que la Bête est l'Église romaine. Je vous expliquerai d'ailleurs cela plus complètement dans la suite. »

Les communications dictaient également le choix des membres du nouvel Ordre du Temple et désignaient les individualités que l'on devait au contraire tenir strictement à l'écart. C'est ainsi que feu Saint-Yves d'Alveydre y était louangé d'abondance. (Son disciple F. Ch. Barlet, pressenti, se récusa.)

Certes, vers la fin de 1911, les « Maîtres » ordonnèrent à Guénon de dissoudre l'Ordre du Temple, mais, par la grâce de cette singulière épopée, Weishaupt et Saint-Yves d'Alveydre s'étaient en quelque sorte rencontrés — et ce rendez-vous hautement symbolique entre l'Illuminisme et la Synarchie, qu'ils incarnaient respectivement, eût conforté dans leurs convictions tous les antimaçons de la planète et

autres grands pourfendeurs de complots occultes, s'ils en eussent été informés.

Michel Vâlsan, fidèle parmi les fidèles de Guénon, mais dont la « carrière » initiatique appelle hélas des réserves que nous serons contraint d'évoquer plus loin, prenait très au sérieux cet épisode incongru. Dans un article intitulé « la Fonction de René Guénon et le Sort de l'Occident »⁹, il envisageait les modalités de reconstitution d'une élite occidentale, et évoquait « la possibilité qu'une initiation proprement occidentale, mais n'existant plus en Occident, se réactualise dans un milieu intellectuel propice, avec des moyens appropriés. Quelle serait cette initiation, et où se trouverait-elle ? Ce ne pourrait être que l'ancienne initiation régulière et effective de l'Occident traditionnel retirée depuis longtemps, là où se retire toute initiation qui n'a plus la possibilité de se maintenir dans son milieu normal, lorsque les conditions cycliques lui sont défavorables. » Et quelques lignes plus loin, il ajoute : « Nous avons d'ailleurs certaines raisons de penser que Guénon savait par lui-même quelque chose sur des possibilités de ce genre, car, à ses débuts, certaines tentatives se sont produites, à partir d'interventions de l'ancien centre retiré de la tradition occidentale. » Il est clair, et Michel Vâlsan nous l'a personnellement confirmé, qu'il avait en vue l'Ordre du Temple Rénové.

Avant que l'Illuminisme de Weishaupt ne passe le relais à la Synarchie de Saint-Yves dans l'imaginaire des adeptes de l'« histoire conspirationnelle », il nous reste un mot à dire sur une résurgence de l'Ordre des Illuminés de Bavière, qui, elle, ne fut pas le fait de « désincarnés ». Nous voulons parler de l'Ordre des Illuminés fondé à Berlin en 1904 par Léopold Engel et qui, faut-il le préciser, n'avait pas plus de liens directs avec la société de Weishaupt que l'Ordre Martiniste n'en avait avec Martinès de Pasqually ou Saint-Martin. Engel avait d'ailleurs l'honnêteté de ne pas revendiquer une telle filiation. Il avait été trompé par un imposteur qui lui avait promis des

9. *Études Traditionnelles*, juillet-août-septembre-octobre-novembre 1951. (Numéro spécial consacré à Guénon et que les Éditions Traditionnelles ont eu l'heureuse idée de rééditer.)

documents « d'époque » et, se réclamant d'un noyau d'Illuminés « en sommeil », l'avait pressenti pour revivifier l'Ordre. Engel, qui avait commencé à recruter et à faire lui-même des promesses, s'était aperçu trop tard qu'il avait été dupé. Il ne pouvait plus reculer et dut se débrouiller avec les moyens du bord, en l'occurrence les libraires, les bouquinistes et les archives. Les quelques lignes qui suivent, extraites de son *Geschichte des Illuminaten-Ordens* (Berlin, 1906), attestent d'ailleurs une louable humilité dans les objectifs qu'il se proposait :

« Quand l'Ordre commença à renaître, on en vint peu à peu à penser qu'il devait être possible de donner aux adeptes quelque chose de positif pour parvenir au but idéal et ce par le moyen des théories fondamentales de Weishaupt. Pourtant il ne s'agissait pas d'établir un idéal inaccessible et déterminé dont découlaient des conséquences discutables, il fallait, au contraire, laisser à chacun des adeptes le soin de concevoir comme il l'entendait l'idéal suprême. C'est pourquoi l'Ordre a changé de forme. Il ne fut plus le temple dans lequel devait un jour habiter la perfection, il ne fut plus qu'un guide qui peut mener au temple en montrant les routes qui y conduisent. »

La Synarchie — pour ceux qui croient à son existence — allait se révéler plus ambitieuse. Et puisque, au contraire des Illuminés de Bavière, il s'agissait cette fois d'un fantôme pur et simple, sa puissance n'allait pas connaître de bornes, non plus que son ubiquité.

X

La Synarchie ou à chacun son complot

La Synarchie, nous le savons, est fille de l'Illuminisme. Selon Henry Coston en effet, orfèvre en matière de complots maçonniques, « l'Ordre des Illuminés de Bavière n'a duré, officiellement, que quelque dix ans.

Pourtant, de toutes les sociétés secrètes à tendance politique, aucune n'a eu, et n'a encore, de plus grande influence.

C'est ainsi que son organisation a inspiré *toutes* les associations occultes contemporaines et postérieures, notamment la *Carboneria* et le *Mouvement Synarchiste d'Empire*¹. »

La mort violente est le piment nécessaire de tous les ragoûts « conspirationnels » que l'on nous a servis depuis quelque deux siècles. La fin tragique de l'abbé Lang, foudroyé aux côtés de Weishaupt, fit beaucoup pour la légende de l'Illuminisme. De même, c'est un meurtre qui inaugura l'épopée de la Synarchie.

A l'aube du 24 janvier 1937, Dimitri Navachine, qui promenait son chien au Bois de Boulogne, fut abattu par un mystérieux tireur. Si le meurtrier resta anonyme, son commanditaire se révéla être une « Organisation Secrète d'Action Révolutionnaire et Nationale » (OSARN), que Maurice Pujo, journaliste de *l'Action Française*, fit entrer dans l'histoire sous le sobriquet de « Cagoule ». Approvisionnée par Mussolini, très liée aux services secrets franquistes, la Cagoule

1. *La Conjuraton des Illuminés*, Publications Henry Coston, Paris, 1979.

avait été fondée par Eugène Deloncle², ancien polytechnicien et dissident de l'Action Française qui avait fusionné divers groupuscules d'extrême droite hantés par l'imminence d'un complot communiste. La Cagoule constituait l'embryon d'un parti fasciste dont la « doctrine », selon la loi du genre, consistait essentiellement en un chapelet d'« anti » : antijudaïsme, antimaçonnisme, etc. On y prêtait un serment de discrétion et de fidélité qui n'était pas cette fois de pure forme puisque la trahison et l'indiscipline étaient punies de mort. Outre le meurtre de Navachine, on attribua à la Cagoule celui d'une jeune femme, Laetitia Toureaux, qui aurait été « infiltrée » dans l'organisation par le Deuxième Bureau.

Quoi qu'il en soit, la police n'ignorait rien depuis longtemps de cette « redoutable » Cagoule, qui fut démantelée en une seule nuit de novembre 1937. Intoxiquée par la rumeur d'un rassemblement des troupes du Parti communiste dans le Bois de Vincennes, l'OSARN « mobilisa »... et tomba tête baissée dans le piège. La découverte savamment orchestrée des dépôts d'armes de l'organisation offrit au Front populaire, alors en plein désarroi, une heureuse diversion. A l'automne 1940, Deloncle rassembla les rescapés de la Cagoule dans le « Mouvement Social Révolutionnaire » (MSR) qui, ayant adhéré au « Rassemblement National Populaire » de Marcel Déat, s'en voulait l'aile marchante. (En fait, les intellectuels étaient au RNP et les activistes au MSR.)

Et maintenant : pourquoi Navachine ? Réputé agent soviétique dans les milieux nationalistes pour avoir dirigé une banque moscovite avant de prendre la direction de la « Banque commerciale de l'Europe du Nord », qui passait pour être un organisme du commerce extérieur soviétique, il était devenu un conseiller économique écouté du gouvernement du Front populaire ; et, surtout, il était franc-maçon et martiniste... Les motifs de son assassinat, pour autant, ne furent pas

2. En fait, le véritable initiateur était un étrange personnage nommé Jean Filiol, lui aussi ancien militant d'Action Française et, en 1934, l'un des premiers à être entré en dissidence. Modeste employé, il s'était effacé devant Deloncle, mais conservait chez les Cagouleurs l'aura d'un héros mythique, à laquelle sa psychopathie contribuait sans doute pour beaucoup... Raymond Abellio, dans *Sol Invictus*, en a donné un intéressant portrait.

exposés avec netteté par ses commanditaires, et on expliqua bientôt que la Cagoule, trop subalterne pour satisfaire les passionnés de conspirations, et trop vulnérable pour leur causer le délicieux frisson qu'ils espéraient, était en fait « actionnée » par une organisation infiniment plus puissante et mystérieuse : la Synarchie. Comme l'écrit Jean Saunier ³, « Navachine, informé des dessous de la finance et initié aux mystères des sociétés secrètes, aurait été réduit au silence parce qu'il avait découvert l'existence de la synarchie, ses soutiens financiers, ses complices qu'il surveillait ».

A cette mort « providentielle » s'ajoutèrent le suicide de Jean Coutrot, polytechnicien et philosophe ⁴, et l'assassinat par la Milice de Constant Chevillon, Grand Maître de l'Ordre Martiniste. Il n'en fallait pas plus pour accréditer une rumeur, pour donner à un fantôme des contours presque palpables. Et le rapport du commissaire Chavin, en 1941, apporta en quelque sorte au mythe la consécration officielle. Venant couronner le tout, parut en 1946 un curieux ouvrage : *Synarchie, panorama de 25 années d'activité occulte* ⁵, signé du pseudonyme Geoffroy de Charnay (compagnon de Jacques de Molay) qui dissimulait Raoul Husson (1901-1967). On y trouvait en annexe la « reproduction intégrale » du Pacte synarchique révolutionnaire pour l'Empire Français dont on nous annonçait qu'il avait été « tout d'abord copié en 1938 sur un exemplaire original, à couverture dorée, du Pacte synarchique ». L'avertissement était prometteur : « Toute détention illicite du présent document expose à des sanctions sans limite prévisible, quel que soit le canal par lequel il a été reçu.

3. *La Synarchie*, éd. Culture, Art, Loisirs, Paris, 1971. (Il s'agit sans doute du meilleur ouvrage sur la question, tant par la sûreté de sa documentation que par la finesse de ses analyses.)

4. S'il est depuis longtemps surabondamment prouvé que Jean Coutrot — animateur de X-Crise, un groupe de réflexion comme il s'en est multiplié depuis lors — n'eut aucune part à la rédaction du fameux Pacte synarchique, il est amusant de constater, à titre purement anecdotique, que l'Ecole Polytechnique a toujours constitué un vivier pour les recherches ésotériques. Ainsi, aujourd'hui encore, certains anciens élèves de l'X ne dédaignent pas d'aller écouter les conférences de Jean Phaure à l'Université d'Astrologie de Paris. (Voir Jean Ferrié, *op. cit.*)

5. Éditions Médicis, Paris.

LE MIEUX EN PAREIL CAS EST DE LE BRÛLER ET DE N'EN POINT PARLER.

La Révolution n'est pas une plaisanterie mais l'action implacable régie par une loi de fer. »

Un autre auteur, Roger Mennevée, journaliste spécialisé dans la « politique secrète », consacra dans ses *Documents politiques, diplomatiques et financiers*, des milliers de pages à la synarchie. Extraordinaire pérennité d'un mythe : cet homme de gauche estimait que « le Mouvement synarchique d'empire a été, sur le terrain administratif, industriel et intellectuel, un puissant moyen d'action de l'Église romaine et spécialement des jésuites pour la subversion de la III^e République ». De fait, Mennevée, qui comme Barruel aimait les simplifications et les systématisations, avait une clef infaillible pour décrypter le chaos de la politique internationale : tout se jouait entre trois pôles : — le pôle P (protestant), incarné par les pays anglo-saxons — le pôle C/S (catholique-synarchiste) — le pôle C (communiste) en lutte contre les deux premiers. Le pôle P n'intervenant guère en France, l'entre-deux guerres avait vu l'affrontement farouche du pôle C et du pôle C/S. Pour riposter à son adversaire qui visait à la création d'un capitalisme d'État, le pôle C/S était contraint de jouer sur deux tableaux : à droite en encourageant la lutte — au besoin armée — contre le communisme, et en soutenant les milieux fascistes ou nationalistes ; à gauche, en prônant une troisième voie « planiste », humaniste et réformiste, entre le « conservatisme capitaliste » et le « socialisme inhumain ». Ce qui, à défaut d'autre chose, avait le mérite d'expliquer pourquoi, pendant la guerre et à la libération, on voyait la Synarchie partout...

Un remarquable exemple de cette ubiquité du mythe synarchiste — et qui eût réjoui Mennevée — est fourni par un document intitulé « l'Impérialisme allemand et les Sociétés secrètes germaniques » qui, si l'on en croit P.F. de Villemarest ⁶, circulait dans Vichy en décembre 1943, « à l'inspiration de personnalités des milieux militaires français ». Hitler, sur la foi de déclarations d'Israël Monti ⁷, y était

6. *Les Sources financières du Nazisme*, éd. C.E.I., 1984.

7. Ce singulier Toulousain nommé en réalité Georges Monti, se faisait appeler

présenté comme un instrument d'une société secrète intitulée « la Rose-Croix de Bavière ». L'un des paragraphes traitait en ces termes du « Rôle maçonnique (*sic*) du nazisme en Europe » :

« L'influence des sectes sous-jacentes se discerne, comme nous l'avons déjà maintes fois répété, dans le double rôle politique du National-Socialisme.

1) La Pseudo-Réaction

Le « National-Socialisme » n'est autre chose que l'équivalent allemand du « **Socialisme dans un seul pays** », pratiqué en Russie depuis 1921.

Nous avons déjà signalé l'identité foncière des phénomènes comme :

- La N.E.P. en Russie,
- le fascisme en Italie,
- le nazisme en Allemagne,
- le New-Deal aux U.S.A.,
- la Révolution nationale en France.

Tous ces phénomènes ont été voulus et organisés par les dirigeants des Loges Internationales et en particulier du **Martinisme**. Ce sont, à proprement parler, des **Opérations synarchiques**.

On connaît l'importance de cette méthode de pseudo-réaction et on sait à quelle idée de manœuvre elle correspond chez les initiés qui la mettent en œuvre. Il s'agit de donner satisfaction au sentiment naturel

« comte Israël Monti » ou Marcus Vella (en initiation...). Il fut publiquement dénoncé par le Grand-Orient en 1938, ce que l'on comprend d'autant mieux qu'il s'était vanté par écrit d'avoir expédié *ad patres* le président de la République, Paul Deschanel, à l'aide d'un poison lent qui rendait fou avant de tuer... Anne Osmont (*60 années d'occultisme vécu*, Paris, Omnium Littéraire, 1955, p. 120) fait le récit suivant d'une rencontre avec Monti, entre les deux guerres :

« Je lui fixai [à Monti] bien volontiers une date et, dès les salutations échangées, il me dit qu'il venait me demander mon aide pour renouveler l'Ordre du Temple. Il était mandaté par les très hautes Loges allemandes et avait de grands appuis en Angleterre [...]. Maintenant je comprenais qu'il s'agissait d'un vaste plan de démolition et de construction qui allait à rien moins qu'à détruire tout ce qui m'est cher et précieux, pour édifier une société chimérique après une Apocalypse de catastrophes. » (Le terrifiant de l'affaire, on l'aura compris, n'était pas nécessairement un gage de son sérieux...)

de résistance à la Révolution tout en évitant l'éclosion de la **réaction vraie**.

Cette pseudo-réaction n'est pas un phénomène moderne. Elle s'apparente à la « Réaction Thermidorienne » qui renversa la République jacobine de Robespierre. Quand l'application trop radicale des formules révolutionnaires menace de mal tourner, les habiles des sectes changent d'attitude et font la part du feu, s'efforçant de sauver seulement une partie des acquisitions subversives pour ne pas risquer d'en compromettre la totalité. La « Réaction Thermidorienne » était déjà une préfiguration de la N.E.P.

2) La Provocation

Nul homme n'a été plus précieux pour les complices haut placés de la Révolution que Hitler. Il fut longtemps le seul homme assez exalté et assez dément pour pousser de toute la force de son éloquence l'Europe à la guerre. Or, *sans guerre, pas de révolution*. On comprend que toutes les forces de la Subversion se soient conjuguées pour élever Hitler au pouvoir et lui permettre de jouer le rôle de grand PROVOCATEUR qui lui avait été désigné par les sectes ⁸. »

Grâce à toutes ces variations brodées sur le même thème, un mythe unique se multipliait au gré des « sensibilités » particulières. C'est ainsi, pour retrouver un terrain connu à défaut d'être solide, que le thème célèbre des « infiltrations maçonniques dans l'Église », vulgarisé en 1910, nous l'avons vu, par le RP Emmanuel Barbier, avait succédé au thème des « infiltrations jésuitiques dans la Maçonnerie » qui avait connu son apogée au Siècle des Lumières. Mennevée, quant à lui, avait décidé de donner à ce dernier une nouvelle jeunesse, et Jésuitisme et Maçonnerie semblaient ainsi destinés à s'infiltrer

8. Julius Evola, dans *Les hommes au milieu des ruines* (Guy Trédaniel-Pardès, 1984) cite un « curieux opuscule publié quasi clandestinement en 1937 » et qui lui tomba entre les mains, à Paris : *La dernière perfidie de la race perfide : Hitler instrument d'Israël*. Bien que l'antisémitisme de ce factum soit absent du document cité par P.-F. de Villemarest, le parallélisme est frappant entre ces deux manifestations de délire interprétatif. On lisait en effet dans l'opuscule en question que « les véritables "Sages de Sion" occultes étaient en train de se servir de l'antisémite Hitler pour déclencher un bouleversement mondial, qui, par ses conséquences, devait favoriser leur ultime but en portant le coup de grâce aux derniers vestiges des valeurs de la personnalité et de la liberté. »

mutuellement jusqu'à la consommation des siècles, en un grandiose jeu de vases communicants... Pour mettre le comble à ce brouillamini, la thèse « gauchisante » de Mennevée rejoignait celle des collaborateurs les plus durs qui voyaient dans la Synarchie des influences « réactionnaires et cléricales » ! Et ces dénonciations émanant des camps les plus antagoniques amenaient à s'interroger sur la réalité de la doctrine synarchique... et sur l'existence même de l'organisation.

L'un des premiers à formuler une hypothèse raisonnable fut Emmanuel Beau de Loménie, connu pour ses ouvrages sur les dynasties bourgeoises et qui écrivait en 1953, dans un numéro spécial du *Crapouillot* consacré aux sociétés secrètes, que « la société secrète dénommée Mouvement synarchique d'Empire n'a probablement jamais existé ou n'a été qu'une minuscule chapelle dont l'origine ne semble pas remonter beaucoup plus haut que l'année 1940. En revanche, l'esprit synarchique, qui se confond quant à l'essentiel avec l'esprit technocratique, a existé et s'est développé dans toutes sortes de cercles influents plus ou moins liés entre eux, mais en même temps rivaux. Qui plus est, cet esprit synarchique ou technocratique n'est pas mort. Bien loin de là : il se développe aujourd'hui plus largement encore, en marge de notre parlementarisme restauré, qu'il n'avait fait sous le couvert du pauvre maréchal Pétain. Seulement, il se garde aujourd'hui de se laisser entrevoir du public au travers d'un aussi naïf document que le fameux « Pacte » dont le texte circulait dans les bureaux de Vichy. »

Mais il ne faudrait pas, en évacuant un mythe, en instaurer un autre, tout aussi insidieux quoique moins structuré : celui d'une technocratie toute-puissante et « inspirée », les grands corps de l'État se changeant ainsi en centres occultes. Pierre de Villemarest ne résiste pas à cette tentation lorsqu'il écrit que l'effort des « synarques » « a porté avant tout sur les milieux de Polytechnique, de l'Inspection des Finances, de la haute Administration et, avec d'infinies précautions, de l'Armée.

Ces cadres, animés par une doctrine révélée à un nombre restreint d'initiés, responsables sur leur vie du secret total, ont pénétré, après les rouages économiques et scientifiques essentiels du pays, les partis, les syndicats, le grand patronat ? » Et P. de Villemarest ajoute un peu

9. *Le 14^e complot du 13 mai*, Presses Continentales, 1960.

plus loin : « Pour briser les nations, leur méthode est exactement celle qu'utilisent les « organisateurs » chargés de réserver à leurs compagnies cosmopolites le contrôle exclusif des ressources énergétiques mondiales : guerre entre nations, coups d'État, comme sur le plan national, paroxysme des luttes entre partis, scissions au sein des partis, etc. »

Ainsi, au-delà des abcès de fixation bien français (la technocratie) on retombe très vite, avec les « initiés » voués au secret absolu, sur le mécanisme déjà démonté à propos du « complot illuministe » : à savoir la nécessité impérieuse, pour donner poids et crédit à un complot politique (ou prétendu tel), de lui chercher des racines ésotériques. Preuve qu'en profondeur le thème du complot international, qu'il soit exploité par des croyants ou des agnostiques militants, relève bien de l'univers du Mythe, ou si l'on préfère, des archétypes jungiens.

De fait, la Synarchie, nul ne peut l'ignorer, renvoie d'abord à un homme, Saint-Yves d'Alveydre. C'est lui en effet qui « inventa » le mot et — à tout seigneur tout honneur — il nous faut évoquer cet attachant quoique déconcertant personnage qui, bien qu'il n'appartînt lui-même à aucune société secrète, fut considéré comme un « Maître » par les occultistes fin de siècle, avant de parrainer bien involontairement la légende du complot synarchique.

Né en 1842, il était fils d'un médecin aliéniste. Son enfance fut marquée par de violents conflits avec ses maîtres d'école et son père, à tel point que ce dernier se résolut à placer son turbulent rejeton, âgé seulement de treize ans, dans une institution intitulée : « Société paternelle pour l'éducation morale, agricole et professionnelle des jeunes détenus âgés de moins de seize ans acquittés en vertu de l'article 66 du Code pénal comme ayant agi sans discernement ». Fondée par un philanthrope — Frédéric-Auguste Demetz, qui avait renoncé en 1839, pour se consacrer à son œuvre, à sa charge de conseiller à la Cour d'appel de Paris — elle avait bénéficié de l'intérêt de nombreuses personnalités, parmi lesquelles le banquier Delessert, le duc Decazes, le comte de Rambuteau et Alexis de Tocqueville. Demetz influença durablement Saint-Yves, mais le retour au sein du milieu familial n'en fut pas moins désastreux et notre jeune héros ne

dut qu'à l'intervention de son bienfaiteur d'échapper à l'infanterie de marine à laquelle le destinait son père. Demetz lui permit de poursuivre ses études à l'École navale de médecine de Brest, où il resta trois ans, avant d'être mis en congé de maladie.

Attiré, selon son biographe et disciple Barlet, « par les œuvres et la gloire de Victor Hugo », il s'installa à vingt-deux ans, modeste répétiteur de lettres et de musique, chez les exilés de Jersey. De fait, Saint-Yves — et cela se manifesta fâcheusement dans ses poèmes — resta toute sa vie un hugolâtre... La rencontre d'Adolphe Pelleport, autre admirateur d'Hugo, lui permit de découvrir l'œuvre de Fabre d'Olivet, le « théosophe de Ganges », que lui avait chaudement recommandée Demetz, avec celles de Joseph de Maistre et de Bonald. Selon une légende tenace étudiée par Léon Cellier ¹⁰, la grand-mère de Pelleport, Virginie Faure, aurait été l'égérie de Fabre d'Olivet. En tout cas, cette femme hors du commun qui lisait dans le texte Homère, Virgile, Dante et Shakespeare, lui fit connaître l'œuvre de Fabre, dont il allait beaucoup s'inspirer dans ses ouvrages (certains l'accusant même de plagiat).

Rappelé en France par la guerre de 1870, la Commune de Paris l'impressionna tellement qu'il se mit en quête d'une formule politique susceptible d'apporter enfin l'harmonie dans la société. « La première fois que j'exposai mes idées, écrit-il dans *la France vraie*, ce fut en 1871, à Versailles, devant quelques compagnons d'armes, pendant qu'au loin Paris brûlait. Tenez, disais-je, en montrant le poing aux nuées rouges, cet incendie vient du temps d'Étienne Marcel. Notre génie national a su l'éteindre pour plus de cinq cents ans ; mais ce n'est pas Thiers qui l'éteindra à coups de canon, c'est moi avec une loi vraie, juste et bonne pour tous. »

Une nouvelle rencontre allait radicalement transformer la modeste existence du commis au ministère de l'Intérieur qu'il était devenu. Fréquentant à la bibliothèque de l'Arsenal le salon de Paul Lacroix, il y fit en 1876 la connaissance de Marie-Victoire de Risnitch, nièce de M^{me} Hanska, qui venait de divorcer d'avec le comte Édouard

10. Fabre d'Olivet. *Contribution à l'étude des aspects religieux du romantisme*, A.G. Nizet, Paris, 1953.

Fiodorovitch Keller, sénateur et chambellan de la cour impériale de Russie et conseiller privé du Tsar. Agée de cinquante ans, la comtesse Keller n'en avait pas moins conservé les restes d'une beauté qui l'avait rendue célèbre sous le Second Empire, alors qu'elle appartenait au cercle intime de l'impératrice Eugénie. Elle manifestait un vif intérêt pour l'alchimie et les sciences occultes et ne resta indifférente ni au charme du jeune Saint-Yves, ni à ses compétences en matière d'hermétisme. Le mariage eut lieu en Angleterre, dans une discrétion qu'imposait son caractère morganatique, et le couple vint s'installer à Paris dans un hôtel particulier proche de l'Étoile. Envie pour son train de vie et sa brusque ascension sociale, Saint-Yves devint la cible de pamphlets plus ou moins spirituels visant ce « gigolo ». Pour mettre le comble aux sarcasmes, la comtesse acquit en Italie, pays de ses ancêtres paternels, une terre à laquelle était attaché le titre de marquis d'Alveydre, que s'appropriâ son roturier de mari.

Il put alors se lancer dans la rédaction inspirée d'une série d'ouvrages intitulés *Missions (des Souverains, des Ouvriers, des Juifs, de*

11. Il était dirigé par une « trinité » : le Brahâtma, le Mahâtma et le Mahânga, et possédait sa langue propre, le « vattan ». Michel Vâlsan, dans « Le Triangle de l'Androgyne et le monosyllabe "OM" (*Études Traditionnelles*, mars-avril 1964, repris dans Michel Vâlsan, *l'Islam et la fonction de René Guénon*, Les Éditions de l'Œuvre, Paris, 1984), cautionne cette singulière « révélation »... Il reproduit même ce « passage instructif » tiré d'une étude sur l'*Archéomètre* de Saint-Yves, parue dans *La Gnose*, et qui « avait bénéficié de l'assistance du directeur Palingénius (René Guénon) [...] » :

« Le plus important des alphabets que nous aurons à considérer ici pour le moment est l'alphabet *watan*. Cet alphabet, qui fut l'écriture primitive des Atlantes et de la race rouge, dont la tradition fut transmise à l'Égypte et à l'Inde après la catastrophe où disparut l'Atlantide, est la traduction exacte de l'alphabet astral. Il comprend trois lettres constitutives (correspondant aux trois personnes de la Trinité, ou aux trois premières *Séphirot*, qui sont les trois premiers nombres d'où sont sortis tous les autres), sept planétaires et douze zodiacales, soit en tout vingt-deux caractères... C'est cet alphabet, dont Moïse avait eu connaissance dans les Temples d'Égypte, qui devint le premier alphabet hébraïque, mais qui se modifia ensuite au cours des siècles, pour se perdre complètement à la captivité de Babylone. L'alphabet primitif des Atlantes a été conservé dans l'Inde, et c'est par les Brahmes qu'il est venu jusqu'à nous ; quant à la langue atlante elle-même, elle avait dû se diviser en plusieurs dialectes, qui devinrent peut-être même avec le temps des langues indépendantes, et c'est l'une de ces langues qui passa en Égypte ; cette langue égyptienne fut l'origine de la langue hébraïque, d'après Fabre d'Olivet. » (N° de juillet-août 1910, p. 185.)

l'Inde, de la France...), accompagnés d'innombrables brochures et poèmes emphatiques. C'est avec *la Mission de l'Inde en Europe* qu'apparurent deux grands thèmes connexes : celui d'une conception organiciste de la société incarnée dans la Synarchie, et celui de l'Agarththa, centre occulte ¹¹ inspirant précisément l'action de toutes les sociétés secrètes. (Avant Saint-Yves, Louis Jacolliot, dans *les Fils de Dieu et le Spiritisme dans le monde*, avait certes parlé de l'Agarththa et de son chef, le Brahmâtma, mais le manque de sérieux de l'auteur avait considérablement nui à la portée de cette « révélation »...) Ce double thème qui devait exercer une influence considérable sur la littérature ésotérique ultérieure fut communiqué à Saint-Yves vers 1885 par un « mystérieux émissaire », l'Afghan Hardjij Scharipf. (Du moins était-ce la nationalité qu'il revendiquait, car certains, tels Jules Bois et Paul Vulliaud, prétendaient qu'il s'agissait d'un brahmane chassé de son pays par la révolte des Cipayes, et qui s'était établi au Havre comme marchand d'oiseaux et professeur de langues orientales.)

Pour des raisons elles aussi assez mystérieuses, Saint-Yves fit détruire *la Mission de l'Inde* avant sa parution, à l'exception d'un exemplaire que son beau-fils devait remettre à la Société des Amis de Saint-Yves d'Alveydre, qui le publia en 1910, un an après la mort de son auteur. Beaucoup de lecteurs de ce livre, écrit Guénon dans *le Roi du Monde*, « durent d'ailleurs supposer que ce n'était là qu'un récit purement imaginaire, une sorte de fiction ne reposant sur rien de réel ». Nous aurons l'occasion de revenir sur le thème de l'Agarththa mais Saint-Yves, en dépit du caractère fantaisiste de son livre, n'y lançait pas moins aux Occidentaux un avertissement qui, avec le recul, ne semble pas si ridicule : « Si vous ne faites pas la synarchie, je vois, à un siècle d'échéance, votre civilisation judéo-chrétienne pour toujours éclipsée, votre suprématie brutale pour toujours matée par une renaissance incroyable de l'Asie tout entière, ressuscitée, debout, croyante, armée de pied en cap et accomplissant sans vous, et à votre rencontre, la promesse sociale des abramides, de Moïse, de Jésus-Christ et de tous les Kabbalistes judéo-chrétiens. »

Mais il faut avouer que le plus souvent, Saint-Yves vaticine et délire dans la meilleure tradition du XIX^e siècle utopique et halluciné :

« Enfin, pour terminer cette mission par un vœu : vienne le jour d'un Concile œcuménique européen, où soient représentés tous les cultes, toutes les universités, toutes les loges du trente-troisième degré, toutes les directions souveraines et puissé-je être convié d'y venir exposer et défendre la loi synarchique de l'Histoire et des sociétés humaines, assisté de deux mages de l'Agarttha ! » Tant de naïveté, de doux... illuminisme, eût dû à la vérité « désamorcer », même aux yeux des contempteurs les plus obtus du complot satanique, la synarchie de Saint-Yves¹². Il n'en fut rien. Pourtant, même examiné froidement, dépouillé de son attendrissant pathos et de ses fantasmagories orientales, le système synarchique de Saint-Yves s'inscrivait, répétons-le, dans la tradition des utopies sociales les plus inoffensives. De quoi s'agissait-il en fait ?

Considérée comme un organisme vivant, chaque communauté humaine ne pouvait prospérer qu'à raison des rapports harmonieux entre trois fonctions : l'économie (correspondant au corps) ; le législatif et le politique *lato sensu* (correspondant à l'âme) ; l'enseignement, la science et la religion (correspondant à l'esprit).

A chacune de ces composantes calquées sur la conception ternaire et « scolastique » de l'être humain, devaient correspondre, dans l'esprit de Saint-Yves, des institutions spécifiques, assurant la « coexistence pacifique » des trois « pouvoirs sociaux ». Tel était le sens du mot synarchie — du grec *sun* : avec, et *arché* : commandement — qui a d'ailleurs été retenu par le Robert : « Gouvernement d'un État par plusieurs chefs. — *Par ext.* Autorité, influence exercée par plusieurs personnes ou plusieurs groupements à la fois. » Cette conception s'accompagnait chez Saint-Yves d'une condamnation du centralisme étatique et du parlement oligarchique et incompetent.

Il importe en effet de remarquer que la légende d'une synarchie étroitement liée au pouvoir quasi autonome de la fonction publique, est contredite à angle droit par Saint-Yves lui-même : « La vraie

12. Pour être juste, il faut toutefois convenir que le mythe du royaume *souterrain* (l'Agarttha) eut immédiatement, pour les catholiques, une résonance « diabolique », et que sa localisation asiatique n'avait rien de rassurant, en un temps où naissait un autre mythe, celui du « péril jaune ». Ossendowski allait s'en faire l'écho en 1924 dans *Bêtes, Hommes et Dieux, l'énigme du Roi du Monde*.

souveraineté soit de la Couronne soit du peuple est ainsi passée peu à peu, par des intermédiaires, dans une machine automatique, dans une société anonyme sans conseil d'administration responsable, dans l'État, maître par le fonctionnarisme, de tous les corps constitués de la Nation. Le même régime pratiqué sur un individu produirait un idiot qui ne se réveillerait que pour être aliéné¹³. »

Le système de Saint-Yves — qu'il considérait non pas comme une idée originale mais comme une antique tradition dont le dépôt lui avait été confié¹⁴ — visait à la création d'une synarchie européenne constituée sur le même modèle ternaire, avec un conseil européen des communes nationales, représentant les économistes, industriels et financiers ; un conseil européen des États composé de conseillers élus par tous les corps des magistratures nationales ; un conseil des Églises nationales représentant l'autorité spirituelle et les divers corps enseignants — et constitué sur le modèle du *Collegium Lucis* de Comenius et des utopies rosicruciennes.

Mais au-delà de ces anticipations, le retour souhaité à une tradition spécifiquement française, la prise de conscience d'un « testament social », offraient bien des analogies avec le programme exposé en septembre 1887 par le Comte de Paris. Comme l'écrit très justement Jean Saunier (*op.cit.*) : « Ce prince voulait, lui aussi, faire revivre une ancienne tradition historique, celle de la « monarchie populaire », et la future Constitution qu'il annonçait devait comprendre non seulement une Chambre élue au suffrage universel, mais aussi un Sénat où seraient représentés « les grands intérêts sociaux » — cependant que le cabinet ministériel cesserait d'être responsable devant les Chambres. » Nous verrons dans la suite de cet ouvrage que ce thème de la monarchie populaire, que l'on pourrait croire totalement obsolète et bon à être rangé dans quelque musée, joue aujourd'hui encore dans les

13. *Mission des Ouvriers.*

14. Cette tradition s'accompagnait logiquement d'une véritable herméneutique de l'Histoire, celle-ci s'expliquant intégralement par le conflit multiséculaire entre anarchie et synarchie. Dieu, par l'intermédiaire des « centres initiatiques », déléguait à l'humanité, dans les périodes de crise, de « grands synarques » tels Moïse, Pythagore, Jésus ou... Saint-Yves (dans le seul cadre français il est vrai) pour la remettre dans le droit chemin.

contextes « politico-mystiques » les plus variés, un rôle que nous qualifierons d'archétype. Autre thème « synarchique » que nous retrouverons, celui de la synthèse « hermétique » réintégrant les contraires dans l'Unité : hommes de droite et hommes de gauche, jésuites et francs-maçons (ce sera tout à l'heure le tour des chrétiens et des marxistes...), capital et travail, etc.

Une question, maintenant, se pose : y eut-il un lien entre la synarchie de Saint-Yves et le fantôme qui hanta les allées du pouvoir dans les années 40 ? En d'autres termes, Saint-Yves eut-il une postérité « occulte » ? Qu'il ait, quant à lui, nourri le dessein de passer de la théorie à la pratique, la conclusion de la *Mission des Souverains* (1882) en fait foi : « D'ici un an ou deux, tous les esprits ralliés à la synarchie devront se compter et se concerter en vue d'adopter un programme et des moyens d'action et de propagande. De même que, dans les grandes époques de l'universelle Église, des ordres nouveaux sont venus, à leur heure, répondre à de nouveaux besoins sociaux, de même aussi entre les conservateurs et les révolutionnaires européens, l'ordre des synarchistes devra planter son drapeau d'arbitrage et de paix sociale. Ses organes de propagande seront, dans chaque pays, un journal et une revue ayant pour titre, la *Synarchie nationale* d'Angleterre pour les Anglais, d'Allemagne pour les Allemands, etc. Et tous ces organes réunis formeront un journal synthétique, une revue universelle ayant pour titre la *Synarchie européenne*. »

Entre ces projets grandioses et leur réalisation il y avait, on s'en doute, un abîme que rien ne put combler. Une tournée de conférences européenne n'eut guère de succès. La fondation d'un « Syndicat de Presse économique et professionnelle de France », saluée de quelques propos flatteurs, ne suffit certes pas à faire connaître l'idée synarchique, en un moment où l'opinion était secouée par la crise boulangiste. Saint-Yves, retranché dans sa tour d'ivoire et manifestant un souverain mépris pour les organisations occultistes, n'avait en effet d'autres moyens d'action que ceux offerts par ses relations personnelles. C'est ainsi que, grâce à son influence, Papus (le docteur Encausse) accompagné d'un célèbre guérisseur, « Maître Philippe », de Lyon, fut reçu en Russie par la famille impériale. Raspoutine, on le sait, allait très vite les supplanter.

Toutefois, les séjours en Russie des deux Français, entre 1900 et 1906, à défaut d'infléchir la politique de Nicolas II, servirent de prétexte aux antimaçons pour stigmatiser l'action du Martinisme. Papus, en effet, avait fondé dans les années 1887-1891 cet Ordre Martiniste dont nous avons vu qu'il ne pouvait se réclamer qu'« idéalement » de Martinès de Pasqually et de Saint-Martin. Quoi qu'il en soit, prenant prétexte de la vénération que Papus vouait à Saint-Yves, on voulut faire de ce dernier l'inspirateur qui, dans la coulisse, dirigeait les grandes manœuvres synarchiques à la cour de Russie. A en croire Boutmi (un des principaux éditeurs des *Protocoles des Sages de Sion*) celles-ci allaient conduire à la Révolution.

En fait, l'influence des deux hommes, sur le plan politique, se borna à rappeler au Tsar les fondements divins de son autorité, et à l'exhorter à manifester cette dernière avec plus de vigueur. Henri Rollin est très net à cet égard, qui écrit qu'« en dehors de l'influence profondément religieuse qu'elle lui reconnaît, de cette absolue confiance en Dieu qu'il lui inspirait, le leitmotiv des souvenirs évoqués par l'impératrice à propos de Philippe est l'impossibilité pour la Russie d'adopter un régime constitutionnel, la nécessité pour le tsar d'imposer aux hauts personnages de l'Empire, aux ministres comme aux grands industriels, cette discipline élémentaire que le danger avait fait accepter spontanément par tous les pays les plus démocratiques ¹⁵. » On juge par là du caractère hautement subversif de l'action de Philippe et Papus !

Mais cela n'empêcha nullement le mythe de prospérer, aboutissant à l'insaisissable (et pour cause...) Mouvement Synarchique d'Empire, véritable Arlésienne de la scène occulto-politique. Qu'il fût dénoncé par la droite ou par la gauche, le complot synarchiste était dans tous les cas organisé selon une structure quadripartite immuable : 1) Le MSE était à l'origine une société occultiste inspirée par la doctrine de Saint-Yves et adaptée aux circonstances. 2) De « hauts initiés inconnus », descendants directs des « Supérieurs Inconnus » de la haute Maçonnerie du XVIII^e siècle, formaient une « société secrète

15. *L'Apocalypse de notre temps : les dessous de la propagande allemande d'après des documents inédits*, Gallimard, 1939.

supérieure » tirant les ficelles de l'économie et de la finance. 3) La susdite société s'était emparée du pouvoir en 1940. 4) Elle était au service d'une internationale révolutionnaire ou réactionnaire selon les auteurs... Ainsi pouvait-on couler dans un même moule — témoin de l'universalité de certaines structures psychologiques et mythiques — les « représentations » idéologiques les plus opposées.

Le postulat de base était néanmoins ruiné par la publicité que, contre toutes les lois du genre, Saint-Yves s'était efforcé, sa vie durant, de donner à son utopie, sollicitant même un examen officiel par le parlement de la III^e République ! Autant les Illuminés de Bavière, par leur goût du secret, faisaient le jeu des obsédés du complot occulte, autant Saint-Yves eût dû décourager tout soupçon par son attitude. Mais le bon sens le plus élémentaire n'étant pas la vertu la mieux partagée par les contempteurs de la Synarchie, on passa outre. Et cela bien que les disciples de Saint-Yves ne se soient pas davantage privés de publier des apologies de la doctrine synarchiste.

Mais, rétorquera-t-on, l'Ordre Martiniste n'était-il pas, lui, une organisation occulte, et chargée de surcroît par Saint-Yves de mettre en application ses théories ? En réalité, nous avons vu que Saint-Yves n'avait jamais été le « Grand Maître du Martinisme ». Plus : il avait renvoyé à Papus trois diplômes *ad honorem* de membre du Conseil suprême de l'Ordre Martiniste, de membre de la Loge « le Sphinx » et de « docteur en hermétisme », que son zélé disciple avait cru bon de lui faire parvenir. Et puis, à la mort de Papus, en 1916, les rivalités s'étaient données libre cours au sein de l'Ordre et la « course à la Grande Maîtrise » avait vu la victoire de Téder (Charles Détré), qui régna jusqu'à sa mort en 1918, et fut remplacé par Joanny Bricaud — ce qui entraîna la fondation en 1921 d'un « Ordre martiniste et synarchiste » dirigé par Victor Blanchard, qui avait appartenu à l'Ordre du Temple Rénové de Guénon et avait été expulsé avec lui du Martinisme. Enfin, dix ans plus tard, Victor-Émile Michelet devait créer un « Ordre martiniste traditionnel ». Ces convulsions et scissions diverses ne donnaient pas le sentiment, c'est le moins qu'on puisse dire, d'être en présence d'une redoutable société tapie dans l'ombre et guettant le moment propice pour s'emparer des commandes de la France, ou du monde...

Cela ne suffit pas, là encore, à dissuader les antisynarchistes de poursuivre leurs exégèses fantastiques. Ainsi les services antimaçonniques de Vichy prirent-ils prétexte, entre autres, de la création de l'Ordre martiniste et synarchiste de Blanchard — fonctionnaire à la Chambre des Députés — pour avancer que le Mouvement Synarchique d'Empire s'était constitué vers 1922. En renfort de cette thèse, Geoffroy de Charnay, sur la foi d'indices fragiles, établit qu'en 1920 justement, les Martinistes auraient renoncé au « rituel de 1887 » pour adopter une initiation « d'homme à homme », garante d'une absolue clandestinité. La confusion atteignait là des sommets ! En effet, et pour commencer, il n'y eut jamais à proprement parler de « rituel de 1887 » puisque le recrutement s'effectuait sous forme d'« initiation libre », ne comportant aucun formalisme. En revanche, Téder et Joanny Bricaud « maçonnisèrent » de plus en plus l'organisation, créant ainsi des structures qui empêchaient justement toute forme de cooptation clandestine. Ainsi nos exégètes avançaient-ils avec une tranquille assurance la plus exemplaire des contrevérités.

L'idée synarchique était d'ailleurs fort loin d'être la « propriété » de l'Ordre Martiniste, puisqu'elle jouissait d'une faveur certaine dans tous les milieux occultistes ou « spiritualistes », mais sa diffusion s'effectuait selon des modalités qui excluaient toute connivence, toute concertation et *a fortiori* tout plan d'action commun. (D'autant que cela n'intéressait, malgré tout, que des milieux restreints). Rudolf Steiner, fondateur de l'anthroposophie, professait une doctrine sociale bien proche de celle de Saint-Yves. La Société Théosophique, dont l'anthroposophie steinerienne constituait une dissidence, connaissait d'ailleurs une grande effervescence politico-sociale de forme messianique. Des groupes cherchaient les clefs de la paix universelle, parmi lesquels celui des « Veilleurs », dont plusieurs membres nourrissaient des idées très « synarchiques ». On y rencontrait en particulier Vivian Postel du Mas et, si l'on en croit Pierre Mariel ¹⁶, Rudolf Hess...

Vivian Postel du Mas était l'auteur d'un curieux ouvrage, le *Schéma de l'archétype social*, qui par son organicisme et la distinction des trois fonctions — spirituelle, politique et économique — évoquait le système de Saint-Yves. Mais le plus intéressant est que ce livre

16. *L'Europe païenne du XX^e s.* La Palatine, Paris, 1964, p. 154.

préfigurait — tant pour le fond que pour la forme — le fameux Pacte synarchique d'Empire considéré comme la « preuve » du complot synarchique. Jean Saunier n'hésite d'ailleurs pas à envisager une origine commune. De fait, les *Documents maçonniques* d'avril 1944, soit un mois après l'assassinat de Constant Chevillon, Grand Maître de l'Ordre Martiniste et patriarche de l'Église Gnostique, annonçaient triomphalement que des perquisitions dans les milieux maçonniques avaient permis de découvrir conjointement le *Schéma* et le *Pacte*. Constant Chevillon, avant son ignoble exécution, avait déclaré que les deux ouvrages lui avaient été remis par Jeanne Canudo, une amie de Vivian du Mas, afin, lui avait-elle dit, qu'il puisse « en comparer la teneur aux principes synarchiques de Saint-Yves d'Alveydre ».

Si le *Schéma* énonçait des principes généraux, voire métaphysiques, le *Pacte* en constituait l'application, sous forme d'un programme d'action. Un document issu des milieux de gauche et intitulé *Mémoire sur la guerre franco-allemande simulée de 1939-1940, sur la défaite truquée de mai-juin 1940, sur la prise du pouvoir de juillet 1940 et sur la préparation idéologique et technique du renversement des institutions républicaines depuis 1930*, résumait vers 1944 le « corpus » interprétatif visant la « Synarchie noire » — celle de Charnay et Mennevée. A propos du *Pacte*, il note : « Ce texte est la charte politique du fascisme français. Indiquons tout de suite qu'il ne s'agit nullement d'un fascisme du type germanique à la Rosenberg (*sic*), mais d'un fascisme à ciment idéologique catholique romain du type « portugais ». Il a été rédigé à une date inconnue par M^{me} Canudo aidée de MM. Vivian du Mas et Armand Mora (F.L.N.¹⁷, janvier 1944). Il paraît avoir subi une refonte et une seconde rédaction vers 1934, due à Jean Coutherot (*sic*, pour Coutrot) (R.L.Y.mars 1942). Une troisième rédaction serait actuellement en préparation (S.O.I., janvier 1944). »

Si le témoignage doit être enregistré avec précaution, il n'en confirme pas moins les propos de C. Chevillon aussi bien que les analogies évidentes entre le *Schéma* et le *Pacte*. De plus, il est vrai que Jeanne Canudo et Vivien du Mas avaient étroitement collaboré lors d'investigations « ésotériques ». (Nous les retrouvons dans la très

17. Les initiales sont celles des informateurs de l'auteur, et les dates indiquent le moment où leur témoignage fut recueilli.

curieuse fraternité des Polaires, à laquelle Guénon s'intéressa beaucoup.) Ils étaient membres de l'Obédience maçonnique mixte du Droit Humain, fondée par Maria Deraismes, et ils comptaient des amis à la Société Théosophique, dans certaines loges de la Grande Loge de France (notamment aux « Amitiés internationales ») et dans le Martinisme ; mais tout cela réuni ne faisait pas un bien vaste complot... Et le petit groupe dont ils étaient les inspireurs, lassé des conférences confidentielles, se résolut, comme Saint-Yves l'avait fait, à s'adresser directement au public, en reprenant l'idée des « états généraux ».

Ainsi se réunirent le 24 juin 1934 les « états généraux de la jeunesse », dont les promoteurs voulaient faire prendre conscience à tous de l'imminence de profondes mutations, ajoutant que leur objectif était de « faire l'économie de la violence dans l'inéluctable révolution ». Il s'agissait de promouvoir des rencontres, des échanges, en tout « apolitisme ». La publication officielle des assises s'intitulait d'ailleurs : *Cahiers des états généraux de la jeunesse pour la libre confrontation des jeunes et leur affirmation dans la nation*. Parmi les intervenants les plus notables, signalons Jean Luchaire, Bertrand de Jouvenel et Jean Nocher. Le bureau central d'organisation était quant à lui principalement composé de « synarques », le délégué général étant Armand Mora, le secrétaire Gaston Wolf et, à côté des deux représentants des jeunes, Guy Zuccharelli et René Rotter, siégeaient, pour les aînés, Jeanne Canudo et Vivian du Mas...

Que le *Pacte synarchique d'Empire* émane de ce petit noyau, la preuve en est publique et le mystère par là même s'évanouit, que l'on avait pris tant de peine à susciter. En effet, un texte destiné à servir de « support de discussion » pour la session de novembre 1934, contient des passages qui, tant dans le fond que dans la forme, établissent sans équivoque que leur auteur fut aussi celui du *Pacte* :

« La Révolution française doit être originale, c'est-à-dire dans la tradition nationale, de caractère non pas totalitaire mais unanime, propagée sous la mystique « personnaliste » (primauté spirituelle de la personne humaine) et la mystique complémentaire du « service social » (remplaçant la notion de profit), alliant ainsi l'autorité du principe aristocratique et la liberté du principe démocratique ;

« ...l'aboutissement étant un régime synarchique dissolvant automa-

tiquement et sans violence les classes tout en respectant et favorisant la diversité naturelle des personnes et la diversité fonctionnelle des citoyens ;

« ...écartant toute dictature, mais renforçant réellement le pouvoir central ;

« ...respectant la liberté de conscience, d'opinion et d'associations politiques par affinité, mais substituant, au jeu antisocial, statique et anarchique des « partis » (construits sur l'idée d'opposition et de lutte pour le pouvoir), le jeu hautement social, dynamique et synarchique des professions organisées et constituant par conséquent de véritables « ordres hiérarchisés » (construits sur l'idée de service social et la coopération réelle et légitime de tous les pouvoirs par délégation des meilleurs et des plus compétents de chaque « ordre » au gouvernement effectif : central, régional, communal, coopératif, syndical et corporatif). »

Le *Pacte*, quant à lui, préconisait « la révolution invisible en ordre dispersé ».

On connaît donc tout du *Pacte synarchique d'Empire*. Compte tenu de la faible audience rencontrée par leur « ténébreux complot » en dehors des cercles occultistes ou maçonniques, ses auteurs avaient poussé l'obligeance jusqu'à conspirer au grand jour et devant une assemblée réunie à son de trompes. D'ailleurs, les bons apôtres de la *France Catholique* et de la *RISS* ne manquèrent pas de dénoncer la manœuvre « judéo-maçonnique ». La *RISS* — qui en d'autres temps avait métamorphosé pour les besoins de la cause une réunion de joueurs de cor de chasse dans une cave en une assemblée d'adorateurs du démon — écrivait même en avril 1935 :

« Les néo-socialistes sont résolument hostiles au parlement et au capitalisme de spéculation. Ils n'ont pas à cela grand mérite, car nous ne voyons pas qui songe à défendre ces deux institutions en dehors de leurs bénéficiaires.

« La S. : Jeanne Canudo, le F. : Vivian du Mas, MM. Georges Izard, Jean Luchaire, le F. : Gaston Wolf, Bertrand de Jouvenel, tous les rédacteurs de *Notre Temps*, de la *Lutte des Jeunes*, de *Pionniers européens* l'ont si bien senti qu'aux états généraux de la jeunesse leur déclaration condamne les monopoles privés et réduit les pouvoirs du

parlement par l'institution d'un Conseil économique. Les juifs et les francs-maçons, si nombreux aux E.G.J., préféraient se jeter dans un torrent irrésistible pour essayer de le capter que de s'y opposer. »

Ainsi donc, selon la *RISS*, l'idée synarchique était tellement « dans l'air » que ceux qui, dans sa logique particulière, eussent dû la promouvoir, dans l'ombre, à force de menées souterraines, en étaient réduits à prendre le train en marche. Singuliers comploteurs ! Et singulière *RISS* qui, juste retour des choses, fut accusée par Mennevée en 1946, par Ulmann et Azeau plus récemment, d'être une organisation... synarchiste. A chacun sa synarchie ; et comme le disait en substance le F. : Guénon, qui eut beaucoup à souffrir de la hargne des dévots, à force de voir du diabolisme partout, les rédacteurs de la *RISS* finiront par n'être plus très sûrs de n'en être pas entachés eux-mêmes. Plusieurs de ses rédacteurs, parmi lesquels l'abbé Boulin (Roger Duguet en littérature) n'étaient-ils pas très liés (eux, les grands contempteurs de conspirations occultes) à une société secrète intégriste, la fameuse « Sapinière », dont nous avons évoqué plus haut les ténébreuses activités ?

En tout cas, ces gens mirent une rare persévérance à édifier pierre à pierre le mythe de ce complot synarchiste que ses auteurs eux-mêmes avaient pourtant eu la bonté de démonter sous leurs yeux. Condamnés par l'implacable logique de la causalité diabolique à magnifier les plus insignifiants cénacles et à récrire l'histoire avec à la main un rituel d'exorcisme, ils transformèrent les « agents du judéo-maçonnisme » épinglés par la *RISS* en dangereux synarques, quand l'innocent système de Saint-Yves, revu et corrigé par Jeanne Canudo et Vivian du Mas, fut propulsé sur le devant de la scène. La Synarchie cristallisait en effet toutes les obsessions des « traditionalistes » ou des « nationaux », en y ajoutant ce zeste d'exotisme et d'orientalisme où Saint-Yves n'avait pas vu malice, mais qui hérissait tant les impénitents défenseurs de l'Occident, prompts à brandir le crucifix devant les hordes de Gog et de Magog dont on annonçait la prochaine sortie de l'Agarthā... Et comme pour leur ôter tout doute à cet égard, Jeanne Canudo et Vivian du Mas — ainsi que nous l'avons dit — s'étaient également intégrés à un Ordre qui se prétendait en relation directe avec cette mystérieuse Agarthā : la fraternité des Polaires.

XI

Les Polaires et le télégraphe de l'Agarttha

En 1908, le jeune Mario Fille, fils d'un Français résidant à Rome et d'une Italienne, qui était en villégiature à Bagnaïa, village du Viterbais, fit la connaissance d'un mystérieux ermite que l'on appelait « le père Julien » et qui demeurait en pleine montagne. Prenant plaisir à sa conversation, le jeune homme lui fit de fréquentes visites, et l'ermite le remercia en lui confiant de vieux documents contenant une méthode divinatoire qui ne devait être divulguée sous aucun prétexte.

« C'est là, lui dit-il, une parcelle infinitésimale du Livre de la Science de la Vie et de la Mort. Ces pages contiennent une méthode divinatoire, à forme arithmétique. En bref, voici de quoi il s'agit. Quand quelqu'un est assailli par un doute grave, il devra formuler une question, y penser fortement, l'écrire, la faire suivre de ses nom et prénom et de ceux de sa mère, puis effectuer sur les lettres ainsi écrites les longues, très longues opérations arithmétiques prescrites par ces feuillets. Mais toi seul, qui as été bon pour moi, dois connaître ce secret jusqu'à ce qu'un ordre te soit donné à son sujet. Si tu le divulgues, ce sera pour toi ou la folie ou la mort ¹. »

D'abord découragé par la complexité des opérations à effectuer pour obtenir une « réponse », Mario Fille n'expérimenta l'oracle — avec succès — que quelques années plus tard. Ayant fait en Égypte, où l'avait conduit sa profession de représentant, la connaissance d'un autre Italien, Cesare Accomani, il le mit au courant de la méthode, et ce dernier s'enthousiasma à un point tel qu'il fut décidé de retrouver le

1. Pierre Geyraud, *Les Sociétés secrètes de Paris*, éd. Émile-Paul frères, Paris, 1938.

père Julien. Las, celui-ci avait quitté Bagnaïa, et c'est seulement en 1918 que, grâce à l'oracle, on apprit qu'il avait regagné son couvent de l'Himalaya... Mais c'est à Paris, où vinrent s'installer Mario Fille et Cesare Accomani, que l'affaire allait prendre toute son ampleur.

Fernand Divoire, directeur de *l'Intransigeant*, et qui devait publier un livre intitulé *Pourquoi je crois à l'Occultisme*, organisa des séances d'expérimentation² auxquelles assistèrent Maurice Magre, Jean Marquès-Rivière, Jeanne Canudo, Vivian Postel du Mas, Jean Dorsenne et René Guénon. Mario Fille, personnage entre deux âges, petit et rondet, qui se fit connaître par la suite dans le monde des variétés en composant quelques mélodies (*Chanson d'Espagne*, *Tourment d'amour*), s'effaçait de plus en plus au profit de Cesare Accomani, alors âgé d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, brun, râblé, au regard profond et fixe. Il avait écrit un livre paru en décembre 1929 sous le pseudonyme de Zam Bhotiva et intitulé *Asia Mysteriosa, l'Oracle de Force Astrale comme moyen de communication avec « Les Petites Lumières d'Orient »*³. Il était préfacé par Fernand Divoire et accompagné d'études de Maurice Magre et Jean Marquès-Rivière. Guénon, à qui l'on avait demandé une préface (il avait corrigé le manuscrit et les épreuves du livre), la rédigea, avant de la retirer, ayant été finalement déçu par la qualité des « oracles ».

Comme l'avait dit le père Julien, l'Oracle de force astrale était une étrange méthode arithmétique censée mettre en rapport avec de non moins étranges « Petites Lumières », elles-mêmes liées aux « Trois Sages », que l'on ne manqua pas de rapprocher d'autres triades plus ou moins légendaires : les Trois Sages de l'Atlantide, les Trois Druides

2. Elles se tenaient à l'origine dans les bureaux de *l'Intransigeant* mais, à partir d'août 1930, elles eurent lieu au 36 de l'avenue Junot, dans un studio, au rez-de-chaussée d'un bel immeuble. Pierre Geyraud (*op. cit.*) en fait la description suivante : « Il y a là une salle vaste et haute. Au milieu, une grande table massive. Des sièges de chêne, d'un style archaïque, sont rangés le long des murs. A gauche, près de la porte d'entrée, il y avait, jusqu'à ces derniers temps, sous un dais de bois sculpté, une statue thibétaine magique, une Kwal-Ynn. Mais on s'en est débarrassé, parce qu'elle était devenue prétexte à des déviations de la doctrine. Elle est remplacée maintenant par une innocente mappemonde, qui était autrefois sur la grande table, parmi les livres. A droite, il y a un escalier, qui mène à une petite salle haute, destinée aux initiations. »

3. Éd. Dorbon Aîné.

qui créèrent le Ciel et les Dieux, les Trois Vieillards qui recueillirent la parole de Brahma, les Trois Sages qui se prosternèrent devant le berceau de Krishna, et, bien sûr, les Trois Rois Mages qui offrirent au Christ l'encens, l'or et la myrrhe, et que Guénon fait correspondre aux Brahâtmâ, Mahâtmâ et Mahânga de l'Agarttha.

Vers 1925, l'Oracle commença à prédire la venue de « Celui qui Attend » — un Occidental « qui a de grands yeux noirs et une robe blanche ornée d'une croix rouge, et qui est Rose-Croix, et Chef suprême des Polaires. Ils vivent "dans des cavernes aménagées en cryptes depuis des siècles" ⁴ ». *Asia Mysterosa* reproduit la demande faite à l'Oracle par un « savant ésotériste » qui n'est manifestement autre que Guénon, ainsi que les commentaires que lui inspira la réponse :

« Dem. — *Celui qui attend est-il le dernier Avatâra ou le futur Manu ?*

Rép. — Il ne peut être ni l'un ni l'autre. La petite Lumière Unam vous le fera peut-être pressentir... »

Ce que Guénon commentait ainsi : « Le dernier Avatâra est la manifestation du Verbe à la fin du Cycle ou Manvantara actuel, manifestation représentée sous la figure symbolique du Cheval Blanc dans les Purânas et dans l'Apocalypse. On aurait pu supposer que "Celui qui Attend" désignait d'une façon énigmatique cet Avatâra, ou bien, suivant une autre hypothèse également possible, le futur Manu, c'est-à-dire l'Intelligence qui doit présider au prochain cycle humain et lui donner sa loi. Cependant, quelques réponses précédentes, concernant "Celui qui Attend", donnaient à penser qu'il s'agissait en réalité de quelque chose de beaucoup moins important, d'une manifestation non définie, ne devant jouer qu'un rôle assez secondaire ; mais il était intéressant d'en avoir la confirmation, et c'est cette confirmation que la présente réponse apporte de la façon la plus nette et la plus formelle.

« *Unam* est le retournement de Manu, ce qui indique symboliquement qu'il s'agit d'un reflet de Manu. Il existe d'autres exemples connus de ce procédé : ainsi le nom de ROMA considéré comme

4. Pierre Geyraud, *op. cit.*

retournement de AMOR ; ce cas semble bien avoir été interprété de la même façon dans certaines traditions ésotériques. *Unam* est qualifié de "piccola Luce" — petite Lumière —, ce qui le place en quelque sorte au même niveau que les "Trois Sages", mais son nom indique une relation plus directe avec le "Centre du Monde". »

L'histoire des Polaires, pour Guénon, se situait donc, en dépit des apparences, dans le droit fil de l'Ordre du Temple Rénové, quelque vingt ans plus tôt. Il s'agissait toujours de la fameuse remanifestation d'un centre initiatique occidental résorbé jusque-là dans le Centre suprême. Le « dédic » fut constitué par une réponse de l'Oracle citant des vers de l'Arioste. Comme le remarqua « Zam Bhotiva », cette mention du poète italien, émanant d'un centre caché en quelque région inaccessible de la lointaine Asie, rendait un son curieux... Mais il ajoutait qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que les « Petites Lumières », chefs d'un « Groupe initiatique de Tradition sans doute latine [les messages n'étaient-ils pas signés Anselmo ou Giuliano ?...], évoquent le souvenir d'une patrie lointaine en honorant celui qui fut non seulement un grand poète, mais aussi un Initié et un Rose-Croix ». D'ailleurs, en avril 1929, une réponse de l'Oracle confirma aux « Polaires » qu'ils étaient en communication avec « un groupe de Tradition occidentale et rosicrucienne, dans le Jardin de Préparation de l'Agarttha ».

Le message disait en effet : « *Chevaliers Sages Initiés à la Grande Roue. — Ils furent absorbés par les Petites Lumières d'Orient. — Ils ont laissé des Traditions dans le Grand Jardin.* » Là encore, Guénon commenta :

« Le titre de Chevalier convient bien aux Rose-Croix, car ils ont succédé aux Templiers pour maintenir, après la destruction de ceux-ci, le rattachement de l'Occident au « Centre du Monde ». La « Grande Roue » (traduction du terme sanscrit Mahâchakra) symbolise le monde ou la nature ; l'« Initiation à la Grande Roue » correspond à ce que l'on appelait dans l'antiquité les « petits mystères » (expression dont il faut peut-être rapprocher la désignation de « Petites Lumières » ?), qui se rapportaient aux possibilités de l'état humain. Cette Initiation est bien celle qui convient à des Chevaliers, c'est-à-dire à des Kshatriyas ; et, en ce qui concerne les Rose-Croix, cette indication

semble parfaitement exacte, car elle s'accorde tout à fait avec celles que nous avons déjà pu voir d'autre part.

« Le "Grand Jardin" est le *Pardes*, d'où partent toutes les Traditions et où elles se conservent toutes ; il peut, en un certain sens général, être identifié avec l'Agarththa comme correspondant plus précisément au Centre de ce Jardin (la Montagne d'où coulent les quatre Fleuves), par lequel s'établit directement la communication du Monde Humain avec les Mondes Supérieurs. »

Le curieux de l'affaire est que le dépositaire du *modus procedendi* ultrasecret de l'Oracle de Force Astrale prétendait avoir rencontré l'ermite de Bagnaia, le Père Julien, en 1908. Or 1908 est également la date de la « reviviscence » de l'Ordre du Temple Rénové dont Guénon allait être le Grand Maître.

Après que, le 8 avril 1930, le Père Julien eut annoncé dans un message qu'il allait franchir « les Portes de Lumière », c'est-à-dire mourir, Cesare Accomani et Mario Fille reçurent par cette même voie de télégraphie télépathique et arithmétique, toutes les instructions relatives aux rites et aux buts de la nouvelle société, la Fraternité des Polaires, qu'ils allaient devoir créer. Il leur fut notamment précisé que du sein des Polaires sortiraient un jour des hommes qui, après avoir satisfait à toutes les épreuves idoines, recevraient l'initiation des Rose-Croix⁵ et connaîtraient leurs secrets. D'ores et déjà, l'Oracle indiquait que des documents contenant une partie de ces secrets, rédigés en allemand, se trouvaient enfouis en Palestine, dans une cachette dont l'emplacement serait dévoilé en temps utile. En attendant, il convenait de se préoccuper du salut de la France, menacée par les « Verges de Feu » et par « les sabots des quatre Cavaliers de l'Apocalypse ». Pour ce faire, on devait « préparer une

5. Pour l'heure, il fallait se contenter d'un rituel des plus modestes, comme l'atteste un initié qui se confia à Pierre Geyraud (*op. cit.*) : « Dans la petite salle du haut, à peine éclairée, aux sons d'une musique enregistrée, il avait comparu devant six membres du Conseil, aux visages masqués de cagoules. Une épée était sur la table. On lui avait posé des questions, on lui avait fait prêter serment à genoux... »

Et il m'a montré sa carte d'identité : *Hic adsum Frater tuus sub Poli Signo Lutetiae millesimo nongentesimo et tricesimo anno post J.-C.* C'est-à-dire : « Celui qui se présente à toi est ton Frère, sous le signe de l'Étoile Polaire ; Paris, 1930. »

*Cohorte de Fer*⁶ pour défendre le Flambeau » ; il fallait « des Frères pour le Grand Combat, et des Frères pour aider à la Grande Reconstruction ».

On conçoit que de si hautes destinées aient nécessité le choix d'un Grand Maître plus représentatif que nos deux pittoresques Italiens. On désigna un chanoine catholique romain, Mgr L., camérier secret du Pape et Polaire de la première heure qui fit dans l'Église une très belle carrière, tout en portant, sous la pourpre cardinalice, une croix gammée. Mais son caractère autoritaire suscita des difficultés et il fut remplacé par un évêque de l'Église gnostique qui lui non plus n'occupa pas longtemps le fauteuil de Grand Maître. L'espoir renaît, après ces déconvenues, lorsqu'on apprend, toujours grâce à l'Oracle, qu'un chef descendu de l'Himalaya est en route vers Paris... Il s'embarqua bien sur un paquebot des messageries mais en chemin, la « contre-initiation » sans doute, sous les apparences, dit-on, d'une jolie femme, lui fit changer d'avis. Survint alors un prince cambodgien du nom de Yon-Kantor, mais il ne fit pas mieux l'affaire que ses prédécesseurs : trop porté sur la magie, et trop ambitieux aussi.

Mais plus grave fut la défection de Zam Bhotiva lui-même, qui manifestait une inlassable activité. Il avait publié en 1930 *la Magie appliquée à l'art du chant*, dont la préface et le résumé des chapitres lui avaient été dictés, toujours grâce à l'Oracle, « par un grand artiste défunt ayant acquis des mérites durant sa vie terrestre ». En janvier 1931 il était à Londres. La Force astrale lui avait en effet révélé que Frère Arthur Conan Doyle, l'illustre créateur de Sherlock Holmes, était apparu aux Sages de l'Agartha et leur avait exprimé son intérêt pour le groupe des Polaires. A quatre reprises, en présence de Lady Conan Doyle et de deux autres personnes, et par le truchement d'un médium lui-même contrôlé par son « guide » (White Eagle, de son vivant chef d'une tribu indienne), Sir Arthur parla :

« L'heure approche où les deux Forces : les rayons bleus et les rayons rouges, entreront en contact ; et alors un grand événement se produira. »

6. Ce nom évoque curieusement la « Garde de Fer » du Roumain Codreanu, qui renvoyait également à des arrière-plans occultes assez singuliers.

Il ne semble pas que cet oracle encore plus sibyllin que ceux de la Force astrale ait jamais trouvé un commencement de réalisation, et abandonnant Sir Arthur, Zam Bhotiva se tourna vers la radiesthésie. Pas n'importe laquelle il est vrai puisque l'Oracle lui permit de découvrir la baguette de Pic de la Mirandole, qui avait la propriété de vibrer au voisinage de l'or. Il n'eut de cesse qu'il fût allé essayer cette merveille en des lieux dignes de son usage : en l'occurrence Montségur, si riche en prestigieuses légendes trésoraires, et où il se rendit en compagnie d'une fidèle de l'Église gnostique, descendante de la grande Esclarmonde de Foix. Las ! La baguette de Pic de la Mirandole ne vibra point... Après une ultime et infructueuse quête aurifère en Espagne, il quitta les Polaires. Dès lors, la Fraternité, usant de moins en moins de l'Oracle de Force astrale, sembla tomber sans remède dans les platitudes habituelles, même (ou surtout) si l'on y déclara, en 1938, avoir contribué aux accords de Munich ! De cette insigne pauvreté doctrinale attestaient les « Trois Tables » de la Loi polaire, résumées par Pierre Geyraud : 1) lutter contre l'égoïsme, l'orgueil, l'hypocrisie ; 2) protéger les animaux ; 3) observer les règles de l'hygiène. On était loin de la Synarchie et de l'Agarthā...

Pourtant, « l'affaire des Polaires » allait rebondir tout récemment, à l'occasion d'une série d'articles de Jean Parvulesco parus dans le mensuel *l'Autre Monde*, et qui firent quelque bruit. Malgré leur style assez particulier, ils exercent en effet un incontestable pouvoir de séduction, mais encore faut-il préciser qu'ils stimulent l'imagination beaucoup plus qu'ils ne satisfont la froide raison et la rigueur historique. Ils s'inscrivent donc de plein droit dans la perspective *mythique*, et c'est à ce titre que nous mentionnerons ces « informations »⁷.

Le maréchal Toukhatchevsky y était présenté comme un « très haut initié de l'Organisation des Polaires et lui-même fondateur des Loges Polaires au sein de l'Armée Rouge ». De surcroît, Charles de Gaulle, son compagnon de détention au camp de sécurité d'Ingolstadt (quelle

7. « Un enseignement d'origine suprahumaine, les origines secrètes de la Franc-Maçonnerie et le mystère apocalyptique de ses buts ultimes », *l'Autre Monde* n° 87, octobre 1984.

ironie de l'histoire !), de 1916 à 1918, aurait de son côté entretenu des relations « aux alentours des années trente, avec la centrale parisienne des Loges des Polaires, où, à ce que je crois m'être laissé confier par qui n'a pas à se tromper (*sic*), aurait été conçu et préparé, du côté français, le projet du grand Pacte Continental Staline-Laval. » Ce qui nous ramène (bien involontairement) à la grande tradition antimaçonnique de la RISS puisque l'un de ses plus « éminents » collaborateurs, Roger Duguet, écrivit un roman à clef intitulé *la Cravate blanche*, où Pierre Laval apparaissait comme le « chef d'orchestre clandestin » (nonobstant ses fonctions publiques...) donnant le mot à la « Société des Optimistes » — qui de son côté rappelait fort les Ré-Théurgistes optimates de l'affaire Taxil.

Jean Parvulesco, avec de tout autres intentions bien sûr, revenait à la charge⁸ en évoquant « les dernières voies polaires », c'est-à-dire en premier lieu : « la continuation, perpétrée, le plus souvent, désormais, par d'autres moyens, infiniment plus élaborés, de ce qu'il avait été convenu d'appeler *l'oracle polaire* qui, suivant la vague sismique des années vingt, avait permis la mise en piste et la constitution, en Europe, de certaines « fraternités polaires », et à partir de celles-ci, de l'Ordre Polaire, entité bien plus secrète, bien plus agissante, bien plus interdite et gardée à l'extérieur qu'on ne serait censé d'avoir à se l'avouer (*sic*). » Et aux témoignages de Zam Bhotiva et de Jean Marquès-Rivière, relativement à la naissance et aux premiers temps des Polaires, J. Parvulesco ajoutait les « longs entretiens confidentiels » qu'il avait eus à Rome en 1968 avec Julius Evola, qui « n'avait pas cessé de revenir, obsessionnellement, sur le sens encore et toujours caché, sur l'importance absolument décisive selon lui — sinon, en dernière analyse, la *seule décisive* — de l'émergence des fraternités polaires dans l'Europe des années vingt ; et cela sans préjuger des suites qu'il fallait peut-être soupçonner à la disparition, à la ré-occultation, plus abrupte que hâtive, de l'Ordre Polaire à peine s'eût-il (*sic*) manifesté dans l'horizon des immenses confrontations cosmologiques cachées ayant précédé de près, en Europe, les sombres mobilisations métapolitiques des années trente. »

8. « Raymond Abellio et la montée planétaire d'un nouveau terrorisme », *l'Autre Monde* n° 88, novembre 1984.

Quant à « l'épicentre » de l'Oracle de Force astrale — en d'autres termes l'Agarththa —, il apparaîtrait, toujours selon J. Parvulesco, que, s'il avait été situé, « dès les premiers commencements de son ministère occidental, quelque part au Tibet (« sur les contreforts de l'Himalaya »), il n'en serait plus de même aujourd'hui. L'épicentre interdit, hors d'atteinte, de l'oracle polaire se serait déplacé, depuis, vers les régions montagneuses et désertiques du Nord-Ouest de la Chine. » Il convient d'ajouter que cette nouvelle localisation s'inscrit dans les perspectives « métapolitiques » propres à Jean Parvulesco et à Raymond Abellio, selon qui la pensée chinoise, dans le prochain cycle de civilisation, doit supplanter la gnose juive censée régir occultement notre histoire depuis 25 siècles...

Dans *Visages Immobiles*⁹, R. Abellio écrit en effet : « Dans le combat qui s'engage en ce moment pour la domination du monde, il n'y a plus que deux esprits moteurs, tous deux ultimes, et ce sont l'esprit juif et l'esprit chinois, que tout oppose. Je dis bien *tout*. Autant les Juifs, par leur activisme cérébral, sont des hypermâles faits pour l'action en soi, autant les Chinois apparaissent comme les porteurs de l'hyperféminité qu'appellent aujourd'hui le renversement des temps et le rééquilibrage paisible du monde¹⁰. » Le « complot judéo-maçonnique » passant le relais au « péril jaune » : Voilà bien de quoi nourrir les fantasmes de certains traditionalistes !

En dépit de la singularité de cette opposition, nous la verrons resurgir, au moins implicitement, dans un autre contexte, thème récurrent à l'origine mal définie mais n'en agissant pas moins en profondeur, dans cette zone de turbulence située immédiatement au-delà de l'histoire visible, et qui est le lieu où politique et ésotérisme s'unissent plus souvent pour le pire que pour le meilleur...

Quoi qu'il en soit, cet épisode des Polaires référait sémantiquement, sinon géographiquement, au mythe de la Tradition Primordiale hyperboréenne. (A vrai dire, il n'y avait pas contradiction entre la

9. Éd. Gallimard.

10. Par une curieuse coïncidence, selon Muhyi-d-Din ibn' Arabî, le grand soufi andalou (1165-1240), « le dernier-né de ce genre humain », autrement dit le dernier homme à naître sur cette terre avant l'Apocalypse, sera chinois. (*La Sagesse des Prophètes*, éd. Albin Michel.)

localisation asiatique de l'Agarttha et le nom des Polaires puisque selon Guénon et quelques autres — dont l'Hindou Tilak ¹¹ — la première civilisation était effectivement polaire, la situation actuelle de l'Agarttha et son aspect souterrain étant liés à des contingences cycliques qui introduisaient également le thème des centres spirituels subordonnés, par « essaimage » et adaptation aux circonstances.)

Il est donc impossible, dans cette « mytho-logique », de ne pas relier les Polaires et la Société Thulé, qui joue un grand rôle dans les recoins ténébreux de l'imaginaire contemporain, au titre — supposé — d'« inspiratrice » du nazisme.

11. Cf. *Origine polaire de la tradition védique*, éd. Arché, Milan, 1979.

XII

À l'ombre de la « croix griffue »

Avec le nazisme, nous assistons à une phase nouvelle dans l'évolution de la mythologie conspirationnelle. Le Diable, qui régnait jusque-là dans la coulisse, surgit brusquement sur le devant d'une scène embrasée. On peut le voir, l'entendre. Il avait même été annoncé près de 125 ans auparavant par Anne-Catherine Emmerich, la célèbre voyante de Dulmen dont Brentano recueillit les vaticinations : « Au milieu de l'enfer était un abîme de ténèbres : Lucifer y fut jeté chargé de chaînes, et de noires vapeurs bouillonnèrent autour de lui. Tout cela se fit d'après certains décrets divins. J'appris que Lucifer doit être déchaîné pour un temps, 50 ou 60 ans avant l'an 2 000 du Christ, si je ne me trompe. » Fort de cette prophétie, un éminent bénédictin, Dom Aloïs Mager, doyen de la Faculté de Théologie de Salzbourg, ne manquait jamais de prononcer les formules d'exorcisme, face à l'Obersalzberg ¹... Il voyait en Hitler le *Médium de Satan*, ce en quoi il suivait Pie XI, qui aurait parlé du national-socialisme comme du *mendacium incarnatum*, le mensonge incarné, qui caractérise directement le Diable ².

L'échec final d'Hitler — qui au demeurant ne ressuscita personne ! — empêcha cette identification à l'incarnation de Satan que doit être l'Antéchrist, et dont le règne précédera la fin du monde... Il ne pouvait s'agir, conformément à la tradition qui dote ce « messie subversif » de pouvoirs miraculeux, que d'une préfiguration. Car la fascination

1. Cf. *Satan, Études Carmélitaines*, Desclée De Brouwer.

2. Saint Jean, VIII, 44.

hypnotique exercée par Hitler sur les foules ne pouvait tout de même pas s'assimiler à un pouvoir surnaturel ! Mais avant même le dénouement de la tragédie nazie, il apparut que dans certains milieux catholiques, très portés sur le genre prophétique, ce supput de Satan n'était point celui que l'on attendait. Il détruisait même la cohérence du complot occulte que l'on s'était donné tant de mal à édifier. Quid, en effet, de l'action omniprésente de la judéo-maçonnerie, des Sages de Sion ? Puisque la manifestation, non plus mythique mais terriblement concrète, des furies infernales brutalement libérées, avait pour cible privilégiée les Juifs et accessoirement les francs-maçons ³.

C'est que nos exégètes, aveuglés par leurs fantasmes, en avaient oublié la thématique de leur propre tradition qui veut précisément que le Mythe — en l'occurrence celui du complot judéo-maçonnerique — parodie le Mystère tout en en inversant la signification. Car comme le rappelle opportunément Marcel Hamon ⁴, un autre trait distinctif de l'Antéchrist, selon les Écritures, c'est qu'il est né *chrétien catholique*. Il n'est pas né juif, ni schismatique, ni hérétique, ni à plus forte raison païen. Son pays est un saint empire. Il a été instruit dans la foi. Voilà pourquoi Néron, par exemple, ne peut en aucun cas être le type de l'Antéchrist, contrairement à ce que prétendent la plupart des scoliastes, désireux de se débarrasser, en l'historicisant, d'une tradition gênante pour le Christianisme moderne. Outre que, sur un plan strictement historique, les crimes du fils d'Agrippine ont été considérablement exagérés. Non, les antéchrists, les préfigurations de l'Antéchrist, « sont sortis du milieu de nous », affirme saint Jean.

Dans la logique du complot métahistorique dont il est l'Artisan-Protée par excellence, cet archétype du « chef d'orchestre clandestin » se doit d'avoir la ruse pour arme principale. (Le Diable, redisons-le, est le Père du Mensonge.) Mais cela, il faut le souligner, uniquement dans la phase « souterraine » et préparatoire de son action. Car lors de son avènement à la fin des temps, dans la puissance et la gloire, le thème du

3. On essaya bien, comme en témoigne le factum exhumé par Evola (voir plus haut) et le document cité par P. de Villemarest, de faire d'Hitler un « provocateur », un instrument de la judéo-maçonnerie, mais l'énormité de cette interprétation et son caractère encore plus absurde qu'odieus nuisirent à sa diffusion.

4. *Les Prophéties de la Fin des Temps*, la Nouvelle Édition, Paris, 1945.

complot devient *ipso facto* obsolète ; sa toute-puissance même dispense l'Antéchrist d'imposer sa doctrine par la ruse, la force y pourvoyant... Le mensonge, dans ces conditions, porte exclusivement sur la nature du personnage, puisqu'il est censé usurper l'identité du Christ. Mais justement, s'il veut se faire passer pour le Christ, il est trop évident que c'est sur l'Évangile et la doctrine chrétienne qu'il lui faut s'appuyer, et non sur la Torah ! Dans la logique même de l'eschatologie chrétienne, les Juifs ne peuvent donc en aucun cas jouer un rôle négatif. Et comme si ce démenti théologique au mythe du complot judéo-maçonique ne suffisait pas⁵, les événements historiques en infligeaient un second, imparable, en faisant des organisateurs supposés d'un complot mythique les premières victimes d'un déchaînement qui, lui, était proprement « infernal ».

D'où la gêne manifestée aujourd'hui encore par certains milieux traditionalistes catholiques à l'égard du nazisme, qu'il convient, non pas, peut-être, de « banaliser », selon un terme à la mode, mais au moins de réduire à des dimensions moins « sataniques ». Ce qui explique les comparaisons « quantitatives » entre les atrocités nazies et les atrocités communistes ; celles-ci, statistiquement, étant supposées plus importantes que celles-là. Nos traditionalistes s'en réjouissent d'autant plus qu'ils peuvent répertorier aux origines du Bolchevisme le nombre de Juifs suffisant pour faire resurgir — tel le monstre du Loch Ness émergeant de la brume — le mythe du complot. Sans se préoccuper le moins du monde, bien sûr, des conditions de vie des Juifs dans la Russie tsariste, qui eussent expliqué trop simplement leur rôle lors de la Révolution. Et sans se préoccuper davantage du fait que l'antisémitisme stalinien et les persécutions actuelles contre le Judaïsme ruinent là encore toute tentative de « désocculter » les arrière-plans supposés du Bolchevisme.

En fait, la passion antisémite est une sorte de mal sacré qui plonge ceux qui en sont affligés dans un état de belligérance perpétuelle, et transforme des hommes sensés à l'ordinaire en « persécuteurs persécutés ». Pour des catholiques, c'est un parricide, et même un

5. On s'en serait à la limite accommodé, puisque le public visé n'est pas forcément grand lecteur de l'Évangile...

suicide. Selon Pie XI, le chrétien est spirituellement sémite. Qui plus est, il le devient en quelque sorte d'une manière charnelle, par la communion. Les théologiens enseignent en effet que l'Eucharistie contient réellement et substantiellement Jésus tout entier, sa chair, son sang, son âme, son humanité, sa divinité. L'hostie pour un chrétien, contient donc ce Jésus humain qui naquit du sang juif, à Bethléem. Léon Bloy, dans *le Salut par les Juifs*, le dit clairement : « Le Sang qui fut versé sur la Croix pour la Rédemption du genre humain, de même que celui qui est versé invisiblement, chaque jour, dans le calice du Sacrement de l'Autel, est naturellement et surnaturellement du sang juif [...]. » Et il précise, dans *le Vieux de la Montagne* : « l'Antisémitisme, chose toute moderne, est le soufflet le plus horrible que Notre-Seigneur ait reçu dans sa Passion qui dure toujours, c'est le plus sanglant et le plus impardonnable, parce qu'il le reçoit sur la *Face de sa Mère* et de la main des chrétiens. »

Les partisans du complot, ne se tenant pas pour battus, tentèrent il est vrai d'infléchir dans un sens plus conforme à leurs vœux la thématique antéchristique. Comme on ne pouvait pas — sauf à risquer un démenti cinglant — nier que l'avènement du « Fils de Perdition » dût avoir lieu dans un contexte chrétien, on y introduisit à toute force une composante juive. Mélanie Calvat, la voyante de La Salette, joua à cet égard un rôle prophétique, et les anti-judéo-maçons du ^{xx}e siècle n'ont pas manqué de puiser à pleines mains dans l'incalculable dépôt que constituent pour eux les révélations de la « Vierge de La Salette », dont la clef, pourrait-on dire, se trouve dans le 26^e paragraphe du *Secret* : « Des œuvres d'une fausse vierge hébraïque avec un évêque renégat naîtra l'Antéchrist. » Et nous avons entendu naguère le directeur d'une publication catholique, excellent homme au demeurant, évoquer cette monstrueuse fornication avec un sérieux affligé. Il convient donc de préciser que si le mécanisme très peu surnaturel d'une apparition mariale a jamais été démonté, c'est bien celui de la manifestation de... Constance Lamerlière, ancienne religieuse, gyrovague et hystérique, sur la montagne de La Salette. Nous nous proposons de consacrer quelque jour une étude à ce sujet, qui ne ferait d'ailleurs que compléter celle, difficilement réfutable, de deux prêtres du diocèse de Grenoble contemporains des apparitions et scandalisés que

l'Église pût se compromettre dans une telle affaire ⁶. Pour le reste, nous ajouterons seulement que Mélanie Calvat (élève de M^{lle} Lamerlière...) fut une fervente admiratrice d'Édouard Drumont. On comprend dès lors pourquoi l'apparition de La Salette, quelque peu tenue en suspicion (et pour cause !) par la hiérarchie ecclésiastique, fut toujours très à l'honneur dans les milieux intégristes.

Elle l'est également dans une très singulière « Ligue Chrétienne de Témoignage » qui s'est donnée pour mission de diffuser les vaticinations d'un prêtre libanais, chirurgien-dentiste au civil, Marcel Haddad, à qui le Christ aurait révélé que « la Bête c'est Israël ⁷ », et que l'État juif disparaîtrait en 1983 ! Or, il est question dans les brochures diffusées par la « Ligue », de ces « apôtres des derniers temps » mentionnés par les révélations de La Salette et à qui, ici, on prétend désigner leur mission ⁸. Mais après cette digression relative aux arrière-plans théologiques de la réaction intégriste, face au nazisme, il convient d'entrer dans le vif du sujet.

On a dit sur le « nazisme occulte » une incroyable quantité de sottises. On en a également fait un commerce sans doute lucratif, à en juger par la prolifération des ouvrages plus ou moins malsains qui traitèrent hâtivement de cette sulfureuse question. Qu'en est-il donc, en réalité ?

Puisque la fascination des contraires est une des grandes lois qui régissent les rapports entre les « forces du Bien » et les « forces du Mal », impliqués par toute conception conspirationnelle de l'histoire, posons dès l'abord en ces termes le problème du nazisme ; et voyons, comme nous y invite Mircea Eliade dans *Méphistophélès et l'Androgyne*, quel exemple de camaraderie métaphysique entre Dieu et Diable nous y pouvons discerner. Émile Gillibert, dans *Moïse et le*

6. *La Salette devant le Pape ou rationalisme et hérésie découlant du fait de La Salette*, Grenoble, 1854.

7. « L'Autre Bête » dont il est question dans l'Apocalypse étant identifiée aux États-Unis...

8. Cf. *Le chrétien et Israël, l'Apocalypse démasque l'Antichrist, l'Antichrist et le retour du Christ*, Ligue Chrétienne de Témoignage, Case postale 24, 8702 Zollikon-Station, Suisse.

*phénomène judéo-chrétien*⁹, ne prend guère de précautions de style, ce qu'on serait en droit de lui reprocher : « Hitler est le seul exemple de l'histoire à avoir nourri un fantasme racial à la mesure de celui d'Israël. Il répondait à une idéologie fondée sur le sang par une autre idéologie elle aussi fondée sur le sang, mais au prix de quelle effusion... de sang ! L'exclusivisme racial en engendre d'autres. »

Cette assertion — qui peut rendre compte en partie de l'attitude des nazis, étant donné l'image qu'ils se faisaient d'Israël — est doublement irrecevable, au titre de jugement objectif. D'abord il est faux de dire que l'idéologie d'Israël est fondée sur le sang, puisque l'on a assez répété (à juste raison) qu'il n'y avait pas à proprement parler de race juive. Il s'agit en fait de préserver une *tradition* par voie d'héritage¹⁰, ce qui n'est pas du tout la même chose. Hitler lui-même en était bien conscient, qui parlait de « race mentale ». D'autre part, s'il y eut bien avec le nazisme exclusivisme racial, et prétendant de surcroît à la domination universelle, il se trouve que le judaïsme est l'une des religions les moins « prosélytes ». Son apparent « exclusivisme » se résout en fait à des mesures de protection très naturelles face au danger de l'« assimilation », c'est-à-dire de la disparition, non pas, répétons-le, d'une race qui n'exista jamais — ou si peu — mais d'une tradition religieuse et intellectuelle d'une inestimable richesse. Enfin, ce prétendu « exclusivisme », bien loin d'être propre au judaïsme, se retrouve chez les Grecs, avec la notion de *barbaroi*.

En outre, ces imprudences d'Émile Gillabert faisaient dangereusement écho aux propos tenus par Alfred Rosenberg dans *le Mythe du xx^e siècle* : « Les théologiens évangéliques répètent partout, malgré l'accord unanime d'un peuple sur la conception du monde, la maxime tranchante de l'Église romaine à savoir que l'estimation raciste des peuples équivaut à une divinisation antichrétienne de la nationalité. Mais ces Messieurs oublient que la situation exceptionnelle qu'ils

9. Métanoïa, 1976, p. 84.

10. Cet héritage doit s'entendre à l'occasion *stricto sensu*, à l'exemple de ces chants hébreux qui se sont transmis sans altération depuis le temps du roi David, d'une part dans un village de Galilée, d'autre part dans certaines familles juives d'Irak repliées en Israël en 1948, et dont les ancêtres avaient été emmenés en captivité à Babylone au VI^e siècle avant J.-C.

accordent aux Juifs ne fait pas autre chose que diviniser le peuple hébraïque [...] » Et R. Abellio de renchérir dans *Sol Invictus* ¹¹ : « Dans l'histoire invisible, c'étaient ainsi deux totalitarismes qui s'affrontaient. Pour la première fois, le peuple élu, mais qui mésusait de son élection, en rencontrait un autre, qui usurpait la sienne. » Mais en fonction de quels critères mésuse-t-on de son élection ?... C'est là que le bât blesse, puisque l'on apprend que si l'on pouvait qualifier le nazisme de totalitaire, « il en était de même cependant, à ce moment de son histoire, du peuple juif, lui-même inconsciemment nihiliste par la mondanisation intellectuelle et activante de sa gnose et tellurique par cette ambiguïté de possédant-possédé qu'il devait, au dernier stade de son appropriation de la matière, à la puissance de l'Or. » Ce qui nous rapproche un peu trop, il faut bien l'avouer, du « caractère dissolvant de la Kabbale juive » et du mythe des Juifs « rois de la Finance », thèmes également chers aux antisémites de base...

Lorsque l'on fait appel au Diable, fût-ce pour en dénoncer les méfaits, il est bien difficile de le renvoyer dans ses foyers. Pourtant, et à condition de l'envisager dans un sens allégorique, nous ne pouvons cette fois qu'approuver Abellio quand il écrit que « le génocide de 1942-1945 lui-même a constitué [...] une véritable opération de *magie noire* où le fol orgueil luciférien des nazis et leur besoin de possession satanique conjoignaient leurs effets ». De même lorsqu'il énonce que dans le nazisme, ce n'était pas « le pangermanisme traditionnel qui était en jeu, comme le croyaient nos nationalistes, non plus que la simple survie du grand capital aux abois, comme le croyaient nos marxistes, *mais un racisme lui-même radical* et fondé sur les forces non plus politiques mais telluriques du « Blut und Boden », le sang et le sol, transformées en « ersatz » d'esprit, de la même façon qu'aujourd'hui, pour le bolchevisme russe devenant ouvertement antisémitique, il ne s'agit pas du tout d'un quelconque panslavisme ou de quelque diversion aux contradictions internes du régime soviétique, mais d'un affrontement de nature religieuse entre un marxisme divinisant la matière et dégénéré en mystique et la persistance d'une gnose juive dont il va nous falloir examiner pourquoi, dans les deux cas, et malgré

11. Éd. Ramsay et Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1980, p. 183.

son caractère souterrain, elle se trouve encore si étrangement discordante. *Mystique contre gnose*, tel fut et tel est encore le sens métapolitique de ces conflits. » Cette opposition de résonance très guénonienne entre mystique et gnose (Guénon eût dit initiation) n'est pas sans intérêt, à condition de bien souligner — ce que fait du reste Abellio — dans quelle abyssale proportion la susdite « mystique » fut dévoyée. (En toute rigueur il ne peut s'agir que d'une *parodie* de mystique.)

Terrain miné, cependant, que celui sur lequel s'est engagé Abellio, en exhaussant le nazisme aux dimensions ontologiques d'un ensemble complet, « à la fois luciférien par son *ersatz* d'esprit et satanique par son exaltation des Valeurs du Sang et du Sol, en sorte que, même à ce niveau métapolitique, on pouvait le dire totalitaire ». Si les forces déchaînées furent effectivement démoniaques, c'était, sur un plan strictement doctrinal, faire beaucoup d'honneur à ces ratés dévorés d'ambition, à ces bureaucrates constituant l'intelligentsia nazie, que de les traiter implicitement de satanistes... Car quoi de plus platement sentimental, de plus mystique en effet (au sens péjoratif du terme) que les déclamations de l'idéologue du III^e Reich, Rosenberg. Quoi de plus « spiritualiste », de plus « petit-bourgeois », que ce pathos qui partage avec un christianisme gauchisant l'admiration pour « l'insurgé de Nazareth »...

A preuve encore ces aperçus historiques de Rosenberg, selon qui à l'ancien droit fondé sur le matriarcat (amazones et hétaires mêlées), se substitua une civilisation où « tout dépendit des lois de la lumière et du ciel, de l'esprit et de la volonté du père ». De plus, l'inspiration quelque peu confuse qui préside aux élucubrations de Rosenberg prend un malin plaisir à brouiller les cartes et à répandre les contradictions : « Tous les mythes grecs symbolisent des victoires sur les sombres puissances telluriques de la terre et des enfers. » (Quid du « Blut und Boden » ? ?) Il n'est pas jusqu'au messianisme tant vitupéré, qui ne fasse une entrée triomphale, lorsqu'on apprend que la lutte contre l'Asie délétère fut reprise par Rome, « jusqu'à ce que la Germanie devînt sous une forme nouvelle le représentant du Dieu du ciel ». En place, bien sûr, de l'Église romaine, *démoniaque*, et dont les sacrements relèvent de la sorcellerie.

Mais la cible est trop facile et, après avoir mis en garde contre le danger de faire intervenir Satan là où il n'a que faire, nous ne nous attarderons pas à ce fatras, à ce mètre-étalon de la confusion mentale, à ce monstre littéraire qui se dévore lui-même par excès de bêtise. Quelques exemples pour en finir : après nous avoir assuré que « l'Hindou aryen a doté le monde d'une métaphysique dont on n'a pas encore égalé la profondeur », Rosenberg fulmine contre le monisme hindou qui tend à laisser se perdre le moi dans le Grand Tout, lui opposant l'âme religieuse de l'Occident qui affirme « la personnalité éternelle en face de l'Univers entier ». On croirait entendre le RP Allo ou quelque clerc anti-oriental de la bonne époque. Toujours à propos de l'Inde, il reproche à la « connaissance dogmatico-philosophique » d'avoir chassé « l'instinct de la terre », mais évoquant la Grèce, il magnifie les vrais dieux, héros de la lumière et du ciel, les opposant à Hermès *et aussi à Dionysos*, dieu de l'extase, de la volupté, des ivresses déchaînées — et englobe dans son anathème les divinités chtoniennes qui « portaient tous les traits de la terre » !

Nous ne relèverons, pour mémoire, que cet appel à la lutte pour « une Église nationale allemande dont les fondements essentiels seront les suivants : rejet du charlatanisme matérialiste qui a montré le libéralisme si étroitement uni avec le dogmatisme ecclésiastique, d'autre part culture de toutes les valeurs intérieures de l'honneur, de la fierté, de la liberté intérieure, de l'âme noble ». Et nous le mettrons tout à l'heure en parallèle avec les buts d'un certain gallicanisme (que Rosenberg d'ailleurs nous envoyait). Également à retenir, toujours pour de futures comparaisons, cet hommage rendu à la Chine, où « plus de 300 millions d'hommes ont vénéré un *seul type*, non seulement en paroles, mais en action ¹² ».

Alors, que reste-t-il de l'« ésotérisme nazi », si même la dimension satanique est refusée à sa « doctrine » ¹³ ? Pas grand-chose, sinon cette Société Thulé évoquée tout à l'heure. C'est là le seul élément tangible dont nous disposons. Il nous paraît assez vain en effet — en dépit de

12. Ces citations de Rosenberg sont tirées de : *Alfred Rosenberg et le Mythe du XX^e siècle*, par Pierre Grosclaude, éd. Sorlot, Paris, 1938.

13. Il n'en va pas de même, évidemment, pour les atrocités commises.

tentatives estimables et intéressantes comme celle de René Alleau ¹⁴ — d'essayer de recréer, en se référant à un passé révolu, les « structures de l'imaginaire » nazi. Les Mannerbunde, l'Ordre des Chevaliers teutoniques, la haute Maçonnerie prussienne, voire même les Illuminés de Bavière (quoique dénoncés par Hitler et Rosenberg comme une ramification du complot judéo-maçonique !) constituent si l'on veut, pour les intellectuels, une sorte de patrimoine mythique, mais il est trop évident que leur absence de descendance, de filiation authentique, empêche absolument d'y voir le levier d'une quelconque action de masse. Tout au plus peut-on dire que la réactivation artificielle de ce patrimoine dans quelques cercles, s'inscrit dans une réaction générale contre le rationalisme étouffant qui avait dominé au XIX^e siècle, et auquel la défaite de 1918 prêtait un aspect unilatéralement négatif. Pour compléter le tableau, le retour d'un romantisme — en l'occurrence frelaté et dévoyé — qui, lui, appartient bien en propre à l'âme allemande, permettait de faire l'économie de « machinations occultes » plus que problématiques. On ne rencontre dans les coulisses du nazisme que des isolés, comme en suscitent toutes les époques troublées : mages et charlatans sortis du ruisseau, tel Hanussen, agents doubles ou triples, tel Trebitsch-Lincoln, savants fous obsédés par une idée fixe, tel Hörbiger. Rien là qui permette de parler d'« ésotérisme nazi ».

Reste donc, répétons-le, la Thule-Gesellschaft, fondée en 1918 par le « baron » Rudolf von Sebottendorf ¹⁵. Le premier élément sérieux qui nous soit connu, relativement à ses rapports avec le nazisme, réside dans le récit de l'Allemand Werner Maser ¹⁶, rapporté par René Alleau ¹⁷, et que nous citons intégralement :

« Le 7 mars 1918, le Munichois Anton Drexler, serrurier aux chemins de fer (1884-1942), créa à Munich ce qu'il appelait un comité

14. *Hitler et les Sociétés secrètes*, Grasset, 1969.

15. Son vrai nom était Adam Alfred Rudolf Glauer. Fils d'un chauffeur de locomotive, il naquit à Hoyerswerda (Saxe) le 9 novembre 1875. Une jeunesse aventureuse le mena en Australie, puis en Turquie. Il prit d'ailleurs la nationalité turque en 1911 et aurait été adopté par le baron Heinrich von Sebottendorf.

16. *Hitlers Mein Kampf*, 1966.

17. *Op. cit.*

libre de travailleurs pour une paix juste, section munichoise du comité antisémite des travailleurs pour une paix allemande qui existait à Brême depuis août 1916. Le 2 octobre 1918 eut lieu à Munich, salle Wagner, la première manifestation publique de ce comité... En août 1918 avait été fondée l'association Thulé, groupement antisémite d'extrême droite, sur l'initiative du baron von Sebottendorf... Harrer avait été chargé par la Thulegesellschaft de se rendre à la réunion organisée le 2 octobre 1918 par Drexler. Le 5 janvier 1919, Anton Drexler et le chauffeur de locomotive Michael Cotter, fondaient le parti ouvrier allemand (DAP)... Drexler et Harrer, un ouvrier et un journaliste délégués par une organisation bourgeoise relativement petite mais puissante, représentèrent les organisations d'extrême droite jusqu'à l'apparition de Hitler. A partir de la fin juillet 1921, il n'y eut plus au NSDAP (tel était le nom du DAP depuis le printemps 1920) qu'un chef à l'autorité de dictateur : Adolf Hitler. »

Mais cette rencontre somme toute très naturelle entre la Société Thulé et le DAP n'impliquait a priori aucune « infiltration » ni aucune manipulation de celui-ci par celle-là. D'ailleurs, lors du procès de Nuremberg, Rosenberg — qui savait de quoi il parlait puisqu'il en fit partie — présentait Thulé comme « une association qui s'occupait de l'histoire des Germains primitifs, et qui était opposée au judaïsme, mais sans avoir eu d'activité politique ¹⁸ ». Avec ce témoignage, nous cernons la vérité. Beaucoup plus qu'une « société secrète » selon les lois du genre, la Société Thulé fut un cercle d'érudits dont les objectifs participaient essentiellement de cet engouement pseudo-scientifique pour la recherche des « origines » germaniques. Ce désir d'enracinement vaguement teinté de romantisme et nourri de rêveries fumeuses, était là encore caractéristique d'une société en crise, mais fort éloigné d'un authentique ésotérisme. Von Sebottendorf avait d'ailleurs adhéré, à l'origine, à l'Ordre des Germains (*Germanenorden*), dont il avait été nommé en 1917 chef de la branche bavaroise.

Enfin et pour couper court à toute spéculation sur l'influence politique éventuelle de Thulé, rappelons que Sebottendorf dut quitter la Bavière en 1919, et qu'il ne devait plus jouer, dès lors, aucun rôle

18. Rosenberg : Mémoires, in *Testament nazi*, de Lang et von Schenk.

politique. Il devint en 1920 rédacteur en chef de l'*Astrologische Rundschau*, et compta parmi les astrologues les plus réputés d'Allemagne. Reparti en Turquie en 1923, on le retrouve à Munich en 1933, mais il est arrêté l'année suivante. Libéré, il retourne en Turquie, où il devait se noyer en 1945 dans des conditions assez mystérieuses.

En proclamant, en 1933, « avoir semé ce que le Führer avait fait lever ¹⁹ », il se livrait donc à une de ces hâbleries dont il était coutumier. On nous rétorquera que, comme en fait foi la liste de ses membres publiée dans *Bevor Hitler kam* et reproduite par René Alleau, nombre de dignitaires nazis à commencer par Hitler (au titre de « frère visiteur », *Gast*) fréquentèrent la Société Thulé. Parmi les plus notables de ces dignitaires ou de ces précurseurs, citons Dietrich Eckart, Gottfried Feder, Karl Fiehler, Michel Frank, Rudolf Hess, Heinrich Jost, Wilhelm Laforce, Johann Ott, Wolfgang Pongratz, Hans Riemann, Alfred Rosenberg et Max Sesselmann. Mais encore une fois : compte tenu du contexte historique, de leurs propres préoccupations et de l'idéologie véhiculée par Thulé, comment auraient-ils pu ne pas s'y retrouver ?... Il n'y a là vraiment rien de mystérieux. De fait, la seule activité politique dont on puisse créditer la Thule-Gesellschaft consista en des actions de commandos dans le plus pur style de l'activisme d'extrême droite.

Mais allons au fond des choses : le plus simple pour s'informer sur la nature et la portée éventuelle du « dépôt initiatique » de Thulé, est de recourir au message doctrinal délivré par son fondateur lui-même dans *Die Praxis der alten Türkischen Freimaurerei* ²⁰. Livre auquel il accordait une grande importance, si l'on en juge par ce passage aussi énigmatique que déclamatoire :

« Maintenant, petit livre, va ton chemin, l'heure est propice. J'ai entamé cette introduction le 3 février 1924 à 12 h 30, c'est-à-dire au milieu du jour, à 46° de latitude Nord et 9° de longitude Est.

« Répands beaucoup de rédemption grâce à la vraie connaissance. »

De fait, les prétentions de Sebottendorf ont alimenté, pour ceux qui n'y sont pas allés voir de trop près, le mythe de l'ésotérisme nazi. De

19. In *Bevor Hitler kam*, détruit sur ordre d'Hitler ou du Parti.

20. Leipzig, 1924. Trad. française : *La pratique opérative de l'ancienne Franc-Maçonnerie turque*, éd. du Baucens, Braine-le-Comte, 1974.

quoi s'agit-il donc ? D'un opusculé hautement fantaisiste, qui assimile toutes les sociétés secrètes à la Franc-Maçonnerie et affirme que : « Les exercices du franc-maçon oriental ne sont [...] rien d'autre qu'une action exercée sur lui-même et tendant à l'anoblir, à lui permettre d'acquérir une connaissance plus large. L'exposé qui suit démontrera qu'ils représentent le secret des Rose-Croix, les découvertes des Alchimistes, la réalisation de ce qui fut la passion des chercheurs : la pierre philosophale. » Le tout s'accompagnant d'une exaltation de l'Islam, « bien plus vivant que la religion chrétienne ».

Ce fatras, témoignant surtout de la confusion mentale de l'auteur et du flou de ses conceptions « ésotériques », n'est pas démenti par la suite. Cette prétendue méthode d'illumination spirituelle islamique qu'il aurait reçue en Turquie repose sur les 29 lettres isolées que l'on rencontre dans les sourates du Coran, et qui ont donné lieu à une abondante exégèse. Le lecteur curieux pourra se reporter en particulier à la traduction et aux commentaires des *Ta' wilâtu-l-Qur'ân* d'Abdu-r-Razzâq al-Qâchâni ²¹ par Michel Vâlsan, qui affirme que la science des lettres « connue extérieurement surtout par des applications divinatoires dans l'ordre politique », s'accompagne selon toute vraisemblance d'une « technique opérative » étroitement liée à la venue du *Mahdi*, à la fin des temps...

Certes, il n'est pas absolument impossible que Sebottendorf ait reçu l'initiation soufie au sein de l'ordre des *Bektaşî* (qu'il mentionne en passant), spécialisés en effet dans cette science des lettres. Mais comme le souligne Jean Canteins dans un compte rendu du livre ²² : « On peut dire aujourd'hui que l'auteur a amalgamé quelques matériaux imparfaitement compris et assimilés, peut-être recueillis au cours de ses séjours en Turquie, à des données empruntées à la littérature occidentale alchimique et occultiste. Le résultat est d'un intérêt très mince pour ne pas dire nul. »

On voit donc à quoi se résume le « noyau » de l'ésotérisme nazi... Il reste que de tous les apports exotiques dont ce dernier est censé s'être nourri, seul l'Islam — et quel ! — peut être retenu, à titre anecdotique.

21. *Études Traditionnelles*, n° 380, nov.-déc. 1963.

22. *Études Traditionnelles*, n° 458, oct.-nov.-déc. 1977.

Peut-être est-ce ce qui amena tel guénonien islamisé à nous « révéler » que Hitler (le *Führer*), Mussolini (le *Duce*), Franco (le *Caudillo*) et... de Gaulle — « qui avait le mieux réussi » —, étaient des préfigurations du Mahdi ! Peut-être aussi est-ce ce qui motiva ces derniers propos de Hitler recueillis par Martin Bormann²³, dans lesquels il souligne que l'Allemagne future devra recruter ses amis chez les Chinois, les Japonais et les Arabes²⁴. Une actualité récente, soulignant les relations entre certains terroristes arabes et des néo-nazis, en revêt en tout cas un caractère plus sinistre encore.

Quant aux fameux Tibétains qui auraient été jusqu'à former une « colonie » à Berlin, ils semblent surtout relever d'une « adaptation » du mythe de l'Agarttha — curieusement anticipée par Gustav Meyrink, qui raconte qu'en 1915, alors qu'il s'interrogeait sur les causes profondes de la guerre, il eut la vision « d'un homme d'une race inconnue de moi. Il était très grand et très mince. Je l'ai décrit dans la nouvelle : « Le jeu des grillons » qui fut publiée immédiatement dans le *Simplicissimus* :

« Six pieds de haut, d'une minceur extraordinaire, imberbe, un visage aux reflets olivâtres, les yeux obliques et extraordinairement écartés. L'épiderme des lèvres et du visage comme de la porcelaine ; les lèvres acérées, rouge vif, et si fortement serrées, en particulier aux commissures, comme dans un sourire implacable, qu'on aurait dit des lèvres peintes. Il avait sur la tête un curieux bonnet rouge. »

Cette inquiétante apparition sembla être à Meyrink « une réponse symbolique » à la question qu'il se posait sur l'origine réelle de la guerre. Et il ajoute : « D'après les occultistes orientaux, il y aurait au Tibet une secte : les Dugpas — qui doit être considérée comme un instrument direct des forces « démoniaques » de destruction²⁵. » Pièce à verser au dossier du mythe de la Contre-Initiation...

Pour en finir avec les éventuelles sources « exotiques » du nazisme, selon René Alleau la *Hakenkreuz* — littéralement « croix à crocs ou à griffes », traduite improprement en français par « croix gammée » et

23. *Le Testament politique de Hitler*, Fayard, 1959.

24. Cité par Alain de Benoist, *Vu de Droite*, Copernic, 1979.

25. « Mon éveil à la voyance » in *l'Herne*, Gustav Meyrink, n° 30.

qui apparaît dès 1919 comme « signature héraldique » de la Société Thulé — ne serait pas même une importation orientale. Opinion qui semble d'ailleurs confirmée par cette déclaration de Rosenberg : « Ce n'est pas par hasard que l'Allemagne qui se réveille a adopté le symbole racial le plus ancien du germanisme, la croix gammée qui, contrairement aux assertions d'une fausse science, a vu le jour non pas dans l'Inde mais en Europe centrale, trois mille ans avant Jésus-Christ ²⁶. » Elle aurait pourtant été choisie en raison de ses rapports symboliques, non avec des mythes antiques, mais avec les armes des Hohenzollern. Et ceci afin de recruter dans les milieux monarchistes et racistes de Bavière où l'on n'ignorait pas le sens de ce signe de ralliement.

René Alleau se réfère en effet à Bernhard Kørner, membre du Conseil héraldique de la maison royale de Prusse, qui écrivait ceci ²⁷ : « Le premier porteur du nom de l'illustre maison des *Zollern* fut Adelbert de *Zobro*, mentionné le 16 janvier 1095. La *Roue Solaire* (*Solrad*, c'est-à-dire *Solis Rota*) servit d'« arme parlante » à sa famille. Les couleurs les plus anciennes des *Zollern* étaient blanches et rouges. D'ailleurs, le partage du bord de l'écu des burgraves *zollerniens* de Nuremberg est rouge et argent. Un peu plus tard, les couleurs devinrent rouge et or [...]. En raison de l'abandon temporaire de sa traditionnelle généalogie solaire, païenne, devant la progression des valeurs chrétiennes romaines, la famille des Hohenzollern prit les tristes couleurs du deuil, *noir* et *blanc*, lesquelles indiquaient leur sacrifice religieux pour l'avenir de leurs peuples. Chaque révolution procède de haut en bas. A la place de la vraie doctrine de la hiérarchie ancienne règne la fausse philosophie de tous ceux qui ont une figure humaine... »

Et B. Kørner d'ajouter : « Le rétablissement pourra seulement se produire quand les porteurs de l'écu de la roue solaire révéleront que la « croix équilatère dans la roue » est un *dessin caché* de la « croix griffue » (*Hakenkreuz*), car seulement alors la haute race germanique, délivrée des Juifs, des Rabbins et des Jésuites, apportera un nouvel avenir à l'Allemagne et rétablira l'antique religion de *Wuotan*.

26. Cité par H. Rollin, *l'Apocalypse de notre temps*, p. 149.

27. *Handbuch der Heroldskunst*, vol. III, Görlitz, 1926.

« Une légende immémoriale permet de prévoir cette nécessaire restauration de l'ordre traditionnel allemand. On raconte que l'ermitage de Saint-Meinrad ou de Saint-Meginhard fut construit par un comte de Hohenzollern qui vint y faire une pieuse retraite, et l'on prétend que ce personnage y fut assassiné le 21 février 861 par deux meurtriers. Mais deux corbeaux volèrent au-dessus du cadavre et, à coups de becs et de griffes, poussèrent les criminels devant le tribunal qui leur infligea le châtement mérité par cet abominable forfait.

« Le sens de cette légende est assez transparent. Les deux meurtriers sont Rome et Jérusalem. Les corbeaux de Saint-Meinrad répondent aux deux corbeaux-compagnons du dieu Odin, nommés *Hugin* et *Munin*, la « pensée » et le « souvenir ». La fable a conservé la mémoire d'une relation religieuse entre un aïeul des Hohenzollern et le culte d'Odin. Les Hohenzollern qui règnent sur les deux Souabes gardaient le dépôt traditionnel des connaissances païennes. La religion solaire a été la plus ancienne croyance sacrée de la Souabe. »

Pourtant, il semble bien en l'occurrence que le choix de la « croix griffue » par les nazis ne réfère pas même à une résurrection païenne — chère à Rosenberg mais dont Hitler se moquait — mais, comme nous l'avons dit, correspond à une manœuvre électorale visant les milieux très particuliers évoqués plus haut. De fait, on voit assez mal quel « détonateur » ou quel catalyseur de forces subtiles aurait pu constituer ce seul emblème de la *Hakenkreuz*, face aux masses allemandes victimes du chômage et de l'inflation... Un indice supplémentaire semble devoir conforter cette thèse : Dietrich Eckart, l'un des « maîtres » du national-socialisme et qui, lui, exerça une influence incontestée sur Hitler, avait collaboré avant la guerre, à Berlin, à un journal acquis à la cause monarchiste. Et il entretenait des relations suivies avec des personnalités de la haute société de Bayreuth et de l'entourage de la dynastie bavaroise des Wittelsbach, représentée par le prince Rupprecht, qui résidait souvent à Berchtesgaden. Enfin, les liens étaient étroits entre les Hohenzollern et les Wittelsbach. Comme le remarque René Alleau : « Peut-être n'a-t-on pas assez examiné le rôle important que joua l'espoir d'une restauration des Hohenzollern dans les soutiens financiers qui furent accordés aux nazis par les grands industriels allemands. »

Quoi qu'il en soit, Karl Haushofer, « géopoliticien farfelu » selon E. Hanfstaengl, et à qui certains ont généreusement attribué le choix du swastika comme emblème du national-socialisme, n'est pas même cité dans la liste des membres de la Société Thulé, sur laquelle, de fait, son influence fut nulle.

Il semble donc bien, malgré les spéculations plus ou moins funambulesques auxquelles a donné lieu le swastika, qu'il faille chercher à la représentation qu'en adoptèrent les nazis une origine occidentale. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que la seule trace persistante d'un « substrat mythique » de quelque ampleur est en rapport direct — au-delà de considérations dynastiques relativement « locales » — avec le thème eschatologique du Saint-Empire germanique et de l'Empereur endormi. Bien au-delà des rêveries pseudo-scientifiques des « intellectuels » nazis, ce thème, par son côté légendaire et folklorique, était seul en mesure d'éveiller un écho dans l'âme populaire. Ce qui expliquerait peut-être cette véritable « hiérogamie » entre le peuple et le Führer, mais selon des modalités « hallucinées » ou « hypnotiques » qui ne devaient plus rien aux structures normales de l'imaginaire. C'est pourquoi, lorsque C.G. Jung, dans son célèbre article sur « Wotan » paru en 1933, évoque la chute de l'Allemagne nazie dans l'abîme d'une régression mythique, il faut préciser — sauf à faire injure au mythe impérial, fort poétique — qu'il s'agissait en l'occurrence de sa face obscure. Là encore, seule la notion d'ambivalence des symboles permet une interprétation adéquate.

Et il faut avouer que ce thème de l'Empereur endormi (dans son interprétation germanique), du Grand Monarque ou du « Roy perdu » (dans sa variante française), requiert toute notre attention, par son ambiguïté fondamentale, son universalité et — aussi surprenant que cela puisse paraître — par sa « modernité », dont témoignent aujourd'hui de très singulières résurgences.

SECONDE PARTIE

DE L'EMPEREUR
ENDORMI
AU ROY PERDU :
PÉRENNITÉ
D'UN MYTHE
ESCHATOLOGIQUE

I

Le Roi du Graal

Dans les traditions de tous les peuples, il est question d'un roi ou d'un empereur qui « dort » aujourd'hui, caché dans une île lointaine ou une profonde caverne, mais qui surgira à la fin des temps pour faire triompher la justice et la vérité, rétablir l'ordre et préparer ainsi le cadre temporel de l'ultime descente du Divin, en anéantissant les puissances de la matière et des ténèbres. Il peut être aidé dans son entreprise par un trésor fabuleux ou un objet miraculeux.

Or cette soudaine et providentielle manifestation d'un chef temporel entretient avec la légende du Graal, pivot de cette eschatologie, des liens que, par-delà les apparences historiques, le mythe, dans sa secrète vitalité, s'ingénie à renforcer. De temps à autre, des événements s'affirment décidément rebelles aux grilles interprétatives classiques, et semblent prédéterminés par des forces totalement irrationnelles, comme s'ils répondaient à une mystérieuse et millénaire nécessité, directement induite par le monde des archétypes. Comme l'a écrit très justement René Alleau¹ : « Le *temps mythique* coule parallèlement au *temps historique*, mais à un autre rythme. Ce que nous nommons des « événements » ne sont peut-être que de multiples *avènements*, intérieurs et obscurs, qui se renversent, soudain cristallisés et pris en masse, au grand jour. » C'est la seule façon d'expliquer la résurgence abrupte, en plein *xx^e* siècle — et fussent-ils affublés des oripeaux d'une modernité suspecte — de thèmes messianiques directement hérités des spéculations médiévales ou même préchré-

1. *Hitler et les Sociétés secrètes.*

tiennes. Il est remarquable à cet égard qu'un des thèmes « cycliques » de la légende de l'Empereur endormi — sa barbe qui continue de pousser et fait le tour de la table — soit préfiguré dès le III^e siècle avant J.-C., à Pessinonte, où l'on montrait le tombeau du dieu Attis dont les cheveux poussaient toujours, symbole de la végétation qui renaît à chaque printemps.

L'eschatologie impériale, en effet, regroupe nombre d'éléments païens, à commencer, on s'en serait douté, par celui de... l'Imperium universel. La Romanité païenne, déjà, fut identifiée à un retour de l'Age d'Or et — fait significatif — Saturne n'était qu'endormi dans les régions hyperboréennes. Sous Auguste, les prophéties sibyllines annonçaient un roi venu du ciel, ou du soleil, et Horace ², tout comme Virgile ³, espérait en la proche venue de l'Apollon hyperboréen.

La période byzantine voit Méthode reprendre certains de ces thèmes, « colorés » par la légende d'Alexandre le Grand. Là encore, un roi qu'on croyait mort se réveille et rétablit Rome dans sa puissance première. Mais son règne est de courte durée — il s'agit là d'une constante — et les hordes de Gog et Magog, qu'Alexandre avait contenues, se ruent sur l'Empire pour la « dernière bataille ⁴ ». Un apocryphe chrétien, *l'Apocalypse de Pierre*, évoque un « fils du lion » qui lui aussi s'éveille d'un long sommeil pour vaincre tous les rois. Enfin, nouvelle réminiscence des origines hyperboréennes de la légende, liée aux migrations indo-aryennes : Lactance ⁵ écrit que le

2. Carm, I, II, 30 sq.

3. *Eglogues*, IV, 5-10, 15 sq.

4. Selon une opinion quasi unanime des plus anciens Pères grecs et latins, l'obstacle à l'apparition de l'homme de péché dont parle saint Paul, n'est autre en effet que l'Empire romain, christianisé. (Il est significatif que l'« ombre » de Jacques de Molay, ainsi que nous l'avons vu, ait annoncé exactement le contraire à Guénon et aux membres de l'Ordre du Temple Rénové...) Et dans ce contexte, les hordes *orientales* de Gog et Magog préfigurent le triomphe final de l'Antéchrist. Car là encore une tradition des premiers temps de l'Eglise, rapportée par Lactance, prévoit qu'un jour l'empire du monde retournera en Asie : *Imperium in Asiam revertetur*. (Cf. RP Emmanuel, « Le drame de la fin des temps », *Itinéraires*, janvier 1985). On comprend à quel point le mythe de l'Agarthra et de son peuple, surgissant à la fin des temps pour conquérir la terre, a pu effrayer les catholiques...

5. *Inst.* VI, 16,3.

prince qui rétablira la justice viendra des « extrêmes régions du nord ». Ainsi assiste-t-on à la confluence de thèmes préchrétiens et d'éléments empruntés à la nouvelle religion — telles ces hordes « antéchristiques » de Gog et de Magog. Et le « III^e Frédéric » tant attendu par la tradition germanique, eut des précurseurs dont les liens furent historiquement attestés avec l'archétype de l'Imperium, et celui, connexe, du Graal.

Un vieux conte italien cité par Julius Evola ⁶ dit que le « prêtre Jean, très noble seigneur indien », délégua une ambassade auprès de l'empereur Frédéric (selon toute vraisemblance Frédéric II) « qui était vraiment le miroir du monde, pour se rendre compte si c'était un sage en paroles et en actions ». Pour en juger, les mystérieux émissaires confièrent de la part du Prêtre Jean trois pierres à Frédéric, sans que ce dernier s'enquît de leurs vertus. En même temps, on lui demanda quelle était selon lui la meilleure chose au monde. A quoi il répondit que c'était « la mesure », dont le Prêtre Jean conclut que « l'empereur était un sage en paroles, mais non dans les faits, parce qu'il n'avait pas demandé quelles étaient les vertus de ces pierres qui étaient d'une si grande noblesse ». Il estima que, le temps passant, elles « perdraient leurs vertus, puisque l'empereur ne les connaissait pas », et décida de les lui reprendre. On retrouve ici, réunis, le thème du chevalier qui, au Château du Graal, omet de poser la question salvatrice, et celui du Roi Méhaigné qui n'est plus digne du pouvoir qu'il incarne. Une autre légende, rapportée par Oswald der Schreiber, raconte que le Prêtre Jean donna à Frédéric II un vêtement incombustible en peau de salamandre, l'eau de l'éternelle jeunesse et un anneau orné de trois pierres grâce auxquelles on pouvait vivre sous l'eau, devenir invulnérable et se rendre invisible à volonté.

On sait que selon Guénon, le Prêtre Jean, incarnant à la fois l'essence du sacerdoce et de la royauté, l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, fut une représentation médiévale du « Roi du Monde » siégeant dans l'Agarththa. Son royaume en effet, dans l'imaginaire du temps, se situait pour les uns tantôt en Asie Centrale, tantôt en Mongolie, quand ce n'était pas en Inde ou même en Éthiopie

6. *Le Mystère du Graal et l'Idée impériale gibeline*, Ed. Traditionnelles, 1967.

— quoi qu'il en fût de la localisation assez fluctuante de cette dernière contrée. (On voit ici s'ébaucher clairement la distinction, qui se changera plus tard en un antagonisme farouche, entre la tradition « païenne » ou « graalique » de l'Imperium — que celui-ci soit rétabli par un roi venu de l'extrême nord ou de l'Orient — et la tradition catholique du Grand Monarque, qui prend sa source dans la latinité chrétienne.)

Les cadeaux merveilleux du Prêtre Jean au représentant du Saint-Empire (plus germanique que romain...) constituaient une sorte de « mandat » légitimant et authentifiant sa fonction. Mais, nous venons de le voir, les incarnations historiques de l'Empereur universel se révèlent décevantes. Les temps ne sont pas mûrs encore. Le représentant véritable de l'Imperium, hypostasié par « Fredericus Rex » ou le « III^e Frédéric » est encore à venir, puisqu'il doit s'identifier au Roi du Graal achevant le Grand Œuvre du processus historique.

Ce serait une grave erreur en effet que de considérer cette légende comme un simple monument littéraire, vénérable certes, poétique ô combien, mais essentiellement tributaire des phantasmes de son époque, et dont il serait illusoire de vouloir attendre autre chose que des émotions esthétiques. Pour l'intellectualité médiévale, les légendes, loin de s'assimiler à des fictions gratuites nées de la seule imagination, étaient au contraire, selon l'étymologie même du mot, ce qu'on *devait* lire. Attitude qui se rapproche du « décryptement » de l'inconscient collectif jungien dans ce qu'il offre de légitime et d'opératif pour le mythologue. C'est selon cette approche qu'il convient d'envisager l'*authenticité* des légendes. Aujourd'hui encore, le mythe qui les « informe » et les unifie agit de façon quasi autonome et imprime son sceau à certains événements, en dehors de la volonté consciente d'acteurs « possédés » par des dieux surgis d'un arrière-monde en quête de reconnaissance. Car, redisons-le, nous avons eu l'occasion de constater que les acteurs susdits étaient parfois totalement ignorants des thèmes mythiques qu'ils mettaient en action, et qui reproduisaient pourtant, jusque dans les détails les plus inattendus, le modèle archétype formulé *in illo tempore*.

Il y a eu, surtout en ces dernières années, d'intéressantes « lectures »

du Cycle du Graal — en rapport avec la quête initiatique, l'alchimie, etc. — mais à notre connaissance, l'aspect prophétique et politico-mystique qu'il renferme a été négligé. Pourtant, Louis Charbonneau-Lassay (que l'on dit avoir appartenu à l'une des dernières organisations initiatiques chrétiennes pouvant se réclamer d'une filiation ancienne) concluait en ces termes un article sur le « Saint Graal » paru dans *Le Rayonnement intellectuel* : « La "légende du Saint Graal" fut donc pour nos pères un ferment efficace d'inspiration. On peut dire qu'elle reste, après *l'Imitation de Jésus-Christ*, le chef-d'œuvre littéraire le plus prestigieux, le plus fécond que la société médiévale nous ait laissé. *Qu'on en soit bien assuré, sa gloire et son rôle actif ne sont pas morts.* » Il s'agit en effet d'un thème pérenne qui, sous-jacent à la structure de l'imaginaire occidental, constitue, comme dirait Gilbert Durand, un « bassin sémantique » où prend source tout un courant politico-mystique contemporain.

Mais avant de l'étudier, il importe de savoir ce que représente le Graal pour la pensée traditionnelle. Pur symbole ? Réalité tangible ? Ou bien... les deux à la fois ? En fait, le symbolisme est la seule langue authentiquement universelle, et elle était la plus naturellement utilisée avant que Descartes, en établissant une coupure funeste entre l'âme et le corps, ne la rende caduque. Certes, les purs esprits n'ont a priori nul besoin d'un « support » quelconque pour communiquer entre eux. Mais l'homme, n'étant ni ange ni bête, ne peut s'élever vers les sphères spirituelles qu'à l'aide d'une base matérielle. Ce n'est pas à dire que cette dernière doive être en quelque sorte « fabriquée » artificiellement. Selon la perspective traditionnelle elle est, bien au contraire, dans l'ordre même des choses. C'est ainsi que la Nature est considérée comme le Symbole des symboles.

Si l'on admet que les lois naturelles ne sont elles-mêmes que la manifestation de la « Volonté du Ciel », comme disaient naguère les Chinois, il en ressort clairement que le symbolisme est d'origine « non humaine »... comme disent encore les Hindous. Si « au commencement était le Verbe », c'est que le Logos se manifeste et s'exprime par la Création, et que le monde, conséquemment, n'est autre que le langage divin « matérialisé », comme la pensée humaine le fut à l'origine par des symboles figuratifs, tels les idéogrammes chinois. De

fait, « *Cœli enarrant gloriam Dei* », selon la formule du Psalmiste. Ainsi Berkeley pouvait-il écrire que le monde est « le langage que l'Esprit infini parle aux esprits finis ». Et Olympiodore avait de même souligné que la nature « est un grand mythe dans la mesure où elle manifeste extérieurement, sur le plan sensible, les principes et les forces du monde intelligible ».

Rien d'arbitraire, donc, dans ce langage. Il y a à l'origine harmonie naturelle entre le signe et le signifié, et ce n'est pas pour rien que selon toutes les traditions, le nom véritable d'un être ou d'une chose traduit son essence même. Ce qui, soit dit en passant, fonde certaines pratiques magiques. Les sorciers des campagnes, entre autres, ne se posent quant à eux pas plus de questions que les clercs médiévaux, relativement à la validité de la pensée symbolique... Dans un autre domaine, leur démarche est semblable à celle de saint Thomas d'Aquin, pour qui l'analogie permet de remonter de la connaissance des créatures à celle de Dieu : autre façon d'exprimer la correspondance entre l'ordre naturel et le surnaturel.

On comprend donc, dans cette perspective, qu'un symbole qui ne serait pas tangible ou plus généralement « manifesté » serait une absurdité pure et simple, rappelant ce fameux couteau sans lame auquel manquait le manche... Puisque la fonction du symbole est de relier le sensible au suprasensible, il faut bien qu'il participe des deux univers. Donc, dire de quelque chose qu'elle est « symbolique », c'est lui attribuer un degré de réalité supplémentaire, et non l'amputer de sa matérialité. Il convient ici de se souvenir qu'étymologiquement, « le mot symbole vient du grec *sumballein* qui signifie lier ensemble. Un *sumbalon* était à l'origine un signe de reconnaissance, un objet coupé en deux moitiés dont le rapprochement permettait aux porteurs de chaque partie de se reconnaître comme frères et de s'accueillir comme tels sans s'être jamais vus auparavant⁷. »

Une autre conclusion à tirer de ce rapide excursus, c'est que, en vertu de la loi de correspondance, tout symbole offre nécessairement une pluralité de sens. Et c'est pourquoi notre lecture du Cycle du Graal, pour inédite qu'elle soit, ne contredit nullement les autres

7. Luc Benoist, *Signes, Symboles et Mythes*, Presses Universitaires de France.

interprétations traditionnelles qui ont pu en être données. En effet, le symbole représente tous les degrés de la Réalité supérieurs au sien ; et ces multiples sens symboliques ne s'excluent pas plus mutuellement qu'ils n'excluent le sens littéral. Au contraire, ils se complètent harmonieusement.

Enfin, si l'on passe des « choses » aux événements (ou de l'espace au temps), on comprendra que ceux-ci peuvent être investis, exactement, de la même réalité symbolique que celles-là. Comme le dit jadis Tchoang-Tseu, parfait représentant de cette herméneutique traditionnelle : « la vérité historique elle-même n'est solide que quand elle dérive du Principe. » Munis de ce viatique, nous allons pouvoir interroger le symbolisme graalique.

Et pour commencer, qu'est-ce que le Graal ? Question superflue ? Nous ne le pensons pas. Il semblerait en effet, à en croire les exégètes, qu'il y ait plusieurs Graal. Selon qu'on sera chrétien convaincu, ou païen, ou « luciférien », on y verra le calice de la Cène, ou bien une pierre tombée des cieux, ou plus précisément encore l'émeraude que Lucifer portait au front avant sa « chute »⁸. Faut-il donc choisir ? Non pas. Le Graal est tout cela à la fois, de même qu'il est au centre — et sans contradiction — des eschatologies païenne, juive, chrétienne, islamique, etc. Il est pierre d'achoppement si on l'aborde avec des œillères, des préjugés, des a-priori, il est pierre d'angle si l'on comprend son sens profond. Et son message, dès lors, revêt dans la pensée symbolique une portée universelle. C'est que selon cette pensée, à laquelle Guénon a donné un éclairage nouveau, il appartient à la « tradition primordiale », adaptation du concept chrétien de « Révélation primitive », que les scolastiques médiévaux appelaient *Philosophia perennis* et dont toutes les religions, selon la perspective guénonienne, seraient issues directement ou par adaptations succes-

8. Une expression « luciférienne » du symbolisme du Graal se retrouve entre autres dans la lame XI du Tarot, où la Femme écarlate (Babalon dans le système de Crowley) porte la Coupe du Graal. Dans l'arcane XX (le Jugement, rebaptisé *The Aeon* par Crowley) le corps penché de *Nuit* représente la coupe inversée. La fusion de ces deux symboles donne l'hexagramme, composé du feu ascendant (phallique) (Δ) et de l'eau céleste (▽) nocturne identifiée également à la yoni. (Cf. Kenneth Grant, *The Magical Revival*, Samuel Weiser, New York, 1973, p. 47.)

sives. (Il s'agirait en somme, non pas tant d'une doctrine ésotérique particulière se transmettant dans le secret, au cours des âges, en marge des religions officielles, mais d'une sorte de « réservoir », de fonds commun de la spiritualité contenant tous les archétypes et les mythes destinés à s'« actualiser » selon des modalités particulières [les religions] propres aux temps et aux lieux.)

Les thèmes essentiels de la légende du Graal se décomposent ainsi : lorsque Lucifer se révolta contre Dieu, dans le Ciel, et qu'il fut vaincu par Mikaël, il perdit dans sa chute l'émeraude ornant son front et qui évoque immédiatement l'*urnâ* hindoue, la perle frontale qui équivaut souvent dans l'iconographie, au troisième œil de Shiva : le « sens de l'éternité ». Il existe donc un parallélisme étroit entre l'Ange déchu et l'humanité « pécheresse » qui, par les rites initiatiques, aspire à rejoindre le Paradis perdu. Une seule différence mais essentielle : l'homme occupe une position médiane entre Ciel et Enfer, alors que Lucifer-Satan incarne de façon quasi sacrificielle l'expir cosmique jusqu'à ce que, le « fond des eaux » étant atteint, le sens de l'évolution s'inverse. Il s'agit en l'occurrence du « renversement des pôles » cher à Guénon. Cette chute *in loco subterraneo*, précédant le retour à la lumière, est explicitement évoquée par l'adage hermétique célèbre : « *Visita inferiora terræ, rectificando invenies occultum lapidem, veram medicinam.* » (VITRIOLUM.) Cette pierre qu'il s'agit de retrouver moyennant une « rectification » adéquate n'est autre que la pierre luciférienne, en attente de l'assomption finale qui la verra réintégrer le front de celui qui était avant sa chute « l'ange de la Couronne » (*Hakathriel* en hébreu), dont le nombre est 666.

Cette émeraude de Lucifer fut ensuite confiée au premier couple humain dans l'Eden, après qu'elle eut été taillée en forme de coupe. Pourquoi cette modification ? C'est que le Graal, à quelque degré du cosmos qu'on l'envisage, incarne toujours l'idée de *centre*. Dès lors qu'il descend du ciel en terre, il doit continuer à manifester cette idée, d'où sa présence au Paradis, qui est situé symboliquement au centre, ou au cœur du monde, là où l'homme jouit de toutes ses prérogatives et transcende les deux dimensions du temps et de l'espace, qui définissent notre état et nous y emprisonnent. C'est pourquoi la tradition attribue aux Rose-Croix, qui étaient censés avoir réintégré

cette condition « édénique », le pouvoir de se manifester en quelque époque et en quelque lieu que ce fût, puisqu'ils n'étaient plus soumis au temps et à l'espace...

Le symbolisme de la Pierre, liée au centre du monde, est, nous l'avons dit, universel. Mircea Eliade, par exemple, écrit que pour les Juifs, « Israël est situé au centre de l'univers [...] la pierre angulaire du temple de Jérusalem représente le fondement du monde »⁹. Mais ce paradis *terrestre*, dans la quête initiatique, n'est que le terme des petits mystères antiques, selon l'exégèse guénonienne. Et c'est en son centre que passe l'Axe du Monde — le *sûtrâtma* des Hindous — qui, plongeant dans les « enfers », relie l'état humain aux états supérieurs ou « célestes ». Ainsi le Temple de Jérusalem, symbolisant ce centre, se situe-t-il au-dessus des « eaux souterraines » (*tehom*), ou eaux primordiales, en un mot du Chaos antérieur à la Création. Après un voyage « horizontal » qui le mène de la périphérie de l'état humain à son centre, l'initié devra donc effectuer un voyage « vertical », jusqu'au terme des grands mystères antiques — qui n'est autre que la réintégration du « moi » individuel dans le « Soi » divin.

On voit donc que le centre paradisiaque constitue un réceptacle à l'égard des influences célestes symbolisées par cet *Axis Mundi* qui, dans la tradition germanique par exemple, est assimilé au frêne Yggdrasil. Et le symbole « réceptif » par excellence est la coupe, le vase, ou encore la *yonî*, le sexe féminin. Ainsi se trouve posé le rapport direct entre la Queste du Graal et la Femme. De fait, les personnages féminins joueront un rôle essentiel. Nous nous en étonnerons d'autant moins que, au plan individuel ou « microcosmique », le symbolisme de la pierre cachée réfère au *luz* hébraïque, situé au bas de la colonne vertébrale, et bien sûr à la *kundalini* hindoue, hypostase de la Déesse, serpent (ou « serpente ») subtil lové chez le profane exactement au même endroit que le *luz*, et qui doit être éveillé par des techniques appropriées. Dans l'hermétisme occidental, par ce processus, la « lune » doit devenir « soleil ». Gichtel, disciple de Boehme, l'illustre dans sa *Theosophia Practica* (1696) par le dessin d'un corps humain où le « feu serpentin » est lové à la base de l'épine dorsale sous les

9. *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*, éd. Gallimard, p. 41.

apparences d'un dragon. Et c'est la libération de ce dernier, symbole de l'énergie spirituelle, qui permet la transformation de la conscience.

Mais cette hypostase de la Sophia est aussi assimilée au Roi du Monde qui règne dans la « Demeure de Shiva » (Shambala) à l'intérieur de la terre. C'est le « Mahachohan », le Seigneur du Feu de la Création. C'est encore l'Homme Cosmique qui dort « comme en un sépulcre » en attendant d'être éveillé par l'Art, et dont la légende de l'Empereur endormi n'est que l'expression en mode temporel.

Nous retiendrons l'aspect shivaïte revêtu, dans le cadre hindou, par la tradition initiatique qui en Occident sera celle du Graal. Et nous retiendrons aussi que dans le Shivaïsme du Cachemire, le rôle primordial revient à la Shakti, Parèdre de Shiva ¹⁰. Nous ne sommes pas éloignés ici d'un aspect de la Shakti occidentale, nous voulons parler des Vierges noires souterraines, et nous pouvons citer à cet égard un auteur catholique d'une irréprochable orthodoxie, Jean Borella, qui écrit dans *la Charité profanée* ¹¹ : « Grâce à la parfaite réceptivité de sa parfaite passivité la Vierge-Materia contraint en quelque sorte l'esprit créateur à répandre son flux existenciateur dans l'indéfiniité cosmique des eaux primordiales pour qu'y naissent les Verbes-formes de toutes les créatures. » C'est en somme grâce à la Vierge-Shakti que le chaos peut être illuminé et transmué par l'Esprit. D'où son rôle de médiatrice. C'est encore à Jean Borella que nous emprunterons ces quelques lignes qui éclairent, d'un point de vue catholique, le statut cosmologique de la femme, et dessinent les grands axes de sa fonction eschatologique, pour la pensée traditionnelle : « Dans cette relation sexuelle au fondement de la société, les pôles de la relation ne sont pas interchangeable, ni ne se situent au même niveau de profondeur. Par définition et en vérité, c'est la femme qui est maîtresse de la relation, dans la mesure où l'existence même de la relation dépend de son acceptation ou de son refus. En ce domaine comme en d'autres, le corps est un guide peu récusable ¹². »

10. Rien de plus logique puisque dans la *Trimurti* hindoue, Shiva représente l'aspect « destructeur » ou plutôt « transformateur » du Principe, de même qu'au plan microcosmique, la Kundalinî, en s'éveillant, détruit l'illusion du monde profane.

11. Ed. du Cèdre.

12. « De la femme et du sacerdoce », *la Pensée catholique*, n° 207, nov.-déc. 1983.

D'autre part, c'est généralement de la Grande Déesse — *lato sensu* — que se réclamèrent, en Orient aussi bien qu'en Occident, tous les mouvements qui incarnèrent au temporel l'éternelle revendication des pauvres, des opprimés, voire des puissances ténébreuses qui ne sont telles que par l'effet d'un courroux divin incompréhensible (car qui d'autre que Lui pourrait exister ? à moins de considérer sa Création comme la maison divisée contre elle-même de l'Évangile...), et surtout : métaphysiquement absurde. Nous l'avons vu. C'est pourquoi, dans une certaine frange crépusculaire et inavouée de la psyché collective, Satan, archétype de ces forces souterraines aspirant à être *reconnues* est par excellence « celui à qui l'on a fait tort ». C'est aussi pourquoi l'insistance avec laquelle le dogme chrétien veut faire de la Vierge l'ennemie irréductible du Serpent, est à certains égards très suspecte, et semble témoigner d'un refus scolastique et *dualiste* d'une ambivalence inhérente au symbole — et qu'illustre, encore une fois, le thème de la Vierge noire. Car dans cette perspective théologique, la Grande Déesse, sous sa forme ophidienne (Kundalinî ou... Mélusine) serait en quelque sorte amenée à s'amputer elle-même. Tout au contraire, la Vierge, à en croire de nombreuses traditions, est destinée à rédimier le Serpent, beaucoup plus qu'à lui écraser la tête sous son talon...

Au-delà des étroitesse théologiques, cette féminisation de l'Esprit, dans une perspective eschatologique, trouve son fondement à la fois métaphysique et sémantique dans le fait que Buddhi — équivalent hindou de l'Esprit Saint — est féminin, ce qui réfère directement à la Saint-Esprit, la Sophia des gnostiques et des courants médiévaux hétérodoxes. L'Esprit lui-même, considéré du côté de la manifestation, devient nécessairement partie intégrante de cette dernière, et apparaît alors comme une production tirée de la *Materia Prima*. Ce qui peut constituer, si l'on a le goût du paradoxe, un pont inattendu entre la métaphysique traditionnelle et la philosophie du P. Teilhard de Chardin, qui apparaissent complémentaires — celle-ci considérant en somme toutes choses du cœur de la Matière, en gésine d'un Esprit qui en fait la précède ontologiquement, celle-là considérant le cosmos, *sub specie Aeternitatis*, autrement dit à partir du Principe. Cette dualité des perspectives peut être illustrée au plan microcosmique par l'affirma-

tion de Leucippe et Démocrite, selon qui l'âme peut être acquise (équivalent de la noogenèse theilhardienne), à quoi la pensée traditionnelle répond : que pourrait-on acquérir que l'on ne possédât déjà ?

Mais après cet aperçu sur le symbolisme féminin de la Coupe du Graal, il convient d'examiner son complémentaire : l'Axe du Monde qui traverse la coupe paradisiaque sera, dans la légende du Graal, représenté par la lance, symbole viril qui, bien loin d'apparaître seulement avec le centurion Longin, se perd dans la nuit des temps — et que l'on trouve déjà, en tout cas, dans les vieilles traditions celtiques où il est question de la lance magique de Lug et du bassin ou chaudron sacré de Dona. Tel est donc le « substrat » mythologique qui explique la transformation de la pierre luciférienne en une coupe, qui allait devenir le Calice de la Cène...

Auparavant, nos parents, comme chacun sait, goûtèrent au fruit défendu et pour cela furent chassés du Paradis par l'ange à l'épée flamboyante, sans pouvoir emporter la Coupe du Graal puisque aussi bien, ils étaient désormais soumis à la mort. En d'autres termes, l'homme, écarté de son centre originel, était enfermé dans la sphère temporelle, ayant perdu ce « sens de l'éternité » que manifestait justement le Graal.

Toutefois, Seth, le fils d'Adam et Eve ¹³, obtint de venir prendre dans l'Eden déserté le Saint-Graal. Le nom même de Seth exprime en effet l'idée de fondement, de stabilité, et annonce une restauration de l'ordre primordial rompu par la Chute. « Il y avait dès lors tout au moins une restauration partielle, en ce sens que Seth et ceux qui après lui possédèrent le Graal pouvaient par là même établir, quelque part sur la terre, un centre spirituel qui était comme une image du Paradis perdu ¹⁴. »

Lors du Déluge, la Sainte Coupe disparut, et la légende ne dit pas où ni par qui elle fut conservée jusqu'à l'époque du Christ, mais le fonds celtique se manifeste par l'intermédiaire des Druides qui, selon une

13. A ne pas confondre avec le dieu de la Contre-Initiation. Guénon voit d'ailleurs dans cette homonymie — nous l'avons dit — un nouvel exemple de l'ambivalence des symboles.

14. René Guénon, *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, éd. Traditionnelles.

singulière tradition, envoyèrent à Jérusalem sous le coup d'une inspiration divine le bassin sacré de Dona (sous le nom de Vase Azewladour) et la lance de Lug. Ce qui « explique » que l'on retrouve la Sainte Coupe la veille de la mort du Christ, lorsqu'il rassembla ses disciples dans le Cénacle pour la dernière Cène. Le lendemain, le centurion Longin voulant s'assurer de sa mort, sur la croix, le frappa au côté avec sa lance, et de la blessure s'échappèrent du sang et de l'eau que Joseph d'Arimathie recueillit pieusement dans la Coupe.

Le Graal, toujours selon la légende, fut alors transporté en Grande-Bretagne par Joseph d'Arimathie et Nicodème. Selon une autre version, c'est son fils, Josephè, que saint Pierre avait sacré évêque, et son neveu Alain, qui accompagnent Joseph d'Arimathie. Peu après leur arrivée en Grande-Bretagne, ils furent jetés en prison par Crudel, le roi du pays, sans que ce dernier les dépossédât toutefois de leur trésor. Mais le roi Mordrain, ayant vaincu Crudel, les délivra bientôt et ils se retirèrent dans un endroit isolé, où ils vécurent en paix.

Alors commença la Geste du Roi Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde, destinée à l'origine à recevoir le Graal lorsqu'un des preux l'aurait conquis et ramené de Grande-Bretagne en Armorique. Les chevaliers, comme chacun sait, étaient douze, à l'image des douze Apôtres et des douze signes du zodiaque, l'aspect circulaire de la Table renforçant quant à lui ce symbolisme du « cycle zodiacal ».

Les chevaliers se mirent donc en quête et, après avoir dû surmonter toutes les épreuves initiatiques, trois d'entre eux seulement, Galaad, Perceval et Bohors parvinrent au château du Graal, chez Pellès, le Roi « méhaigné » qu'Albrecht von Scharffenberg, dans son *Titurel*, appelle Pérelhe¹⁵ (Perilla en latin). Ce qui est assez singulier si l'on sait que ce nom était celui du baron à qui appartenait le château de Montségur. Galaad prit la Lance qui saignait et en toucha le Roi, le guérissant immédiatement. Ainsi s'achevait l'itinéraire légendaire qui, du Paradis terrestre, avait conduit le Graal jusqu'en ce château que certains ont voulu assimiler à Montségur. Quoi qu'il en soit, nous avons bel et bien retrouvé au cours de ce périple les trois centres du Graal indiqués par Charbonneau-Lassay¹⁶ et qui semblent s'être

15. Cf. René Nelli, préface à *La croisade contre le Graal*, d'Otto Rahn (Ed. Stock.)

16. *Op. cit.*

succédé : Irlande et Angleterre, France de l'Ouest, et enfin centre franco-espagnol.

L'enseignement oral relatif au Graal fleurit dès les premiers siècles chrétiens, s'estompa après la paix de Constantin, en 311, accompagna la renaissance carolingienne, subit une nouvelle éclipse au x^e siècle, puis connut une extraordinaire efflorescence pendant le xi^e et le xii^e siècle — le « cycle de l'Idée pure » — avant de disparaître brusquement sous le règne de Saint Louis. Depuis lors, selon Guénon ¹⁷ : « Il est dit que le Graal ne fut plus vu comme avant, mais il n'est pas dit que personne ne le vit plus ; assurément, en principe, tout au moins, il est toujours présent pour ceux qui sont « qualifiés » ; mais, en fait, ceux-là sont devenus de plus en plus rares, au point de ne plus constituer qu'une infime exception [...] »

Outre les localisations géographiques successives, que faut-il retenir de la légende — brossée à grands traits — sinon que le Graal est le symbole et le moyen de conquête d'une puissance perdue, et que sa Queste, sous son double aspect individuel et collectif, s'assimile à un itinéraire initiatique qui fera reparcourir en sens inverse à l'homme déchu, *hic et nunc*, mais aussi à l'humanité entière, à la fin des temps, les étapes successives de sa Chute, jusqu'au centre primordial d'abord, jusqu'à la couronne de Lucifer ensuite, où tout commença. Car selon cette thématique, la Queste ne pourra s'achever que lorsque Lucifer, l'Ange déchu, aura été réintégré dans ses prérogatives de « portelumière ». Aussi bien cette origine luciférienne sous-tendra-t-elle la voie du Graal, au-delà des exotérismes et des orthodoxies. Ce sera par définition une voie « héroïque », prométhéenne par certains aspects, et qui trouvera dans l'Imperium parousique son cadre temporel approprié.

On ne s'étonnera donc pas que cette hiérophanie récapitulative intègre une multitude de mythes relatifs au « troisième Frédéric » retiré en un lieu inaccessible et qui « dort », ou encore « qui vit et ne vit pas », en attendant le jour de la dernière bataille contre les « êtres élémentaires ». Arthur, Charlemagne, Frédéric I^{er} et Frédéric II hypostasièrent cette attente eschatologique de l'Imperium pérenne. Ce

17. *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien.*

« retour à l'origine » qui commande évidemment une conception cyclique de l'histoire, implique en outre une redoutable ambiguïté. S'agit-il du retour à l'ordre édénique ou au chaos des eaux primordiales ? L'ambivalence des symboles du Grand Retour parousique, de l'*Endkampf*, rend parfaitement compte de cette dualité qui signera pareillement les projets politiques qui, au temporel, tentent d'incarner cette *Renovatio*. Nous ajouterons que cette eschatologie graalique entretient, comme l'a déjà montré la légende du Prêtre Jean, des rapports étroits avec le thème du Roi du Monde (puisque lui aussi incarne le centre) qui récapitule et typifie toutes les légendes connexes.

Comme nous nous y étions engagé dans le chapitre sur la Synarchie, il nous faut dire, dans ce contexte nouveau, quelques mots supplémentaires sur l'Agarttha, les considérations symboliques qui précèdent permettant d'en mieux apprécier la dimension mythique. Évoqué en mode « littéraire » par Bulwer Lytton¹⁸, en mode « utopique » par Saint-Yves d'Alveydre, en mode « journalistique » par Ossendowsky et en mode « symbolique » par Guénon, ce royaume souterrain destiné à conquérir le monde à la fin des temps relève au plus haut point, nous l'avons vu, de cette ambiguïté du schème parousique.

Sur le plan documentaire — et bien que ce ne soit pas ici le lieu de nous étendre sur cette vaste et périlleuse question, — nous ajouterons que nonobstant les intéressantes objections élevées entre autres par Marco Pallis, Whitall N. Perry¹⁹ apporte un élément important pour l'authentification au moins « mythique » du thème de l'Agarttha — dont on avait dit que le nom même ne correspondait à rien : « Grâce à une information fournie par un ami et érudit hindou nous apprenons que ces deux termes sanskrits [l'Agarttha et Shambala] ont une origine

18. Voir *the Coming Race*, (*La race à venir... celle qui nous exterminera*, Bibliothèque Marabout, 1973.) L'importance du rôle eschatologique de la « Femme du Graal » semble ici traduite de façon pittoresque : « les Gy-ei [les femmes du royaume souterrain] sont supérieures aux Ana [les hommes] en force physique (détail important au point de vue du maintien des droits de la femme). [...] Par-dessus tout, les Gy-ei ont un pouvoir plus prompt et plus énergique sur ce fluide ou agent mystérieux [le vril] qui contient un si puissant élément de destruction [...] »

19. *Gurdjieff à la lumière de la Tradition*, éd. des Deux Océans, p. 22, note 1.

vénérable, puisqu'ils figurent dans un ancien texte tibétain, *The Road to Shambala* ²⁰. Ce dernier mot désigne la « Demeure de Shiva », tandis qu'*Agarttha* signifie « insaisissable » ; dans le contexte, Shambala représente un haut lieu inaccessible, l'Agarttha étant le même centre en tant qu'il est caché sous terre. »

Cette dualité symbolique du haut lieu et du centre souterrain se trouve « mise en acte » dans le rêve initiatique d'un chaman des Avam-Samoyèdes, recueilli par A.-A. Popov et cité par Mircea Eliade ²¹. Après diverses épreuves, il est conduit par deux guides, la souris et l'hermine, sur une montagne haute et arrondie, au sommet de laquelle une ouverture donne accès à une caverne très lumineuse. Dans un autre récit, le chaman, après l'ascension difficile de la « Montagne de Fer », *Temir taikša*, dont le sommet touche le ciel, découvre un orifice qui n'est autre que *yer tunigi*, « le trou de fumée de la Terre », au fond duquel se trouve la demeure d'Erlik khan, le Roi des morts.

Cette ambivalence n'est pas étrangère à l'imaginaire occidental contemporain puisqu'un « luciférien », Jean-Paul Bourre, écrit : « De nos jours existe encore une Shamballa du vampirisme perdue dans la montagne de Transylvanie, inaccessible aux hommes, reliée à la Shamballa de lumière par de longues galeries souterraines. Pour les initiés, rien d'étonnant à cela : c'est de la même manière que le « mal » est relié au « bien » par un réseau de correspondances qui donne à la sagesse son véritable visage : le bien et le mal sont une seule et même chose. Ils participent à la même splendeur car la vérité détruit le dualisme ²². »

Le symbolisme des deux triangles inversés qui constituent le sceau de Salomon ne se reflète pas seulement dans cette géographie

20. Une traduction française, d'après l'édition allemande d'Albert Grünwedel (1915) a été publiée en 1983 par les éditions Archè à Milan. (*La Voie vers Šambhala*.) L'avant-propos contient une intéressante citation d'un lama contemporain de très haute réputation — Kalu Rimpoché — qui « parle du roi à venir de Šambhala, « le seigneur violent de la roue de fer », qui livrera la « guerre de Šambhala », ce qui se rapporte à la venue de Maitreya, le dernier *Bodhisattva* du cycle, l'équivalent du Kalki Avatāra hindou, du Mahdi de la tradition musulmane, etc. »

21. « Le Chamanisme », *Encyclopédie des Mystiques*, éd. Robert Laffont, 1972.

22. « L'Agarttha, la quête du Graal souterrain », *l'Autre Monde* n° 26.

mythique de la Montagne et de la Caverne. Pour les peuples de l'Asie septentrionale, l'autre monde est l'image inversée de celui-ci ²³. Mais à la fin des temps, lors du « renversement des pôles », c'est ce monde souterrain qui apparaîtra au grand jour. Redisons-le : qu'on le veuille ou non, cette eschatologie traditionnelle est fondamentalement ambiguë, puisqu'elle s'accompagne inévitablement de la notion de subversion de l'ordre — ou du désordre — établi.

Ainsi ce long interrègne s'accompagne-t-il d'une exaltation en mode occulte et « souterrain » de la « véritable » légitimité dynastique (par exemple...), elle-même corrélatrice d'une contestation radicale du pouvoir en place. C'est ce qu'exprime entre autres cet épisode du Cycle du Graal : le chevalier élu qui arrive au château du Roi méhaigné interroge sans ambages ce dernier : « Où est le Graal ? » Ce qui équivaut à dire : où est le signe, la légitimation de ce pouvoir que tu usurpes ? Mais à la fin : « le soleil se lève à l'ouest », Lucifer retrouve sa couronne, la Femme règne, ce qui était caché apparaît au grand jour. Et au plan des incarnations « politico-mystiques » de l'archétype impérial, « Rome est détruite ». En effet, si le mythe français du Grand Monarque, que nous étudierons tout à l'heure, est relativement « guelfe », puisque toujours associé au « Grand Pape » et né avec la christianisation de la France, le mythe impérial, dont on a vu qu'il récapitule des données préchrétiennes, est franchement « gibelin ».

23. A titre anecdotique, signalons que la symbolique du monde souterrain a donné lieu à un film de Pierre Tchernia (*les Gaspards*, 1973) qui décrit l'existence secrète, dans les sous-sols de Paris, d'une société de rêveurs, poètes et marginaux, fuyant l'absurdité du monde de la surface.

II

Les « Fidèles d'Amour » et la Grande Prostituée

Ce n'est pas sans raison que Dante, surnommé « le grand gibelin », fut le représentant médiéval le plus en vue de l'eschatologie impériale. L'antagonisme entre la tradition « romano-germanique » et la tradition française revêtit en effet chez lui un caractère particulièrement aigu. Au début de *la Divine Comédie*, l'ascension de la montagne (qui n'est pas sans analogie avec *Montsalvatsche*, le mont sauvage/mont du salut du Graal) lui est interdite par un lion et une louve que l'on retrouvera dans le *Purgatoire* (XXXII, 148, 153) sous les espèces de la prostituée « ferme comme le roc, en haut du mont » et du géant, son amant. Or, l'interprétation courante désigne la louve et la prostituée comme des allégories de l'Église catholique, le lion et le géant représentant quant à eux la Maison de France.

Selon Dante, il y a beau temps en effet que le Christ a quitté Rome. Au chant XXXII du *Purgatoire*, le Griffon à la double nature, c'est-à-dire Jésus-Christ, apporte avec lui le « char » — le véhicule de l'union béatifique qu'hypostasie Béatrice — et l'attache à l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, qui immédiatement reverdit. Puisque le Christ transcende la dualité — fatale à Adam et Eve... — symbolisée par l'Arbre du Paradis terrestre. Mais l'arbre sec qui a reverdi, symbole de l'*Axis Mundi* comme la lance du Graal, représente aussi l'Empire, archétype d'un pouvoir temporel sacralisé.

« Comme nos arbrisseaux, quand tombe sur eux la grande lumière mêlée à celle qui suit les célestes Poissons/se gonflent de sève, puis renouvellent tous leurs couleurs avant que le soleil n'attelle ses coursiers sous une autre constellation,/la plante, prenant couleur

moins que de roses et plus que de violettes, se renouvela, elle qui auparavant avait des rameaux si nus¹. »

Dante évoque ici la reviviscence dont l'Imperium — réalité supra-religieuse manifestant, on vient de le voir, l'adéquation de l'ordre naturel au monde surnaturel — bénéficie aux premiers temps du christianisme. Mais bientôt, si Béatrice, la Connaissance initiatique et en même temps, selon de nombreux exégètes, la société secrète où celle-ci s'incarne, reste « sous le feuillage, assise sur la racine », le Christ-Griffon et sa compagnie (les 24 vieillards et les 4 animaux apocalyptiques) « remontent vers le ciel, avec un chant plus doux et plus profond ».

Béatrice est alors aidée dans sa fonction par les « sept nymphes » représentant des organisations initiatiques secondaires dont la filiation « païenne » est ainsi discrètement attestée. Guénon n'écrivait-il pas dans *l'Esotérisme de Dante*² : « [...] il n'en est pas moins permis de penser que, de Pythagore à Virgile et de Virgile à Dante, la « chaîne de la tradition » ne fut sans doute pas rompue sur la terre d'Italie. »

Mais le « char » est bientôt victime de trois attaques, la plus dangereuse étant celle de « l'oiseau de Jupiter », l'aigle de l'Empire romain dévoyé, dont la forme païenne « obscurcie » ne correspond plus selon Dante aux nécessités cycliques. Il persécute d'abord les chrétiens, puis laisse le char « couvert de plumes » — allusion à la Donation de Constantin qui, bien qu'apocryphe, n'en symbolise pas moins la « pétrification » de l'Église.

La tentative de résurrection de l'Imperium pérenne que constitua le Saint-Empire romain germanique avorta, selon ce que Dante laisse entendre, du fait d'un « dragon qui enfonça sa queue dressée dans le char ;/et comme une guêpe qui retire son dard, en ramenant à soi sa queue malfaisante, il emporta une partie du fond³ et s'en alla tout content. Ce qui resta du char, comme une terre fertile se couvre de gazon, de plumes, peut-être offertes dans une intention droite et

1. *Purgatoire*, XXXII, 52-58. Trad. Alexandre Masseron, éd. Albin Michel.

2. Éd. Gallimard, chap. II.

3. On peut voir là une allusion à la fissure dans la Grande Muraille symbolique protégeant notre monde contre l'invasion des hordes de Gog et Magog, c'est-à-dire les influences dissolvantes du psychisme inférieur.

pure ⁴ ;/se recouvrit ; et les deux roues et le timon en furent recouverts en moins de temps qu'un soupir ne tient la bouche ouverte. [...] Sûre d'elle-même, comme une forteresse en haute montagne, m'apparut, siégeant sur le char, une putain demi-nue ⁵, jouant des yeux autour d'elle ;/ et comme pour veiller à ce qu'on ne la lui enlevât point, un géant ⁶ se tenait debout près d'elle ; et à plusieurs reprises ils se baisèrent l'un l'autre./Mais parce qu'elle tourna vers moi ses yeux cupides et inconstants cet amant féroce la flagella des pieds à la tête ;/puis, plein de jalousie et fou de colère, il détacha le monstre et le traîna si loin dans la forêt qu'elle finit par me cacher/la putain et la nouvelle bête. »

Ainsi donc, le char glorieux issu du Paradis, véhicule de la connaissance initiatique, se change en un attelage démoniaque sur lequel trône la Grande Prostituée de l'Apocalypse. Quant à Philippe le Bel, c'est aussi Goliath ⁷, d'accord avec la papauté quand elle servait ses intérêts, mais « amant féroce » quand elle cherchait à échapper à sa domination. De fait, lorsque le roi de France « détacha le monstre » en 1305, ce fut pour le mener à Avignon, exil que l'on nomma la « captivité à Babylone ».

Mais à la fin viendra le Veltro, le Lévrier « Cinq cent dix et cinq » qui vaincra la Louve (matricule 666 comme dirait Jean Biès...). Il « tuera l'usurpatrice et le géant qui pêche avec elle. » Ce *Dux* se présente donc essentiellement sous la forme d'un justicier, d'un vengeur, et du restaurateur d'une tradition antérieure au christianisme. En effet, on trouve dans le *Purgatoire* (XXXII, 100-103) un passage significatif quant à la subordination du christianisme à l'Imperium : « Tu seras ici peu de temps sylvain ; tu seras ensuite avec moi [avec la « femme surnaturelle »] sans fin, citoyen/ de cette Rome, par la vertu de laquelle le Christ est romain. » Ce n'est pas Rome qui est chrétienne, mais le Christ qui est romain...

4. Constantin, selon Dante, n'avait assurément pas de mauvaises intentions en octroyant à l'Église la puissance temporelle, instillant ainsi dans son corps spirituel le poison lent du césaro-papisme, mais les conséquences n'en furent pas moins funestes pour autant.

5. L'Église corrompue.

6. Philippe le Bel, que Dante rencontra en enfer.

7. Cf. *Épître* VII, 29.

Cette filiation païenne sous-jacente à l'œuvre de Dante pourrait bien s'expliquer, aussi paradoxal que cela puisse paraître de prime abord, par son appartenance à la société des Fidèles d'Amour, dont l'« implantation » surtout provençale ne devait pas manquer d'être suspecte à Rome, au temps de la croisade contre les Albigeois. Mais s'il est extraordinairement difficile de déterminer les liens exacts qu'entretenaient les *Fedeli d'Amore* avec le catharisme (si tant est qu'on puisse parler d'un catharisme), les réminiscences « païennes », elles, sont certaines. Selon la tradition en effet, les « leys d'amors » des troubadours auraient été découverts par un chevalier breton sur le rameau d'or d'un chêne où s'était posé le faucon du roi Arthur ⁸.

D'autre part, après les intuitions de G. Rossetti ⁹ et d'E. Aroux ¹⁰, les travaux de Luigi Valli ¹¹, et d'Arnoldo Ricolfi ¹², il ne fait pas de doute que le langage des Fidèles d'Amour est essentiellement symbolique, et que les termes de « Dame » et d'« Amour » réfèrent à des réalités initiatiques. La Dame est la « Sainte Sagesse », la Gnose identifiée par Dante à Béatrice et dont — audace extraordinaire — le soleil, au Paradis, voile le « soleil du Christ ». C'est encore la *Madonna Intelligenza* dont Dino Compagni écrit : « O vous qui avez l'entendement subtil/aimez l'Intelligence souveraine,/celle qui tire l'âme de la guerre,/réside en face de Dieu.../Elle est une dame souveraine de valeur,/qui nourrit l'âme et apaise le cœur/et celui qui est son serviteur ne se trompe jamais. »

Quant à l'amour, Jacques de Baisieux est on ne peut plus clair, qui l'assimile à la destruction initiatique de la mort : « A senefie en sa partie sans, et mor senefie mort ;/or l'assemblons, s'aurons sans mort. » Ainsi ceux qui ont obtenu l'amour sont « ceux qui ne meurent pas », ceux qui « vivront dans un autre siècle de joie et de gloire ¹³ ». Que les textes des Fidèles d'Amour soient codés, Francesco da

8. Cf. Napoléon Peyrat, *Histoire des Albigeois*, Paris, 1880-82.

9. *Il mistero dell' amor platonico nel Medioevo*, Londres, 1840.

10. *Preuves de l'hérésie de Dante, notamment d'une fusion opérée en 1312 entre la Massenie Albigeoise, le Temple et les Gibelins*, Paris, 1857.

11. *Il linguaggio segreto di Dante e dei Fedeli d'Amore*, Rome, 1928.

12. *Studi sui Fedeli d'Amore*, Milan, 1933.

13. Cité par Ricolfi, *Studi sui Fedeli d'Amore*, p. 63.

Barberino l'affirme sans ambages : « Je dis et déclare que toutes les œuvres écrites par moi, traitant d'Amour, je les entends au sens spirituel, mais toutes ne peuvent être glosées par tous¹⁴. » D'ailleurs, pour que nul n'en ignore, ses *Documenti d'Amore* sont ornés d'un emblème fort éloquent : un guerrier tient une épée et de sa bouche sort l'inscription suivante : « Je suis la force et je surveille s'il vient quelqu'un qui ouvre ce livre et s'il n'est pas celui que l'on a dit je lui transpercerai la poitrine avec cette épée¹⁵. »

Comme le souligne J. Evola après L. Valli, « à partir de Dante, Cavalcanti, Dino Compagni et des poètes de la cour de Sicile, y compris Frédéric II, les « Dames » des « Fidèles d'Amour », quel que soit leur nom, qu'elles s'appellent Rose ou Béatrice, Giovanna ou Selvaggia, etc., ne sont toutes qu'une même femme qui représente précisément la doctrine secrète, possédée par un groupe uni invisiblement, et uni en outre par une attitude militante, hostile, dans une large mesure, à l'Église¹⁶. »

Nous nous autoriserons une petite parenthèse anecdotique, à propos de ce langage codé. Dans le *Fiore*, poème signé Durante (le vrai nom de Dante), et que la majorité des érudits s'accorde à lui attribuer, Dante conseille curieusement, pour mieux garder le secret, de dire « elle » pour celui-ci et « toi » pour celle-ci, entremêlant masculin et féminin et changeant, selon la pittoresque formule du poème, les poires en pommes. Or il se trouve qu'à l'heure actuelle, en Calabre, le chef de la *maffia* porte le nom générique féminin de *Mamma santissima*¹⁷.

S'il serait pour le moins audacieux d'établir une filiation entre Fidèles d'Amour et maffiosi, il l'est peut-être moins de rapprocher de l'organisation de Dante un Ordre de la Fidélité fondé en 1416 par le cardinal de Bar, grand-oncle du roi René d'Anjou (et dont celui-ci fit partie). Cet Ordre qui ne comprenait que 40 membres avait pour emblème un... lévrier bleu qui évoque irrésistiblement le vautre (le lévrier), le « 515 » attendu par Dante. Le roi René lui-même allait

14. *Ibid*, p. 48.

15. Cf. Valli, *Il linguaggio segreto*, p. 237.

16. *Le Mystère du Graal*, p. 206-207.

17. Cf. Philippe Guiberteau, *l'Enigme de Dante*, Desclée De Brouwer, 1973, p. 66.

fonder quelques années plus tard son propre ordre de chevalerie, l'Ordre du Croissant, placé sous le patronage de saint Maurice. Ce « croissant » évoquait-il les excellentes relations que le bon roi entretenait avec les émirs musulmans — ce qui prolongerait la thématique templière des liens Orient-Occident ? On notera en tout cas que des initiés persans suivaient une voie identique à celle des Fidèles d'Amour, comme l'a magistralement montré Henri Corbin¹⁸.

Les affiliations chevaleresques du roi René étaient « trinitaires », puisqu'il fonda encore, à la fin de sa vie, une confrérie au nom lui aussi fort évocateur : la « Révérendissime Paix », qui fait immédiatement penser à la *Pax profunda* des Rose-Croix. Comme si cela ne suffisait pas, le roi, qui était également peintre et écrivain, transmet par l'intermédiaire de ses œuvres des messages dont la nature ésotérique est difficilement contestable. Ainsi du *Mortifiement de vaine Plaisance*, où l'on retrouve entre autres le symbolisme de la montagne fleurie sur laquelle prient quatre « hypostases » : Ferme-Foy, Sûre-Espérance, Souverain-Amour et Grâce Divine.

Mais c'est sans doute dans le *Livre de Cueur d'Amour espris* que le bon roi dévoile le plus apertement ses intentions : on y rencontre en effet tous les thèmes ésotériques médiévaux, depuis les symboles de la Queste du Graal jusqu'à ceux du *Roman de la Rose*, en passant justement, par la *Divine Comédie*. Sans doute les ordres et confréries évoqués plus haut dispensaient-ils une initiation particulière qui fut aussi, selon toute vraisemblance, celle de Jean de Meung, de Boccace et de Pétrarque, pour qui le « Royaume d'Amour » dont parle le roi René n'était pas une simple allégorie littéraire, mais renvoyait à une terminologie ésotérique bien précise.

Dans ce contexte plutôt hétérodoxe, et pour en revenir à Dante, il est impossible de ne pas rapprocher aussi Béatrice de la « Philosophie » qui apparut en prison à Boèce (le grand représentant de l'humanisme antique que l'on a tenté abusivement de christianiser¹⁹) et qui, exactement comme Béatrice le fit avec Dante, le guida dans l'ascension des cieux.

18. *En Islam iranien. III — les Fidèles d'Amour*, Gallimard, 1972.

19. Voir notre avant-propos à la *Consolation de la Philosophie*, éd. de la Maisnie.

On voit que la doctrine de Dante — et conséquemment son prophétisme impérial — plongeait ses racines dans un très antique terreau. Mais un jalon essentiel ne doit pas nous échapper puisque aussi bien Dante s'en est explicitement réclamé : il s'agit des liens qu'il a entretenus avec les franciscains appelés spirituels, héritiers de Joachim de Flore et qui attendaient eux aussi le « règne de l'Esprit ». Selon Francesco da Buti ²⁰, il serait en effet entré dans l'ordre des Frères mineurs, qu'il aurait quitté avant d'avoir fait profession. Ce qui est sûr, c'est qu'il suivit l'enseignement du franciscain Olivi, qui était joachimite ²¹, et qu'il manifesta, à l'égard des spirituels, une évidente sympathie ²². Quant à Joachim de Flore lui-même, Dante le rencontre dans le Paradis ²³, et il reprend textuellement son enseignement ²⁴ sur le salut de ceux qui ont cru au Christ advenu — au temps des *passi piedi* (« les pieds qui ont souffert la passion ») — et de ceux qui ont cru au Christ à venir — au temps des *passiri piedi* (« les pieds qui souffriront la passion »). Cette distinction se trouve dans le *Commentaire sur Jérémie* de Joachim de Flore ²⁵.

Ces digressions ne nous ont nullement écartés de la tradition prophétique impériale puisque c'est sous la plume de Joachim de Flore que l'on trouve pour la première fois la mention du III^e Empire parousique, du III^e Reich, dénomination reprise par Møller Van den Bruck dans un livre dont Thierry Maulnier, dans son introduction à la traduction française ²⁶, écrivait qu'il était « un des livres fondamentaux de la doctrine nationale-socialiste ». Le caractère apocalyptique des prophéties de Joachim (1130-1202) se double curieusement d'un enracinement hermétique puisqu'il était le disciple d'un ermite calabrais, Ursus, installé en un lieu jadis consacré à Hermès et qui en avait conservé le nom de Mercurion. Les lignes qui suivent nous

20. *Mem. della vita di Dante*.

21. Le titre du pamphlet antiromain de Dante, le *Fiore*, ne viendrait-il pas de là ?

22. *Paradis*, XI, 43-117 et XII, 106-126.

23. XII, 139-141.

24. XX, 104-105.

25. XVIII, 22, Cologne, 1577 p. 269. Cf. A. Pezard, *Dante, Œuvres complètes*, la Pléiade, p. 1709.

26. *Le Troisième Reich*, éd. Fernand Sorlot, Paris.

renseigneront sur l'esprit qui présida à l'élaboration de l'œuvre du célèbre Calabrais, prophète du Troisième Empire :

« C'est à moi de prédire la guerre, c'est à vous de courir aux armes ; c'est à moi de monter au haut de la montagne, et de vous signaler l'approche des ennemis, afin qu'à mon signal vous puissiez fuir vers de plus sûrs abris. Car, quoique je sois un observateur indigne, *j'ai prévu bien longtemps à l'avance les guerres qui doivent surgir*. Vous qui êtes les dignes soldats du Christ, abjurez les œuvres des ténèbres et revêtez-vous des armes de lumière. Moi, si je cesse de jouer du buccin, j'apparaîtrai comptable de votre sang, et si vous négligez vos épées par ma faute, vous périrez. Car de plus en plus deviennent nombreux en ce monde ceux dont le Seigneur a dit : « Je n'ai pas envoyé ces prophètes, et ils ont couru ²⁷. » Pour éviter les déceptions de tels devins j'ai assumé l'œuvre présente, difficile si je pense à mes seules forces, mais facile si, pour la parfaire, je me joins au Christ.

« [...] Les événements se précipitent. Ils pressent d'autant plus la vétusté du monde, à la façon de flots bouillonnants, que déjà les ruines toutes proches préfigurent le cataclysme final, pareilles à des signes de mort. Mais les impies ne le croient pas, l'ambition endurecit leur cœur appesanti. Ils ne veulent pas que le monde périsse, ceux auxquels le royaume du ciel est odieux, ni que s'écroule l'empire des Égyptiens, ceux qui n'aiment pas les habitants de Jérusalem. Mais pourquoi, pour de telles gens, accepter la lourde charge de tels travaux ? Écrire ces ouvrages ? Mais je souffre tout, dit l'apôtre, à cause des élus. Et si le Christ est mort pour eux, comment un homme négligerait-il d'employer les dons qu'il a reçus pour eux, et de leur permettre, en leur dévoilant la signification des symboles, de fuir à temps la face de l'arc ? Donc, pour ma part, je donnerai, dans ma mesure, les présages ²⁸. »

La vocation prophétique de Joachim avait une origine des plus singulières : un beau jour, à l'abbaye cistercienne de Sambucino, en Calabre, où il occupe par humilité l'office de portier, un homme vient à lui, qui lui tend une grande coupe de vin. Le breuvage, très fort, lui

27. Jérémie, XXIII.

28. « Livre de la concordance entre les deux Testaments », *L'Évangile éternel*, éd. Rieder, p. 31.

communiqua à l'instant une lucidité qui l'effraie. Il rend la coupe à moitié pleine à son étrange visiteur qui lui dit alors que s'il l'avait vidée, les secrets de toutes les sciences lui eussent été révélés, avec l'esprit de prophétie ; mais qu'en l'occurrence il devrait se contenter de l'intelligence des Ecritures.

De fait, il s'appliqua à leur étude avec acharnement, négligeant toute autre lecture, et le fruit de son inspiration fut la division de l'histoire humaine en trois grandes périodes, régies respectivement par le Père, auquel correspondait l'Ancien Testament, le Fils, auquel correspondait le Nouveau Testament, et le Saint Esprit, auquel correspondait l'Apocalypse. Et selon lui, l'année 1260 devait voir le début de la troisième période, celle de la révélation de l'Esprit. C'est Joachim de Flore qui conseilla l'impératrice Constance pour l'éducation de son fils, le futur Frédéric II, dont il prédit qu'il serait empereur, bien que la succession impériale opposât Philippe de Souabe, frère de l'empereur Henri VI, et Othon de Guelf. Et nous retombons là de plain-pied dans le prophétisme impérial, décidément indissociable du « règne de l'Esprit ». Car, comme le souligne Sophie de Sède²⁹, Joachim rêve de réunir tous les peuples « sous l'égide d'un Empire tel que l'avait été brièvement l'Empire franc de Charlemagne. Il pense que la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne est seule capable d'assurer la paix à sa patrie et à l'Italie tout entière³⁰. »

29. *La Sainte Chapelle et la politique de la fin des temps*, éd. Julliard, 1972.

30. Selon une variante du ^{xiii}e s., née des circonstances politiques, cet Imperium eschatologique devait être l'accomplissement de la geste barbare et messianique de l'empire mongol, en qui l'on vit l'instrument de la Providence. Dans cette perspective, une « nation européenne » se fût intégrée à la fédération mongole, reproduisant ainsi, à une beaucoup plus vaste échelle, les rapports existant à l'époque carolingienne entre Empire et Royaume. Le lien spirituel en eût été ce christianisme nestorien que Guénon considérait curieusement comme une « couverture » de l'Agartha, et dont l'extrême tolérance à l'égard des autres communautés religieuses rejoignait la conviction du chamane Gengis Khan et de ses successeurs, selon qui il suffisait que tout homme adorât Dieu — l'athéisme seul étant passible de mort — sous la « forme » et selon les rites de son choix. Comme le dit justement Sophie de Sède (*op. cit.*) : « L'idée d'une unification mondiale sous l'hégémonie tartare a sans doute rencontré plus de sympathies qu'on ne croit, même en Europe. » Et d'ajouter, à propos des zéloteurs et informateurs du Grand Khan : « Ces gens-là n'étaient pas plus des « traîtres » ou des « collaborateurs » que, par

En effet, on peut dire que c'est Frédéric II qui, pour les contemporains... et pour la légende, annonce le mieux la figure de l'Empereur de la fin des temps, ce *Fredericus Rex* dont Hitler, ombre portée du mythe, s'appropriera la désignation elle-même, ainsi que celle du Troisième Empire joachimite. En dehors de cet aspect particulièrement sinistre, il est tout de même notable que, comme le souligne J. Evola ³¹, selon la conception des trois règnes exprimée par Joachim de Flore, le « Règne de l'Esprit Saint » soit précisément caractérisé par l'*action* après que l'époque du Père l'eut été par la contemplation et celle du Fils par la dévotion. Le paradoxe n'est qu'apparent car Marie-Madeleine Davy souligne à juste titre que « selon les théologiens catholiques, la prédominance des dons de l'Esprit Saint, tournés vers l'activité, alimente une mystique de l'action ³². »

C'est alors l'aspect immanent de la Divinité qui s'impose, ce que J. Evola appelle « la constante activité créatrice de l'univers ». Ce « Feu de la Création » qui anime la « nouvelle race » du Troisième Règne joachimite rappelle d'étrange façon les conceptions teilhardiennes ; et il est au moins curieux de trouver sous la plume d'Evola des références à la « prépondérance prise par la perspective dynamico-évolutionniste en des domaines où, pendant de nombreux siècles, avait prévalu un point de vue statique »... Entre le « prophète » chrétien et l'indomptable Kshatriya, irréductible contempteur du messianisme laïcisé, la malice des choses jetterait-elle des ponts inattendus ? Dans l'arrière-monde crépusculaire de cette fin de cycle où se joue de façon si ambiguë l'assomption de l'Occident, où se nouent et se résolvent d'ultimes contradictions, assisterait-on au retour en gloire d'une Dialectique dépouillée des quelques oripeaux qui la déguisaient en épouvantail à moineaux ? Il est en tout cas amusant de rappeler — pour ne pas quitter la perspective mythique — qu'une tradition médiévale rapportée par Guénon assignait à cette dialectique un sens secret qui ne pourrait être percé que par l'Antéchrist...

exemple, les Gibelins en Italie. Ils étaient très probablement animés par la même nostalgie d'unité et de paix universelle. »

31. *Ur et Krur*, « Introduction à la magie », éd. Archè, Milan, 1983.

32. *Encyclopédie des mystiques*, éd. Robert Laffont, 1972.

Si l'Allemagne (nous l'avons vu) et la France (nous l'allons voir) furent les terres privilégiées du messianisme temporel, on retrouve des traces du mythe dans presque tous les pays européens. Ainsi de ce « Cinquième Empire » portugais qui donna son titre à un roman de Dominique de Roux³³, et que l'héroïne annonce en ces termes : « Plus grand sera le désastre, irrémédiable, plus le Cinquième Empire sera proche, le temps du Saint-Esprit. » (Semblablement, dans la légende du Grand Monarque français, il est dit que « c'est quand tout semblera perdu que tout sera sauvé ».) La *Renovatio*, ne se conçoit pas sans un total bouleversement, un cataclysme auquel ne survivront que les purs, les prédestinés. Il est également remarquable que, loin de constituer un mythe adventice, la saga de l'Imperium ou du Royaume restauré se trouve dans tous les cas au fondement même de l'entité géopolitique dont elle constitue le recours suprême. Nous le verrons avec le Testament de saint Remy, nous le voyons avec ce Cinquième Empire portugais dont R. Abellio, dans sa préface au livre de D. de Roux, nous explique encore qu'il « naquit en même temps que le Portugal indépendant, lorsque son premier roi, don Alfonso Henrique, fut proclamé sur le champ de bataille d'Ourique après sa victoire sur les Maures, en 1139, et que le Christ lui promit à cette occasion que son pays recevrait le royaume de la mer afin de transmettre au monde le message universel de son Dieu. »

Là encore, ce thème eut des variantes, la plus connue étant à n'en pas douter celle du « sébastianisme », fort récente au demeurant et qui, comme le souligne Abellio, est presque une religion populaire. En 1578 en effet, le roi don Sebastian disparut lors de la bataille d'Alcazar-Quivir — toujours contre les Maures — mais l'on sait de science certaine qu'il doit réapparaître sur le Tage, un jour de brouillard, comme pour ne pas déroger à la règle qui veut que cette saga du « Roy perdu » soit en tous pays environnée d'une atmosphère de captieuse poésie, de cette indicible nostalgie que les Portugais appellent *saudade*. Enfin, nous ne quitterons pas le Portugal sans rappeler qu'un de ses plus grands écrivains, le père Antonio Vieira, prophétisa au xvii^e siècle la résurrection de Jean IV, qui devait revenir

33. Ed. Belfond, 1977.

pour fonder une monarchie chrétienne universelle sous l'égide du Portugal. Privilège de l'Extrême-Occident...

En Russie, la légende d'Alexandre I^{er} participe indirectement de ce mythe du « Roy perdu ». Le tsar de la Sainte Alliance qui finit ses jours entouré de médiums et de mystiques mourut brusquement au cours d'un voyage en Crimée. Mais le bruit courut bientôt qu'il s'agissait d'un simulacre et qu'il avait revêtu l'identité d'un ermite, Fedor Kousmitch. Fait troublant, sa tombe, ouverte en 1926, fut trouvée vide. Mais la légende des Romanov ne s'arrête pas là puisque, selon Albert Grünwedel, peu avant la Première Guerre mondiale, « un fervent Lama a tenté, en un livre épais écrit en russe, de trouver dans le *Kālacakra* ³⁴ la justification au futur règne universel de la dynastie des Romanov et de retrouver leurs origines généalogiques au sein de l'antique lignée de Sucandra [nom d'un Bodhisattva] ³⁵ ».

La participation des Romanov à notre mythe eschatologique se révèle décidément insistante et protéiforme puisque Pierre de Villemarest a publié un livre fort sérieux et documenté ³⁶ qui veut prouver que le massacre de la famille impériale à Ekaterinbourg en juillet 1918 n'a en fait jamais eu lieu, et que le tsarévitch, devenu haut responsable dans l'état-major du Renseignement « soviéto-satellite » sous le nom de Michel Goloniewski, est passé à l'Ouest le jour de Noël 1960, à Berlin, et réside désormais aux États-Unis. La proclamation de la vérité historique et la revendication de ses droits — en dépit des signalés services rendus par le transfuge au contre-espionnage occidental — se heurteraient selon l'auteur, dont on connaît les opinions « anti-mondialistes », à de trop importants intérêts politico-financiers. Ainsi une seconde « affaire Louis XVII » est-elle peut-être en train de naître sous nos yeux.

Un autre personnage historique — inattendu il est vrai — s'intègre au mythe du « Roy perdu » ; Vlad III, dit Vlad Tepes (l'empaleur) ou

34. Littéralement « Roue de l'Existence ». Doctrine secrète tibétaine de nature eschatologique, qui, selon la tradition, serait issue de Shamballah, au XI^e siècle.

35. *La Voie vers Śambhala*.

36. *Le mystérieux survivant d'octobre*, éd. Grémille et Famot, Genève, 1984.

Dracula ³⁷, voïvode de Valachie entre 1448 et 1476, que sa cruauté fit entrer dans la légende. Légende à laquelle contribua dans une appréciable mesure l'écrivain Bram Stoker, puisque le modèle du célèbre comte Dracula n'était autre que Vlad III. Or, une tradition naquit à la mort de ce dernier, selon laquelle il reviendrait un jour pour régner à jamais. En 1931, un historien, Georges Florescu, et un archéologue, Dinu Rosetti, furent envoyés par la commission roumaine des monuments historiques au monastère de Snagrov, où Vlad III avait été inhumé sous une dalle dépourvue d'inscription. La tombe était vide... En fait, les restes avaient été transférés au XVIII^e siècle sur ordre de l'archevêque Philarète, et on les découvrit à proximité du porche de la chapelle. Une main de Dracula était posée sur une cassette couverte d'une étoffe violette, qui contenait une couronne d'or et un collier orné d'un dragon. Transportés dans un musée de Bucarest, ces restes disparurent mystérieusement...

On trouve également au Danemark une intéressante illustration du mythe du Roy perdu : Ogier ou Holger de Danemark — assimilé historiquement à un paladin de Charlemagne — est actuellement caché au plus profond d'une montagne, ou encore dans les souterrains du château de Kronburg, d'où il réapparaîtra à la fin des temps pour sauver son pays. Mais au-delà de ce contexte national, Ogier revêt l'identité de l'Empereur universel puisque sa puissance s'étend à l'Orient tout entier et que, à l'image d'Alexandre, il atteint le royaume du Prêtre Jean et ses deux arbres, celui du Soleil et celui de la Lune — équivalents de l'arbre sec qui reverdira et symbolise dans tous les cas l'*Axis Mundi*. Il est significatif que, dans le cycle de Charlemagne, le royaume du Prêtre Jean où se retire Ogier se métamorphose en l'Avallon celtique, où il devient l'amant de Morgane, la demi-sœur du roi Arthur. Alors que la chrétienté se trouve en péril, l'archange Michel intervient et Ogier, sortant de sa retraite, remporte la victoire sur les forces des ténébres. Mais il a commis la faute de révéler « où il a été ». En effet, selon un thème qui réapparaît dans le cycle du Graal, à propos de Lohengrin, le héros ne doit révéler ni son identité véritable,

37. Son père faisait en effet partie de l'Ordre du Dragon renversé fondé en 1418 par l'empereur Sigismond de Hongrie, et c'est sous sa bannière que Dracula (le fils du Dragon) combattit les Turcs.

ni le lieu d'où il vient, comme pour éviter toute identification de la fonction à un individu déterminé. Sa transgression condamne Ogier à subir les outrages du temps, lui qui, comme « Frédéric », avait reçu le don de l'immortalité. Mais alors qu'il va mourir, Morgane réapparaît et le ramène en Avallon — symbole du Paradis où le temps est aboli. Il y est encore et n'en sortira — pour la septième fois (qu'on peut supposer la dernière) — lorsque la chrétienté aura de nouveau besoin de lui.

Avant d'aborder le mythe du Grand Monarque français, concurrent du *Fredericus Rex* germanique, il convient d'en examiner une variante orientale et plus précisément islamique, qui a donné lieu ces temps derniers à de redoutables incarnations.

III

Le Mahdi ou la haine de l'Occident

Il existe en Islam un frère jumeau du Fredericus Rex : le Mahdi. Il n'est pas jusqu'à un mystérieux trésor, dont nous aurons à constater plus loin l'importance, qui ne vienne renforcer les liens symboliques entre Imperium et Khalifat. Selon la « version islamique » du thème, donnée par Ibn'Arabî, ce trésor est promis à celui « qui réalisera l'ordre divin à la fin des temps et qui remplira la terre de justice et d'équité comme elle l'aura été auparavant de tyrannie et d'injustice ». (Dans le cas du Mahdi, ce trésor est caché sous la Kaaba de la Mecque.)

Le sens littéral de Mahdi est, selon un apparent paradoxe, non pas « Celui qui dirige » mais « Celui qui est dirigé ». Ce qui réfère directement à la notion de prédestination totale, chère à l'Islam. Le mot Mahdi n'est donc qu'une épithète qui peut s'appliquer à tout homme ; mais employé comme nom propre, il désigne le « Bien Dirigé » par excellence, le sauveur qui doit à la fin des temps ramener dans le monde, comme on l'a vu, l'ordre et la justice qui en sont bannis.

Comme l'écrit Marc-Jacques Yared ¹ : « L'inconscient collectif des nations orientales demeure de nos jours marqué par le double impact du pouvoir national sacralisé et du messie subversif, qui est entre autres à l'origine de la confusion entretenue dans les esprits entre le spirituel et le temporel. Le chiïsme en particulier — mais pas seulement lui — fait une place importante à cet homme providentiel,

1. « Un avatar du messianisme oriental », *le Monde*, 15-16 avril 1984.

envoyé de Dieu : le Mahdi, qui *« restaurera l'islam sur les plans religieux et politique, emplira de justice la terre envahie par l'iniquité et assurera l'avènement de l'âge d'or »*.

De Nasser à Khomeiny, les « préfigurations » du Mahdi semblent destinées à calmer la fièvre messianique des foules. Toujours selon M.-J. Yared : « Dans un premier stade, les classes populaires inquiètes et frustrées sont surtout sensibles au message du futur messie. Elles espèrent qu'il les arrachera à la misère et écoutent avec intérêt ses diatribes contre l'impérialisme (discours de Nasser et de Khomeiny). » Mais un « miracle » est nécessaire pour qu'il soit reconnu. C'est, en 1956, le défit de Nasser aux ex-colonisateurs et la reculade de ces derniers après l'affaire de Suez. C'est encore la « gifle » assénée par Khomeiny au « Grand Satan » américain. Environné d'un mystère savamment entretenu, le chef oriental, réputé sans faiblesses, détient la *Vérité*. « Progressivement, le guide n'incarne plus seulement la mission dont il est investi. Son culte, qui inspire un dévouement fanatique, l'emporte sur l'objectif final. »

En fait, comme dans la tradition du Grand Monarque, le rôle de ce chef de guerre était à l'origine de préparer les voies du Messie, de Jésus (Aïssa), dont les musulmans attendent aussi le retour, quoique comme prophète et non comme Fils de Dieu. Mais bien vite, se produisit une déviation au profit du temporel, et de lieutenant le Mahdi devint général, ainsi que l'atteste Ibn Khaldoun dans ses prolégomènes (II, 158) :

« De tout temps les musulmans ont entretenu l'opinion que, vers la consommation des siècles, doit nécessairement paraître un homme de la famille du Prophète, afin de soutenir la religion et de faire triompher la justice. Emmenant à sa suite les vrais croyants, il se rendra maître des royaumes musulmans et s'intitulera *El-Mehdi* (le dirigé). Alors viendra *Ed-Deddjâl* (l'Antéchrist), et auront lieu des événements qui doivent signaler l'approche de la dernière heure (du monde), événements indiqués dans les recueils de traditions authentiques. Après la venue du *Deddjâl*, Jésus descendra (du ciel) et le tuera, *ou bien* (selon une autre opinion), *Il descendra avec le (Mehdi) pour aider à tuer le Deddjâl, et, en faisant sa prière, il aura le Mehdi pour imam* (chef de la prière). »

Ce scénario concorde parfaitement avec la geste du Grand Monarque, et il n'est pas jusqu'à la « substance raciale » d'où sortira le Mahdi (« un homme de la famille du Prophète ») qui ne trouve son équivalent en Occident, puisque des traditions insistantes — reprises aujourd'hui encore par le marquis de la Franquerie — assurent que les rois de France étaient d'origine juive ; et que le « Roy perdu » — et finalement retrouvé — sera non seulement le légitime descendant de Saint Louis, mais encore l'héritier de David. C'est sans doute au nom de cette auguste quoique très discutable filiation, qu'il se permettra, comme le Mahdi, de massacrer quelques « faux Juifs » tardant un peu trop à se convertir... Mais de tout cela, nous aurons à reparler bientôt.

Il est inutile de préciser que le Mahdi est aussi étranger au Coran que le Grand Monarque à la Bible. Non seulement le Livre sacré de l'Islam l'ignore totalement, mais encore ce principe d'hérédité répugne au génie de la race arabe. Ni de son vivant, ni en mourant, Mahomet n'avait désigné d'héritier. Dieu choisit qui Il veut ; il n'est pas astreint à faire descendre ses dons avec le sang, et ses faveurs ne sont pas enchaînées au hasard de la génération. C'est le peuple qui décide. La question se posa d'ailleurs dès la mort du Prophète ; il ne laissait qu'une fille, Fatimah, qui avait épousé un cousin de Mahomet, le jeune et ardent Ali, qui semblait, au vu de ses qualités humaines et de la pureté de sa foi, tout désigné pour prendre la tête du Khalifat — l'équivalent du Saint-Empire chrétien. De fait, tout un parti se forma autour de lui.

Néanmoins, 3 fois en 23 ans, la succession du Prophète passa à des étrangers : Abou Bakr, Omar, Othman. Et quand le gendre de Mahomet accéda enfin au Khalifat, ce fut pour se débattre au milieu de haines féroces auxquelles il succomba. Le fils d'un des adversaires les plus acharnés du Prophète, de l'un de ceux qui étaient restés fidèles jusqu'au bout à l'ancien polythéisme arabe, Moaviah, préfet de Damas, chef de la famille des Ommeyades, fonda le Khalifat héréditaire sur le cadavre d'Ali. Ces khalifes de Damas, qui étaient d'affreux mécréants, se lancèrent pourtant, au nom de l'Islam, dans de prodigieuses conquêtes. Et c'est au moment du triomphe des Ommeyades que commença à se préciser et à se développer la doctrine du Mahdi, au profit des descendants d'Ali.

C'est que dans l'intervalle s'était produit un événement capital : la conquête de la Perse, suivie d'une conversion en masse, et de plein gré. Le zoroastrisme, la religion d'État, avait perdu en effet tout pouvoir sur les masses. Toutefois, l'Islam persan reçut en héritage la mythologie du pays, qui, comme toutes les mythologies, n'avait nullement souffert du discrédit qui avait atteint le culte et le dogme.

Quand éclata la querelle entre Ali et les Ommeyyades, les Persans, qui acceptaient très bien l'Islam mais beaucoup moins bien les Arabes, prirent naturellement le parti du vaincu — ce qui équivalait à prendre parti contre le maître... Mais nonobstant ces motifs « politiques », la Perse n'en devint pas moins « alide » de cœur et pour une raison profonde : c'est qu'Ali, gendre du Prophète, c'est que les fils d'Ali, petits-fils du Prophète, incarnaient pour les Persans le principe de l'hérédité et du droit divin. Or, c'est ce droit divin qui régissait la Perse depuis des siècles. Certaines familles, directement descendues de Dieu, détenaient la royauté terrestre par le droit de leur nature surhumaine. Ces fils de Dieu recevaient, selon les Perses, une flamme subtile venue du ciel pour authentifier leur mission et qui avait nom *Farri Yazdan*, c'est-à-dire « la gloire venue de Dieu ».

Et si pendant quatre siècles, sous les Sassanides, la Perse avait été glorieuse et puissante, c'est que le pouvoir n'avait cessé d'appartenir au sang légitime et divin. La décadence avait commencé le jour où l'usurpation avait interrompu la lignée divine. Aussi, pour un Persan islamisé, les prétentions et le triomphe des Ommeyyades — en dehors même de leur indignité religieuse — étaient une insulte à la raison et au droit. C'est pourquoi Ali entra immédiatement après sa mort dans la légende et dans le mythe. Trois fois dépouillé par l'intrigue de l'héritage du Prophète, et tombant pour finir sous le poignard des assassins, il devint pour les siens comme une sorte de Christ.

De là le grand schisme qui dès le début divisa l'Islam. Alors que la majorité des musulmans, les hommes de la tradition — les sunnites — révéraient les trois premiers Khalifes électifs à l'égal d'Ali, les autres — les schi'ites — qui se recrutaient principalement parmi les Persans, les maudissaient comme des usurpateurs et ne reconnaissaient que le gendre du Prophète pour *imâm* ou chef légitime. Les Ommeyyades pouvaient triompher, et porter l'étendard de l'Islam jusqu'au Caucase

ou jusqu'aux Pyrénées, ils n'étaient que des usurpateurs. Si sombre que fût le présent, d'Ali devait sortir le sauveur futur, le Mahdi, puisque c'est à Ali qu'avait été confié le dépôt du sang du Prophète. Les Perses zoroastriens croyaient que le Sauveur, Saoshyant, devait naître du sang de leur prophète, Zoroastre, les Perses islamisés n'avaient qu'à changer les noms propres... Mais le mythe du Mahdi allait, dans une nouvelle étape, recouper de façon véritablement impressionnante tous les thèmes propres au Grand Monarque français.

Le second fils d'Ali et de Fatimah, Hussein, ne laissait qu'un enfant de dix ans, Ali, trop jeune pour servir de point de ralliement aux mécontents. Mais Ali avait eu également, avec une autre femme, un fils que l'on appelait « Mohammed, fils de la Hanéfite ». Il vivait retiré à La Mecque mais tous les Alides se tournèrent vers lui. Un ambitieux intelligent nommé Mokhtar, se souleva en son nom, s'attribuant le titre glorieux de « lieutenant du Mahdi ». Mohammed, sentant qu'il ne serait qu'un pantin entre ses mains, le laissa faire sans se prononcer. Mokhtar, bien qu'il fût homme d'esprit et de ressources, n'en périt pas moins au cours de sa « mission », mais, qu'il le voulût ou non, Mohammed restait le Mahdi, aux yeux des partisans de Mokhtar. Cela ne l'empêcha pas de mourir à son tour mais pour le coup, ses fidèles ne voulurent pas y croire et annoncèrent qu'il reviendrait.

C'était la première manifestation, en Islam, du mythe du héros qu'on a cru mort, et qui attend, caché ou endormi, l'heure de reparaitre pour prendre la tête de la croisade contre les mécréants et les forces ténébreuses. Quoi qu'il en soit, nul autre peuple que le Perse, sans doute, n'avait autant de héros endormis à sa disposition ! Le plus illustre était Keresâspa, un pourfendeur de démons qui après des exploits sans nombre, avait été frappé dans son sommeil par la lance d'un Touranien. Mais mort, il vit encore, et à la fin des temps, quand le serpent Zohâk, incarnation d'Ahriman, le principe du Mal, enchaîné jadis au mont Demavend, brisera ses liens et parcourra le monde en vainqueur, Keresâspa se relèvera et l'abattra d'un coup de massue.

Ces vieilles légendes vinrent reconforter les néo-musulmans, lorsqu'il ne fut plus permis de douter que Mohammed, le fils d'Ali,

était bien mort. Les poètes chantèrent qu'il était caché pour un temps, près de Médine, dans la vallée de Radwa, où coulent l'eau et le miel, en attendant le jour où il apparaîtrait à la tête de ses cavaliers, précédés de l'étendard :

« O toi pour qui je donnerais ma vie, bien long est ton séjour dans cette montagne !

« On persécute ceux de nous qui t'implorent, ceux qui te proclament khalife et imâm.

« Tous les peuples de la terre comptent soixante-dix années pour la durée de ton absence.

« Non, le fils de Khawlah n'a pas goûté le breuvage de la mort. La terre ne recèle pas ses dépouilles.

« Il veille au fond du val Radwa, au milieu des entretiens des anges...

« O vallée de Radwa, que devient celui que tu dérobes à nos yeux et dont l'amour trouble notre raison ?

« Jusques à quand et combien de temps durera notre attente, ô fils du prophète, toi qui vis nourri par Dieu ? »

Ces vers n'en évoquent-ils pas d'autres, irrésistiblement ? Souvenons-nous de Dante, appelant la vengeance céleste sur Rome : « Quand goûterai-je, ô Seigneur, la joie de voir la vengeance qui, cachée dans les secrets de tes conseils, adoucit ta colère ? »

Nous en savons assez, désormais, sur le Mahdi, à qui sont promis, comme au Grand Monarque ou au Fredericus Rex, tous les trésors de la terre, et nous pouvons nous épargner la description des espérances temporelles sans cesse déçues des Alides. Si l'on doutait que cette fièvre eschatologique d'origine zoroastrienne, revue et corrigée par l'Islam, pût nous concerner si peu que ce fût — même à travers la légende sœur de notre Roy perdu, si poétique... — on pourrait se tourner avec profit vers la Perse actuelle, c'est-à-dire l'Iran, où un imâm, longtemps exilé, est revenu dans son pays attendu par tout un peuple, pour prendre la tête de la croisade contre les « satans », petits ou grands.

Dans un livre remarquable², Daryush Shayegan, témoin direct du phénomène, nous explique que durant les dix ans qui préludèrent à la

2. *Qu'est-ce qu'une révolution culturelle ?* Les Presses d'Aujourd'hui, 1982.

révolution islamique iranienne, les débats « étaient obsessionnellement braqués sur un thème unique : l'occidentalisation ». Cette hantise, cette phobie de l'Occident furent reprises par les différents courants intellectuels qui, selon la formule de Valéry, substituaient « l'idole de la malédiction du progrès à celle du progrès ».

« Il y avait en premier lieu le petit groupe qu'on peut désigner comme "guénéoniens islamo-iraniens". Ceux-ci avaient fait pour la plupart leurs études en Europe et aux États-Unis, s'étaient inspirés de l'œuvre de Guénon, s'en étaient nourris, l'avaient trouvée fascinante donc apte à résoudre les dilemmes de notre condition d'hommes appartenant à une aire culturelle traditionnelle. Pour eux l'Occident représentait les forces sataniques, et l'Orient le lever des lumières primordiales. » Cette interprétation, si elle avait été prise au sens symbolique où l'entendait Sohrevardî, ajoute D. Shayan, aurait eu un sens. Mais loin de voir dans l'Occident et l'Orient des « régions de l'esprit », renvoyant respectivement à l'exil dans la matière et au « pays de l'Ange » — le passage *initiatique* de l'un à l'autre s'effectuant au sein du microcosme humain — les guénéoniens opposaient une fin de non-recevoir « à toutes les valeurs qui avaient été créées depuis le Moyen Âge en Occident géographique », et niaient en somme l'histoire des cinq derniers siècles ». Le sacrosaint retour aux « valeurs inaliénables de la tradition » leur semblait d'autant plus impératif que l'Islam, à leurs yeux, n'avait pas transigé avec l'esprit du temps, « et représentait ainsi en marge de la société une réserve spirituelle immense, avec, sous la forme du Shî'isme, une promesse infaillible d'apocalypse ».

En vérité, le Shî'isme n'est pas seul à être atteint de cette fièvre eschatologique. Comme le souligne 'Abd al Wahid', « certaines *turuq*³, ou tout au moins certains de leurs sièges (*zuwaya*) qui furent dans le passé des centres légitimes pour la propagation de l'Islam ou pour l'indépendance de certains pays islamiques, deviennent aujourd'hui les instruments plus ou moins conscients de ces mouvements activistes et militants surgis quelquefois justement de la déviation

3. *In memoriam René Guénon*, éd. Archè.

4. Organisations initiatiques islamiques (au singulier : *tariqat*).

d'une *tarikat* particulière. » Il s'agit là en somme d'une « croisade anachronique à l'envers, marque de ce qui n'est plus que le masque du véritable Islam », et dont le dernier mot est un extrémisme « qui incite à la "révolte" et au terrorisme en vue de la constitution d'un califat rénové [...] non seulement dans des pays islamiques mais dans le monde entier [...] ». »

Plus précisément c'est en Irak, selon les légendes les plus courantes, que doit se développer — « en complément » de la perversion constituée par le Shi'isme iranien — cette « face obscure » du Sunnisme. En d'autres termes, on a voulu y localiser l'avènement du « Messie menteur ». Ces traditions islamiques semblent cautionnées par Ibn Arabî lui-même qui, en évoquant la modification de la forme de la Kaaba liée aux vicissitudes cycliques, déclare : « Lorsque Allah a voulu ce qu'Il a voulu en faisant apparaître le quatrième angle, Il l'a fait correspondre aux pensées d'inspiration diabolique. Il s'agit de l'angle irakien [...] ». » Curieuse rencontre, là encore, des mythologies d'Orient et d'Occident : Cette origine irakienne de l'« Homme de Péché » est confirmée par le *Traité sur l'Antéchrist* d'Adson de Montier-en-Der, ce moine du x^e siècle qui répondait ainsi à une question de la reine Geberge, épouse de Louis IV d'Outremer ⁵ :

« [...] Sachez aussi en quel lieu il doit naître. En effet, de même que Notre Seigneur et Rédempteur a choisi Bethléem pour daigner y naître et y assumer pour nous l'humanité, de même le Diable a prévu pour cet homme perdu, nommé l'Antéchrist, un lieu approprié d'où doit sortir *la racine de tout mal* (I Timothée, VI,10), à savoir la cité de Babylone (Apocalypse, XVIII,10).

« Dans cette cité qui fut jadis l'illustre et glorieuse ville des gentils, la capitale du royaume des Perses, naîtra l'Antéchrist [...] »

Dans cette perspective mythique, on peut mettre cette mention de Babylone en rapport avec ce qu'écrivait Guénon dans *le Roi du Monde* : « Un autre nom remarquable est celui de Babylone : *Bab-Ilu* signifie « porte du Ciel » [...] mais il devient synonyme de « confusion » (*Babel*) quand la tradition est perdue : c'est alors le

5. Cité par Charles-André Gilis, *La Doctrine initiatique du Pèlerinage à la maison d'Allah*, les Editions de l'Œuvre.

6. Cf. *La fin des temps, Terreurs et prophéties du Moyen Age*, éd. Stock.

renversement du symbole, la *Janua Inferni* prenant la place de la *Janua Cæli*. » Toujours l'ambivalence...

En tout cas, il existe bel et bien en Irak une secte — non sunnite — qui semble prendre un malin plaisir à récapituler tous les thèmes jugés « contre-initiatiques », selon les critères guénoniens. Il s'agit des Ahl-e-Haqq ou « Fidèles de Vérité », secte fondée au xiv^e siècle par Soltân Eshâq. Si l'on en croit Bahrâm Elâhi⁷ en effet, selon l'ésotérisme kurde dont les Ahl-e-Haqq constituent le noyau, « l'origine de l'idée du diable est une réalité intérieure présente en chacun de nous, et il ne faut pas croire que le malheureux Satan y soit pour quelque chose [...] L'histoire de Satan est terminée depuis bien longtemps ; elle ne concerne que Dieu et lui et il n'y a pas lieu de s'en préoccuper davantage. » (Ne nous a-t-on pas assez répété que la plus grande ruse du Diable était de faire croire qu'il n'existait pas ?) D'autre part, l'eschatologie des Ahl-e-Haqq écarte discrètement la Seconde Venue du Christ, « en chair et en os », au profit de modalités plus subtiles : « Ceux qui parlent de la réapparition de leur prophète (Jésus ou le douzième Imâm) ignorent généralement que ce ne sont pas ces envoyés qui sont attendus, mais plus précisément l'Essence divine qu'ils portent en eux [...] » (Opinion que les « orthodoxes » ne leur pardonneront pas.) Pour les « Fidèles de Vérité » en effet, la véritable « réapparition », celle de l'élite, est en fait la descente de l'Essence divine parmi un groupe d'initiés — avec comme effet que « certains se taisent, d'autres dansent, ou se jettent dans le feu ». (Extravagances qui là encore seront très mal vues de nos graves contempteurs de « phénomènes »...) Puisque aussi bien, dans le Kurdistan, « la caractéristique de ceux qui sont considérés comme des maîtres spirituels est la faculté d'accomplir des prodiges ». (Les guénoniens ne manqueront pas de stigmatiser « l'illusion des pouvoirs » et la « confusion du psychique et du spirituel ».)

Nous devons avouer que cette eschatologie condamnée par la tradition (et certains Fidèles de Vérité ne prétendent-ils pas en effet que le Diable fut compagnon de Soltân leur fondateur ?...) ne semble pas plus inquiétante de prime abord que celle reconnue comme

7. *La Voie de la Perfection*, éd. Albin Michel.

authentique par la susdite tradition. Elle l'est même notablement moins, oserons-nous ajouter, si l'on sait que certains disciples de Michel Vâlsan ne craignent pas d'affirmer (au nom de l'Islam le plus « ésotérique » hélas !) que l'Antéchrist sera juif et apparaîtra monté sur un âne, dont on n'a pas oublié qu'il est l'animal séthien par excellence. On ajoute pour faire bonne mesure que ses principaux alliés seront — bien sûr ! — les Juifs, et que son règne, limité à trois ans, interviendra nécessairement avant 1999, date qui correspond à la descente du Christ sur le minaret de la mosquée des Ommeyyades, à Damas. Inutile de préciser qu'on ne trouve pas trace, dans le Coran, de telles fantaisies, qui rappellent bien plutôt les révélations de La Salette. Le rapprochement n'est peut-être pas fortuit, si l'on en croit un guénonien italien, Giorgio Manara, qui nous a écrit que, pour l'affaire de La Salette, « les faiblesses de M. Vâlsan à cet égard étaient connues [...] ». Et il ajoute : « L'attirance de M. Vâlsan pour des questions phénoméniques d'un genre plus ou moins mystique ne me paraît d'ailleurs pas tellement surprenante, non seulement parce qu'il s'agit d'une chose très courante à notre époque, mais aussi tenant compte du fait que le rôle qu'il s'attribuait faussement était en rapport non pas avec des données initiatiques régulières, mais avec des rêves et des visions qu'il avait eus. »

Quoi qu'il en soit, en comparaison, l'avenir, vu par les Ahl-e-Haqq, serait donc plutôt rassurant : « Contrairement à ce qu'attendent les religions, cette réapparition diffuse de l'Essence ne sera pas non plus dépendante d'un phénomène spirituel particulier comme la venue d'un prophète, mais s'accomplira d'elle-même, grâce aux progrès scientifiques de l'homme [...]. »

Mais au-delà des modalités pittoresques ou inquiétantes que revêt le messianisme islamique (orthodoxe ou hétérodoxe), il convient de s'interroger encore sur le substrat religieux et culturel qui a donné naissance à cette effervescence eschatologique... et aux sectes et organisations « initiatiques » qui la manifestent le plus explicitement.

Dans *Orient et Occident*⁸, Guénon lui-même, après avoir évoqué quelques terreurs chimériques, indiquait que la crainte du panisla-

8. Ed. de la Maisnie.

misme « est sans doute moins absolument dénuée de fondement [...] mais enfin il ne faut rien exagérer. Le vrai panislamisme est avant tout une affirmation de principe, d'un caractère essentiellement doctrinal [...] » Et il ajoutait un peu plus loin cette remarque quelque peu prophétique (c'était en 1924...) : « [...] la vérité, c'est que certains Occidentaux voient dans la Russie, bolcheviste ou non, une auxiliaire possible contre la domination de certaines autres puissances occidentales ; mais les idées bolchevistes leur sont parfaitement indifférentes [...] »

Depuis lors, hélas, certains de ceux qui voulaient ainsi « chevaucher le tigre » se sont fait dévorer. En bref, l'acquiescement funeste à certaines ambitions temporelles dévoyées — éternel problème de la subversion du sentiment religieux — ne pousse que trop facilement certains musulmans à écouter les sirènes de ce qu'on nomme bien à tort « l'internationalisme marxiste » — et qui est surtout une contrefaçon assez réussie de la communauté musulmane, *l'umma* supra-nationale. Nous autorisant une brève parenthèse de « politique-fiction », nous nous demanderons par exemple si la forte présence de l'Islam en Union Soviétique constitue un gage d'effondrement de la bureaucratie centralisatrice à plus ou moins long terme ou bien, tout au contraire, si la relative indifférence professée par les musulmans soviétiques à l'égard des structures étatiques ne pourrait pas être judicieusement utilisée par le Régime. Dans la perspective d'une annexion des terres d'Islam à la Russie — rendue depuis longtemps à sa vocation impérialiste — on pourrait alors faire passer ce processus néo-colonial pour une réunification des musulmans, à qui l'on ferait de surcroît miroiter l'avantage (pour toutes les guerres saintes qu'on voudra) de bénéficier d'une puissance matérielle leur ouvrant certains horizons. En tout cas, pour déjeuner avec le Diable, il faut certainement une fourchette plus longue que n'en possèdent les mollahs !

D'autre part, cette fonction *temporelle* que tous les « traditionalistes » (guénoniens compris) accordent à l'Islam (Sceau de la Prophétie) dans une perspective eschatologique, peut se dévoyer *aussi* en respect de la force et de l'autorité « légitime » — fût-elle « socialiste », comme le laissait entendre en 1963 l'émir Fayçal

lui-même⁹. Légitimité non pas intrinsèque, mais décrétée — ô dialectique captieuse — en vertu de l'effondrement des régimes antérieurs, nécessairement scellé par une Justice immanente offusquée de leur indignité ou de leur caducité. Comme le soulignent judicieusement Polin et Rousseau : « Il y aurait impiété à penser qu'une volonté humaine pourrait accomplir ce que Dieu n'aurait pas voulu ». Mais la soumission à Allah se change alors trop facilement en soumission à César.

L'Islam contemporain apparaît donc guetté par deux dangers : la révolte... et la soumission — dont on a déjà compris qu'ils se « complètent » beaucoup plus qu'ils ne s'annulent. D'une part, nous avons vu combien la doctrine du Khalifat, comme celle du Saint-Empire, était susceptible de déviations catastrophiques, dans sa volonté d'organiser le temporel au nom d'un principe spirituel qui, justement, fait défaut. Et c'est bien à cette perversion que nous assistons actuellement avec l'expansion foudroyante d'un Islam à la fois fondamentaliste et moderniste. Ce qui est beaucoup moins antinomique qu'il n'y paraît à première vue, si l'on veut bien se souvenir que le progressisme en matière religieuse s'est toujours accompagné d'un désir affiché de retour aux sources. Le malheur est que les sources auxquelles on souhaite s'abreuver n'ont que peu de rapport avec la complexité originelle. (Que l'on ne nous dise pas, par exemple, que le christianisme primitif était simple !) Si bien que les « purifications » ultérieures ne correspondent en fait qu'à des amoindrissements doctrinaux et rituels. Et c'est à ce moment que « l'Islam peut très bien être vécu comme une somme de rites de communion sociale, de pratiques destinées à manifester un sentiment d'appartenance à une même communauté, beaucoup plus que comme une ouverture de l'âme à une transcendance¹⁰. »

Le social prenant peu à peu le pas sur le religieux, la solidarité islamique risque donc fort, à un certain degré d'oubli — ou de perversion — des réalités spirituelles, d'offrir de fâcheuses affinités avec la pseudo-solidarité communiste. Puisque selon le Coran, « les

9. Voir l'excellent livre de Claude Polin et Claude Rousseau, *les Illusions de l'Occident*, éd. Albin Michel.

10. Polin et Rousseau, *op. cit.*

marchands sont les prophètes et les curateurs fidèles de Dieu sur la terre », Dieu devient le notaire suprême qui règle les affaires d'une communauté terrestre sacralisée en elle-même et pour elle-même. Et c'est alors que l'on entonne les couplets déjà entendus ailleurs sur la spécificité musulmane et l'originalité de sa voie de développement — chanson bien connue des idéologies floues. Car de même qu'on a pu dire que le socialisme n'était qu'un marxisme confus, de même peut-on nourrir de sérieuses inquiétudes à l'égard du numéro d'équilibriste offert par un Islam moderniste qui ne peut trouver son salut que dans le nationalisme le plus farouche. Car, par un tour de passe-passe d'une habileté véritablement diabolique : « le nationalisme réalise la fusion impossible de la sacralisation de la tradition et de la prise en compte de sa destruction ¹¹. »

C'est à ce même processus, très exactement, que nous allons assister, non plus dans le cadre du Khalifat ou du Saint-Empire, mais dans celui d'un « Royaume de France » considérablement agrandi, et promis à ce Grand Monarque dont la geste « purificatrice » ne nous inspire pas moins d'inquiétude que celle du Mahdi. A cette nuance près (qui est tout de même décisive !) que si l'histoire passée et présente est riche en incarnations plus ou moins tragiques du mythe eschatologique islamique ou « impérial », notre Grand Monarque dort encore profondément dans quelque univers parallèle où nous n'aurons garde d'aller le réveiller... Nous nous contenterons d'étudier deux sociétés secrètes actuelles qui — la première surtout — en illustrent la légende de façon parfois si poétique que, en dépit de l'inquiétude susdite, nous ne pourrions nous défendre d'une certaine nostalgie, en rêvant à des mythes qui jamais ne franchiraient la marge ombreuse de l'inconscient, pour se souiller au contact des réalités terrestres...

Mais voyons auparavant dans quel contexte historique et dans quel cadre géographique naquit et s'épanouit la légende.

11. Polin et Rousseau, *op. cit.*

IV

Le Siècle d'Or et la « Monarchie Gallique »

C'est Éric Muraise ¹ qui a le mieux synthétisé, en huit points, les thèmes majeurs de la geste du Grand Monarque, qui est fort antérieure, contrairement à ce que pensent certains, à l'arrivée de Nostradamus sur la scène de la prophétie monarchiste :

« [...] On était certain des principaux caractères attribuables au Grand Monarque, avant même que Nostradamus ait écrit un seul mot de ses Centuries. Ces huit points étaient les suivants :

« 1°) Il est annoncé par une terrible guerre européenne, d'une violence sans précédent, et telle, que l'on croira voir les « éléments soulevés ».

« 2°) Pendant cette guerre, Paris et deux autres villes françaises seront détruites.

« 3°) Le « Roi de Blois », rejeton oublié des Capétiens, vient d'une île lointaine ², pour mettre fin aux guerres et troubles, et détruire les « méchants ».

1. *Voyance et Prophétisme*, éd. F. Lanore.

2. L'île, dans cette thématique, semble se rattacher au symbolisme central ou axial du « cœur du monde », telles l'« île verte » (*Erin*), *Ogygie*, *Thulé*, ou encore l'île de *Kou-chee* (habitée par des « hommes véritables ») du taoïsme. Il s'agit dans tous les cas de variations sur le thème de l'île originelle, non affectée par la course du temps, et d'où viendra le salut à la consommation des siècles. Ainsi, selon Plutarque, Saturne, le dieu de l'Âge d'or, habite une caverne, dans une île entourée de brume. (On trouve ici le double thème de l'île et de la caverne « agarthique ».) Dans le *Cargo-cult*, le pays des Ancêtres,

« 4°) Il règne sur un empire plus vaste que le romain et pose sa capitale dans une « ville pontificale ».

« 5°) De concert avec un grand pape errant et peut-être français, ou d'ascendance française, il domine un schisme provoqué par un antipape germanique. Le mot germanique ne signifie pas obligatoirement allemand. Il peut être du Saint Empire romain-germanique³ (Allemagne, Autriche, Hollande, Belgique, Italie du Nord) ou être appuyé par une certaine Germanie.

« 6°) Le pape réforme l'Église, réalise l'unité chrétienne et convertit les musulmans.

« 7°) Une ère de paix générale correspond au règne du Grand Monarque et précède la manifestation de l'Antéchrist.

« 8°) Le Grand Monarque déposera les signes de l'Empire sur le Mont des Oliviers, ce qui présage sans doute une abdication volontaire, en faveur d'un autre.

« *Tout le monde est d'accord là-dessus*, dans la mesure où les prophéties sont admises comme crédibles. Les Centuries de Nostradamus vont donner de l'ampleur et du mystère à ces thèmes *sans aucunement les modifier*, et le courant prophétique ultérieur ne fera que renforcer leur contenu jusqu'à nos jours en le précisant. »

C'est tout à fait notre avis, mais avant d'illustrer, par le survol de ce courant prophétique, les huit points du programme monarcho-apocalyptique, il convient de citer quelques passages de Nostradamus, qui décrivent l'origine et la geste du roi. D'abord dans l'épître à Henri Second : « [...] et succédera devant une éclipse solaire le plus obscur et le plus ténébreux qui ait été depuis la mort et la passion de Jésus-Christ, et de là jusques ici, et sera au mois d'octobre que quelque grande translation sera faite, et telle que l'on cuydera la pesanteur de la terre avoir perdu son naturel mouvement, et être abîmée en perpétuelles ténèbres, seront précédens au temps urnal et s'en

au-delà des Grandes Eaux, est une île fabuleuse où les âmes des morts attendent le jour de leur retour triomphal chez les vivants. Dans ce symbolisme, l'eau qui entoure l'île est aussi une image du monde intermédiaire, et la Queste de l'Esprit, au-delà de l'univers psychique, s'assimile alors à la Grande Navigation des Rose-Croix.

3. On retrouverait là l'écho de cette rivalité fondamentale, que nous avons déjà évoquée, entre le courant « royal » français et le courant « impérial » germanique.

ensuivant après d'extrêmes changements et permutations de règnes, par grands tremblements de terre, avec pullulation de la neuve Babylone, fille misérable, augmentée par l'abomination du premier holocauste, et ne tiendra tant seulement septante trois ans sept mois, puis après en sortira du tige, celle qui avait demeuré tant longtemps stérile procédant du cinquième degré celui qui renouvellera toute l'Église chrétienne. Et sera faite grande paix, union et concorde entre un des enfants égarés et séparés [...] »

Plus explicites sont les Centuries :

« D'un rond, d'un lys naîtra un si grand Prince,
Bientôt, et tard venu dans sa province,
Saturne en Libra en exaltation :
Maison de Vénus en décroissante force,
Pour maintenir l'heureux sang de Bourbons. » (XI,4.)

Et encore :

« Du vrai rameau de fleur de lys issu,
Mis et logé héritier d'Hétrurie,
Son sang antique de longue main tissu,
Fera Florence fleurir en l'armoirie. » (V,39.)

Et enfin :

« Le roi de Blois dans Avignon regner
D'Amboise et Semer viendra le long de l'Indre
Ongles à Poitiers, Saintes ailes ruiner,
Devant Bonnieux viendra la guerre éteindre. » (VIII,52.)

Ceci n'est assurément pas exhaustif, mais nous n'en finirions pas... Car il nous faut maintenant replacer les vaticinations nostradamiques dans le contexte « grand-monarchiste » et, après en avoir étudié le symbolisme, il convient d'examiner les aspects historiques du mythe.

Ses manifestations sont tellement anciennes que des commentateurs légitimistes n'ont pas hésité à en faire remonter l'origine à... saint Augustin. De fait, une tradition plus ou moins adultérée s'est conservée longtemps dans les monastères de moines augustins. Elle se référait au *De Antichristo*, attribué au célèbre évêque d'Hippone, mais dont nous avons vu que la paternité revenait en fait à Adson, abbé de Montierender, mort en 992 sur la route de Jérusalem. Encore faut-il préciser que les thèmes de cette vaticination « antéchristique » se

retrouvent pratiquement identiques chez Alcuin, Hincmar et Raban Maur. Quoi qu'il en soit, on trouvait dans le *De Antichristo* un long oracle qui reprenait l'exégèse paulinienne classique, en indiquant que l'« obstacle » qui retarde la venue de l'Antéchrist n'était autre que l'Empire romain, *perpétué par celui des Francs*, et là était la nouveauté. (On sait, en effet que Clovis⁴ reçut de l'empereur d'Orient, avec la tunique, la chlamyde et la pourpre, la dignité de Patrice et de César. Il avait ainsi hérité de l'Imperium romain.) Cet oracle nous apprenait aussi que le dernier roi de France réunirait à la fin des temps le globe entier sous son sceptre, immédiatement avant la venue de l'Antéchrist.

Quelles que puissent être les fausses attributions et les interprétations, le *De Antichristo* atteste que l'origine de notre légende est antérieure à l'an mille. La meilleure preuve en est cette précision d'Adson lui-même : « Ce que je dis d'ailleurs, je ne l'invente ni ne le tire de mon propre fonds. Ce sont choses écrites que j'ai trouvées dans les livres lus et relus avec attention. » Et c'est cela qui importe, dans le cadre de notre étude. Nous ferons la même remarque à propos du « Testament de saint Remy », ce « nouveau Moïse » qui aurait prophétisé en ces termes lors du baptême de Clovis à Reims, dans la nuit de Noël 496 : « Apprenez, mon fils, que le royaume de France est prédestiné par Dieu à la défense de l'Église romaine, qui est la seule véritable Église du Christ. Ce royaume sera un jour grand entre tous les royaumes. Et il soumettra tous les autres peuples à son sceptre. Il durera jusqu'à la fin des temps. Il sera victorieux et prospère tant qu'il sera fidèle à la foi romaine. Mais il sera rudement châtié toutes les fois qu'il sera infidèle à sa vocation⁵. »

Le mythe du Grand Monarque — et celui de son « ombre » l'Antéchrist — qui il y a mille ans déjà enflammait les imaginations, et dont on retrouve la trace jusque dans l'antique liturgie gallicane, fut accrédité et commenté par un nombre respectable de saints personnages, que l'Église a portés sur les autels. En voici d'ailleurs une liste qui là encore ne prétend pas à l'exhaustivité.

Au v^e siècle, saint Césaire, archevêque d'Arles, annonce les principaux événements qui adviendront en France jusqu'à la fin des

4. Baptisé en 496 et dont saint Augustin, mort en 430, ignorait évidemment tout...

5. On retrouve cette notion du « châtement divin » en 1940, dans certains milieux...

temps, et nous aurons à revenir sur sa prophétie, qui ouvre véritablement un « cycle ». Au ^{vi}^e siècle, nous venons de le voir, saint Remy, archevêque de Reims, pose la pierre de fondation de la tradition politico-mystique française. Au ^{vii}^e, c'est au tour d'Isidore de Séville d'annoncer le Grand Monarque. Au ^{xii}^e siècle, sainte Hildegarde, abbesse des bénédictines de Rupertsberg, décrit les derniers temps et les horribles persécutions de l'Antéchrist. A la même époque, saint Malachie est censé ⁶ donner la liste des papes jusqu'à la fin des temps. Toujours au ^{xii}^e siècle, saint Ange, de l'ordre des carmes, martyr, annonce les grands maux que les Turcs feront subir à la chrétienté, et prédit d'un même élan la venue du Grand Monarque. Au ^{xiii}^e siècle, sainte Marguerite de Cortone s'apitoie sur les malheurs qui attendent le genre humain, dans les derniers jours. Au même moment, sainte Mechtilde « voit » l'ordre religieux destiné à rénover la chrétienté avant la fin du monde. Ce sont les « apôtres des derniers temps » dont le mythe jouira jusqu'à nos jours d'une fortune considérable, surtout en relation avec l'affaire de La Salette. Au ^{xiv}^e siècle, sainte Brigitte, princesse de Suède, annonce la conversion des schismatiques, des infidèles et des païens, et la venue de l'Antéchrist. Le « Fils de Perdition » est également annoncé par sainte Catherine de Sienne. Saint Vincent Ferrier, le bouillant dominicain, accélère quant à lui le processus, et, victime sans doute de son zèle convertisseur, prophétise l'imminence du Jugement, évoquant également les apôtres des derniers temps. Au ^{xv}^e siècle, saint Jean de Capistran n'ignore rien des malheurs qui doivent frapper l'Église au temps de l'Antéchrist. Saint François de Paule annonce à son tour le Grand Monarque et le Saint Pontife, de même que la bienheureuse Catherine de Racconigi, un siècle plus tard. Au ^{xvi}^e siècle, sainte Marguerite-Marie reçoit des lumières toutes particulières sur la mission privilégiée qui est dévolue à la France. Saint Louis-Marie Grignon de Montfort repare des « apôtres des derniers temps ». Au ^{xviii}^e siècle, saint Alphonse de Liguori fulmine contre la Franc-Maçonnerie, qui vient de s'intégrer au mythe de la Subversion apocalyptique... Au ^{xix}^e siècle, le curé d'Ars prophétise la conversion de l'Angleterre, déjà annoncée par la

6. Il est fort possible en effet que la « Prophétie des Papes » ne date que du ^{xv}^e ou du ^{xvi}^e siècle.

prophétie d'Orval. Au ^{xx}^e siècle, enfin, saint Pie X lui-même prédit la conversion et l'apostolat glorieux de la France.

En marge de ces saints prophètes, il faut faire une place à Guillaume Postel, l'un des plus curieux représentants, au ^{xv}^e siècle, de ce courant. Annonçant le retour du « siècle d'or », il s'adresse à François I^{er} puis à Charles IX pour leur démontrer que « la monarchie universelle revient de droit à la monarchie gallique », puisque le roi de France est descendant lointain de Noé, et fils de Japhet par Gomer ⁷. Cette idée sera reprise par Campanella (également disciple de Joachim de Flore) qui lui aussi supplie le roi de France de la réaliser. Mieux : il est mandé à Saint-Germain-en-Laye par Richelieu le 5 septembre 1638, pour la naissance de Louis XIV — le futur Roi-Soleil... Anne d'Autriche en effet voulait connaître l'avenir de son fils et Campanella déclara que le jour de cette naissance inespérée, le soleil s'était rapproché de la terre, signe précurseur de cet « âge d'or » que l'enfant aurait pour mission de préparer, et qui verrait le règne de la justice sur la terre : « mise en commun des biens, attribution des fonctions suivant le degré de savoir, répartition équitable du travail, unité du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Ces prophéties d'une république idéale se trouvaient déjà dans les plans politiques de la *Monarchie des Nations* et de la *Cité du Soleil* ⁸. »

Des exégètes n'ont pas manqué de souligner que saint Césaire — dont nous avons vu qu'il ouvrait véritablement le cycle prophétique du Grand Monarque — semblait avoir annoncé le règne du Roi-Soleil. On peut lire en effet dans la prophétie qui lui est attribuée : « Comme éclate partout un soleil brillant, ainsi, sous un puissant monarque, la Gaule domine le monde entier, et ses frontières se dilatent. Ensuite, en Provence, peste homicide. » De fait, en 1720, la peste ravagea Arles, Marseille et la Provence. Sujet de perplexité entre quelques autres puisque cette prophétie, quoi qu'il en soit de l'authenticité de son attribution, fut éditée la première fois en 1524 par Jean de Vatiguerro, avant de l'être une seconde fois en 1853 par l'abbé Trichaud, qui avait découvert un manuscrit du texte dans les papiers de Mgr du Lau,

7. Cf. René Alleau, *Guide de Versailles mystérieux*, éd. Tchou-Princesse.

8. René Alleau, *op. cit.*

dernier archevêque d'Arles, mort martyr aux Carmes, à Paris, et béatifié par Pie XI en 1926.

La prophétie s'achève sur la *happy end* classique, regroupant ici de façon particulièrement exemplaire les thèmes « grand-monarchistes », ainsi qu'on en peut juger :

« Alors brille l'éclair de la miséricorde divine, car la justice suprême a frappé tous les méchants. Il arrive, le noble exilé, le donné de Dieu. Il monte sur le trône de ses ancêtres, d'où la malice des hommes dépravés l'avait chassé. Il recouvre la couronne de lys refleuris. Par son courage invincible, il détruit tous les fils de Brutus, dont la miséricorde sera à jamais anéantie (?). Après avoir posé son siège dans la ville pontificale, le roi de Blois relèvera la tiare royale sur la tête d'un saint pontife, abreuvé par l'amertume des tribulations, qui obligera le clergé à vivre selon la discipline des âges apostoliques. Tous deux, unis de cœur et d'âme, ils feront triompher la réformation du monde ! O très douce paix ! Vos fruits se développeront jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il. »

Cette prophétie de saint Césaire revêt à nos yeux un double intérêt : d'une part elle conforte de façon éclatante l'opinion selon laquelle Nostradamus s'insère dans un courant qui vient de fort loin ; et d'autre part elle nous amène à nous interroger sur une éventuelle « localisation » de la tradition à laquelle se rattache le mage provençal. Il n'est nullement indifférent en effet que l'origine géographique de ce courant prophétique puisse être située à Arles. Et c'est le grand mérite d'Éric Muraise⁹ que d'avoir établi avec rigueur et talent, un lien difficilement contestable¹⁰ entre la « clef » des Centuries et le « triangle sacré provençal », délimité par Arles, Avignon et Salon.

C'est à Arles en effet que saint Trophime fit édifier les célèbres Alyscamps, où furent rassemblées les reliques de saints et de martyrs, à commencer par celles de ...saint Trophime lui-même, rejoint en cette terre bénie par saint Honorat et saint Césaire. Or, comme le souligne Éric Muraise, « les Alyscamps tiendront dans la tradition impériale

9. *Saint-Rémy-de-Provence et les secrets de Nostradamus*, éd. Julliard, 1969.

10. Mais qui fut pourtant habilement contesté, on le verra plus loin, au profit d'une tradition « grand-monarchiste » spécifique, d'obédience néo-mérovingienne, et ayant son épiscopat à Rennes-le-Château, au sud de Carcassonne...

une place singulière [...] Le sigle DM ou DMS ¹¹ qui marque tant de tombes païennes et les tombes chrétiennes jusqu'au ix^e siècle, s'y verra, et Nostradamus l'évoquera à propos du retour du Grand Monarque. » Mais ce n'est pas tout : « Le cœur du mystère n'est pas si loin. Il gît maintenant à nos pieds, en cet ensemble unique, qui rassemble Glanum et sa fontaine miraculeuse, les Antiques dont le cénotaphe évoque la naissance de l'Empire romain et la mort des petits-fils d'Auguste, le monastère de Saint-Paul-de-Mausole qui doit son existence au miracle, et, dans son berceau d'oliviers la petite ville de Saint-Rémy-de-Provence qui aurait vu passer Clovis et l'évêque de Reims, et certainement naître l'illustre Nostradamus. »

Car ne l'oublions pas, cette terre qui ne revint à la France qu'en 1481, fut terre d'Empire, et c'est à Saint-Trophime que Frédéric Barberousse reçut en 1178 la couronne du royaume d'Arles. Le souvenir de cette tradition impériale était d'ailleurs demeuré si vivace que dans le langage des bateliers du Rhône, il n'y a pas si longtemps encore, la rive droite était celle du « royaume » et la gauche celle de l'« empire ». On n'en lira qu'avec plus d'attention ces quelques quatrains des Centuries, en notant au passage que les thèmes du sépulcre, du trésor et de la lampe éternelle appartiennent en propre au symbolisme rosicrucien. C'est en effet une telle lampe qui éclaira pendant 120 ans (de 1484 à 1604) le tombeau du fondateur légendaire de la Rose-Croix, Christian Rosenkreutz :

« Quand le sépulcre du grand Romain trouvé
Le jour après sera élu pontife
De Sénat ne sera guère prouvé
Empoisonné son sang au sacré scyphe. » (III-65.)

« Salon, Manson, Tarascon, de SEX l'arc
Où est encor debout la pyramide
Viendra livrer le Prince Dannemarc
Rachat honni au temple d'Artemide. » (IV-27.)

11. C'est-à-dire *Diis Manibus* ou *Diis Manibus Sacrum* : « Objet voué aux dieux mânes ».

« Du triumvir seront trouvés les os
Cherchant profond trésor énigmatique
Ceux d'alentour ne seront en repos
De concaver marbre et plomb métallique. » (V-7.)

« Sous les antiques édifices vestaux
Non éloignés d'acqueduct ruiné
De Sol et Lune sont les luisants métaux
Ardente lampe Trajan l'or buriné. » (V-6.)

« Au fondement de la nouvelle secte
Seront les os du grand Romain trouvés
Sépulchre en marbre apparaîtra ouverte
Terre trembler en avril mal enfouez. » (VI-66.)

« Quand l'écriture DM trouvée
En cave antique à lampe découverte
Loy, Roy et Prince, Ulpian éprouvée
Pavillon Royne et Duc sous la couverte. » (VIII-66.)

« Quand lampe ardente de feu inextinguible
Sera trouvée au temple des Vestales
Enfant trouvé, feu, eau passant par crible
Périr eau Nismes, Tholose cheoir les halles. » (IX-9.)

« Roi exposé parfaira l'hécatombe
Après avoir prouvé son origine
Torrent ouvrir de marbre et plomb la tombe
D'un grand Romain d'enseigne médusine. » (IX-84.)

Nous savons déjà que l'œuvre de Nostradamus puise dans un terreau prophétique particulièrement fertile. Mais nous venons de voir aussi, que cette dimension « temporelle » s'accompagne d'un enracinement spatial complémentaire qui nous permet de préciser le sens « métahistorique » des Centuries. Nous pouvons même dire que nous nous trouvons là à l'intersection de ces deux perspectives, à qui il est

arrivé accidentellement de se conjoindre (puisque aussi bien elles relèvent du même mythe), mais qui n'en sont pas moins, dans leur principe historique et dans leurs développements, farouchement antagonistes. Nous voulons parler bien sûr de la tradition du Grand Monarque « catholique » chère à saint Césaire et aux mystiques, et de celle de l'Empereur, ou de l'Imperator rosicrucien, dont on a voulu, à plus ou moins juste titre, confier partiellement le dépôt à la Franc-Maçonnerie. Dans le premier cas, la tradition vise en somme un nouvel Empire constantinien, et dans le second un Imperium aux fondements ésotériques et, dirons-nous, « pythagoriciens »... Il s'agit là d'un prolongement inattendu, dans le domaine prophétique, de la querelle du Pape et de l'Empereur.

Ce n'est sans doute pas par hasard que Guénon, porte-parole d'un ésotérisme « universaliste », a commenté avec faveur le symbolisme de l'Imperator (en particulier dans *l'Esotérisme de Dante*), alors qu'il stigmatisait en ces termes la tradition du Grand Monarque¹² : « On ne saurait croire [...] combien de gens ont été déséquilibrés gravement et parfois irrémédiablement, par les nombreuses prédictions où il est question du « Grand Pape » et du « Grand Monarque » [...] »

Pourtant, il est une version récente de ce thème eschatologique qui, en renouant avec la tradition nostradamique, tente curieusement de synthétiser le courant royal et le courant impérial au profit d'une mystérieuse société secrète, tout en déplaçant dans l'Aude, à quarante kilomètres au sud de Carcassonne, l'épicentre géographique de l'effervescence prophétique. Nous y avons fait allusion tout à l'heure et il nous faut maintenant examiner de près cette extraordinaire affaire, tout en précisant que cette reviviscence s'accompagne d'arrière-plans fort ambigus et que le mythe, bien qu'il revête à l'occasion son expression la plus poétique ou en tout cas la plus pittoresque, y fait néanmoins de bien mauvaises rencontres...

12. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, éd. Gallimard, p. 248.

V

Où l'on retrouve les tribus perdues d'Israël

Les indications historiques et topographiques léguées par Nostradamus ont beaucoup servi à la perpétuation et à l'« actualisation » du mythe du Grand Monarque, fût-ce de façon contradictoire. C'est ainsi que le terroir nostradamique délimité par Arles, Avignon et Salon a été méthodiquement dépouillé de ses attributs au profit du Razès wisigothique et de son ancienne capitale, Rennes-le-Château.

Nostradamus, dans son *Almanach* de 1563, résume et synthétise les thèmes des quatrains que nous avons cités plus haut : « [...] Depuis le 13 de juin, jusqu'au 15 de septembre, seront manifestés de grandissimes thrésors, presque immesurables. Les continuels tonnerres, gresles, tempêtes et pluies impétueuses feront, par torrents, découvrir antiquissimes sépultures et thrésors¹ [...] La grande inondation des torrents découvrira encore choses grandes et admirables sentant son siècle romain [...]. Grandissimes sépulcres et grandissimes thrésors seront manifestés, dont le plus admirable sera la structure de l'édifice, que tout le reste, ensemble l'inscription. Se

1. A titre anecdotique, nous dirons que ce rôle des catastrophes naturelles dans l'exhumation des trésors a trouvé récemment une curieuse confirmation. Lors du tremblement de terre qui endeuilla l'Italie en novembre 1980, « un trésor — peut-être le trésor légendaire de saint Théodore, un saint de l'époque médiévale vénéré dans la région — a été trouvé dans les ruines de l'église de San-Mango-sul-Calore, près d'Avellino. Il s'agit d'une énorme caisse, qui contient des pièces d'or. » (*Le Monde*, 29 novembre 1980.)

trouveront de grandes veines, presque immortelles mesures d'or et d'argent et de toutes autres matières métalliques [...]. »

Quant au manuscrit dédié au pape Paul IV, il mettait l'accent sur le caractère ésotérique des découvertes :

« Plusieurs choses occultes et secrètes en la concavité de la terre, tant proche des fleuves comme non guère éloignées, seront manifestées par inondations et autres secrètes perscrutations [...]. Et, pour quelques grands secrets des lois et autres divines institutions ont été occultés longuement et livrés sous la concavité de la terre et autres seront par le Soleil et la Lune manifestés ouverts ; trouvés ce que tant de temps, avait été caché, au grand contentement de la religion chrétienne. »

Comme le résume Éric Muraise² : « Il apparaissait donc que l'on avait affaire à deux ordres de découvertes souterraines. L'une intéressait un trésor matériel et l'autre un trésor spirituel, qui seraient sans doute simultanément mis au jour. » Or, il se trouve que la triple thématique de l'Or, de la Tombe et des Écrits mystérieux revêt une importance capitale dans la légende du « Grand Monarque mérovingien » de Rennes-le-Château, et que les prophéties nostradamiques avaient donc toutes les raisons de ne point passer inaperçues. Jean-Pierre Deloux et Jacques Brétigny³ nous apprennent ainsi qu'au lieu-dit « la Croix du Cercle » (toponyme lui-même très « nostradamique » !), dans la région de Rennes-le-Château, fut trouvé un fragment de marbre blanc portant la mention *Diis Manibus*. Toujours dans cette région mythomorphe du Razès et plus précisément à Alet et à Rennes-les-Bains, on a également découvert deux cippes romains. Le premier, recueilli par le musée des Augustins de Toulouse, porte l'inscription suivante : « A la mère des Dieux, Cneius Pompeius, vertueux curateur du temple, acquitte son vœu avec reconnaissance. » Quant au cippe découvert à Rennes-les-Bains, et conservé au musée de Perpignan, il porte également le nom de C. Pompeius, accompagné d'une inscription difficilement déchiffrable mais qui le désigne comme « Quartus ».

2. *Op. cit.*

3. *Rennes-le-Château, capitale secrète de l'histoire de France*, éd. Atlas, 1982.

On a voulu voir dans ce Cneius Pompeius Quartus le père du grand Pompée... ou l'un de ses arrière-petits-fils, qui portaient également le prénom de Cneius. Quoi qu'il en soit, nous avons là un « Grand Romain », et le marquis Philippe de Chérisey pouvait décrire dans *Circuit*⁴ la « quête » étonnante d'un certain... Charlot, qui, accompagné de Marie-Madeleine, avait percé le secret du « grandissime sépulcre ». Après s'être glissé dans une de ces fentes rocheuses « près desquelles on peut passer mille fois sans les découvrir », il s'enfonce dans un boyau puis, après avoir escaladé une paroi abrupte, gagne une plate-forme :

« Charlot, tout enduit de blanc, le sang coulant de sa jambe, avance à la manière d'un fantôme boiteux. La plate-forme aboutit à un haut carrefour voûté au milieu duquel se trouve un tombeau. Un socle de pierre s'orne de deux inscriptions qui célèbrent le grand Romain Pompeius Quartus dont le cercueil est un coffre de plomb [voir les quatrains V-7 et IX-84...] hermétiquement clos [...] » Pas de trésor à première vue, mais un « muret de tuiles entassées les unes sur les autres ». Quant au plafond, il est « blanchâtre et d'une pierre légèrement friable »... Sans aucun doute pour que les paroles de Nostradamus s'accomplissent :

« Profonde argile blanche nourrit rocher
Qui d'un abysme istra lacticineuse ». (I-21.)

Mais poursuivons avec le marquis de Chérisey, comte de Vaudres-sel... et comédien de réel talent, notre expédition spéléologique (à moins qu'il ne s'agisse d'un voyage initiatique) : « A un moment donné, Charlot s'arrête pour souffler. Sa jambe lui fait mal. Il allume son second réflecteur et soulève une tuile pour voir comment travaillaient les tuileries en ce temps-là. Elle est horriblement lourde et en métal battu. Quand il gratte, l'or apparaît. Avec une brique comme celle-là, sans faire de folies, Charlot doit pouvoir vivre convenablement au moins deux ans, et il y en a des kilomètres comme cela, autant dire des millénaires de vie de plaisir... [...] » En cherchant la sortie, notre spéléologue se heurte à la « garde » du Grand Romain : « des morts,

4. Liège, 1971, hors commerce. Cote à la BN (Versailles) : El 4° Y 413.

enfoncés à mi-corps dans une fondrière, tous ayant l'air de culs-de-jatte... [...] Charlot s'infiltré parmi eux, glisse sur un tibia et tombe la tête contre un crâne conservé qui se détache de son tronc dans un craquement sec. "*Terribilis est locus iste*", prononce-t-il. Sa main cherche appui pour se relever et touche un objet rond qu'il examine. Il regarde autour de lui. Le rayon de soleil éclaire la grotte. Des amoncellements de vaisselles diverses s'y trouvent. C'est de l'or. Voilà donc le dépôt du curé milliardaire ».

Cette grandguignolesque équipée que n'eût pas désavouée Maurice Leblanc, n'est apparemment pas destinée à nous rassurer sur la nature des « influences spirituelles » qui veillent sur la sépulture enfouie. L'or gardé par des squelettes, dans la thématique des légendes chtoniennes, ne peut-être que l'or du Diable. On s'en étonnera d'autant moins que parmi les nombreuses « lectures » de Nostradamus auxquelles nous sommes conviés, ce serait bien... le diable que nous échappât le dernier article des *Interprétations des Hiéroglyphes d'Horappolo* intitulé : « Comment ils appeloient les dieux infernaux, qu'ils appeloient mânes DM⁵. » Et il n'est pas jusqu'à l'œil de verre de l'abbé Saunière (le « curé milliardaire » évoqué à l'instant et à qui la légende attribue la découverte du trésor à la fin du xix^e siècle⁶) qui ne constituât un indice de choix dans ce double contexte nostradamique et maléfique, s'il est permis de s'exprimer ainsi. En 1-27 nous lisons en effet :

« Dessous la chaîne, Guien du Ciel frappé
Non loin de là est caché le trésor
Qui par longs siècles avoit été grappé,
Trouvé mourra, l'œil crevé du ressort. »

Car comme le souligne Gérard de Sède — qui vulgarisa avec talent la légende de Rennes-le-Château⁷ — « il se sera bien trouvé quelqu'un

5. Il est curieux, à ce propos, de noter que sainte Hildegarde de Bingen, surnommée « la prophétesse du Nouveau Testament », assurait que l'Antéchrist révélerait l'existence des trésors cachés.

6. Une bande dessinée a été publiée à sa gloire — ce qui est aujourd'hui la consécration suprême, et atteste en tout cas l'extraordinaire audience dont bénéficie, non seulement en France mais dans l'Europe entière et même au-delà, l'« affaire de Rennes-le-Château ».

7. *L'Or de Rennes*, Julliard, 1967.

pour se souvenir qu'à sa mort Bérenger Saunière n'avait plus qu'un œil ». Infirmité traditionnellement considérée comme une disqualification dans les organisations initiatiques, et qui est en revanche la marque symbolique de certaines accointances avec les forces ténébreuses, les influences chthoniennes. Selon des traditions islamiques par exemple, le « Messie menteur » est borgne ! Il y a bien longtemps d'ailleurs que les légendes locales attribuent au Diable le trésor du Razès, ainsi qu'en fait foi l'histoire cocasse que narre Labouisse-Rochefort à la page 149 de son *Voyage à Rennes-les-Bains* ⁸, et que nous ne résistons pas au plaisir de citer :

« Tout près de nous étaient les débris de cette forteresse de Blanchefort, où le Diable garde depuis longtemps un immense trésor. Les gens du pays croient qu'il se compose positivement de dix-neuf millions et demi d'or, des vaches d'or, des jetons d'or, ou des louis d'or. Un jour que le Diable avait du loisir (c'était avant la Révolution) et qu'il faisait un beau soleil, il se mit à étaler sur la montagne ces dix-neuf millions et demi. Une jeune bergère du voisinage qui s'était levée matin aperçut ces gros tas de belle monnaie, très luisante. Elle est surprise, émue, troublée, elle se retire en appelant sa mère, son père, sa tante, son oncle... On accourt. Mais le Diable est expéditif, tout avait disparu. Cependant la grande nouvelle se répand dans le village ; on s'intrigue, on s'excite, on s'anime. Plusieurs habitants s'entendent, se cotisent et se décident à aller consulter un sorcier. Le projet s'exécute. On lui raconte la merveilleuse découverte. Le sorcier n'était pas bête ; il spécifia d'abord qu'on lui donnerait la moitié du trésor, quand on l'aurait enlevé, mais qu'auparavant il lui faudrait quatre ou cinq cents francs pour les préparatifs de son voyage.

« L'argent est compté, on part, on arrive. Le sorcier les prévient qu'il va aller se battre contre le Diable, que lorsqu'il appellera, il faudra que l'on vienne l'aider à le vaincre. Chacun lui promet d'avoir bon courage, on se rend sur les lieux. Le sorcier fait des simagrées, des invocations, des menaces, il trace des cercles et des figures étranges. Tout à coup, on entend un grand bruit. Nos gens s'effraient, ils fuient, on les poursuit à coups de pétards et à coups de pierres. Le sorcier crie

8. Paris, 1832.

en vain : au secours ! au secours ! On le laisse crier, sans s'informer de l'issue du combat. Il reparait enfin longtemps après, triste, haletant, couvert de poussière ; il se plaint de ce qu'on l'a abandonné ; qu'il avait déjà terrassé le Diable sous lui et que si l'on était accouru à sa voix, on aurait eu la victoire et... la bourse. Il leur reproche leur lâcheté et repart, en grondant et en murmurant, pour Limoux, après avoir gagné à peu de frais les cinq cents livres tournois qu'on lui a données pour arrhes. Le fâcheux de cette affaire fut que M. de Fleury, seigneur alors du village de Montferrand, de celui des Bains, de celui de Rennes, ainsi que des ruines de Blanchefort, voulut leur intenter un procès pour avoir essayé de violer ses propriétés.

« Mais comme les millions étaient chimériques, son courroux se calma et le Diable tient encore ce fameux trésor dont on voulait le déposséder. »

La société secrète — baptisée Prieuré de Sion — qui détient la clef des mystères du Razès n'est, à vrai dire, pas moins problématique que le trésor de Blanchefort, tant par la thèse historico-mystique qu'elle est censée défendre... que par l'incertitude qui règne sur son existence même ! A l'instar des sociétés secrètes — tel l'Ordre des Illuminés de Bavière — qui paraissent d'autant plus redoutables qu'elles ne sont que fantômes, l'importance attribuée au Prieuré de Sion serait-elle proportionnelle à son irréalité ?

De quoi s'agit-il en effet ? De soutenir les prétentions au trône de France (encore informulées il est vrai...) des descendants de Clovis en ligne directe ! Car contrairement à ce que prétend l'histoire officielle, la première race, sacrée entre toutes, celle des Mérovingiens, ne se serait pas éteinte et par l'intermédiaire de Sigebert IV (« Plant-Ard » ou « le Rejeton Ardent ») — miraculeusement sauvé d'un régicide pippinide — aurait fait souche dans le Razès. Le fameux trésor, investi d'une dignité nouvelle, deviendrait ainsi le support symbolique d'une pérennité dynastique. Mais encore une fois, quel était donc ce Prieuré de Sion qui à en croire la légende, œuvrait dans les coulisses de l'histoire pour la cause mérovingienne ?

9. Selon Myriam David, « sans les Mérovingiens le Prieuré de Sion n'existerait pas et sans le Prieuré de Sion la dynastie mérovingienne serait éteinte ». (« Les Archives du Prieuré de Sion », *le Charivari*, octobre-novembre-décembre 1973.)

Selon le *Livre des Constitutions* publié en 1956 par les « Editions des Commanderies de Genève », l'Ordre — qui deviendrait plus tard le « Prieuré » — fut fondé en 1099 à Jérusalem par Godefroy de Bouillon, et son siège premier était en l'abbaye Notre-Dame du Mont de Sion. Mais ce qui frappait dès l'abord était l'hétérodoxie manifeste de cet ordre méconnu. Tout débuta pourtant sous d'heureux auspices. C'était en effet une sage précaution, en cette belliqueuse époque des croisades, que de s'adjoindre les Frères de la Croix-Rouge. Mais qu'on ne s'abuse pas ; cette croix rouge était l'emblème qu'avait donné à ses « Sages de la Lumière » un mystérieux Alexandrin appelé Ormessus, ou Ormus, que saint Marc lui-même convertit au christianisme (nous nous épargnerons désormais le conditionnel...) et dont la confrérie perdura jusqu'à ce que Godefroy de Bouillon vînt y puiser quelque lumière doctrinale au rayonnement incertain. Et comme il ne serait pas séant qu'une confrérie secrète prît racine en Terre Sainte sans que la grande ombre des Esséniens ne s'étendît sur ses premiers rameaux, les descendants de ces sages hébraïques s'unirent aux Frères d'Ormus. Et de ce levain sortit l'Ordre de Sion.

Il était hautement improbable qu'en se recommandant d'aussi glorieuses filiations spirituelles on ne se plaçât pas sous l'invocation de saint Jean ; et de fait l'Ordre de Sion fut « johannite », se rattachant ainsi à cette « Église intérieure » où l'Esprit souffle plus apertement que dans celle de Pierre. Dans cette perspective, l'Ordre de Sion ne pouvait éviter de nouer des liens occultes avec l'Ordre du Temple. Il ne l'évita pas... Mieux, il revendiqua la paternité de l'Ordre martyr. On nous révèle en effet que l'Ordre du Temple n'était destiné qu'à consolider la puissance de l'Ordre de Sion, dont il était en somme le bras séculier. C'est ainsi que trois des fondateurs de l'Ordre du Temple appartenaient à l'Ordre de Sion : Hugues de Payen — le premier Grand Maître — Bisol de Saint-Omer et Hugues de Champagne.

Comme l'histoire de l'Ordre du Temple a suscité suffisamment d'interprétations pour qu'on ne s'offusquât pas d'une nouvelle qui, à tout prendre, n'était pas plus invraisemblable que bien d'autres, les « historiens » de l'Ordre de Sion investirent les moines-soldats d'une dignité jusque-là inconnue : le Temple, serviteur de l'Église de Jean —

ce qui n'était pas original — l'était aussi de la première dynastie, et c'était beaucoup plus inattendu.

En 1188, une scission entre l'Ordre de Sion et l'Ordre du Temple eut lieu à Gisors, dont la fameuse énigme, également mise en lumière par Gérard de Sède¹⁰, entretient des liens étroits avec le Prieuré de Sion. Ce dernier, donc, avait décidé de renier sa progéniture lorsque Gérard de Ridefort, le Grand Maître de l'Ordre du Temple, eut, par son attitude à l'égard de Saladin, contribué à la perte définitive de Jérusalem. La perte de la Terre Sainte avait d'ailleurs entraîné l'installation des membres de l'Ordre de Sion au grand prieuré de Saint-Samson d'Orléans et au petit prieuré du Mont-de-Sion à Saint-Jean-le-Blanc, près d'Orléans. Et c'est pourquoi l'Ordre de Sion s'appela de ce jour Prieuré de Sion, archétype de la société secrète omnipotente qui, depuis les coulisses, « tire les ficelles ». Car le mythe du Roy perdu cher aux traditionalistes revêt ici un aspect curieusement subversif. Écoutons à cet égard Myriam David¹¹ :

« Comment se fait-il, dira-t-on, que cette vieille race mérovingienne ne soit jamais remontée sur le trône ? A-t-on jamais entendu parler d'un prétendant mérovingien ?

« C'est que, précisément, le vrai roi ne peut "prétendre". Il est, et comme tel ne saurait, sans déchoir, "se faire reconnaître". [...] Un trône n'est-il pas le dernier endroit d'où l'on puisse librement régner sans y perdre l'énergie à montrer que l'on règne ?

« Rien n'empêche, en cet instant, qu'il y ait un petit berger qui nous gouverne en levant le petit doigt et sans même que nous sachions qu'il est le roi de France. Il mange sa soupe. Aux périodes troublées de l'Histoire resurgit la couleur rouge de son étendard qui est la vraie couleur royale, et le bonnet qui couronnait Midas et les rois d'Arcadie. »

A travers cette histoire de France « parallèle » qui transparait derrière chaque énigme, vraie ou supposée, derrière chaque zone d'ombre habilement exploitée, c'est le thème du Roy perdu qu'encore et toujours l'on met en valeur. Ce descendant du Mérovingien

10. *Les Templiers sont parmi nous.*

11. *Op. cit.*

Sigebert IV, soutenu par le Prieuré de Sion, sera donc le Grand Monarque qu'annoncent toutes les prophéties.

C'est pourquoi, à n'en pas douter, le Prieuré choisit Blois (rappelons-nous le « roi de Blois ») pour y tenir assemblée le 17 janvier 1981 et procéder à l'élection très démocratique de Pierre Plantard de Saint-Clair au siège de Grand Maître, par 83 voix sur 92 votants, au troisième tour de scrutin. C'est du moins ce que rapportèrent quelques gazettes à qui l'on avait confié l'information. Il était dit encore que le choix de Pierre Plantard marquait « une étape décisive de l'évolution des conceptions et des esprits dans le monde, car les cent vingt et un dignitaires du Prieuré de Sion sont tous des éminences grises de la haute finance et de sociétés internationales politiques ou philosophiques ». De quoi confondre, pour le coup, le Prieuré de Sion et cette non moins mythique « Trilatérale » qui hante les rêveries de certains écrivains traditionalistes, dont la philosophie de l'histoire est largement tributaire de la fameuse « causalité diabolique ». Et puis ces « éminences grises de la haute finance » mettent un peu trop de complaisance, à notre goût, à se faire reconnaître comme telles. Gageons qu'une *vraie* réunion de *vrais* financiers s'entourerait d'un peu plus de discrétion...

Qu'en conclure sinon que tout cela commence à ressembler à un « montage » ? Car s'il est bien vrai que nul Mérovingien ne revendique (et pour cause !) le trône de France, il est non moins certain qu'il n'y a guère dans toute cette affaire, de bénéfices matériels — *lato sensu* — à tirer. Le Prieuré de Sion — si tant est qu'il existe ! — ne distribue pas titres et décorations moyennant finance ; il ne recrute pas par voie de presse. Alors ? Alors l'objectif essentiel que l'« on » se propose ne serait-il pas d'accréditer certaines idées, de donner à quelques thèmes choisis pour leur résonance « mythique », et habilement exploités, une large publicité ? Si c'est le cas, il faut avouer que l'on y réussit fort bien.

Il est d'ailleurs, outre celui de la société secrète omnipotente, un autre thème que l'on s'efforce d'intégrer à cette version originale du mythe du Grand Monarque, et qui lui aussi nous inquiète quelque peu. Nous voulons parler de l'ascendance juive des Mérovingiens, qui « substantifie » en quelque sorte le rôle de la France, présentée par

certains auteurs, tel le marquis de la Franquerie, comme un « nouvel Israël ».

La *Gesta Dei per Francos* qui est à l'origine du mythe du Grand Monarque implique en effet un lien mystérieux entre les Francs et Dieu, à l'image, exactement, de l'Alliance entre Jéhovah et le peuple juif. On ne s'est d'ailleurs pas fait faute de souligner ce parallélisme à grand renfort d'images symboliques. Depuis le rituel du sacre des rois de France jusqu'aux déclarations pontificales : « La tribu de Juda était la figure anticipée du royaume de France... et, de même qu'autrefois la tribu de Juda reçut en héritage une bénédiction toute spéciale parmi les autres fils du patriarche Jacob, ainsi la France reçut, de Dieu lui-même, des prérogatives extraordinaires (du témoignage des saints évêques, joints à saint Rémi) ¹². »

Léon Bloy, en particulier dans *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, devait pousser au paroxysme cette analogie : « Dieu n'a que la France ! Si elle périssait, la Foi subsisterait peut-être encore quelque part, fût-ce dans un coin du pôle, avec la frileuse Charité, mais il n'y aurait plus d'espérance !... [...] Malgré la mort, nous sommes éternels, en une manière, étant des Dieux, ainsi qu'il est affirmé : *Ego dixi : Dii estis*. Si on ne pense pas à la France, que signifie cette Parole de l'Esprit-Saint ? L'Humanité n'est explicable et plausible que par la France. *Arbor de fructu suo cognoscitur*. Elle est le fruit de l'arbre des nations. Tout a été fait pour elle, afin qu'un jour tout soit fait par elle.

« La Race juive qui fut autrefois ¹³ le Peuple de Dieu et qui l'est encore au sens mystique, étant, par nature, sacerdotale et inhérente à la Sainteté, comme l'accident à la substance ; la Race juive, devenue pénitente mondiale, étonne la terre depuis vingt siècles par sa persistante et vermineuse paralysie, en attendant l'heure où son Premier-Né lui commandera de se lever et d'emporter son « grabat » dans sa maison. Mais la France est une adoptive secrètement préférée depuis toujours et qui n'aura jamais besoin de grabat, devant ignorer la paralysie.

« Elle a partout de profondes racines : dans l'ancienne Asie, dans les

12. Grégoire IX, *Decretalis epistolae*.

13. C'est nous qui soulignons.

hypogées de l'Égypte, dans les antres de la Thessalie, dans les Catacombes de Rome, probablement même au cœur de l'Atlantide engloutie et sous les massifs impénétrables de l'Eden perdu. Elle se souvient d'avoir adoré et brisé toutes ses idoles, y compris sa propre image, étant à la fois indocile et spirituelle, mutinée et repentante, comme ces enfants de l'amour qu'il est difficile de punir. »

Ce thème de la « dépossession » d'Israël est sous-jacent à toute exaltation mystique de la mission de la France, qui culmine dans la geste du Grand Monarque. Ainsi selon Pierre de Combas, le maître spirituel de Raymond Abellio, « la langue française était la "langue sacrée" de notre cycle d'histoire, exactement ce que le sanskrit et l'hébreu avaient été dans le leur, et il transposait ainsi au français ces données de la tradition juive : la langue française succédait à la langue hébraïque en tant que support des révélations divines ». Et encore : « le mot Christ et le mot France ayant la même valeur numérale de 68, la France n'était rien d'autre que le Christ des nations, le lieu prédestiné de la nouvelle passion et le pied de la nouvelle Croix, l'épicentre du prochain déluge ¹⁴ ». Quant à Jean-Gaston Bardet, il écrit dans *Mystiques et Magies* que « le royaume de France a succédé au Royaume d'Israël, ayant le même ange protecteur : saint Michel ».

Mais on se doute que cette exaltation paranoïaque du « nationalisme mystique » devait s'accompagner — fût-ce au nom de l'ambivalence des symboles ! — de quelques chocs en retour. L'adage latin ne dit-il pas : *corruptio optimi pessima*... Il revenait à Papini, dans son célèbre ouvrage sur *le Diable*, de révéler la face obscure de la « mission de la France » : « On a copieusement écrit, depuis Jules César, sur la "douce France", mais personne, je crois, n'a fait, sur ce pays, l'étrange découverte que j'énonce ici : la France est la terre promise du Satanisme. » Curieusement il rejoignait ainsi... Nostradamus, dont la fonction prophétique se révélait elle aussi ambivalente, puisqu'il décrivait ainsi dans sa Lettre à Henry Second la venue de l'Antéchrist : « [...] Puis le grand Empire de l'Antéchrist commencera dans la Arca et Zersas descendre en nombre grand et innumérable [...]. » Ce passage énigmatique a laissé perplexe bien des exégètes. Or,

14. Raymond Abellio, *Sol Invictus*.

selon une mention privée fournie par Guénon, Arda et Zersas n'est autre que la traduction dans le jargon nostradamique d'*Aretz Ha Serphath* (la terre des mines ou de la métallurgie) qui dans la géographie rabbinique désigne la France. Ainsi la « Fille aînée de l'Église » doit-elle, dans cette « mytho-logique », acquitter aux forces des ténèbres un tribut proportionnel à la problématique mission qui lui fut dès l'origine confiée...

Quoi qu'il en soit, l'analogie mystique ne suffisant apparemment pas entre l'« élection » de la France et celle d'Israël, on surenchérit sur le plan charnel en établissant une filiation directe entre Juifs et Francs — comme s'il fallait que l'appropriation des destinées d'Israël ne pût être à aucun degré contestée. Selon les mystagogues du Prieuré de Sion en effet, qui reprennent là une théorie fort ancienne ¹⁵, les Francs seraient en fait des Juifs exilés, appartenant plus précisément à la tribu de Benjamin, et qui auraient émigré à travers l'Arcadie, puis la Sicile, pour arriver finalement sur le Rhin. Et la ville de Stenay, en Lorraine — qui après Rennes-le-Château constitue le second « pôle » de l'affaire mérovingienne — fut en quelque sorte le point de chute principal de nos Benjaminites exilés, devenus les Sicambres...

Ce thème se trouve en concurrence directe avec celui des « tribus perdues d'Israël », répandu dans le monde anglo-saxon, et qui, par exemple, a alimenté doctrinalement le mouvement *British-Israel*. Nous ne pouvons mieux faire à cet égard que de citer la synthèse qu'en donna Éric Muraise ¹⁶ : « En raison des impositions de Salomon, les Dix Tribus juives du Nord formèrent le royaume d'Israël dont la capitale était Samarie. Sargon, en 722, déporta les Dix Tribus et elles disparurent. Les théoriciens anglais estimaient que ces tribus avaient colonisé l'Angleterre et que, par conséquent, toutes les prophéties visant Israël ne pouvaient qu'intéresser la Grande-Bretagne.

« [...] Comment Israël était-il parvenu en Grande-Bretagne ? Il y avait deux courants : par mer et par terre. Par mer la tribu de Dan,

15. Mais qui n'est pas unanime pour autant puisque l'on sait que Ronsard, dans *la Franciade*, les faisait descendre des Troyens et que Guillaume Postel, nous l'avons dit, voyait à l'origine de la monarchie française Gomer, fils de Japhet.

16. *Voyance et Prophétisme*, éd. Fernand Lanore, 1980.

située au nord de la Palestine, parvenait en Cornouailles et en Irlande vers 1200 av. J.-C. Humblot assure que les premiers Irlandais sont des Juifs et que Jérémie a prêché en Irlande vers 480 av. J.-C. Alors, Tephî, fille de Sédécias, épousa Evohaid l'Hermon, roi d'Irlande. [...] Par voie de terre, la migration était tout aussi merveilleuse. Les Dix Tribus déportées au bord de la Caspienne s'étaient mises en route vers l'Ouest. En mobilisant Esdras et Hérodote, on pouvait authentifier le fait. Israël marche vers la Crimée et la Russie du Sud, pour devenir le peuple Scythe ou Scuth et l'on retrouve en Crimée des tombes confirmant la filiation juive (*sic*). Au I^{er} siècle de notre ère, Israël reprend sa marche par le Danube, pour coloniser les Scandinaves, les Saxons et les Danois. Ils sont alors les Cimbres, les Kimériens et même les Kimri de Galles venus s'implanter en 400 av. J.-C. Puis les masses colonisées par Israël vont converger sur la Grande-Bretagne en invasions successives. Quand le phénomène touche à sa fin, il y a identité entre Israël et la Grande-Bretagne. »

Nous allons retrouver ce thème des « tribus perdues » abordé par « l'Église de Dieu », secte américaine se réclamant du seul véritable Message du Christ, et qui conclut elle aussi que « les DIX TRIBUS d'Israël doivent habiter, de nos jours, l'EUROPE OCCIDENTALE. *C'est Dieu qui le dit*¹⁷. » Là encore, Scythes, Cimmériens et Cimbres sont des Israélites. Les Cimmériens connus sous le nom de « Kymry » ou « Khumry » adoptèrent le nom de *Celtae* ou *Galli*... Ainsi, « nos ancêtres les Gaulois » sont-ils d'origine israélite, de même que les Belges, les Hollandais, les Suisses, les Scandinaves, les Américains et les Canadiens ! Et l'Église de Dieu de souligner « la similitude frappante entre les mots GALAAD (le pays où habitait une partie des Rubénites), et GALLI ou GAULE (le pays où ils allèrent s'installer après leur captivité) »...

Puisque les dix tribus d'Israël s'identifient aux peuples celtiques, Dibar Apartian pouvait en conclure que : « Les philologues et les historiens, s'ils acceptaient la vérité biblique, n'auraient aucune difficulté à découvrir le dénominateur commun entre la langue

17. Dibar Apartian, *Les pays de langue française selon la Prophétie*.

hébraïque et celle des peuples celtiques qui finirent par s'établir en EUROPE OCCIDENTALE ! »

Ces objectifs audacieux évoquent irrésistiblement le tour de force linguistique de l'abbé Boudet — autre protagoniste majeur de l'affaire de Rennes-le-Château, et inspirateur supposé de son confrère Bérenger Saunière, l'inventeur (non moins supposé...) du fabuleux trésor. A vrai dire, le rapporteur du jury de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, à qui Boudet avait présenté sa *Vraie Langue celtique*¹⁸, s'effraya un peu de son audace : « Nous n'avons pas été peu surpris d'apprendre que la langue unique qui se parlait avant Babel était l'anglais moderne conservé par les Tectosages. C'est ce que M. Boudet nous démontre par de prodigieux tours de force étymologiques. L'académie, tout en reconnaissant dans ce volume une somme de travail qui mérite quelque respect, ne croit pas devoir consacrer par une récompense ce système aussi hardi que nouveau de reconstitution historique. »

Et de même que la *Vraie Langue celtique* de l'abbé Boudet porte en sous-titre *le Cromleck de Rennes-les-Bains*, pour l'Eglise de Dieu, les pierres levées des Celtes s'expliquent par leurs origines : « Si étonnant que cela puisse paraître à ceux qui ne connaissent pas la vérité sur l'identité des Celtes, ces pierres sont *dressées* comme des TÉMOINS vivants des paroles que le prophète Jérémie adressa à Israël, sous l'inspiration divine :

« DRESSE DES SIGNES, place des POTEaux, prends garde à la route, *au chemin que tu as suivi*... Reviens, vierge d'Israël, reviens dans ces villes qui sont à toi » (Jér. 31 ; 21). »

L'*Encyclopédie juive* est appelée à la rescousse : « Le culte des pierres sacrées constitue l'une des plus anciennes *formes de religion* ; il était surtout *répandu* chez les SÉMITES. » De fait, nous ne nions pas qu'il existe dans tout cela d'authentiques mystères ; nous contestons seulement l'usage qui en est fait... Cela dit, nul n'ignore en effet l'épisode de la pierre de Jacob (Gen 28 : 11-22), ni que Moïse dressa 12 pierres sur le Sinaï, symbolisant les 12 tribus d'Israël. Il est encore exact qu'un attribut essentiel de la religion druidique, le chêne, se

18. Carcassonne, 1886.

retrouve fréquemment dans la Bible. Ainsi de l'épisode où Josué dresse une grande pierre sous le chêne « qui était le lieu consacré à l'Éternel » (Jos. 24 : 26). C'est de même sous le térébinthe d'Ophra (Juges 6 : 11, 19-20) que Gédéon reçoit le message de l'Ange lui enjoignant de délivrer Israël ; et c'est sous ce même chêne qu'il offre ensuite un sacrifice. D'ailleurs, les chênes signalaient fréquemment l'emplacement des autels.

De surcroît, on connaît la triade gauloise composée de Teutatès, Taranis (le taureau céleste) et Ésus (le dieu de la guerre évoqué plus haut et auquel on offrait des sacrifices humains). Or, ces divinités ne furent jamais représentées avant la conquête romaine, objets avec le Dieu d'Israël, et avec lui seul, d'un interdit frappant les images. De plus, les historiens ont effectué un rapprochement entre le dieu tricéphale gaulois représenté à l'origine par trois colonnes d'égale hauteur dressées sur une base unique, et la divinité commune aux Chaldéens, aux Égyptiens, aux Phéniciens et aux Grecs, et que les Israélites « paganisés » adorèrent entre autres sous les noms de Bel ou Baal. Enfin, il est encore remarquable que, seuls parmi les autres peuples de l'Antiquité à l'exception des Hébreux, les Gaulois aient compté les jours d'un soir à l'autre, et les mois, non pas selon le soleil mais selon la lune. Quant à l'année celtique, elle commençait en automne, à la fin des moissons, tout comme chez les Hébreux.

Il n'est pas moins vrai que l'origine des Francs, — qui est loin d'être claire — a donné lieu à de nombreuses légendes et interprétations. Ce qui explique que nous considérions avec sympathie, par exemple, les efforts de M. Louis Vazart et du « Cercle saint Dagobert II » pour tenter de jeter quelque lumière sur la première dynastie, en dehors de toute considération politique ou religieuse. Mais nous l'avons vu, il est d'autres façons, beaucoup moins innocentes, d'étudier — ou plutôt d'interpréter — ces zones d'ombre historiques.

Quoi qu'il en soit, pour l'Église de Dieu, ce sont les Gaulois eux-mêmes qui sont d'origine israélite (ils descendraient très précisément de la tribu de Ruben). Mais qu'en est-il des Francs ? Si pour elle les Francs Ripuaires étaient des peuples germaniques, les Francs Saliens eux (et l'on retrouve partiellement la mythologie mérovingienne) étaient des descendants, non de la tribu de Benjamin mais de

la tribu de Juda. Car l'Éternel a déclaré que David, qui appartenait à cette tribu, « ne manquera jamais d'un successeur assis sur le trône de la maison d'Israël » (Jér. 33-17). Voilà à quoi n'avaient point songé nos mystagogues mérovingiens.

« En effet, directement ou indirectement, c'est la lignée des Mérovingiens que continuèrent des dynasties des familles royales qui gouvernent, aujourd'hui encore, les nations israélites. De ce fait, les Francs Saliens, qui *fondèrent la monarchie mérovingienne*, devaient nécessairement comprendre des descendants de la famille de Juda.

« L'authenticité de cette lignée peut être facilement vérifiée, puisque les annales historiques de la famille royale de la Grande-Bretagne révèlent que le trône de David se continua par la dynastie des rois mérovingiens et des rois carolingiens. »

Ainsi une grave divergence se fait-elle jour entre « partisans » français et anglo-saxons de la cause mérovingienne. Les premiers tenant pour une descendance benjaminite, alors que les seconds se réclament de Juda. Ensuite, l'Église de Dieu nous dit que le trône de David restera en Grande-Bretagne jusqu'au Second Avènement, ce qui ne fait pas spécialement les affaires d'un Grand Monarque français. Enfin, l'Europe Unie constitue une véritable bête noire pour l'Église de Dieu, qui y voit d'ailleurs... la Bête de l'Apocalypse, la Grande Prostituée : « Ce JOUG de l'ESCLAVAGE sans compassion, va particulièrement être imposé aux États-Unis et à l'Angleterre par les nations de l'Europe unie, qui se prépare. Cette Union a déjà commencé par la formation du Marché commun, et par l'institution récente du S.M.E. (Système Monétaire Européen). Ses dirigeants parlent constamment d'une union POLITIQUE — ce qui implique, nécessairement, une union militaire. A ce jour, ils n'ont pas été en mesure de mener à bien une pleine union politique. Cela se fera par "les bons offices" du Vatican qui, seul, peut représenter pour ces dirigeants un symbole d'unité. Deux papes ont déjà offert leurs "bons offices" en faveur d'une telle union ¹⁹. » Car cette abomination que constitue le catholicisme romain, ayant usurpé le nom de christianisme, doit son origine à Simon le Magicien, le chef de la « religion

19. Herbert W. Armstrong, *les Anglo-Saxons selon la prophétie*.

babylonienne à mystères » — religion qui sera celle de l'Europe unie des « dix rois » sous la houlette de la Bête...

On comprendra à quel point les objectifs supposés des « frères ennemis » du Prieuré de Sion sont propres à scandaliser l'Église de Dieu, si l'on se réfère à un trio... anglo-saxon composé de Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln, dont *l'Énigme sacrée* ²⁰ a fait un certain bruit, en Angleterre et en France :

« Ainsi le Prieuré, œuvrant à travers la franc-maçonnerie et le Hiéron du Val d'Or, tenta-t-il au XIX^e siècle de créer un nouveau Saint-Empire romain, sorte d'États-Unis d'Europe, théocratique, dirigé simultanément par les Habsbourg et par une Église radicalement réformée. La Première Guerre mondiale et la chute des grandes dynasties européennes firent échouer le projet, mais on peut penser raisonnablement que les objectifs actuels de Sion, tout au moins dans leurs grandes lignes, sont assez semblables à ceux du Hiéron du Val d'Or. » Et pour que l'abomination soit complète, les auteurs précisent que cette Europe aurait à sa tête notre Mérovingien retrouvé, véritable prêtre-roi qui, en bonne logique, ne pourrait être pour l'Église de Dieu que l'Antéchrist en personne :

« Le monde actuel, nous en sommes persuadés, est également à la recherche d'un véritable chef, d'un guide spirituel, d'un Monarque digne de recevoir sa confiance. Notre civilisation, trop longtemps matérialiste et consciente de ses lacunes, ne cache plus son désir de s'abreuver à une eau différente de celle du passé, une eau qui apaiserait ses soifs spirituelles, émotionnelles [*sic*] et psychologiques.

« Le Prieuré de Sion est, à notre sens, parfaitement habilité à remplir cette mission, et l'ensemble de ses objectifs se situe dans la droite ligne de ce renouveau spirituel. »

Encore faudrait-il que le susdit Prieuré existât. (Et nous voici ramené au problème initial.) Car ce qui nous chagrine un peu, c'est que l'histoire du Prieuré de Sion, telle que nous l'avons rapportée plus haut, semble avoir été tirée textuellement des œuvres de Jacques-Étienne Marconis de Nègre, franc-maçon et polygraphe français du XIX^e siècle, expulsé deux fois du Rite de Misraïm (la première fois à

20. Ed. Pygmalion, 1983.

Paris sous le nom de Marconis, et la seconde fois à Lyon sous celui de Nègre !) — ce qui l'amena à fonder son propre Rite, celui de Memphis. Voilà ce que nous en dit Jean-Pierre Bayard dans *le Symbolisme maçonnique des hauts grades*²¹ :

« Selon cet écrivain, l'apôtre saint Marc aurait converti au christianisme un "prêtre séraphique" nommé Ormus résidant à Alexandrie. Ormus, avec six de ses collègues, aurait créé en Égypte une société initiatique des Sages de la Lumière. Les Esséniens se seraient liés à Ormus et à ses disciples jusqu'en 1118, date à laquelle ils auraient communiqué leurs secrets aux chevaliers de Palestine, Garimont étant alors patriarche de Jérusalem. Un ordre de maçons orientaux s'installa à Édimbourg en 1150 et ce n'est qu'en 1814 qu'il fut introduit en France par un personnage inconnu, Samuel Honis. Marconis, de 1839 à 1854, reviendra sur cette légende, modifiant de lui-même le nom d'Ormus en Ormésius. Sur ces bases, Marconis établit en 1839 le Rite Oriental de Memphis, comportant 95 degrés, l'Hiérophante occupant le 96^e. »

Si l'on remplace les « maçons orientaux » qui s'installèrent à Édimbourg par les moines s'établissant à Saint-Jean-le-Blanc, on trouve donc dans l'œuvre de Marconis le modèle très exact de la légende de fondation du Prieuré de Sion, que l'on a recopié tel quel. (A quoi l'on ne manquera certainement pas de nous rétorquer que c'est en réalité Marconis qui a « copié » sur le Prieuré...) Quoi qu'il en soit, les structures elles-mêmes de cet ordre fantôme semblent calquées assez grossièrement sur les hauts grades maçonniques, ainsi qu'on en peut juger d'après l'article XII des « statuts de l'association du Prieuré de Sion²² » :

« La hiérarchie des neuf grades comprend :

- a) dans les 729 provinces :
 - Novices : 6 561 membres.
 - Croisés : 2 181 membres.
- b) dans les 27 commanderies :
 - Preux : 729 membres.

21. Ed. du Prisme, 1975.

22. Cf. « Les Archives du Prieuré de Sion », *le Charivari*.

- Écuyers : 243 membres.
- Chevaliers : 81 membres.
- c) dans l'Arche « Kyria » :
 - Connétables : 9 membres.
 - Sénéchaux : 3 membres.
 - Nautonier : 1 membre. »

Jean-Pierre Deloux et Jacques Brétigny²³ apportent des précisions quelque peu divergentes. Après avoir indiqué que les 27 commanderies dataient du xv^e siècle²⁴, ils soulignent qu'aujourd'hui, le Prieuré de Sion ne comprend plus que 121 membres, répartis en 5 grades et 8 commanderies ; l'Arche des 13 Rose-Croix comprend 1 nautonier, 3 croisés et 9 commandeurs, les 9 commanderies comptant quant à elles 27 chevaliers et 81 écuyers. « Toutefois, selon le *Livre des Constitutions* (Caput XIX), il existe deux cent quarante-trois frères, dits Preux, qui sont membres actifs de partis politiques, d'ordres religieux ou maçonniques, et dont on ignore tout. »

Ces divergences dans la titulature et le nombre des membres du Prieuré de Sion ne sont pas de nature à nous rassurer quant à son authenticité. Et cela d'autant moins que la seule association « tangible », quoique d'apparence modeste, à avoir porté ce nom, n'existe plus depuis 1962, selon ce que nous écrivait le 14 novembre 1979 M. Plantard lui-même : « Le Prieuré de Sion créé à Annemasse en 1956 par André Bonhomme n'existe plus depuis 1962 ; il n'était qu'une scission des membres d'un autre Prieuré de Sion qui s'est produite en 1956 par l'intransigeance de Jean Cocteau [...]. » De fait, cette « scission » régie par la loi de 1901, avait été fondée à Annemasse-sous-Cassan (Haute-Savoie) par Pierre Defagot. Mais on peut dès lors s'interroger sur la nature exacte de l'Ordre dont M. Plantard a été élu Grand Maître en 1981. Serait-ce enfin le « vrai » Prieuré de Sion ?...

Pour tout avouer, son authenticité nous paraît d'autant plus

23. *Rennes-le-Château, capitale secrète de l'histoire de France*.

24. Les commanderies françaises auraient été : Bourges, Gisors, Jarnac, le Mont-Saint-Michel, Montrevel, Paris, Le Puy, Solesmes, Stenay, « coiffées, en quelque sorte, par une instance suprême, la Royale Arche, située à Rennes-le-Château ».

problématique que, si l'on s'était servi de Marconis de Nègre pour la légende de fondation de l'Ordre, on avait également « arrangé », semble-t-il, la vérité historique : si Godefroy de Bouillon fonda effectivement une « abbaye du Mont-Sion », il n'est dit nulle part qu'elle servit de siège à un Ordre quelconque. En réalité, elle subsista à Jérusalem jusqu'en 1187, puis fut transférée à Saint-Léonard, à Acre, et le dernier des moines qui y séjournèrent alla mourir en Sicile en 1291. Louis VII ramena avec lui de croisade plusieurs religieux du Mont-Sion et les établit à Saint-Samson d'Orléans, jadis Saint-Symphorien, que le roi venait d'offrir à la Maison de Jérusalem. C'est là que furent déposées, au ^{xiv}^e siècle, les archives de l'abbaye du Mont-Sion. La donation de Louis VII, en 1152, fut confirmée en 1158 par le pape Adrien, qui voua les religieux d'Orléans à la règle de saint Augustin. Les moines restèrent à Saint-Samson jusqu'en 1519, année de leur réforme, et en 1617, église et biens passèrent aux jésuites, qui allaient fonder le collège royal d'Orléans. En fait, dès la fin du ^{xiii}^e siècle, Saint-Samson était en complet déclin. Il n'y avait plus que deux chanoines capitulaires en 1289, et un seul en 1291. Et la conclusion qui s'impose est que l'édifice de nos mystagogues repose décidément sur des bases bien fragiles.

N'était, encore une fois, l'idéologie véhiculée par ce Prieuré fantôme, tout ceci, on en conviendra, prêterait plutôt à sourire ; et il est vrai qu'il y a dans cette quête du « Mérovingien perdu » ample matière à se divertir. Certains ne s'en sont pas fait faute, tel M. René Descadeillas²⁵, conservateur honoraire de la Bibliothèque de Carcassonne, qui évoque le souvenir d'un canular étudiantin perpétré à Poitiers en 1938 : Par voie de tracts et d'affiches, on appelait la population à adhérer au « Parti Néo-Mérovingien Populiste ». Et notre conservateur, par la voix d'un des protagonistes d'une amusante réunion d'érudits, qu'il met en scène pour égayer son propos, prophétise : « Attention ; si vous leur apprenez le *canular* des

25. « Mythologie du Trésor de Rennes ; histoire véritable de l'abbé Saunière, curé de Rennes-le-Château ». Tome VII des *Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne*, 1974.

étudiants de Poitiers avant la guerre, les Paoli ²⁶ et autres vont raconter que ce n'était pas un *canular*, que c'était le début de la manœuvre politique dont ils sont aujourd'hui les protagonistes et que les étudiants de Poitiers furent leurs prédécesseurs. »

M. Descadeillas ne pensait sans doute pas si bien dire, car dans l'un des textes plus ou moins confidentiels qui alimentent la chronique mérovingienne depuis une trentaine d'années, le comte Henri de Lénoncourt (mort à quatre-vingt-sept ans en 1978) autre acteur éminent de notre affaire, affirmait sans ambages : « Il existe depuis 60 ans un parti mérovingien : *le Cercle du Lys*, le vrai fondateur serait Jean-Stéphane de Habsbourg dit "Monsieur de Chambord", mais Simone de Beauvoir dans son livre *la Force de l'Âge* donne un autre fondateur : Lionel de Roulet ; ce club très fermé groupe pour Paris trois ou quatre cents membres ²⁷. »

Cette mention inattendue de Simone de Beauvoir nous incita à nous reporter à son livre, dans lequel nous découvrîmes — sans trop de surprise — que Lionel de Roulet était un élève, et disciple, de Jean-Paul Sartre, « très intelligent, et dont le cynisme appliqué l'amusait ». Ce jeune homme, avec quelques camarades, « avait fondé le "Parti mérovingien" qui réclamait, par des affiches et des tracts, le retour des descendants de Chilpéric. Je le grondai, poursuit Simone de Beauvoir, parce que je trouvais qu'il sacrifiait trop de temps à ces fantaisies [...] ». »

Est-ce à dire que, à l'image de M. Descadeillas, nous adoptions à l'égard de l'« affaire mérovingienne » une attitude unilatéralement rationaliste et « démythificatrice », en tenant tout ceci pour un énorme canular ? Il s'en faut et, au risque de nous répéter, le caractère suspect des thèmes auxquels cette affaire se rattache nous interdit de nous éjouir librement de ses à-côtés pittoresques. D'autre part, nous sommes convaincu — et l'on verra tout à l'heure pourquoi — qu'il y a bien dans le Razès « quelque chose », dont il serait présomptueux de

26. Un des auteurs qui ont contribué à la « mythologie » de Rennes. Cf. *Les dessous d'une ambition politique ; nouvelles révélations sur les trésors du Razès et de Gisors*, Editeurs associés, 1973.

27. Philippe de Chérisey, *l'Enigme de Rennes*, hors commerce, 1978.

vouloir définir dès maintenant la nature, mais dont des personnages sans rapport avec nos modernes mystagogues, semblent s'être transmis le secret tout au long du XIX^e siècle par exemple.

Car il faut bien avouer que rien en cette affaire n'est « gratuit », et que la rencontre d'un lieu — en l'occurrence la région de Rennes-le-Château — et d'une idéologie, répond, aussi étrange que cela puisse paraître, à une nécessité organique dont nous allons essayer de démontrer le mécanisme. Si la mythologie des sociétés secrètes est d'essence *temporelle*, avec les filiations mystérieuses, les influences, les résurgences historiques et le messianisme sous-jacent qui leur sont attribués, il convient également d'introduire dans notre exposé la dimension *spatiale*. Car tout se passe ici comme s'il existait bel et bien des structures géographiques *mythomorphes* — la toponymie faisant en quelque sorte le lien entre dimensions spatiale et temporelle. La géographie sacrée des anciens nous a familiarisés théoriquement avec cette notion, mais pour un esprit moderne, la constatation d'une action « vivante » du génie du lieu — se situât-elle dans le domaine de l'élaboration mythique — est certainement plus problématique. C'est à quoi, cependant, nous allons maintenant nous appliquer.

VI

À la recherche de la pierre cachée

Il semble que la région de Rennes-le-Château, épicentre de la version « mérovingienne » de la Geste du Grand Monarque, ait cristallisé, substantifié, « réifié » le mythe, selon un curieux processus alchimique. Il s'agit en somme d'un *Mutus Liber* que nous allons feuilleter un peu, compte tenu des perspectives ouvertes, bien au-delà du microcosme audois.

Ainsi, Michel Lamy, dans un livre ¹ à certains égards contestable mais qui n'en constitue pas moins une somme indispensable et dont nous partageons en tout cas les conclusions, se livre à de curieuses considérations, relativement à la similitude qui existerait entre Jérusalem et le Razès : « On peut par exemple songer à la ville basse de Jérusalem qui portait le nom de la colline d'Acra, dont on trouve l'anagramme près de Rennes : Arques. En face de la forteresse Antonia de Jérusalem se trouvait une montagne nommée Besetha. En face de Rennes [...] se trouve le Bézu et sa montagne qui porte les ruines d'un ancien château des Templiers. » Enfin, il n'est pas jusqu'au lieu-dit l'Aram (nom d'un ancêtre de David et de Salomon), situé de surcroît à proximité du Pech Auriol ou Pic de l'Or, qui ne nous renvoie à la thématique du « Trésor du Roi Salomon », très présente à Rennes (où il serait arrivé *via* Titus et Alaric !).

Cette géographie mythomorphe intègre trois thèmes majeurs : la quête alchimique, les signes annonciateurs du Grand Monarque et le

1. *Jules Verne initié et initiateur, le secret du Trésor royal de Rennes-le-Château*, éd. Payot, 1984.

royaume souterrain qui, insensiblement, dans l'élaboration du mythe, aboutit à l'identification du susdit Grand Monarque et du Roi du Monde — élargissant ainsi le mythe national à des dimensions universelles. Il convient d'ailleurs de préciser que ces trois thèmes entretiennent entre eux des rapports fort étroits, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

Tout d'abord, la parenté entre le style messianique de la Geste du Grand Monarque et l'*opus alchymicum* tient à ce que ce dernier se propose avant tout l'accélération et la maîtrise du temps, afin de hâter la venue des fruits ultimes du processus historique. Comme le souligne Gilbert Durand, dans *les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, il existe un lien étroit entre « l'exaltation épique, l'ambition messianique et le rêve démiurgique des alchimistes ». Pour pénétrer ces arcanes, nous nous référerons essentiellement à trois livres : *Géographie sacrée du Haut-Razès et la Voie de Dieu et du Cromleck de Rennes-les-Bains*, par Urbain de Larouanne ², et *A la gloire de Jésus-Christ, le Saint-Graal, révélations des mystères du Haut-Razès*, par H. Élie ³. (Ce dernier ouvrage étant d'ailleurs dédié conjointement « aux Frères d'Héliopolis » et « aux Chevaliers de Notre-Dame du Mont Sion ».) Purs produits du terroir, ils n'en sont pour nous que plus exemplaires et plus intéressants.

Leur raison d'être se trouve en somme dans ce que l'hermétisme de la Renaissance appela la doctrine des signatures, qui n'est qu'une façon d'exprimer les liens entre le microcosme et le macrocosme. En l'occurrence, les structures géographiques, « renforcées » par les indications toponymiques, symbolisent des réalités d'un autre ordre. La clef de ce mystère se trouverait dans le fameux ouvrage de l'abbé Boudet : *La Vraie langue celtique ou le Cromleck de Rennes-les-Bains*, qu'il convient, nous dit-on, de décoder selon les règles de la Cabale phonétique, à ne surtout pas confondre (*horresco referens* !) avec la Kabbale hébraïque. (Ce dernier mot signifiant tradition en hébreu [*Kabbalah*] alors que le premier, selon nos exégètes, dérive du grec *Kaballès*, le cheval.) Si l'on veut user de critères guénoniens, on peut

2. Imprimerie Tinena, Quillan, 1981 et 1982.

3. Imprimerie Antoine Vogels, Arques, 1983.

dire que ce goût parfois immodéré pour les jeux de mots, qui conduit à de vertigineuses jongleries verbales, constitue un indice pour identifier le courant hermétique sous-jacent à ces mystères locaux. Selon Guénon en effet, cette forme occidentale de *nirukta* serait curieusement l'apanage d'organisations initiatiques relevant des « Petits Mystères » propres à l'initiation royale, mais que la perte, par l'Occident, de l'initiation sacerdotale à laquelle ces organisations eussent dû être subordonnées, avait fait dévier. Livrées à elles-mêmes, elles auraient dégénéré en un naturalisme plus ou moins grossier, et Guénon semblait indiquer que Fulcanelli se rattachait à cette tradition.

En tout cas, il est exact qu'Eugène Canseliet, le disciple du plus célèbre alchimiste du *xx^e* siècle, a entretenu des rapports directs avec les mystères audois puisque selon H. Élie : « Il avait fait la connaissance de l'abbé Henri Boudet en 1913, lorsqu'il accompagnait son père et qu'ils habitaient Carcassonne. Plus tard, Canseliet avec Fulcanelli, visitèrent Notre-Dame-de-Marceille et l'église Saint-Martin de Limoux.

« Il y a une vingtaine d'années, il venait régulièrement chez sa fille qui habitait le Languedoc et rencontra plusieurs fois un illustre et sympathique personnage de l'affaire de Rennes. »

Comme nous l'avons dit, le processus alchimique s'assimile partiellement au processus historique qui doit conduire à l'avènement du Grand Monarque, puisque, outre l'abondance de la terminologie « royale » dans le symbolisme hermétique, le but du Grand Œuvre est de régénérer la nature corrompue, comme celui de la Geste « grand-monarchiste » est de régénérer l'organisme social perversi. D'ailleurs, H. Élie ne laisse subsister aucun doute : selon lui, la région de Rennes-le-Château-Rennes-les-Bains est intimement liée au thème de la résurrection et, inévitablement, à l'ère messianique du Verseau. Plus précisément, cette résurrection n'est autre que celle du Christ-Roi, « symbolisée par le Graal ».

Nous avons vu plus haut, en effet, que la pierre cachée correspond entre autres à l'Homme Cosmique qui dort « comme en un sépulcre » en attendant d'être éveillé par l'art. Ajoutons à ce propos que le mystérieux *lapsit exillis* de Wolfram von Eschenbach fut aussi qualifié de *lapis erilis*, « pierre du Seigneur ». Et il est question dans certains

textes syriaques d'une pierre précieuse cachée dans les « profondeurs primordiales, près du temple de Dieu », qui est en relation directe avec le corps d'Adam, l'homme primordial gardé par Melkisedek en un lieu montagneux. Or, comme le souligne J. Evola ⁴, « Melkisedek est une représentation de la fonction suprême, royale en même temps que sacerdotale, du "Roi du Monde", qui se trouve donc associée ici à une sorte de garde du corps d'Adam, de celui qui à l'origine, posséda le Graal, qui le perdit et qui ne vit plus, tout cela se trouvant associé au thème d'une pierre précieuse mystérieuse et d'une région inaccessible. » Il est très curieux, dans ce contexte, qu'une légende locale solidement enracinée, quoique discrète, — et qui ne doit rien aux développements littéraires plus ou moins fantastiques qu'a suscités l'énigme du Razès — évoque l'existence dans la région d'un « tombeau du Christ » — le second Adam. Mais revenons à H. Élie et à ses perspectives spéciales sur le Graal.

Il nous apprend que les Galiléens étaient des Gaulois — ce qui n'est pas extrêmement original puisque nous savions déjà que les Gaulois étaient des Galiléens !... « Les Juifs ayant fait "crucifier" Jésus, les proches de celui-ci, persécutés, retournèrent en Gaule (Coq) dans une embarcation guidée par le Sauveur, la France étant le creuset du Feu Secret. » Or, après le « premier œuvre » alchimique, c'est-à-dire la purification par l'eau que constitua le Déluge, notre malheureuse planète s'apprête à subir le « second œuvre » : la purification par le feu. Enfin, le terme de la Queste regroupe nos trois thèmes initiaux puisqu'il est symbolisé par la Vierge donnant naissance au petit roi dans une grotte...

C'est logiquement à Eugène Canseliet que nous ferons appel, pour un commentaire alchimique plus développé de ce mythe tripartite qui constitue la trame de la légende du Razès : « ne pouvons-nous penser que cette invocation au soleil qui, suivant la Mythologie, recevait le nom de Phébus et dont le lever est immuablement précédé de l'étoile du matin ou *Lucifer* (lux, lucis, *lumière* et fero, *je porte*) se rapporte également au tout petit Jésus couché dans sa caverne, après que sa nativité eut été annoncée par l'étoile miraculeuse ? Et tout comme les

4. Le mystère du Graal...

Mages d'Orient furent conduits par cet astre à la fois crépusculaire et nocturne, jusqu'à l'endroit où reposait l'Enfant divin, de même l'Alchimiste est guidé dans son travail par l'empreinte stellaire, positive et splendide, qu'il doit suivre jusqu'au sanctuaire profondément enfoui au sein de la terre, de la matière (*mater*, mère) recélant l'or philosophique, autrement dit le petit roi (*regulus*)⁵. »

Nous retrouvons donc là le thème du domaine souterrain omniprésent dans notre mythologie, et qui peut revêtir plusieurs aspects : nécropole préhistorique géante⁶, caverne « rosicrucienne » éclairée par la lampe éternelle et recélant un tombeau, grotte, enfin, abritant l'Arche d'Alliance, dont la mention revient fréquemment. Au-delà de considérations alchimiques qui pourraient passer aux yeux des « profanes » pour relativement contingentes, notre mythologie se conforme avec une assez frappante exactitude à l'archétype véritablement « primordial » des « dons du Paradis » occultés dans une caverne, tel qu'on le retrouve par exemple dans l'*Apocalypse d'Adam*, datant des v^e-vi^e siècles, mais rédigée d'après un original du ii^e ou iii^e siècle, de même que le fameux *Livre de la Caverne des Trésors*. Adam, avant de mourir, avait caché dans une caverne, avec l'aide de son fils Seth, son testament : « Nous scellâmes ce testament et nous le plaçâmes dans la caverne des Trésors où il est resté jusqu'à ce jour, avec les trésors qu'Adam avait tirés du Paradis, l'or, la myrrhe et l'encens. Et les fils des Rois-Mages viendront, les prendront et les apporteront au fils de Dieu, dans la grotte de Bethléem de Juda. »

Curieusement, dans cette incarnation du mythe que constitue le microcosme du Razès, la cape *verte* du diable qui, dans l'église de Rennes-le-Château, soutient le bénitier, l'assimile en fait, nous dit-on, à Lucifer, qui doit indiquer le chemin de la grotte. Quant à la Vierge qui, dans cette grotte, donne naissance à l'Enfant-Roi, on nous assure qu'il s'agit de la Vierge de la Salette. « Salette dont la racine est SAL devient le SEL de la Vierge ou cristal minéral⁷. »

5. *Alchimie*, p. 91-92.

6. Cf. Franck Marie, *La résurrection du « Grand Cocu » ; le trésor véritable de Rennes-le-Château*, S.R.E.S. Vérités Anciennes, 1981.

7. H. Elie, *op. cit.*, p. 83.

Mais les choses se corsent, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, avec l'irruption, sur cette scène mythique, de personnages célèbres dont Rabelais semble ouvrir la longue procession⁸, — et dont la familiarité avérée avec cette région déshéritée pose un problème que nous ne saurions « évacuer »...

Rabelais, donc, séjourna en 1550 à Rennes-les-Bains, et le ruisseau de « Trinqu-Bouteille » dont on trouve trace sur le cadastre dès 1832⁹, semble porter témoignage de cette visite inattendue. Dans *le Cinquième Livre* de Pantagruel, voici en effet de quelle curieuse façon la Dive Bouteille rend son oracle : « Panurge escoutoit d'une aurreille en silence ; Bacbuc se tenoit près de luy agenouillée, quand de la sacrée Bouteille issit un bruit tel que font les abeilles naissantes de la chair d'un jeune taureau occis et accoustré selon l'art et invention d'Aristeus, ou tel que fait un guarot, desbandant l'arbaleste, ou en esté une forte pluye soudainement tombant. Lors fut ouy ce mot : *Trinch*¹⁰. "Elle est, s'escria Panurge, par la vertu Dieu, rompuë, ou fessée, que je ne mente : ainsi parlent les bouteilles crystalines de nos pays, quand elles près du feu esclattent". » Or, selon les alchimistes, le « trinc » correspond au léger sifflement annonçant la naissance de la Pierre, alors que le vaisseau se rompt...

Et selon Grasset d'Orcet (1828-1900) — dont la "cabale phonétique" fut précisément cautionnée par Fulcanelli — Rabelais appartenait à une société secrète littéraire et artistique, la Société Angélique, encore appelée « le Brouillard », fondée par l'imprimeur lyonnais Gryphe au xvi^e siècle. Guillaume Postel et Antoine Fumée, contemporains de Rabelais, accusèrent en effet ce dernier d'appartenir à une société secrète dont Postel souligne, en 1542, le caractère pernicieux, « si même elle ne nie pas Dieu directement ou indirectement comme ils disent et ne s'efforce pas de le chasser de son ciel¹¹ ».

8. Encore que Nicolas Flamel soit parfois mentionné.

9. Cf. Urbain de Larouanne, *La Voie de Dieu et du Cromleck de Rennes-les-Bains*, p. 58.

10. En allemand : *bois*.

11. Cf. Paul Naudon, *la Tradition et la Connaissance Primordiale dans la Spiritualité de l'Occident ; les Silènes de Rabelais*. Dervy, 1973.

Gryphe, de son vrai nom Sébastien Greif, originaire de Reitlingen en Wurtemberg, s'était installé à Lyon en 1522. Il avait complété l'adoption de son pseudonyme par l'emblème d'un griffon, qu'il aurait emprunté à une société secrète grecque nommée « Néphès » — le Brouillard — terme qui désignait le Principe Universel. Puisque : « C'était la nue, le nuage, qu'embrassait Ixion et que les Grecs nommaient Gryphe, l'embrouillée, avec une tête de bœuf pour hiéroglyphe ¹². »

Il est encore possible de rapprocher ce griffon de celui qui dans la mythologie antique garde un trésor menacé par les Arimaspes. Enfin, on retrouve le Griffon, identifié au Grand Monarque, dans Nostradamus (X, 86) : « Comme un gryphon viendra le Roy d'Europe. » (Il est encore évoqué en XI, 29 et 61.)

Rabelais, toujours dans *le Cinquième Livre* (chap. XI), assimile de son côté le Griffon au Sphinx : « Car nous fusmes présentés, pour avoir notre bulletin et décharge, devant un maistre le plus hideux que jamais fust décrit... Je ne vous le sçaurais mieux comparer à Chimère, ou à Sphinx ou à Cerberus ou bien au simulacre d'Osiris ainsi que le figuraient les Égyptiens, par trois têtes ensemble jointes : sçavoir est d'un lion rugient, d'un chien flotant et d'un loup bailant, entortillé d'un dragon soy mordant la queue, et de rayons scintillants à l'entour. Les mains avaient pleines de sang, les gryphes comme de harpye, le museau à bec de corbin, les dents d'un sanglier quadramier, les yeux flamboyants comme une gueule d'enfer... »

Mais revenons à notre Société Angélique ou Brouillard. Sa "bible" était *le Songe de Poliphile* ¹³, achevé en 1467 par Francesco Colonna, moine dominicain né à Venise en 1433, et qui ne fut très certainement que le porte-parole d'un cénacle platonicien. *Le Songe* fut édité à Venise en 1499 par le célèbre Alde Manuce dit l'Ancien. Il n'est sans doute pas inutile de signaler qu'à Venise également, on trouve vers 1470 la trace d'une société secrète d'alchimistes appelée la

12. R. Mazelier, « En lisant Nerval ; Angélique », *Cahiers d'Etudes Cathares*. Cité par Michel Lamy, *op. cit.*

13. Les Libraires Associés ont donné en 1963 un beau fac-similé de la première édition française de 1546, avec les bois attribués à Jean Goujon.

*Voarchadumia*¹⁴, dont le corpus doctrinal fut publié en 1530 sous la signature de Pantheus, et à laquelle appartenait le célèbre George Ripley. Le Conseil des Dix de la Sérénissime ayant promulgué en 1488 une loi visant à interdire les sociétés secrètes et la pratique de l'alchimie, les adeptes de la *Voarchadumia* franchirent les Alpes... Retenons que selon Arnold Waldstein, le chimiste Dumas a tenté d'élucider la clef du système alchimique de Ripley : « elle en serait le plomb qui calciné, donne un oxyde verdâtre appelé le *Lion Vert* ».

Quant au *Songe*, bréviaire de la Société du « Brouillard », il se devait d'être quelque peu... nébuleux, comme le soulignait le jésuite Tiraboschi : « Heureux celui qui parvient, je ne dis pas à l'entendre, mais seulement à savoir dans quelle langue il est écrit, tant on y voit un confus mélange de fables, d'histoire, d'architecture, d'antiquités, de mathématiques, et de mille autres choses, avec le plus étrange entassement de mots grecs, latins, hébreux, arabes, chaldéens, lombards et italiens. » A quoi répondait l'avertissement de Leonardo Grasso, magistrat de Vérone qui avait subventionné l'impression du livre : « Ce qui s'y trouve n'est pas fait pour être dit dans les carrefours ; mais vient d'une nourriture philosophique, est puisé aux sources mêmes des Muses, exprimé dans un langage magnifique, et mérite la gratitude des hommes de science. »

De fait, ce curieux ouvrage eut une fortune étonnante. Selon Albert-Marie Schmidt¹⁵, « rééditée par Jacques Kerver en 1553 et en 1561, légèrement corrigée et succinctement commentée par l'occultiste Béroalde de Verville (Paris, Mathieu Guillemot, 1600), l'*Hypnérotomachie* française abrégée exerce sur l'art et la culture de notre pays, durant plusieurs siècles, une notable influence. Elle inspire les dessinateurs et les peintres, chargés de mettre au point les fastes décoratifs des entrées royales. Elle féconde l'imagination plastique de Poussin, de Lesueur, de Perrault. [...] Elle fournit à Charles Nodier l'occasion de rêveries apocryphes [...]. Elle transporte enfin d'un délirant enthousiasme Gérard de Nerval ».

14. Cf. Arnold Waldstein, *L'Histoire de l'Alchimie des origines à nos jours*, L'Autre Monde, 1978.

15. Préface à la réédition du *Songe*, *op. cit.*

Il s'agit d'un compendium de science hermétique, si l'on en croit les alchimistes, et où, comme le souligne Béroalde de Verville, « tout doit estre comme obscur ». La première partie du *Songe* est consacrée à la quête initiatique de Polia, mais il est remarquable que, tout comme Dante, Poliphile s'égare d'abord « en une forest grande et obscure » et qu'« un loup courant la gueule pleine » le terrorise. Le symbolisme chthonien de la quête se manifeste dans l'épisode où Poliphile, dûment initié, est jugé digne par le dragon-gardien du seuil, de franchir la porte des mystères et de s'enfoncer dans le labyrinthe souterrain, dans les « caves obscures... pleines de Chauvesourys », jusqu'à « une région belle et plaisante ». Réplique du paradis terrestre qu'enchantent cinq nymphes, « pays salulaire, verdoiant d'herbes, fleurs et plantes, souverainement agreables à la veue... habité de bestes debonnaires, remply de toutes voluptez... promenoir des grans dieux, le repos désiré et l'assurance de l'esprit ». Enfin, il est mis en présence de Polia, lumière d'éclatante blancheur si l'on s'en réfère à l'étymologie grecque, et qui peut évoquer aussi l'Athéna Polias. « O prospere yssue des tristesses passees ! ». Abjurant l'erreur chrétienne, ils sont conduits « par grand cerimonie devant la sainte et sacree fontaine Cytheree », où Vénus leur confère un nouveau baptême.

Que Rabelais fit partie de cette Société Angélique dont la doctrine s'exprimait dans le *Songe*, cela ressort assez clairement de son Cinquième Livre, dont la description du temple souterrain de Bacbuc, par exemple, reprend celle du Temple de Vénus. De surcroît, Maître François écrivait : « Bien aultrement faisoient jadis les Saiges d'Egypte quand ils escripoient par lettres qu'ils appeloient hiéroglyphes, lesquels nul n'entendoient qu'il n'en dist et en chascun entendoit qui entendist la vertu, propriété et nature des par icelles figurées desquelles Orus Apollon a en grec composé deux livres et Poliphile au *Songe d'Amours*, en a davantage exposé. » Voilà qui paraît bien confirmer les assertions de Grasset d'Orcet et de Péladan — que nous retrouverons tout à l'heure — de même que les accusations de Guillaume Postel et Antoine Fumée.

Que la Société Angélique ait entretenu ultérieurement des liens étroits avec le courant rosicrucien, c'est ce qu'indique — outre la similitude entre la vignette illustrant les textes de la Rose-Croix parus

en 1616 (serpent enlaçant une ancre) et le dauphin du *Songe* — la quasi-identité entre des passages des *Noces chymiques de Christian Rosenkreutz* et le *Songe de Poliphile*. Bernard Gorceix écrit d'ailleurs dans *la Bible des Rose-Croix*¹⁶ : « Les écrits attribués au Souabe Johann Valentin Andreae (1586-1654) sont un précieux maillon de cette chaîne qui joint le *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna, de 1499, le *Cinquième Livre* de François Rabelais, de 1564, le *Voyage des Princes Fortunés* de Béroalde de Verville, de 1610. Par leur beauté littéraire et par leur richesse spirituelle, philosophique, ils démontrent l'intérêt non seulement scientifique d'une connaissance approfondie d'une histoire de l'occultisme. »

C'est par un amusant détour que nous allons revenir à Rennes-le-Château. La traduction française du *Songe de Poliphile* faite en 1546, était dédiée à « Messire Henry de Lenoncourt ». Or, comme nous l'avons dit plus haut, un comte de Lenoncourt joua un rôle non négligeable dans notre affaire, perpétuant à ce qu'il semble la tradition de "nébulosité" dont se réclamait son ancêtre... Usant des pseudonymes de Lobineau (la rue qu'il habitait dans le 6^e arrondissement de Paris) et de Schidlof (expert austro-hongrois dont il se disait l'ami), il fut à l'origine de généalogies mérovingiennes qui "soutinrent" la cause de la survivance.

De 1958 à 1964, il sillonna le Razès, et si l'on en croit le marquis de Chérisey, M. Descadeillas l'évoqua en ces termes, quoique sans le nommer, dans sa « Mythologie du Trésor de Rennes » : « C'était un individu difficile à définir, falot, secret, cauteleux, non dépourvu de faconde, dont ceux qui l'ont approché disent qu'il était insaisissable. Il ne suivait pas de traitement médical régulier. [Rennes-les-Bains est une station thermale.] Aussi s'interrogeait-on sur les raisons de ses apparitions renouvelées, car il survenait même en hiver. De même se perdait-on en conjectures sur l'intérêt qu'éveillaient en lui les curiosités naturelles ou archéologiques, car ce n'était pas un intellectuel. [...] »

« Ses allées et venues, les questions qu'il posait aux uns et aux autres ne pouvaient demeurer sans écho. On le tenait pour un maniaque et

16. Presses Universitaires de France, 1970.

certains riaient peut-être même de lui sans se douter que l'homme usait de tous les stratagèmes pour constituer un dossier où des événements banals, de menus faits prenaient des proportions inattendues, où des réflexions *en l'air* acquéraient d'autant plus de relief qu'il les plaçait dans la bouche de personnes respectables et estimées pour leur sagesse, mais peut-être affaiblies par l'âge. »

On voit donc que depuis Rabelais, l'intérêt pour la région de Rennes n'avait pas décliné, chez les membres de la Société Angélique ou leurs descendants... Est-ce à dire que cette Société se fût perpétuée jusqu'à nos jours ? C'est en tout cas la thèse — audacieuse mais sérieusement étayée — que développe Michel Lamy dans son important : *Jules Verne initié et initiateur*. Parmi les écrivains ayant appartenu à ce cénacle il cite Nerval, dont nous avons vu l'enthousiasme qu'il manifestait à l'égard du *Songe*. De fait, il affirmait dans... *Angélique*, que le blason était la clef de l'histoire de France, et il avait projeté de monter, avec Hippolyte Lucas, une pièce musicale intitulée Francesco Colonna. Enfin, comment ne pas citer dans son intégralité ce passage d'*Aurélia* :

« Sur une feuille imprégnée de suc de plantes, j'avais représenté la "Reine du Midi", telle que je l'ai vue dans mes rêves, telle qu'elle a été peinte dans l'Apocalypse de l'apôtre saint Jean.

« Elle est couronnée d'étoiles et coiffée d'un turban où éclatent les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa figure aux traits placides est de teint olivâtre, son nez a la courbure du bec de l'épervier. Un collier de perles roses entoure son col et, derrière ses épaules s'arrondit un col de dentelles gaufrées. Sa robe est couleur de l'hyacinthe et l'un de ses pieds est posé sur un pont ; l'autre s'appuie sur une roue. L'une de ses mains est posée sur le roc le plus élevé des montagnes de l'Yémen, l'autre dirigée vers le ciel, balance la fleur de l'anxoka, que les profanes appellent fleur du Feu. Le serpent céleste ouvre sa gueule pour la saisir, mais une seule graine ornée d'une aigrette lumineuse s'engloutit dans le gouffre ouvert. Le signe du Bélier apparaît deux fois sur l'orbe céleste où, comme en un miroir, se refléchit la figure de la reine, qui prend les traits de sainte Rosalie. Couronnée d'Étoiles, elle apparaît, prête à sauver le monde. Des constellations célestes l'entourent de leurs clartés. Sur le pic le plus élevé des montagnes d'Yémen on

distingue une cage dont le treillis se découpe sur le ciel. Un oiseau merveilleux y chante ; c'est le talisman des âges nouveaux. Léviathan aux ailes noires, vole lourdement à l'entour. Au-delà de la mer s'élève un autre pic, sur lequel est inscrit ce nom : MÉROVÉE. »

George Sand, qui sema des "anges" un peu partout dans son œuvre, "en serait" également. Et Alexandre Dumas, dont *le Capitaine Pamphile*, certes, ne manque pas d'intérêt : « On y voit pêle-mêle une bergère porteuse de roses, le pavillon d'un vaisseau orné d'un Dragon Vert, un perroquet qui — comme le Capitaine Pamphile — ne parle que la langue d'oc des Troubadours, des allusions à Virgile et à l'Arcadie, une traversée de forêt incontestablement inspirée du *Songe de Poliphile*, etc. ¹⁷ » Quant à Jules Verne, Franck Marie, avec *Le surprenant message de Jules Verne* ¹⁸ et Michel Lamy, ont surabondamment prouvé qu'il n'ignorait rien de l'histoire de Rennes, et nous ne pouvons mieux faire que renvoyer notre lecteur à leurs magistrales démonstrations, qui se complètent d'ailleurs fort heureusement.

Plus près de nous encore : Maurice Leblanc, dont toute l'œuvre regorge de fils perdus, de trésors fabuleux, quand ce n'est pas du « chandelier à sept branches » de *la Comtesse de Cagliostro* ¹⁹. Curieusement, il semble avoir joué sur les similitudes toponymiques entre le triangle Le Havre-Rouen-Dieppe et le Razès ²⁰. Mais il existe "sur le terrain" une preuve irréfutable des liens qu'entretint Maurice Leblanc avec le Razès : dans *la Comtesse de Cagliostro*, Arsène Lupin découvre la cache du trésor en se guidant sur l'étoile Alcor, dont le nom s'obtient en prenant la lettre initiale de chacun des mots gravés au fond d'un coffret et qui disent : *Ad Lapidem Currebat Olim Regina*. (« Vers la pierre, jadis, courait la Reine. ») Or, à Rennes-les-Bains, sur la colline du Serbairou, le père Vannier, prêtre de la mission, releva en

17. Michel Lamy, *op. cit.*

18. Ed. S.R.E.S., 1981.

19. Celui qui trouvera la clef de l'énigme sera « Roi des Rois », indique Cagliostro...

20. Liens toponymiques renforcés par les liens « familiaux » : on trouve parmi les abbés de Fécamp plusieurs membres de la Maison de Lorraine — dont les Lenoncourt constituaient une branche cadette — ainsi qu'un François de Joyeuse, de la famille des seigneurs de Couiza, au pied de la colline de Rennes-le-Château.

1892 cette même inscription, sur une pierre ²¹. Ces rapprochements, à vrai dire, sont peut-être moins étonnants qu'il y paraît si l'on sait que la sœur de Maurice Leblanc, Georgette, qui fut une disciple de Gurdjieff ²², était très liée aux « Rose-Croix » tels Péladan et Elémir Bourges, et à leurs « sympathisants », telle Emma Calvé, la célèbre cantatrice dont l'idylle avec Béranger Saunière, le « curé au trésor », ajouta une note pittoresque à une histoire qui n'en manquait pourtant pas.

C'est précisément le « Sâr Péladan » qui, indirectement, va nous conduire au cœur de l'énigme du Razès, en confirmant ce que les considérations précédentes laissaient pressentir : il existe bel et bien, sous-jacent aux mystifications récentes, un courant « ésotérique » fort ancien, véhiculé semble-t-il par une ou plusieurs sociétés secrètes... dont il est infiniment peu probable que le Prieuré de Sion — *tel qu'on nous le présente actuellement* — soit le légitime héritier !

Notre ami M. Georges Cagger — avant de se livrer à un « décodage » qui nous paraît décisif — résume fort bien la situation, dans une étude inédite ²³, menée avec une rigueur à laquelle nos modernes mystagogues ne nous avaient certes pas accoutumé. Nous sommes heureux d'offrir ici à nos lecteurs les conclusions difficilement réfutables auxquelles il aboutit, et qui font plus que soulever... le voile d'Isis. Nous lui laissons donc la plume.

*
**

« Une étude un peu détaillée de ce que, depuis près d'un quart de siècle, on appelle l'énigme du Razès, permet d'en faire le point suivant.

Il existe une légende du trésor du Razès. Une légende est en général une vérité déformée. Dans cette affaire, les pistes que l'on nous offre pour arriver à la cache du dépôt conduisent à des emplacements divers. On a attribué à ce trésor des origines variées et tout le monde n'est même pas d'accord sur sa véritable nature. On peut alors se

21. Cf. Jean-Luc Chaumeil, *le Trésor du Triangle d'or*.

22. Cf. *La machine à courage*.

23. *A propos d'un curé. (En auscultant Saunière)*, Neuilly, 1977.

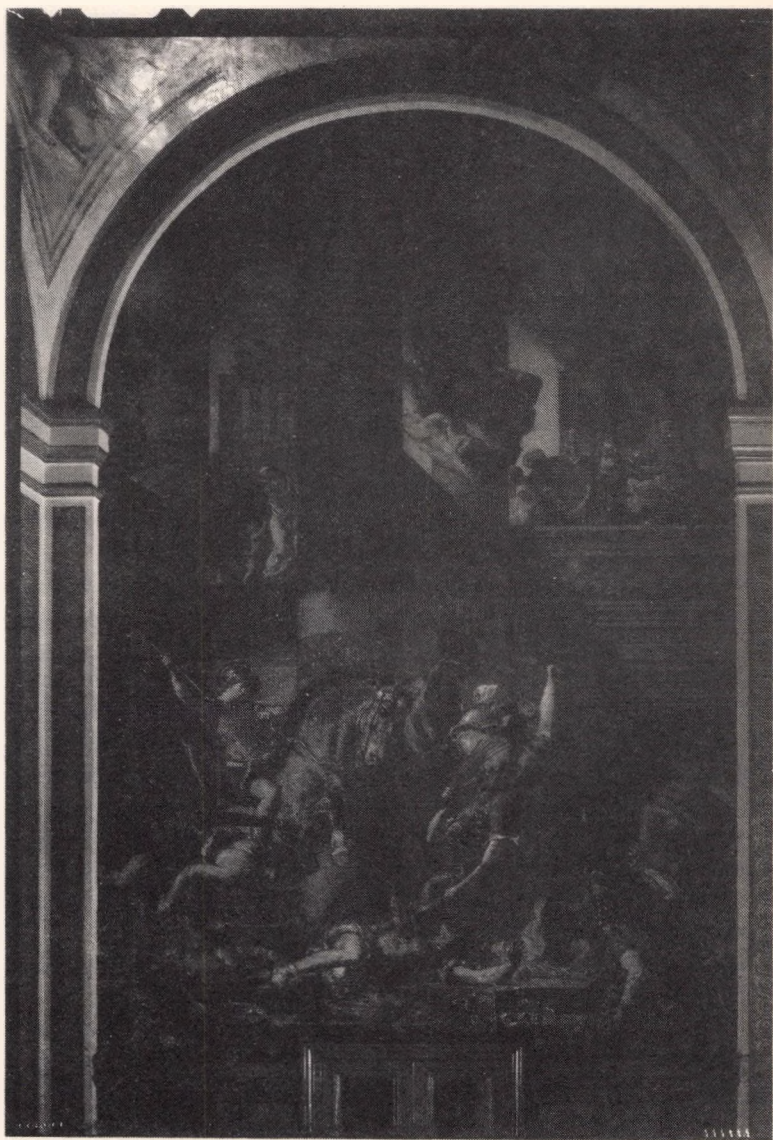
demander si l'on n'est pas en présence de deux choses : des richesses matérielles objet d'une légende, et un dépôt précieux ayant une valeur spirituelle et faisant l'objet d'une tradition, ces deux mots, légende et tradition, permettant de bien distinguer entre deux natures différentes.

Ainsi pourraient s'expliquer les variations et les incompatibilités observées dans les pistes, ces divergences étant explicables aussi dans le cas d'un seul dépôt, objet d'une tradition détournée de son sens parce que mal interprétée ou sciemment faussée. De toute manière, la source de la fortune de l'abbé Saunière n'est pas à chercher là.

C'est pourtant l'idée de base des auteurs de la résurgence contemporaine de l'affaire de Rennes-le-Château. Pour accréditer leur thèse ils se servent d'arguments fabriqués récemment par eux-mêmes pour les besoins de leur cause. Ils utilisent aussi, plus ou moins maladroitement, des éléments anciens dont un certain nombre remontent à la seconde moitié du XIX^e siècle, par exemple la fresque *Héliodore chassé du Temple* peinte en 1861 par Eugène Delacroix à l'église Saint-Sulpice de Paris. (Voir page ci-contre.)

Au sujet de cette œuvre, Charles Baudelaire écrivait en 1865 dans le journal *L'opinion nationale* : « Et plus récemment encore, à propos de cette chapelle des Saints Anges à Saint-Sulpice, son dernier grand travail si niaisement critiqué, je disais : "Jamais Delacroix... n'a étalé un coloris plus resplendissant et plus savamment surnaturel, jamais un dessin plus volontairement épique. Je sais bien que quelques personnes, des maçons sans doute, des architectes peut-être, ont à propos de cette dernière œuvre prononcé le mot décadence... Je parlais tout à l'heure des propos de quelques maçons. Je veux caractériser par ce mot cette classe d'esprits grossiers et matériels... qui n'apprécient les objets que par le contour ou, pis encore, par leurs trois dimensions, largeur, longueur et profondeur, exactement comme les sauvages et les paysans." »

Il n'est pas possible que ces éléments anciens, qui sont plutôt de nouveaux jalons que des trucs véritables, aient été confectionnés en vue de l'usage qu'on en fait à présent. Ils sont trop antérieurs à la résurgence actuelle qui ne pouvait être soupçonnée à l'époque, elle-même antérieure à l'arrivée de Saunière à Rennes-le-Château, à



laquelle on les a bâtis, et trop de personnes respectables, voire même éminentes, y ont contribué.

On voit mal Delacroix, au faîte de sa gloire anthume, peindre deux ans avant sa mort une composition à double sens pour le compte d'une bande de farceurs ou au bénéfice de gens qui ne devaient naître qu'un demi-siècle environ plus tard. On ne voit pas davantage Charles Baudelaire faire alors de cette peinture un éloge aussi dithyrambique en termes aussi curieux et si dignes de retenir l'attention. Ou encore l'abbé Boudet, prêtre digne, intelligent et érudit de surcroît, produire en 1886 un livre délirant relatif à Rennes. Au XVIII^e siècle, une noble famille aurait-elle accepté une épitaphe pleine de fautes où de plus la défunte, leur parente, semble être ouvertement traitée de catin ? Un autre prêtre, Saunière, quels qu'aient été son mauvais goût et son désir d'exhiber sa richesse, aurait-il laborieusement accumulé dans son église une décoration discutable dans le seul but de soutenir un mythe que lui-même rejetait ? Enfin, on verrait mal une suite d'ecclésiastiques constamment mêlés à l'énigme du Razès si celle-ci ne recouvrait pas l'objet d'une tradition plutôt que celui d'une légende.

Si l'on met de côté les agissements de Saunière et la possibilité de richesses matérielles cachées, mais sans intérêt pour moi, on reste, je crois, en présence d'un secret traditionnel d'une très grande importance.

Boudet l'avait écrit dans la conclusion de son livre ; en substance : Au commencement, les mégalithes du cromlech de Rennes-les-Bains révélaient les préceptes de l'Eternelle vérité. Leur enseignement fut perdu quand arrivèrent le paganisme puis le christianisme, lui-même disparu dans une catastrophe. Mais la croix, qui ne semble donc pas être un symbole chrétien, maintient ces préceptes dans les cœurs d'une minorité. Les religions passent, mais la Vérité subsiste qui existait avant et durera après elles.

Les inscriptions des pierres tombales de Marie de Negri²⁴ que nous allons examiner maintenant corroborent cette interprétation.

*
**

24. [La Seigneurie de Rennes passa au cours des siècles entre les mains de plusieurs familles. En 1422 elle échet à l'ancienne maison d'Hautpoul par le mariage de Blanche de Marquèves (ou Marcafava), fille de Jacques, baron de Rennes, et de Jeanne de

Avant d'examiner ces textes, arrêtons-nous un moment à la pierre dite de Coumesourde. On dit qu'elle fut découverte sous un arbre, puis qu'elle disparut et ne fut retrouvée qu'en 1928 au lieu d'où elle tire son nom. Voici ses deux faces. (voir page suivante.)

Les uns disent qu'elle avait été gravée par ordre de P.F.V. de Fleury, époux de Gabrielle de Blanchefort, pour indiquer la cache d'un magot mis à l'abri par lui avant d'émigrer. Mais d'autres soutiennent que ce n'est qu'une marque de bornage seigneurial ; cette dernière version me semble moins crédible que la précédente en raison de la forme même de ses inscriptions et de la présence de signes qui pourraient se rapporter à l'église de Rennes-le-Château et s'accorderaient avec l'histoire de dépôts enterrés là par l'abbé Bigou avant son départ pour l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, j'ai longtemps pensé à une mystification. Ce sont les lettres PS PRAECUM qui me le faisaient croire. Comme nous le verrons plus loin dans le seul texte qui conduit à un résultat sérieux, ce groupe n'a aucun sens propre ; il me semblait donc avoir été introduit là par des truqueurs désireux de créer une ressemblance avec les inscriptions funéraires de Marie de Negri.

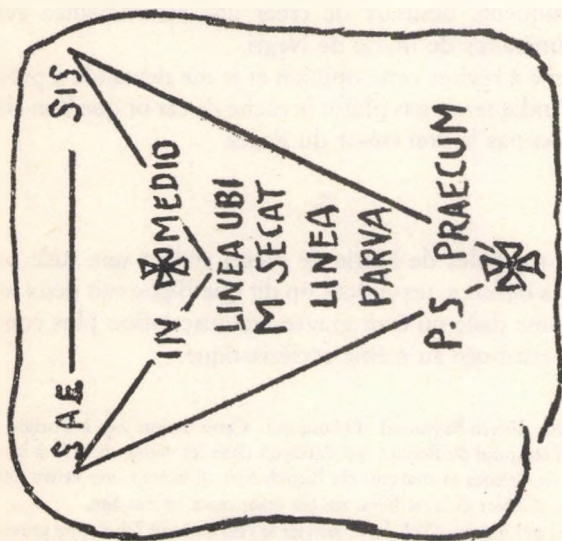
J'ai été amené à réviser cette opinion et je me demande à présent si cette pierre n'indiquerait pas plutôt la cache de cet or que l'on cherche tant et qui n'est pas le vrai trésor du Razès.

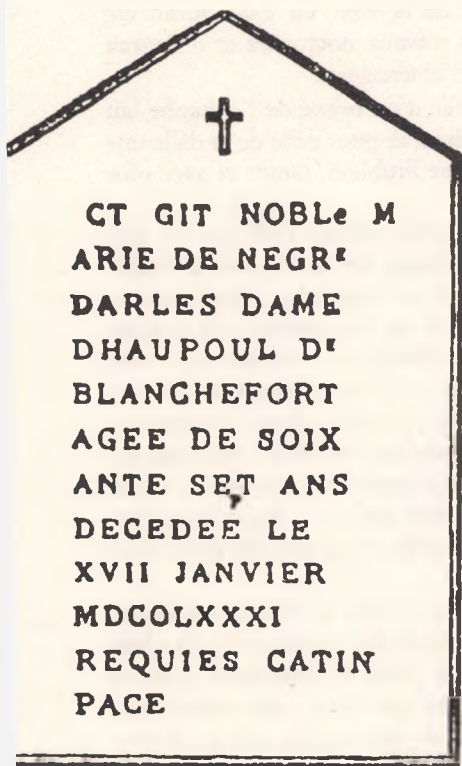
*
**

Les pierres tombales de Marie de Negri étaient une stèle portant l'épithaphe de la défunte, texte dont on dit que Bigou mit deux ans à le composer, et une dalle où était gravée une inscription plus complexe généralement attribuée au même ecclésiastique.

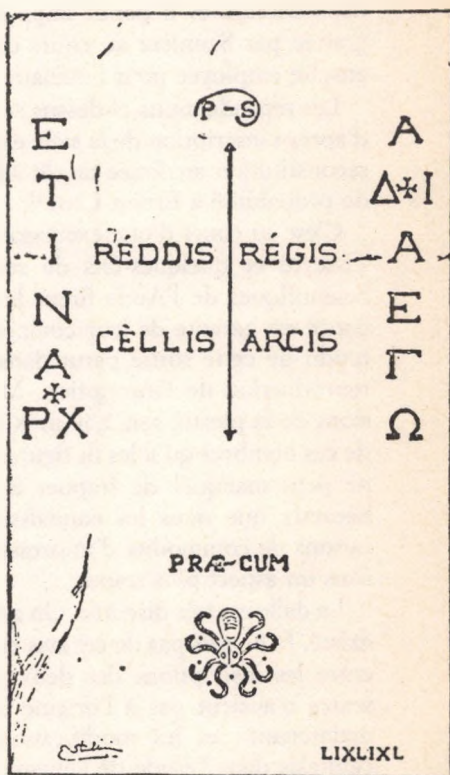
Montesquieu, avec Pierre-Raymond d'Hautpoul. Cette union est à l'origine de la branche aînée d'Hautpoul de Rennes qui s'éteignit dans les mâles en 1753 à la mort de François, baron de Rennes et marquis de Blanchefort. Il laissait une veuve, Marie de Nègre (ou Negri) d'Ables et trois filles, un fils étant mort en bas-âge.

Marie de Negri mourut en 1781, le 17 janvier si l'on en croit l'épithaphe gravée sur la stèle de son tombeau et composée, dit-on, par Antoine Bigou, curé de la paroisse et chapelain de la noble dame.]





Stèle



Dalle

Les voici, telles qu'on nous les présente aujourd'hui. (Voir page 311).

Elles ne sont plus en place à présent dans le cimetière de Rennes-le-Château. La stèle existe toujours mais on l'a mise à l'abri des déprédateurs et il paraît impossible de la voir. La dalle aurait été grattée par Saunière au cours de ses travaux nocturnes et il l'aurait ensuite employée pour l'ossuaire qu'il aménageait.

Les reproductions ci-dessus sont celle d'un relevé de l'épithaphe fait d'après l'inscription de la stèle elle-même, et pour celle de la dalle une reconstitution attribuée tantôt à Eugène Stublein, tantôt et avec plus de probabilité à Ernest Cros ²⁵.

C'est au cours d'une excursion collective en juin 1905 que M. Elie Tisseyre et quelques-uns de ses confrères de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude firent le relevé de l'épithaphe. Leur appartenance est garante de leur compétence et de leur probité. Le compte rendu de cette sortie parut dans le bulletin de la société avec cette reproduction de l'inscription. M. Tisseyre y mentionnait les dimensions de la pierre, soit 1,30 m × 0,65 m ; il saisit si bien l'importance de ces nombres qu'il les fit figurer sur une ligne isolée de son texte qui ne peut manquer de frapper le lecteur tant soit peu averti. Il est heureux que nous les connaissions ainsi car sans doute pour des raisons de commodité d'impression la stèle a toujours été reproduite sous un aspect plus trapu.

La dalle est très discutée. On a même prétendu qu'elle n'avait jamais existé. Je ne suis pas de cet avis en raison du lien qu'on verra plus loin entre les inscriptions des deux pierres. Mais je crois aussi que ces textes n'avaient pas à l'origine la forme que nous leur connaissons maintenant ; et les modifications qu'ils ont subies me paraissent capitales dans l'étude de l'énigme du Razès.

La reconstitution de l'inscription de la dalle faite par E. Cros serait, prétendent certains, fondée seulement sur les dires de personnes qui l'avaient vue, ce que Cros lui-même n'avait pu faire ; cette méthode leur semble manquer de la rigueur que l'on serait en droit d'attendre

25. [Il était apparenté à l'inventeur du phonographe, Charles Cros.]

d'un polytechnicien. Ingénieur des chemins de fer et plus tard propriétaire par son mariage des bains de Ginoules, près de Quillan, Cros était féru d'exercice et d'archéologie. Il aimait parcourir la région en prenant des notes et c'est au cours de ces randonnées qu'il aurait trouvé les éléments de sa reconstitution si critiquée.

Ces notes furent réunies en un volume imprimé par Jean à Quillan. On ignore ce qu'en sont devenus les exemplaires et il ne semble pas que le dépôt légal en ait été fait à la Bibliothèque Nationale. Tout ce que l'on sait est que le volume qui était conservé par les héritiers de l'auteur a disparu, soit au cours d'un cambriolage soit après la vente de la maison où il était conservé.

L'aspect insolite de l'épithète n'a pas manqué d'attirer l'attention des chercheurs qui y ont vu un message chiffré. Des esprits plus sceptiques pensent qu'il résulte plutôt de l'ignorance ou de la maladresse de celui qui l'a gravée ; cette position est intenable.

Qu'un maladroit rajoute vaille que vaille des lettres oubliées, qu'il découpe des mots de façon fantaisiste, qu'un ignorant fasse des fautes d'orthographe, qu'il écorche même le nom de la défunte, passe encore, bien qu'il y en ait ici vraiment trop, mais remplacer E par e dans NOBLE ne peut être dû à un ignorant, ni cette CATIN à un maladroit à qui on l'aurait certainement refusée. Il est manifeste que l'ouvrier a recopié de manière très exacte un modèle soigneusement établi, et ces deux anomalies ont, comme les autres, un sens précis. Des explications ont été proposées.

Si l'on admet que T désigne — ce qui est fréquent — un trésor, quelle qu'en soit la nature, et si l'on joint le pied du T de CT à celui du T de CATIN, la diagonale ainsi tracée coupe la quatrième ligne entre le U et le P d'HAUPOUL, là où il devrait se trouver un autre T et où il n'y en a pas ; elle coupe la septième ligne au pied du T de SEpT. Tout cela s'interprète comme suit : il y avait un trésor (CT), il a disparu ou a été déplacé (UP), on l'a retrouvé (SEpT) et il est dans un CATIN (um), c'est-à-dire en latin, une grotte, une cavité, un objet creux ou un récipient. On voit la double raison d'isoler CATIN : appeler l'attention sur le sens particulier de ces deux syllabes et mettre son T sur la diagonale.

Gérard de Sède nous dit que dans les indications relatives à la cache

du trésor, on trouve souvent des allusions à une cavité et à de l'eau. Par exemple, le *Christ au lièvre*²⁶ est dans une grotte, comme aussi Madeleine dont les larmes sont évocatrices d'eau dans le tableau de l'église de Rennes-le-Château.

D'autres anomalies, dont le M de MARIE et le N de CATIN, tous deux hors texte, on peut tirer Némée. Ce lieu de l'Argolide est célèbre par le lion qui y vivait dans une caverne et que tua Héraklès²⁷, et aussi par l'histoire des Sept²⁸ qui y passèrent en allant à la guerre de Thèbes. Assoiffés, ils demandèrent à Hypsipyle de leur indiquer une source. Pour ce faire, celle-ci déposa à terre l'enfant Opheltès, fils du roi, qu'elle portait dans ses bras, et il fut étouffé par le serpent qui gardait la source. On retrouve dans ces histoires des allusions à un dépôt précieux, d'ailleurs perdu, à une cavité et à de l'eau.

Dans sa brochure *Circuit*, M. de Chérisey donne une autre interprétation de l'épithaphe. Pour lui, il faut faire l'anagramme du texte, où il compte cent vingt-huit lettres ; ce texte contient la clef nécessaire à l'opération ; c'est le mot Mortépée que donnent huit des anomalies apparentes de l'épithaphe. Il faut alors, dit-il, appliquer cette clef au texte puis ajouter au résultat les cent vingt-huit lettres additionnelles insérées dans le premier parchemin²⁹. Cela donne une suite de cent vingt-huit autres lettres qu'on inscrit dans les cases de deux échiquiers. Par une marche appropriée du cavalier, on tire de là l'anagramme suivante :

« Bergère pas de tentation. Que Poussin, Téniers gardent la clef PAXDCLXXXI. Par la croix et ce cheval de Dieu j'achève ce daemon de gardien à midi. Pommes bleues. »

26. [Tableau de l'église de Rennes-les-Bains imité d'une *pietà* de Van Dyck. (Voir Pierre Jarnac, *Histoire du trésor de Rennes-le-Château*.)]

27. [Nous ajouterons que Dom Pernéty, dans son *Dictionnaire mytho-hermétique*, indique que pour les alchimistes, la forêt néméenne symbolise la matière de la pierre philosophale, et le lion, le sel fixe que cette matière contient. Il s'agit très précisément du *Lion Vert* (voir plus haut). Hercule, quant à lui, représente le mercure.]

28. Nombre sur lequel l'attention est attirée par le SEPT de l'épithaphe.

29. [Il s'agit de l'un des deux parchemins — reproduits ci-après — que l'abbé Saunière aurait trouvés dans son église... mais dont le facétieux marquis de Chérisey revendiqua plus tard la paternité !]



JESVS EVRGO ANT CES EXDTPES PASCS HAEYENJTTHETHQANTAMVRAT
 FYKAO TIAZA = VVJ MOKYVVJ YVEMMSVSCTYTA VITIYESVS FEA CERVNT
 LA VITEM • TTCAENAPMTBTE TOMARTHAHMINISTRKABATIBZSARVSO
 YKOVNXVSEKATTE • DISCOUMIENTATLVS CVJOMARTALERGOACBCEP
 TTIKTBKAMVNNGENTTJNARATPFJTITCIQPRETI OVSTETVNEXTPE
 dPESTERVAETEXTEJRSTICAPTIKTSNSVJPEPDESCRPTETDOMBESTO
 PLTTAESTEE XUNGETNTTODAEKEDIXAITERGOVRNVME XAGTSCTVHL
 TSETVIXTVdAXSCARJORTIS YVIXERATCVHOMTRADTTVHYVSQTVAKEHO CVN
 HENVTVMNONXVENVTIGRECE NPATS DENAARVJSETDAA TUMESGTE
 GENTES ? dIXTNVTEMHOECNONQVSTADEGAE NTS PERRTINEBEAT
 ADCVTOMSEDQVHGFVKELKTEILOVCVIO SHCAHENS ECAQVAEOMVTIEBA
 NMTYKRPOTRABETEDXTTEJRGOTESHVJSTNEPTLLAMVNITXDIEMMS
 EPVLGTVKAEMSEAESERVNETILLQVAPVPSERESENHTMS EOMPGERHA
 HEMTTSNOBLITSCVMFMCAVTE TONONSESCMPERHABEENS JOGNO
 VUJEROTZVRHAMVQLTAE XTOMVDACTSTQVATLOITCESTXETVENE
 ARVNTNONNPROTEPRTESVME TANTVMMS EDVILVZAHVMPTDER
 EHMTYVEMKSVSCA OVITAMORRTVTSCPOGTTAVKERVNTAHVTEMP
 RVNTCTPEJSSACERCDOTVMVMTE TLAKARVM TNATXRFCTIKENTY
 LVITAMVLTTPROPYCTKTLHXVMZAHTBGNTCXVGTAE TSNETCRCA
 DEBANTINTE SVM

NO ^N

 IS

JESV. MEDELA. VVLNERVM + SPES. VNA. PAXITENTIVM.
 PER. MAGDALANÆ. LACHRYMAS + PECCATA. NOSTRA. DILVAS.



27

ET FACTUM EST UMIN

SABBATO SECUNDUM PRIMUM
 BIREPERSCETE DISCIPLINAM ILLIUS
 PERUNT VELLERE SPICAE ET FRATCANTES MANTBUS + MANDU
 CABANT QUIDAM AUTEM DEFARIS DEI
 CEBANT ECECE QUIDA FACIUNT DISCIPLINAM
 BARTIS + QUOD NON LICET RESPONDERE SUTEM IN
 SETXIT DEQS NVM QUA MBOC
 LECISTIS QUIDA FECIT ADUT QUA NDO
 ESURUT IPSI ET QUIDA CUM FOERDA + INTRORIT IN QUA
 DEIEPRANE PROPOSITIONIS
 MANUSCRIPTA DEIT QVI
 CUM RANITUR QUIDA QUIDA
 NUNCEBAT MANUSCRIPTA
 SOLIS SACERDOTIBUS

27

Second parchemin.

Nous voilà bien avancés. Puis M. de Chérisey nous dit qu'on pourrait aussi bien commencer par traiter de même les lettres insérées dans le premier parchemin, ajouter au texte de l'építaphe ce résultat et, en procédant ensuite comme précédemment sur deux échiquiers, retrouver le texte intégral de l'anagramme. Devant un pareil tour de force, le profane ne peut que béer d'admiration et croire à de la magie.

J'ai fait un peu de chiffre, mais mes notions de cryptologie sont insuffisantes. J'ai donc consulté des spécialistes, dont l'un de ceux auxquels M. de Sède avait fait appel quand il préparait son livre. Ils m'ont confirmé ces résultats, avec des commentaires sur les explications Chérisey. Notons cela, mais réfléchissons et nous verrons qu'il n'y a là rien de magique, ni même d'extraordinairement habile.

D'abord, si additionner, substituer et transposer ont un sens très précis en langage de chiffréur, appliquer n'en a aucun. On doit seulement comprendre ici que l'on fait d'une certaine façon plusieurs opérations et qu'on ne nous explique vraiment ni l'une ni les autres. On nous induit même sciemment en erreur. M. de Chérisey omet simplement de dire qu'il n'emploie pas la clef Mortépée, mais Mortépée + 1, c'est-à-dire NPSUFQFF, et que l'építaphe doit être lue à l'envers.

Ensuite, aucun procédé ne permettait à l'époque de *trouver* une anagramme ; cela ne pouvait se faire que par tâtonnements. Un procédé permet seulement de *retrouver* une anagramme ainsi obtenue. Cela implique que lorsqu'on imagine un tel procédé, *il faut être déjà obligatoirement en possession des deux textes*, départ et arrivée. Dans de telles conditions n'importe quelle acrobatie peut être inventée suivant les moyens intellectuels de chacun. Mes cryptologues m'ont dit sans ambages qu'à leur avis on aurait pu faire beaucoup mieux ici.

Cette bergère ne me séduit pas. Elle ne veut rien dire et à mes yeux PAXDCLXXXI a tout l'air d'un résidu où l'on a fourré les lettres qu'on ne pouvait employer autrement, dont quatre X bien encombrantes.

Mais il y a beaucoup plus grave. On nous parle d'un texte de cent vingt-huit lettres ; or celui que M. Tisseyre et ses compagnons ont relevé n'en compte que cent dix-neuf (et l'original cent dix-huit seulement). S'ils avaient des lettres en trop, d'où le résidu, d'autres

manquaient à nos faiseurs d'anagrammes et ils les ont tout simplement rajoutées pour arriver à une bergère lisible, sinon intelligible. D'où PS PRAECUM que la revue *Pégase* a malicieusement glissé en bandeau au-dessous de sa reproduction de la stèle et que les membres de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude n'ont pas vu parce qu'il n'y était pas.

Mortépée est composé à l'aide de huit anomalies sur onze. Pourquoi *Circuit* n'a-t-il pas utilisé les autres ? Parce qu'elles ne servent à rien pour l'anagramme. C'est justement à cause de cela qu'elles sont intéressantes : elles montrent que cette anagramme n'était pas le but de l'auteur du modèle de l'épithaphe.

Les trois anomalies négligées sont d'abord le T qui manque à d'Hautpoul, ensuite cette CATIN inattendue ; nous avons vu à quoi elles servent. On n'a jamais parlé, je crois, de la dernière qui est l'interversion tout à fait inhabituelle entre l'âge de la défunte et la date de son décès. Elle me paraît capitale car elle montre que les lettres du texte devaient être rangées dans un ordre déterminé, ce qui n'aurait aucune raison d'être si le but n'avait été qu'une anagramme puisque cette opération consiste précisément à bousculer cet ordre.

Il y a donc forcément autre chose. Une communication publiée sous la signature de Pumaz ³⁰ dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* de mars 1973 s'y rapporte. L'auteur en a rapproché l'inscription de la stèle de celle de la dalle et, partant de la place occupée dans la seconde par les caractères LIXLIXL, il a pensé qu'ils représentaient une signature ou, mieux, une clef numérique en chiffres romains servant à en déterminer une. Comme les deux inscriptions sont couramment attribuées à Bigou, il a cherché ce nom et il l'a trouvé ³¹. A partir du R de DARLES, « seule anomalie [qu'il n'avait] pas encore utilisée » — ce qui montre qu'il connaissait la diagonale et Némée — il a fait, d'une manière qu'il explique, plusieurs lectures successives du texte et, à des intervalles donnés par la clef (59, 51, 40 et un quatrième plus

30. [Signalons à ce propos que « Pumaz », contrairement à ce qu'écrit Philippe de Chérisey, n'a aucun lien de parenté avec Gérard de Sède, puisqu'il s'agit tout simplement de M. Cagger lui-même.]

31. [Cf. Annexe.]

compliqué à découvrir), il a trouvé dans l'ordre les lettres i, g, o, u ; comme le R initial est mis à la place d'un b (d'Ables) on lit Bigou.

Il est tout à fait exclu que ce résultat soit dû au hasard et cela me semble être une des rares choses solides écrites dans cette histoire.

On tient donc là un lien entre les deux pierres tombales et aussi la preuve que l'inscription de la dalle, comme celle de la stèle, a bien existé et que l'une et l'autre ont été composées par Bigou. Mais en disant cela, je ne prétends pas qu'il leur avait donné la forme que nous leur connaissons à présent. Je suis même sûr du contraire.

Avec cette opération de Pumaz, toutes les anomalies véritables de l'épithaphe sont utilisées, y compris l'interversion puisque les lettres sont comptées dans l'ordre imposé qui rendait celle-ci nécessaire.

Pumaz a mentionné dans une troisième communication (I.C.C. octobre 1974) l'existence de deux fausses anomalies. Si l'on refait avec soin son travail en suivant ses indications, on constate qu'il s'agit du petit p de SEpT et du O du millésime. La première est assez facile à déceler car ce p n'est pas placé comme les autres caractères de petite taille qui sont tous alignés sur le haut ou le bas des grandes lettres ; il a tout l'air d'avoir été ajouté après coup et hors ligne parce qu'il n'y avait pas assez de place pour lui entre ses voisins. On aimerait pouvoir l'examiner de près. Quant au O qui est à la place d'un C, il peut être dû à un accident, les deux lettres étant assez semblables, mais comme il sert dans Mortépée — comme le p — je pense plutôt qu'à partir du C d'origine il a été obtenu en quelques coups de ciseau par Saunière. Les activités nocturnes du curé dans le cimetière sont antérieures à 1905. C'est donc en toute bonne foi que M. Tisseyre et ses confrères ont relevé une inscription déjà truquée.

Toutes les altérations des inscriptions datent de la seconde moitié du XIX^e siècle. Nous avons vu à quel niveau se situaient certains de ceux qui y ont eu part ou qui leur ont donné leur caution : Delacroix, Baudelaire et d'autres moins célèbres. On a travaillé sur des éléments préexistants, perpétués par une lignée traditionnelle. C'est une raison de penser qu'il s'agit là d'un objet d'une bien autre ampleur que celui des activités de la résurgence. Ces dernières sont le fait de personnes qui ont eu vent de quelque chose, l'ont interprété à leur manière et l'exploitent à leur mesure.

L'analyse de l'inscription de la dalle me confirme dans l'opinion qu'il s'agit de l'objet de la tradition et qu'il est d'une grande importance. Cette analyse porte bien entendu sur le texte ci-dessus reproduit. Tel quel, il est sans aucun doute une modification de l'original ; mais il n'y a pas là trucage véritable, mais plutôt confection d'un nouveau jalon pour expliciter l'ancien. Il est donc aussi important que ce dernier.

La première version de l'inscription avait été composée par Bigou, la présence de LIXLIXL le démontre. Son texte était peut-être limité aux seuls mots REDDIS REGIS/CELLIS ARCIS avec ou sans la ligne médiane et le « poulpe ». Pour un lettré à l'ancienne mode tel que devait être son auteur, c'était un condensé suffisant de ce qu'on peut lire dans le relevé actuel. Par ces quatre mots il laissait entrevoir de quoi il s'agissait et ce qui s'était passé en dernier lieu.

Il ne me paraît pas qu'il y ait identité de forme entre ces quatre mots et ET IN ARXADIA EGO qui est d'un genre différent, bien que dû aussi à des gens très habiles. Les lettres PS PRAECUM complètent le reste dans la nouvelle version.

Ecrite avec des caractères grecs, la citation latine surprend, et c'est bien là son but. Mais devrait-elle nous étonner davantage que lorsque dans le tableau de Poussin on la trouve dans un paysage supposé grec ? Ici, l'emploi de ces lettres appelle l'attention sur le X en précisant qu'il faut en faire un *chi* (ch) et non pas un x. Second signal : nous aurions plutôt attendu là un *kappa*.

Gérard de Sède a traduit REDDIS REGIS/CELLIS ARCIS par : « à Rennes royale dans les caves de la forteresse », ou par : « tu restitues par les caves, tu gouvernes par les coffres », suivant qu'on lit les quatre mots par lignes ou par colonnes. La seconde version est dénuée de sens, la première est grossièrement fautive : l'ablatif pluriel de *regius* est *regiis* et non *regis*, le génitif de *arca* est *arcae* et non *arcis*. On a proposé d'autres traductions qui sont tout aussi peu satisfaisantes. C'est ainsi qu'on a rendu Arcis par Arques alors que le nom latin de cette bourgade, donné par Dauzat, est Archis. En tout cas, ne traduisons pas par « De Rennes royale aux caves d'Arques » ; l'ablatif, de mise dans la première partie, ne l'est pas dans la seconde.

Puisque *regis* ne correspond pas à *regius* et que traduit par

« gouvernes » il ne veut rien dire ici, il doit représenter une autre forme du verbe *regere*. Mais quel *regere* ? Il y en a deux en latin qui ont ce même infinitif : *regere, rego* qui a bien le sens de gouverner, diriger ; il y a aussi *regere, regero* qui a celui de transporter, déplacer, idée que nous avons déjà rencontrée dans la diagonale de l'épithaphe.

*
**

On peut tirer de l'inscription de la dalle une anagramme parfaite. Sauf LIXLIXL qui, nous l'avons vu, sert à autre chose, tous les caractères du texte d'Ernest Cros, et eux seuls, sont employés. Il n'y a rien qui ressemble à un résidu.

Le résultat est une phrase unique, complète, correcte et intelligible. Elle est signée. Elle indique la nature du trésor, qui n'a pas de rapport avec des richesses matérielles. Elle dit qu'il a été enlevé d'un lieu, qu'elle nomme, et transporté dans une autre cache. Une allusion à l'enfant Sigebert place celle-ci dans le Razès. Mais il ne faut pas conclure de là que le signataire croyait à la survie de ce prince. Tout simplement, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le rédacteur s'est servi de la légende — ou du canular — de cette survie pour situer l'endroit.

Je répète que si l'on a pu faire appel à un artiste d'autant de renom que Delacroix et qu'il s'est prêté à la chose, cela confirme que l'objet de l'énigme est de grande importance. Qui veut connaître avec exactitude l'emplacement de la cache, qui est dans ou sous un édifice, doit utiliser *Héliodore* avec cette anagramme. Pour ce faire, l'indication donnée par un détail cinq fois représenté dans la peinture est indispensable et il faudra se souvenir que dans le langage déguisé qu'on prête aux alchimistes, c'est en redevenant comme un petit enfant qu'on peut acquérir la Connaissance en la prenant au sexe d'Isis.

Pour vérifier que c'est bien là l'esprit qui convient, on comptera les marches de l'escalier entièrement visibles au-dessus du cimier du

casque du cavalier dans le temple. Il y en a neuf. Ce nombre est celui des barreaux de l'échelle de la Connaissance que l'on voit appuyée sur la poitrine de l'Alchimie dans le médaillon qui représente cette dernière au trumeau du porche central de Notre-Dame de Paris ³².

Emerveillé par l'habileté mise par Bigou dans la confection de l'épithaphe de Marie de Negri, Pumaz a écrit dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* qu'il aimerait bien rencontrer ce prêtre dans l'autre monde pour causer un peu avec lui. Il aurait pu en dire autant de ceux qui ont donné à l'inscription de la dalle la forme reconstituée par Cros. Ils ne sont pas indignes de leur devancier.

*
**

L'anagramme que l'on tire de l'inscription de la dalle funéraire de Marie de Negri est la suivante :

ISIS E REGIS REGESTA AD CELLAM ARCHIS IN PAGO
PUERI R + C + C.

Ce qui se traduit par : « Isis (a été) transportée de Rennes à la "cella" d'Arques dans le pays de l'enfant R + C + C. »

Il ne s'agit pas de richesses matérielles mais d'Isis, c'est-à-dire « l'ordinatrice du chant du monde ³³ », la Connaissance fondamentale, l'objet de l'enseignement perdu des mégalithes de Boudet. Elle avait été abritée à Rennes dans des circonstances et à une époque inconnues et, pour une raison que nous ne savons pas, il a fallu l'enlever. Les mots REDDIS REG(IS)/CELL(IS) ARCIS le disaient en abrégé ; le texte actuel est leur développement fait au XIX^e siècle par le signataire R + C + C, soit la Rose-Croix Catholique — c'est-à-dire universelle —

32. Cf. Fulcanelli, *Le mystère des cathédrales*.

33. Laurence Talbot, *Cahiers d'Etudes cathares*, n° 51, automne 1971. [Nous ajouterons que selon Dom Pernéty, Isis est la « partie volatile, humide, froide, patiente et femelle de l'art hermétique ».]

de Joséphin Péladan³⁴. Otto Rahn a probablement suivi un chemin analogue au mien, comme paraît le montrer le passage de son avertissement à *La Croisade contre le Graal*, où il exprime son intérêt pour le Sâr.

Le pays de l'enfant est le Razès dont le jeune Sigebert aurait été comte. Je répète que je ne pense pas que le scripteur ait cru à ceci. Il s'est simplement servi de l'expression pour préciser l'Arques dont il s'agit : Arques en Razès, comme on dit Aix-en-Provence.

Le mot *cella* a plusieurs sens en latin : resserre, petite chambre, sanctuaire, alvéole, logement d'animaux. Saunière avait fait inscrire sur les pierres de son église deux courtes phrases latines. L'une d'elles permet de lever l'indécision.

Il faut alors se reporter à la carte simplifiée que constitue *Héliodore* pour trouver l'emplacement exact de la cache. Pour lire cette carte il faut utiliser trois indications clairement données par Delacroix : les genoux découverts du petit enfant au sommet de l'escalier, de l'ange de gauche, du cavalier, d'Héliodore et du soldat qui tient ce qui ressemble à une lance ; cette arme elle-même ; la décoration du linteau au-dessus de l'ouverture à droite, au bas de la fresque. On obtient ainsi deux repères qui permettent d'orienter la carte et d'en déterminer l'échelle. Avec ce que j'ai dit ci-dessus on trouve facilement la cache d'Isis.

34. [Nos propres recherches nous ont conduit à de curieuses « trouvailles » qui confortent, s'il en était besoin, les conclusions de M. Cagger : Victor-Emile Michelet, dans *les Compagnons de la Hiérophantie* (Dorbon-Ainé, s.d.), donne le texte du premier mandement de la Rose-Croix, « signé des sept ». (Sâr Péladan, Gary de Lacroze, comte de Larmandie, comte Antoine de La Rochefoucauld, Elémir Bourges, Saint-Pol-Roux, Samas [que Michelet suppose être un personnage imaginaire portant le nom de l'Apollon assyrien].) Péladan y ordonne :

« A tous ceux qui entendent le douzième verset du second chapitre du Bereschit, sous peine d'être rejeté de l'Ordre à jamais,

De concentrer leur effort de lumière sur le plan artistique [...] »

Or, le douzième verset du second chapitre de la Genèse (*Bereschit*) dit très exactement : « et l'or de ce pays est bon, là se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx ». Cet or vient d'Hawila, pays d'Arabie mentionné avec Ophir, où était extrait l'or de Salomon. Le bdellium est une résine arabe de couleur jaunâtre à laquelle la manne est comparée. Enfin, sur les pierres d'onyx, sont gravés les noms des tribus d'Israël...]

Ce dernier point forme avec les repères un triangle. En construisant sur l'un de ses côtés le triangle symétrique, on arrive à un dessin qui rappelle de façon tout à fait frappante celui de la pierre de Coumesourde.

L'ensemble dessine comme un fer de flèche. En joignant les deux pointes arrière de ce fer on obtient avec ses deux grands côtés un triangle isocèle dont le segment commun aux deux premiers triangles est une *médiane* ; prolongée, celle-ci coupe le *petit côté* que nous venons de tracer en un point qui est *in medio linea ubi secat linea (m) parva (m)*.

C'est peut-être à cet endroit que sont dissimulées les richesses fabuleuses du Razès, si elles ont jamais existé. Quant à Isis elle est ailleurs. Déodat Roché, qui fut surnommé le « pape du catharisme » (et qui répudiait ce surnom), qui écrivit *L'Eglise romaine et les Cathares albigeois*, savait-il où ? »

*
**

Laissant chacun méditer sur l'importance de ces révélations, nous nous contenterons d'enregistrer la preuve que Delacroix était intimement mêlé à « l'affaire de Rennes-le-Château ». Mais dans l'optique qui nous intéresse, cela signifiait-il *ipso facto* qu'il fût rattaché à cette Société Angélique qui semble détenir la clef des *vrais* mystères du Razès, et qui eût alors perduré jusqu'au xix^e siècle et peut-être au-delà, en suscitant éventuellement des « cercles extérieurs » comme la Rose-Croix de Péladan. Et nous voilà derechef confrontés à la question posée plus haut.

C'est chez Maurice Barrès que nous irons tout d'abord puiser de précieuses indications.

VII

L'Ange du Bizarre

Le mystère en pleine lumière de Maurice Barrès, ouvrage posthume au titre évocateur, contient entre autres « le Testament d'Eugène Delacroix », où Barrès écrit ceci : « Depuis vingt ans, je n'ai guère passé de mois sans visiter à Saint-Sulpice, dans la chapelle des Anges, la fresque fameuse d'Eugène Delacroix, *Jacob luttant avec l'Ange*. J'y vais prendre du ton, m'y recharger de force et de nostalgie. Mais quelle nostalgie ? Quelle force ? Et toujours je me demandais, gâtant un peu mon plaisir : qu'est-ce donc qui me plaît à ce point dans cette peinture ? M'est-elle une musique, une solitude, un conseil, une règle de vie ? Où va cette *initiation* que j'y trouve et cette sorte d'introduction romanesque et virile à la vie des hommes supérieurs ? Le grand artiste a peint ici un de ses derniers ouvrages, son testament... »

Après avoir évoqué les Anges, « ces grands êtres mystérieux qui relient le ciel à la terre », Barrès écrit : « La suprême grandeur est en effet de vaincre l'ange, de lui arracher son secret. L'ange veut nous ouvrir la porte de l'invisible, c'est sa mission, mais il ne l'ouvre pas sans un combat ; il ne l'ouvre pas aux indolents, aux tièdes, mais seulement à ceux qui, pour se frayer un passage, ne craignent pas de foncer sur lui. »

Plus « précise » encore est l'étude que Barrès consacre à Claude Gellée, « Le Lorrain », qui eut pour mécène un prince Colonna... « On sent bien qu'il n'est pas né tout d'un coup, qu'il a été préparé. » « [...] Comment Gellée, qui ne fut jamais un esprit cultivé, s'éleva-t-il

jusque-là ? Soutenu, je crois, par un admirable milieu, par une tradition, il connaît, comprend un certain nombre de grands hommes. » Enfin : « Il faut toujours que nous ménagions dans quelque coin de notre œuvre une pierre tombale avec l'inscription fameuse : *Et in Arcadia ego*. Moi aussi, j'ai vécu dans l'Arcadie, dans le ravissant pays de l'imagination, nous crie du fond de sa tombe un génie, un talent dont nous sommes les héritiers. Ce beau rappel donne de la rêverie. On est d'accord, n'est-ce pas, pour juger qu'il peignait bien gauchement, bien mal les personnages de ses tableaux. J'aime cela, c'est un signe de son aimable pureté de cœur. Il n'est rien si les anges ne lui tiennent pas la main, s'il n'est pas dans la société céleste, s'il s'écarte de ce qui l'enchanté, le soutient et le soulève. Il sait son poème et hors de cela ne sait rien. »

Que voilà bien, comme il le semble à Michel Lamy et à nous-même, de discrètes indications attestant l'appartenance de Claude Gellée et Delacroix à une même tradition « angélique ». Mais la boucle, évidemment, doit être bouclée. Et c'est là que nous vient un commencement de réponse à la question posée tout à l'heure, relativement à la pérennité de la « Société Angélique ». Car comment eût-il pu ne pas en être lui-même, Maurice Barrès, pour en disserter si savamment ? Il faut avouer que sa *Colline Inspirée* — relation, ne l'oublions pas, de faits historiques — offre une telle ressemblance avec la « mythologie » de Rennes, que sa familiarité avec nos mystères ne nous surprendrait guère. Sacrifions d'abord à ce que M. Cagger appellerait le mythe de la « résurgence ». Si l'on en croit J.-P. Deloux ¹, le sanctuaire de Notre-Dame de Sion qui s'élève sur la colline de Sion-Vaudémont — la « colline inspirée » de Barrès — servait de cadre à l'intronisation du Grand Maître de l'Ordre de Sion, elle-même précédée aux ^{xv} et ^{xvi} siècles d'un curieux pèlerinage : le futur Grand Maître devait en effet gravir à deux reprises, une fois nu-pieds, une fois chaussé, la fameuse colline.

Mais écoutons Barrès lui-même : Sur la colline de Sion-Vaudémont, donc, vécut au siècle dernier Léopold Baillard, un prêtre d'une trempe peu commune, qui avait deux frères, prêtres eux aussi. « Ils se

1. *Op. cit.*

donnèrent pour tâche de relever la vieille Lorraine mystique et de ranimer les flammes qui brûlent sur ses sommets. » Un jour de l'année 1837, comme Léopold passait au pied de la colline de Sion, « l'abandon où gémissait ce lieu sacré le frappa au cœur ; il contempla ce repos, cette patience, cette longue songerie de la colline et jura d'en faire sortir une pensée armée, agissante et conquérante ; de grandes ombres lui parlèrent et lui définirent avec une force divine quelle œuvre souveraine lui était ici réservée ».

A force de peine, de sollicitations et d'entêtement tranquille, il achète, arpent après arpent, pierre après pierre, la sainte colline. Et que l'on salue au passage le pèlerinage qui mena Léopold Baillard « jusqu'à la Burg impériale de Vienne ». Le prêtre de la colline de Sion « y obtient une audience et des subsides. Quelle belle image quand Léopold Baillard apparaît au pied du trône des Habsbourg-Lorraine et qu'il s'adresse, comme à son suzerain, au petit-fils des comtes de Vaudémont. Lui, le chef spirituel de la sainte colline, il fait appel au chef temporel. Démarche pleine de cœur et d'une imagination magnifique ! »

Enfin, « quand ce haut royaume fut entre ses mains, il sentit avec violence qu'il avait été à l'étroit, comme un aigle dans une cage, dans ses premières fondations et qu'il trouvait enfin l'air et l'espace que sa nature exigeait ». Puis, les trois frères s'adjoignent des religieux et fondent un « Institut des frères de Notre-Dame de Sion-Vaudémont ». Mais l'évêque, « inquiet des bruits qui couraient sur les folles dépenses, les charges et les expédients des trois prêtres, voulut s'immiscer dans leurs affaires. Ils se crurent atteints dans leur honneur sacerdotal et dans leurs intérêts vitaux. L'Institut qu'ils présidaient, n'était-ce donc pas leur création ? » Les trois frères se rebellèrent. « Léopold Baillard [...] c'est un féodal qui a conquis sa terre et qui fait tête à son suzerain. » Enfin, sous le triple assaut de la hiérarchie ecclésiastique, de la « libre pensée »... et des créanciers, les Baillard tombent. *Sic transit...*

De la légende de Rennes-le-Château à la véridique histoire de Sion-Vaudémont, de Léopold Baillard à Bérenger Saunière, les affinités sont trop évidentes pour que les questions ne jaillissent pas : Barrès, en parlant apertement d'une colline, ne pensait-il pas en fait à

une autre ? A-t-on fait en sorte, à Rennes-le-Château, de contraindre les événements à se conformer à un schéma préétabli dont *la Colline Inspirée*, par exemple, eût constitué le modèle ? Mais quel démiurge, alors, organisa ces mystères ? Fut-ce la Société Angélique, dédoublée ou parodiée par ce Prieuré de Sion qui en constituerait l'ombre portée ? Ou bien, comme nous le disions plus haut, cette construction symbolique à laquelle chacun semble apporter sa pierre ne serait-elle pas mystérieusement exigée par le « génie du lieu ». Faudrait-il dès lors envisager un lien entre telle localisation géographique et l'inconscient collectif qui, particulièrement homoforme ici, fournirait un « matériel psychique » cohérent aux pèlerins touchés par l'aile de l'ange... Nous retrouvons là le problème de la géographie sacrée, de l'intrication des structures spatiales et des structures « imaginales ».

Mais pénétrons maintenant dans le secret des deux collines où affleure cette continuité — abondamment soulignée par les « organisateurs » des mystères de Rennes — entre Lorraine et Razès ; fil d'Ariane d'abord ténu, puis de plus en plus évident à mesure que l'on nous aide à débrouiller l'écheveau.

Léopold, abattu mais non brisé, apprend d'un chartreux, lors d'une retraite expiatoire, l'existence du fameux hérésiarque Vintras, le « prophète de Tilly-sur-Seules », « Élie réincarné », confident ordinaire de l'archange saint Michel. En un mot, c'est « l'organe de Dieu qui va régénérer le christianisme ». Pour Léopold, c'est le salut. Du fond de l'abîme, il criait, et le Seigneur l'a entendu. Bien sûr il s'interroge : Vient-il vraiment de Dieu, le voyant normand ? Mais cette question, il se la pose sur l'impériale de la diligence. Il est déjà parti. Pour la Normandie. Avant Tilly, son ange gardien place sur sa route un digne chanoine qui lui tient ces propos édifiants : Vintras ? « Un scandale vivant [...] Oh ! le coquin est adroit. Mais il faut voir ce que sa seule présence a fait de la charmante petite ville normande de Tilly infestée maintenant d'escrocs et d'aliénés comme lui. » Tous les saints ont été calomniés, se dit Léopold en haussant les épaules, et il descend à l'auberge de Tilly. Après avoir, non sans une sourde appréhension, refermé la croisée sur le couchant qui s'embrase de tous les feux de l'enfer, il prend place dans la salle commune, au moment où entre un « vieux monsieur de mine falote ». Non, ce n'est pas Vintras. Un

habitué l'interpelle. Écoutons-les : « Eh bien ? Monsieur le baron, est-ce aujourd'hui que le roi Louis XVII revient ? »

— Monsieur, dit le baron, le roi reviendra à la date qui a été annoncée.

— Ma foi, si je vois ça, intervient un autre, je crois à votre Vintras.

— Monsieur, dit celui qu'ils avaient appelé Baron, M. Vintras ne s'est jamais trompé. Les archanges lui parlent. »

Notre voyage sur la colline inspirée de Sion-Vaudémont peut s'achever ici. Nous n'avons plus, maintenant, qu'à récapituler : une colline prestigieuse, un prêtre rebelle et hérésiarque, un roi que l'on attend. Non décidément, si ce n'est un trésor qui ne pouvait se partager, il ne nous manque plus rien. Léopold revit en Bérenger, Naundorff l'imposteur, le faux Louis XVII de *la Colline inspirée*, est venu trop tôt. Qu'importe, il préparait les voies du Mérovingien (presque) retrouvé. Et, dans la logique du mythe, n'est-il pas investi d'une autre dignité et d'une autre légitimité que le fils de Louis XVI, ce descendant encore masqué de saint Dagobert ?...

En tête de son livre consacré à l'Or de Rennes, Gérard de Sède avertit en ces termes le lecteur : « Il existe une ressemblance entre les faits rapportés dans ce livre et une construction imaginaire, mais elle est le fruit du pur hasard. Ce n'est pas là le moins étrange, car la ressemblance est frappante. »

Le fruit du pur hasard... En est-il si sûr ? La présence, à l'origine de nos mystères, d'une société secrète (qu'elle ait nom Société Angélique ou Rose-Croix catholique) offrant d'incontestables garanties d'authenticité², et l'intervention tardive d'une autre organisation, beaucoup plus problématique — le Prieuré de Sion — indiquent en tout cas que ce hasard aurait bien pu être aidé. Il est seulement dommage (mais point étonnant !) que ces sociétés, vraies ou fausses, n'aient livré leur message que d'une façon cryptique. Tels adeptes ayant mandat pour ce faire, tels autres déclarant : puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs... Après tout,

2. La *nature* de son action et le *corpus* doctrinal qu'elle véhicule constituent, on l'a compris, un tout autre problème...

Cocteau, que l'on pastichait ainsi, n'avait-il pas été, selon ce qu'on dit, Grand Maître du Prieuré de Sion ?

Fort heureusement (pour nous), une autre société secrète, d'origine récente mais qui ne s'en réclame pas moins, elle aussi, du mythe décidément inépuisable du Grand Monarque, allait nous offrir d'indiscutables preuves de sa réalité. Cette parenté « mythique » fut d'ailleurs remarquée et soulignée, et certains voulurent même voir, derrière sa manifestation semi-publique, l'ombre du Prieuré de Sion...

VIII

Les « Compagnons secrets » ou les métamorphoses du gaullisme

« Le Général de Gaulle attendait le retour du Grand Monarque. » Tel était le titre — sans équivoque ! — du substantiel article qui, dans la revue *Nostra*, saluait la parution, en 1982, d'un « pavé » de près de 500 pages, signé par un mystérieux « R.P. Martin », et qui s'intitulait : *Le livre des Compagnons secrets ; l'enseignement secret du Général de Gaulle*¹. La « quatrième de couverture » en était d'une alléchante concision :

« De Gaulle secret... à peine soupçonné de quelques-uns, le visage inconnu du Général.

« Qui sont donc ces Compagnons secrets choisis par le Général lui-même ? Il leur imposa dix ans de silence et de méditation. Aujourd'hui, sans concessions pour personne, les Compagnons révèlent, entre autres, la vision gaullienne, prospective et intemporelle de l'histoire et du monde. » Suivait une citation de Jean-Raymond Tournoux : « N'en doutons point, toutes les salves du gaullisme ne sont pas encore tirées. Et *la dernière* viendra d'outre-tombe. » Deux ans plus tard paraissait, toujours sous la signature du R.P. Martin (qui est en l'occurrence le porte-parole de l'Ordre), un second ouvrage, non moins extraordinaire que le premier, quoique dans un autre registre, et intitulé : *le Renversement ou La Boucane contre l'Ordre Noir*². Nous aurons à en reparler.

1. ACL/Rocher.

2. Guy Trédaniel — éd. de la Maisnie.

La société secrète dont se réclamaient le R.P. Martin et ses compagnons avait nom « l'Ordre », sans épithète, ou, pour éviter les confusions, l'Ordre des Compagnons secrets. La première dénomination ne péchait pas par excès d'originalité. Dans *le Solstice de juin*, Montherlant raconte en effet qu'en 1919 il fonda... l'« Ordre ». « C'est parce que nous étions très juvéniles qu'en souvenir des ordres de chevalerie nous nommâmes "l'Ordre", sans plus, notre institution. » Cette justification est à retenir, bien que nos « Compagnons secrets » ne soient plus des jeunes gens...

A les en croire, donc, le fondateur et l'inspirateur de ce qui allait devenir l'Ordre n'était autre que de Gaulle lui-même. Après la guerre, il sélectionna un noyau initial de 45 compagnons (nombre cher à Alexandre Dumas...), les forma, et leur assigna une mission qui, après une « traversée du désert » de dix années à compter de sa mort, impliquait leur manifestation au grand jour, dans une perspective quasi eschatologique.

A ce noyau initial vinrent s'ajouter, pour former l'Ordre proprement dit, des anciens de l'École nationale des Cadres d'Uriage, fondée pendant la guerre par le général Pierre Dunoyer de Segonzac, et dont les Compagnons adoptèrent la devise : « Plus est en nous. » « Expérience communautaire et œcuménique sans pareille, écrit Guy Dupré³, qui laisserait à Segonzac et à ses disciples la nostalgie, l'ambition, le rêve d'un Ordre-creuset où passeraient les meilleures des deux ou trois générations françaises destinées à faire entrer le xx^e siècle dans le xxi^e autrement que sous son poids de cendres. Creuset où s'accompliraient les noces de la Tradition et de la Révolution. « La tentative avorta et il reste à prouver qu'une référence commune à l'absolu n'est pas la condition première de toute entreprise de ce genre » a écrit Beuve-Méry. » A quoi il convient d'ajouter, en bonne justice, l'analyse de Bernard-Henri Lévy dans *l'Idéologie française*. Évoquant cette même École des Cadres d'Uriage, il en dit long, sans le savoir, sur la psychologie des « Compagnons secrets » qui en sont un peu les héritiers spirituels :

« L'esprit qui y règne est en effet volontiers martial, spartiate,

3. « De Gaulle, disciple de Guénon ? », *Le Quotidien de Paris*, 28 août 1984.

presque militaire, avec ce rien de fraternité virile et de camaraderie de feux de camps qui fait des hommes au cheveu ras [...]. » Les professeurs, poursuit-il, « entre deux cours sur Proudhon — « socialiste français » —, Maurras — « nationaliste français » —, Péguy — « socialiste, patriote et chrétien » — ne dédaignent pas d'expliquer la distinction et la fine hiérarchie entre les « communautés de sang, de travail et de lieu » qui font les peuples sains. »

Redisons-le : cette esquisse « idéologique » et psychologique pourrait, moyennant quelques retouches, s'appliquer à l'Ordre. Dans cette perspective, le jugement formulé par Raymond Abellio dans *Sol Invictus* revêt un intérêt certain, en dehors de toute prise de position partisane et politicienne : « Le pétainisme et le gaullisme n'auront été en fin de compte que deux aspects conjoints d'une même religion archaïque et dénaturée. Archaïque, car c'était une religion du Père. Dénaturée car en lui-même et par lui-même ce Père était impuissant. »

Mais après en avoir rapidement évoqué l'esprit — dont il nous faudra évidemment reparler — il convient maintenant d'examiner l'organisation et le fonctionnement de l'Ordre. Le mieux étant encore de lire ce que nous en dit le R.P. Martin lui-même⁴, selon qui cette organisation s'inspire « de la formule d'action des sociétés secrètes chinoises, qui ont, si souvent, fait l'histoire de ce grand peuple et la gloire de l'empire [...] : "Que soient connus nos buts ; improuvable, notre existence ; sensible, notre action sur tel événement, dont l'inspiration, l'orientation occultes sont affaires de la société". A noter que la plupart des nombreuses sociétés secrètes françaises de 1848 n'avaient guère d'autre ambition, réalisée au demeurant.

« Cela dit, pourrait s'ensuivre [le conditionnel est pure coquetterie...] que la structuration de l'Ordre se soit faite sur le modèle de *la spirale conique ascendante*, dont les tours de spire (plus couramment dits "cercles") aboutissent, par le dernier, au sommet du cône : point fixe du langage mathématique, d'où partent les génératrices. Le pas (passage difficile) d'un "cercle" à l'autre serait conçu pour éliminer. Le serment, différent à chaque tour ascendant (presque anodin, au premier : d'un accès relativement peu difficile), serait...

4. Cf. *Le Renversement*, p. 310.

éliminatoire au troisième. Au premier "cercle", les néophytes (gants jaunes, anciens et roquentins), dont très peu continueront ; toutes dispositions prises, par ailleurs, pour que l'Ordre ne puisse être ni détourné de ses buts et voies ni détruit de l'extérieur. »

Nous sommes en mesure de donner le texte du serment évoqué à l'instant par le R.P. Martin, et dont on appréciera la naïveté très « quarante-huitarde » et la recherche archaïsante du style :

« Moi... du 1^{er} "cercle" de l'Ordre..., *je jure* que je consacrerai une part de mes forces à la grandeur morale de la France, au bien de son peuple, et, par eux, à ceux de tous les hommes ; que, en conséquence : je prendrai position contre tous ceux qui, détenant une quelconque puissance * (: autorité, influence : dirigeants et médiats), rabaissent, abêtissent, ramollissent, avilissent, consciemment ou non, le peuple dans tous les domaines (: mœurs, devoirs, langue, etc.) ; le maintiennent dans l'ignorance des conséquences, utilisant l'attrait des turpitudes comme moyen de gouvernement.

Par ainsi *, *je jure* de combattre ces turpitudes : pour élever le peuple vers toujours plus de conscience ; de montrer les voies de l'Ordre : les efficacités de promotion des humbles (: collectivisation des biens) ; libération des servitudes de Mammon (: par la monnaie-travail), permettant toutes les entreprises du génie humain, à tous les peuples (: conquête de l'espace) ; et, à chacun, de devenir plus, pour soi et pour les autres, sans nécessairement paraître, conformément à la devise de l'Ordre : *Plus est en nous*, que je m'efforcerai toujours d'honorer.

Je jure donc d'obéir aux directives pouvant m'être données en ces sens : de ne rien révéler, à quiconque, de ce dont je suis et pourrais être secrètement instruit par l'Ordre, à son propos, ou de ce que je

* Tous les mots du texte ci-dessus sont de la langue classique, donc employés comme tels. Ainsi de :

● Puissance : droit ou acte par lequel on commande aux autres (Littré). Exemple : « L'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, ces deux puissances... » (Bossuet). Au figuré (Littré) : empire exercé sur les âmes. Exemple : « Adieu, vos pleurs prennent sur moi trop de puissance... » (Corneille).

● Par ainsi : en conséquence. Locution classique, toujours en usage dans le peuple. Exemple : « Tout esprit n'est, par ainsi, propre à tous sujets ». (Régnier).

viendrais à apprendre : hormis son existence, ses buts, que tous les siens ont devoir de faire connaître (: action, parole, livre, articles, etc.). A CE 1^{er} "CERCLE" DE L'ORDRE, où je sers par ma volition, il n'est de sanction que le rejet, si je me parjurais ; je n'y ai d'appréciateurs que les compagnons de ma triade ; et, éventuellement (: au cas de pas * au 2^e cercle), ceux qui forment les six autres "cercles" (: tours de spire de la spirale conique ascendante constitutive de l'Ordre) aboutissant à son sommet (: point fixe du langage mathématique d'où partent toutes les génératrices). »

Cette naïveté se retrouve logiquement dans la doctrine même de l'Ordre : sans la moindre explication, et sans apparemment se douter de la contradiction flagrante qu'implique cette réunion, les Compagnons se réclament conjointement, en effet, de Teilhard de Chardin et de René Guénon — les deux maîtres spirituels que leur aurait donnés le Général. Si le teilhardisme ainsi avoué de ce dernier ne devrait pas trop déconcerter les historiens du gaullisme, plus étonnant apparaît son guénonisme. Pourtant, selon une information recueillie chez certains disciples de Michel Vâlsan, l'ancien diplomate roumain aurait transmis au Général, dans les jardins de l'Élysée, une mystérieuse initiation... On nous a également affirmé qu'une correspondance existait, entre de Gaulle et lui. Tout ce que nous pouvons dire quant à nous, en toute certitude — puisqu'il nous l'avait personnellement confié — c'est que, effectivement, Michel Vâlsan tenait de Gaulle en haute estime. Ses disciples ajoutant pour leur part qu'il pouvait « prédire » les décisions — même les plus inattendues — que prendrait le Général, ce qui peut s'interpréter de bien des façons...

Il nous faut pourtant dire quelques mots de l'itinéraire de Michel Vâlsan, qui pourrait bien livrer certaines « clefs ». C'est en 1936 qu'il vint à Paris pour la première fois. Il avait obtenu de son administration un congé pour effectuer un voyage d'études, dont le but réel était de prendre contact avec les guénoniens. Il connaissait bien, en effet, l'œuvre de Guénon, et correspondait déjà avec ce dernier, qui était depuis plusieurs années installé au Caire. Vâlsan s'était intéressé de très près, dans son pays, à une étrange affaire. Un berger à peu près illettré, Petre Lupu, était l'objet d'apparitions d'un personnage qu'il

- Pas : passage difficileux (: plein de difficultés, très difficile).

appelait le « Moss » (le « Vieux »), qui lui faisait des révélations et prophétisait que la Roumanie, héritière de l'ancienne Dacie « hyperboréenne », allait devenir — ou redevenir — le centre spirituel du monde. Chose « amusante », un auteur signant « Geticus » écrivait dans le numéro de février 1937 des *Études traditionnelles*, à propos du *swastika* : « Nous ne croyons pas qu'il y ait un pays où on en fasse un tel usage [...] » Et il rapportait en note une « jolie anecdote » effectivement révélatrice : « Un adversaire des nationaux-socialistes roumains voulait convaincre un vieux paysan que c'était un signe étranger, importé. — "Que non, répondit le bonhomme, il est de chez nous, nous l'avons depuis les géants". »

Les révélations du Moss s'étaient largement répandues et avaient inquiété les autorités religieuses. Michel Vâlsan, qui était allé recevoir la « bénédiction » de Petre Lupu, se sentait littéralement hanté par le « Vieux », qui à l'en croire lui parlait, et qu'il ne craignait pas d'identifier au Roi du Monde... En tout cas, c'est dans un état d'extrême tension psychique qu'il arriva à Paris, consacrant tout son temps à prier et à écrire pour Guénon une volumineuse relation de cette histoire qui, disons-le tout de suite, semble bien avoir entretenu d'étroits rapports avec la constitution de la « Garde de Fer » de Codreanu, le leader national-socialiste roumain.

Guénon, après avoir jeté un coup d'œil sur la documentation fournie par Vâlsan, écrivait quant à lui à un autre de ses correspondants : « [...] les paroles mêmes du « Moss » me rappellent assez fâcheusement l'histoire de La Salette [...] »

Quoi qu'il en soit, Michel Vâlsan, qui avait reçu entre-temps l'initiation islamique, en Suisse, par l'intermédiaire de Frithjof Schuon, revint en 1938 à Paris, cette fois en qualité de conseiller financier du consulat de Roumanie. Il ne devait plus, dès lors, quitter la Capitale, où il s'institua maître spirituel d'une *tariqah* soufie, qui allait compter de nombreux membres, certains occupant des positions tout à fait éminentes. C'est d'ailleurs le sérieux incontestable des disciples de Vâlsan (mort en novembre 1974) qui pour nous authentifie l'histoire de l'initiation transmise à de Gaulle.

Mais pour en revenir aux Compagnons, dont les affirmations semblent ainsi recevoir une troublante confirmation, ils se proposent

l'élaboration d'une grandiose synthèse christiano-marxiste qui, dans une curieuse atmosphère d'exaltation messianique, pousse purement et simplement à leur paroxysme certaines incohérences intellectuelles déjà passées de mode. Ce corpus doctrinal revêt un caractère d'autant plus singulier que, brochant sur le tout, les Compagnons, suivant toujours les instructions du Général (du moins l'assurent-ils) donnent comme « support spirituel » à leur communisme chrétien, à leur collectivisme à la française, la pittoresque Église gallicane de Mgr Truchemotte, surtout connue pour ses exorcistes... La « coïncidence », là encore, est étonnante, puisque Michel Valsan écrivait en 1969 dans les *Études traditionnelles* (n° 412-413 : « Remarques occasionnelles sur Jeanne d'Arc et Charles VII ») : « Certes, si pendant que le Protestantisme se dressait de partout, l'Église catholique eut à la longue dans la royauté française une puissance fidèle et protectrice, ce fut aussi au prix de l'acceptation de fait du Gallicanisme ; mais celui-ci ne fut que l'expression sur le plan ecclésial du privilège qu'avait la France d'être un Saint Royaume régi par un roi de droit divin, consacré comme tel par un Chrême céleste, spécialement descendu pour assurer historiquement cette investiture. »

Ajoutons toutefois que l'Église gallicane, tout en accueillant bien volontiers l'inattendu renfort constitué par les « Compagnons », ne se départit pas d'une certaine prudence, comme en témoigne cette lettre de son « Patriarche », Patrick Truchemotte (gratifié le 8 mars 1985 d'une bénédiction apostolique spéciale de Jean-Paul II) :

« L'An de Grâce Mil Neuf Cent Quatre Vingt Cinq et le Dix de
Février

Le Patriarcat Très Chrétien

Aux Compagnons de Bon Vouloir

Pro Deo amur, et pro christian poblo,
et nostro commun salvament

Chers Compagnons,

Nous avons fait la promesse de vous écrire afin d'attester et définir la vénérable fonction spirituelle qui unit l'Oint de l'Ecclesia

Francorum à ceux qui peuvent — en tout honneur et toute légitimité — se dire les Héritiers de la ligne de pensée qui prit sa source dans l'enseignement du Général de Gaulle.

Très vite, commençons par inscrire comme une règle d'or que ne peut exister dans la conduite du Patriarche Très Chrétien la moindre parcelle de politique partisane... Des Rois de France nous avons hérité le seul rôle de protecteur et de conciliateur de l'identité Gallicane que nous espérons — avec la Grâce de Dieu — maintenir dans une voie de Sainteté.

Ceci affirmé, il reste à dire que nous avons fait une lecture des plus attentives des livres du Révérend Père MARTIN, qu'à travers eux, à travers certains textes et certaines conversations, nous mesurons la bonne volonté qui vous anime et votre certitude de répondre à un besoin comparable à celui qui jadis fit sourdre la Chevalerie comme une rosée fertilisante.

« Praesta quaesumus, omnipotens Deus : ut semper rationabilia meditantes, quae tibi sunt placita, et dictis exsequamur, et factis » dit la liturgie de ce jour... Ce matin nous pensions à vous en disant ces mots à la collecte de notre messe, ils pourraient être votre prière constante au Tout-Puissant pour qu'il donne à vos pensées, à nos pensées de s'attacher au raisonnable et de diriger paroles et actes vers la seule fin du Bon Plaisir de Dieu.

Depuis le Concile Plénier de Blaquefort l'Église Catholique Gallicane a pris un nouvel essor, dans notre Lettre Pastorale d'ouverture de cette Assemblée nous avons donné un message que nous invitons chacun de vous à lire ou à relire.

Comme chaque baptisé de France l'Église vous concerne, elle deviendra demain ce que vous en ferez par votre présence en ses symboles, par vos contacts avec le Patriarcat, par vos prières surtout... « Pourquoi pas le Saint Esprit ' ? » vous disait le Général de Gaulle certain matin, votre Patriarche, ce soir, vous écrit : Certainement le Saint Esprit.

5. Voir p. 343.

Comme nous en avons reçu, depuis les Apôtres, par la succession de BOSSUET, le pouvoir et la mission, nous vous donnons notre toute particulière et toute dévouée bénédiction au nom du Père † et du Fils † et de l'Esprit † Saint.

Patrick, Patr. Gall. »

Cette pittoresque manifestation de la tradition gallicane, réduite il est vrai à de très modestes proportions, n'en constitue pas moins comme un écho de cette mystique de la « Monarchie gallique », exaltée par Postel et Campanella.

Car les Compagnons, nous l'avons dit, s'inscrivent de plein droit dans la tradition du Grand Monarque. Nous en voulons pour preuve cette quasi-prophétie que le Général, un jour, leur aurait faite, parlant de lui à la troisième personne : « Lorsque la grande, la nécessaire, l'inévitable révolution du xx^e siècle... sera achevée ou en voie d'accomplissement, le Général de Gaulle ne verrait, personnellement, nul inconvénient et beaucoup d'avantages, à ce que le dernier descendant des quarante rois qui, en mille ans, firent la France, retrouvât le trône de ses ancêtres, pour conduire la nation française à ses fins dernières. Rien ne parachèverait plus dignement l'histoire de France, aux jours parousiques. »

Nous nous trouvons derechef confrontés à cette « cristallisation » de l'histoire déjà évoquée dans la mythologie de Rennes-le-Château à travers les liens unissant messianisme et alchimie. Michelet, quoique dans un autre registre, a parfaitement illustré cette perspective historique en écrivant à propos de la Révolution française : « Ce jour-là tout était possible... l'avenir fut présent... c'est-à-dire plus de temps, un éclair d'éternité. » Ce qui évoque irrésistiblement ce passage du *Livre des Compagnons secrets* relatif au Général : « Sa vision prospective des profondeurs du peuple, de son histoire, telle qu'elle finit par apparaître, tenait de l'intemporalité, êtres et choses vus dans une sorte de présent d'éternité. »

C'est dans cette perspective messianique et « grand-monarchiste » que se situe très explicitement le second ouvrage des Compagnons secrets : *le Renversement ou La Boucane contre l'Ordre Noir*. Loin de la « somme » doctrinale passablement indigeste que constituait leur premier livre, il s'agit ici de la relation d'une assez extraordinaire

aventure qui, grâce à un concours de circonstances jugé providentiel par les Compagnons, les mettra sur la piste d'un « Ordre Noir » d'obédience post-hitlérienne ou néo-nazie, et que l'on nous présente en somme comme le pôle opposé de l'Ordre. (On verra plus loin combien, pour respecter la cohérence du mythe, il convient de nuancer cette opposition...)

Depuis un repaire du Grand Nord canadien jusqu'à l'Antarctique, en passant par des relais sud-américains où se dérouleraient des expériences scientifiques « de pointe », se dessinent ainsi les contours d'une gigantesque toile d'araignée. Il ressortirait de tout cela qu'un collègue d'hitlériens survivants (l'aventure se situe en 1971) inspire sans la diriger effectivement cette société secrète. Une sorte de néo-führer désigné dans les conversations sous le nom de Siegfried semble en coordonner les activités et y assurer la discipline générale. Les réunions semestrielles ont lieu en un endroit indéterminé baptisé Asgård, que l'on peut avec vraisemblance identifier à quelque île déserte de l'archipel du sud chilien. Procédant, nous l'avons dit, à des expérimentations d'armes nouvelles, au premier rang desquelles figure « *la totale maîtrise météorologique de notre planète* », l'Ordre Noir se fixerait à plus ou moins long terme des objectifs aussi grandioses que terrifiants. Qu'on en juge par cette citation d'un responsable, « espionné » par un jeune Canadien (La Boucane) d'abord intégré comme « associé étranger » à l'Ordre des Compagnons secrets, et sur la personnalité « charismatique » et « emblématique » duquel nous aurons à revenir :

« *Les deux blocs en ont encore pour une décennie ou deux à jouer à se faire peur : c'est-à-dire, quand nous serons effectivement en possession d'instruments sans comparaison* ⁶. Donc, en position de déclencher ce qu'ils appellent l'Apocalypse ; nous réservant pour la fin, qui sera le tombeau de leurs puissances, et l'établissement de la nôtre, prévue pour mille ans par Hitler ! »

Bel affrontement eschatologique en perspective (dont le manichéisme, selon les lois du genre, n'échappera à personne) entre l'Ordre et le... Contre-Ordre, hypostasiant respectivement les forces du bien et

6. D'où il faut déduire que la maîtrise météorologique de la planète ne suffit pas !

celles du mal, tout en légitimant, au-delà des plus folles « espérances », les mythes conjoints de la causalité diabolique et de l'histoire conspirationnelle... De Gaulle n'avait-il pas assuré, si l'on en croit le R.P. Martin, que « l'ultime espérance de la France et de l'Occident s'incarnera un jour dans mes Quarante-cinq ». Écrasante responsabilité assurément !

Pour l'heure (nous voulons dire : en cet automne de 1971) l'affrontement se circonscrit à une course-poursuite maritime d'un pittoresque échevelé pour la possession d'un trésor — élément indispensable à toute geste « grand-monarchiste » — que le capitaine du *Guévrement* (le bateau des Compagnons) crut être celui de Rommel. Mais outre que nous avons scrupule à priver les lecteurs du *Renversement* d'un suspense que ne désavoueraient pas les maîtres d'un genre romanesque que l'on croyait à tort tombé en désuétude, ce n'est là qu'un aspect *relativement* anecdotique de l'affaire. *Relativement*, puisque, tout de même, cette prise, outre le symbolisme véhiculé par tout trésor — fût-il « profane » — aurait donné à l'Ordre les moyens d'action dont il se prévaut actuellement.

Non, l'essentiel n'est pas là, et nous nous arrêterons à peine plus longuement sur le contentieux latino-américain qui oppose Ordre et Ordre Noir. Ce dernier, voulant « fédérer, *sous sa houlette*, les nations du continent sud-américain », et s'opposant de ce fait aux courants révolutionnaires qui agitent comme l'on sait l'Amérique latine, donne l'occasion aux Compagnons d'une édifiante profession de foi sandiniste. Car dès le *Livre des Compagnons secrets*, nous n'ignorions rien des liens très étroits qui unirent de Gaulle et le général César Augusto Sandino, encore attestés par les émouvantes retrouvailles du R.P. Martin et d'un de ses compagnons (qui eurent « l'immense bonheur » de combattre sous les ordres de Sandino quand ils avaient vingt ans) avec des guérilleros sandinistes, dans un hameau du rio Segovia, près de la frontière hondurienne. (Tout cela, répétons-le encore, se situant en 1971, alors que le Nicaragua était encore « sous la botte » du dictateur Somoza.)

Il n'est pas inutile, croyons-nous, de citer en partie le passage hagiographique consacré à Sandino par le R.P. Martin dans le *Livre des Compagnons secrets* (p. 458) : « En 1927, de son peuple

[nicaraguayen] surgit un authentique grand homme, qui va faire, de son pays, le David des nations : le général César Augusto Sandino. A son appel, l'Amérique indio-latine frémit, prend conscience de son unité, s'enflamme. Une lutte sans précédent s'engage. Sandino en sortait militairement vainqueur (: le corps expéditionnaire américain avait dû se rembarquer) et le rebelle de la veille, bien conseillé par Sud-Américains et Français de son entourage, projetait une constitution fédérale pour tous les États centro-américains (extensible aux républiques latino-amérindiennes) lorsque, victime d'un guet-apens, il fut fusillé (ainsi que deux preux compagnons : généraux Umanzor et Estrada), sur ordre de Somoza, comblant ainsi les vœux de M. Arthur Bliss Lane, représentant des États-Unis, qu'inquiétait une telle politique d'équilibre des forces sur leur continent [...]. En fait, précurseur de Fidel Castro, probablement supérieur à celui-ci en valeur humaine, Sandino, fils de paysan, autodidacte, puis élève des pères dominicains français, lettré de grande culture, humaniste, s'exprimant indifféremment en castillan, en français, en latin, cavalier remarquable et tireur prestigieux, est et restera, pour la suite des temps, une des figures exemplaires de l'Amérique indio-latine. »

Cette quasi-canonisation, par le R.P. Martin, du « guérillero mystique du Nicaragua⁷ », demande, on s'en doute, à être quelque peu nuancée... L'article du *Monde* cité en note y pourvoit fort bien. Il nous apprend tout d'abord que Sandino était en fait « le fils naturel d'une paysanne métisse et de l'homme le plus riche du village ». Mais voici plus important : « la pensée de Sandino était incontestablement empreinte de mysticisme. Elle apparaît comme un étonnant syncrétisme de rationalisme positiviste et de spiritualisme, et sans doute faut-il voir là l'héritage de sa fréquentation des milieux francs-maçons du Mexique (les trois points dont il ornait le S de sa signature en sont une illustration). Ses interlocuteurs ont relevé son intérêt pour la théosophie, le spiritisme ou le yoga. » Sa conception du monde se ressentait fortement de ce syncrétisme, et nous verrons tout à l'heure

7. Pour reprendre le titre d'un article de Philippe Videlier paru dans *Le Monde* des 26-27 février 1984.

combien cette bizarre théologie avait de quoi séduire les Compagnons secrets. Voici comment la résume Ph. Videlier :

« Au commencement, avant même que n'existe l'éther, étaient l'Amour, qu'on appelle Dieu, et sa fille unique, la Justice divine. Au vingtième siècle aura lieu le jugement dernier, mais ce ne sera pas l'Apocalypse décrite par les évangélistes ; ce sera le triomphe sur l'injustice. *« Il nous revient l'honneur, frères : du fait que nous ayons été choisis au Nicaragua, par la Justice divine, de commencer le jugement de l'injustice sur la terre. N'ayez pas peur mes chers frères ; et soyez sûrs, tout à fait sûrs, bien sûrs, que très bientôt nous triompherons définitivement au Nicaragua, et alors restera allumée la mèche de l'explosion prolétarienne contre les impérialistes de la terre. »* On ne s'étonnera pas, dans cette perspective eschatologique très spéciale, que les couleurs sandinistes aient été le rouge et le noir⁸, et pas davantage que le pavillon ait été frappé de la tête de mort...

Que les Compagnons se fussent sentis là en pays de connaissance, rien là qui pût surprendre si l'on relit certains passages extraits des « cours » censément donnés par de Gaulle à ses « Quarante-Cinq » : « En fait, sont de droite : *tous ceux pour qui l'ordre établi, quel soit-il, est, tout ensemble, fondement et terme des sociétés, cachet des civilisations et valeur suprême ici-bas.* Sont de gauche : *tous ceux qui placent l'idée de justice (sociale particulièrement) au-dessus de l'ordre établi.* » D'où cette extrapolation ontologique : « [...] de grands changements marquent l'histoire de la pensée. Notre époque verra sans nul doute, les plus grands, les plus bouleversants. Il convient de s'y préparer. Toutes les nations en sortiront meurtries ; mais l'on peut espérer que l'homme y gagnera... Peut-être, l'ultime étape de son devenir historique ?... Cette sorte de mutation-là, certains l'appellent déjà l'action du Saint-Esprit, *et les mutants sont à gauche...*

« — Et pourquoi pas le Saint-Esprit aussi », lança le doyen. Et de Gaulle répéta sans ironie perceptible :

« — Pourquoi pas le Saint-Esprit ? »

8. Avec cette explication « alchimique » donnée à José Roman : « *Le rouge représente la résurrection sur le noir qui est la mort.* »

9. *Le Livre des Compagnons secrets*, p. 19.

Et si le Saint-Esprit est à gauche, pourquoi les Cosaques ne l'accompagneraient-ils pas, pour parodier la célèbre formule de Léon Bloy ! C'est sans doute ce que redouteront certains en lisant encore cette « leçon » gaullienne : « Chrétiens et marxistes ont *aussi* cela de commun que, pour eux, l'histoire a un sens. Pour les premiers, *ce sens est d'abord, direction ; et sa révolution achevée aboutit à Dieu*. Pour les seconds, *ce sens est d'abord, signifiante ; et, en son ultime processus, aboutit à la société sans classe*. L'homme étant ce qu'il est, l'erreur serait de confondre aboutissement et nivellement. »

« Désormais, constate le R.P. Martin, nous avons la clé de l'évolution d'un penser qui, parti du classicisme le plus rigoureux, s'était, après des années de méditations solitaires, dirigé vers l'aboutissement révolutionnaire conscient, le seul possible de ce temps. »

*
**

Le christiano-marxisme¹⁰ des Compagnons nous invite à une indispensable digression, dont la substance doit beaucoup à une remarquable étude de Laurent Ladouce parue dans le magazine *Causa* et intitulée « Genèse et développement de la pensée de Karl Marx ». Ils se situent en effet dans la tradition hégélienne pour laquelle Dieu, obéissant à cette logique nécessaire que Hegel baptisera dialectique, s'identifie à l'Histoire, « continuel processus de manifestations, de révélations, d'incarnations », comme le souligne Georges Cottier. En effet, l'Absolu ou l'Être hégélien est, à l'origine, d'une grande pauvreté, indéterminé, et il n'acquerra richesse, forme et contenu que grâce à la multitude des êtres singuliers en lesquels il s'incarne. Ainsi, l'Absolu se perd dans le singulier en même temps qu'il s'y trouve, selon un processus qui évoque lointainement celui de la Création pour

10. Marxisme qui — nonobstant les prises de position théoriques — participe d'abord de l'idéologie diffuse qui il y a quelques années encore imprégnait « l'air du temps », impliquant le primat de la *praxis*, la nostalgie des révolutions, la lutte des classes, la conviction que le progrès commande le renversement social, et la très hégélienne déification de l'histoire, envisagée comme le Démoniaque gérant les affaires humaines.

l'ésotérisme islamique, tel qu'il s'exprime dans cette formule : « J'étais un Trésor caché et Je voulus être connu »... Avec cette différence que dans le soufisme, le Trésor caché présuppose une plénitude ontologique absente de la perspective hégélienne, pour laquelle l'Absolu ne prend conscience de lui-même qu'à travers l'homme aspirant à l'Infini. Cet Absolu est donc essentiellement résultat ; fruit du devenir historique. Et cet Infini qui se complète lui-même (pure absurdité métaphysique...) préfigure très directement la « noogenèse » teilhardienne.

Ainsi l'histoire humaine devient-elle une Histoire Sainte purement immanente tendant vers un but préétabli. Cette pseudo-gnose (puisqu'il s'agit de prendre conscience de l'Absolu) ouvre la voie à un retournement dialectique que des philosophes chrétiens tels Maurice Clavel et Georges Cottier ont assimilé à une sorte de christologie à rebours, l'Humanité devenant un processus d'autodivinisation. En fait, c'est grâce au philosophe que Dieu parvient à se penser lui-même. Pour Hegel, l'histoire de l'Humanité tendrait donc vers un messianisme immanent qui fascina les romantiques allemands et influença profondément Karl Marx. C'est le système hégélien, dépouillé de son emphase et de son idéalisme romantique, qui servit de cadre à son projet idéologique. Simplement, il fonda sa dialectique non plus sur une logique abstraite (être, non-être, devenir) et spéculative, mais sur une observation qui se voulait scientifique et « opérative » de la nature¹¹, prétendant ainsi changer le monde au lieu de seulement l'interpréter.

Cela dit, « Hegel l'Obscur » laissa (à l'image de Guénon !) des héritiers spirituels profondément divisés. Quel sens donner à la proposition du Maître de Iéna selon laquelle : « Ce qui est rationnel est réel, ce qui est réel est rationnel » ? Les « hégéliens de droite » privilégiaient la seconde partie de la proposition : l'Histoire en train de se faire répondait à une impérieuse nécessité, puisqu'elle n'était autre que l'Avènement de l'Absolu prenant conscience de lui-même. Ils étaient donc partisans du statu quo, de la non-intervention.

Les « hégéliens de gauche », pour leur part, restaient sceptiques,

11. Engels, le tâcheron, se chargeant des justifications scientifiques.

quant à la parfaite adéquation entre réalité et rationalité... En conséquence, ils s'en tenaient à la première partie de la proposition : « Ce qui est rationnel est réel. » Il convenait donc de travailler à la transformation d'une société largement aliénée. Marx, faut-il le dire, se rangea à leurs côtés. Pour lui, ce non-être qu'était le prolétariat dans la société prussienne, devait en bonne logique hégélienne devenir le porteur de l'Être. De surcroît, son aliénation étant économique, c'est de l'économie que viendrait le salut, et c'est sur cette terre, et non plus au Ciel, que le Prolétariat-Messie incarnerait l'Absolu. Toutefois, une nouvelle question surgit : pourquoi la dialectique (loi universelle...) cesserait-elle de « fonctionner » avec la société communiste ? Trotsky, qui avait pressenti la difficulté, essaya de la tourner avec le mythe de la révolution permanente.

Mais pour comprendre le marxisme, il faut ajouter à cette logique hégélienne poussée à ses conséquences ultimes, la dimension personnelle introduite par Marx sous les espèces de son antithéisme passionné. Dieu n'est pas seulement escamoté, il est haï, avec une force qui atteste le mysticisme à rebours auquel Marx, à la jeunesse si pieuse, semblait s'être voué. C'est vers dix-huit ans qu'il subit une contre-conversion ou, diraient les guénoniens, une contre-initiation dont témoignent ses œuvres littéraires, comme nous le verrons.

D'ailleurs, ce caractère *métaphysique* du projet marxiste apparaît dans le parallélisme entre le Dieu judéo-chrétien dépouillant l'homme de ses attributs, et l'Argent, Dieu du monde profane, qui le dépossède ; entre l'Adam chrétien et l'être générique marxiste destiné à retrouver à la fin ce paradis d'où l'avait exclu le péché originel incarné par la propriété privée. Il s'agissait bien d'une quête de l'Absolu parfaitement coupée de la réalité sociale et économique, à laquelle s'ajoutait un ingrédient inquiétant : l'homme, issu de la matière, la reflétant, avait droit à la haine. Car dans cette véritable religion inversée qu'est le marxisme, et reposant sur des postulats tout aussi indémontrables que les « vraies » religions, c'est la Matière qui prend la place à la fois du Dieu biblique et de l'Absolu hégélien. Elle crée l'homme à son image, et prend conscience d'elle-même dans son cerveau. Elle est absolue, unique, éternelle, toute-puissante, omniscente... mais elle n'existe pas puisqu'il n'y a pas de « substance »-

matière dans l'univers. *Hic jacet lepus*. Que le marxisme soit une religion fondée sur le mensonge, cela se traduit curieusement, entre autres, par l'horreur que semble éprouver l'univers communiste à révéler la mort des « héros », preuve que leur divinisation a échoué. C'est d'ailleurs pourquoi on les embaume...

« Contre-initié » à la mode guénonienne, avons-nous suggéré à propos de Marx ? En fait, nous ne le croyons pas. Ce serait postuler l'existence d'une société secrète elle-même dépendante de la mythique Contre-Initiation, et à laquelle il se fût affilié. Or on n'en trouve pas trace, et c'est ce qui nous empêche d'adhérer à la thèse du pasteur Richard Wurmbrand ¹² qui, lui, envisage, dans le cas de Marx, une telle affiliation, sans d'ailleurs en préciser — et pour cause — la nature exacte. Cela dit, son mérite n'est pas mince, d'avoir collecté les textes dans lesquels Marx « annonce la couleur » sans aucune ambiguïté. Mais justement, ses « poésies sataniques » sonnent comme l'œuvre d'un isolé, d'un mystique du Mal plus que d'un initié, pour user encore de la terminologie guénonienne. Et c'est bien là que réside la faiblesse du pasteur Wurmbrand, qui évoque « l'Église hautement secrète de Satan » et ses rites, sur la foi d'informations dont on se demande bien à quelle source il est allé les puiser. Encore que le rituel décrit soit assez simpliste (nous sommes loin du baroque taxilien !) et n'excède pas l'idée qu'un chrétien pieux et raisonnablement imaginatif peut se forger de la terrifiante et fascinante secte de Satan.

De même reste-t-on pour le moins sceptique face à l'éventualité d'un « rite satanique pratiqué dans les hauts degrés de la hiérarchie communiste », sous prétexte que dans *l'Archipel du Goulag*, Soljenitsyne raconte que Yagoda, ministre des Affaires intérieures d'URSS, passait son temps à tirer sur des images de Jésus et des saints.

Curieusement, le mythe de l'ésotérisme bolchevique se retrouve entre autres chez deux auteurs très différents : le romancier Vladimir Volkoff et Jacques Bergier, qui postulent semblablement l'existence d'un gouvernement invisible. Dans *le Montage* ¹³, Volkoff conte l'intéressante histoire du « Directorat A », sorte de cercle intérieur du

12. *Karl Marx et Satan*, Apostolat des Editions, Paris, 1976.

13. Ed. Julliard/l'Age d'Homme.

KGB dont les membres, surnommés « chapeaux-cachettes ¹⁴ », possèdent une Table de la Loi très spéciale, révélée il y a 2500 ans par le Chinois Sun Tzu (bien connu également des Compagnons secrets ¹⁵) qui édicte ces treize commandements destinés à asservir l'ennemi : 1. — Discrédite le bien / 2. — Compromets les chefs. / 3. — Ébranle leur foi, livre-les au dédain. / 4. — Utilise des hommes vils. / 5. — Désorganise les autorités. / 6. — Sème la discorde entre citoyens. / 7. — Excite jeunes contre vieux. / 8. — Ridiculise les traditions. / 9. — Perturbe le ravitaillement. / 10. — Fais entendre des musiques lascives. / 11. — Répands la luxure. / 12. — Débourse. / 13. — Sois renseigné.

Toutefois, ce cynisme pragmatique s'accompagne d'une justification que ne mentionne pas Volkoff et qu'il importe pourtant de connaître. Si, « avant même que je n'ensanglante ma lame, l'ennemi s'est rendu » — citation favorite du membre du « Directorate A » Abdoulrakhmanov — Sun Tzu ajoute : « Il n'est qu'une façon de l'emporter définitivement sur son ennemi, c'est d'en obtenir la soumission volontairement acceptée. Cela n'est possible que si l'on est soi-même une cause juste absolument, qui, seule, permet de s'engager sur la Voie Royale de la loi morale pour établir et maintenir une nation sur la terre [...]. » Justification que les Compagnons secrets, ruisselants de bonne foi et de naïveté, ne manqueraient certainement pas de reprendre à leur compte. Quoi qu'il en soit, ces « chapeaux-cachettes » maîtres ès-désinformation et experts dans l'art d'intoxiquer les « élites » occidentales, mijotent la politique de l'URSS, « donc l'avenir du

14. Référence à ces couvre-chefs des contes russes qui confèrent l'invisibilité à ceux qui les portent.

15. Et peut-être aussi du Général de Gaulle qui écrivait dès 1934 dans *Vers l'armée de métier*, que « la ruse doit être employée pour faire croire que l'on est où l'on n'est pas, que l'on veut ce qu'on ne veut pas », et qu'« on pourra derrière le mensonge cacher la réalité ». Au risque parfois de se trahir, du moins (il va sans dire !) si l'on accepte les postulats de base de Jean Parvulesco, tels que nous les examinerons tout à l'heure. En attendant, gardons en mémoire cette anecdote rapportée par John Toland dans son *Hitler* (Robert Laffont, p. 714). De Gaulle, visitant les ruines de Stalingrad, s'exclame : « Ah, Stalingrad ! Quel peuple remarquable, quel grand peuple ! » Il ne parlait pas des Russes mais des Allemands ! (Cf. William Craig, *Enemy at the Gates*, New York, 1973.)

monde », comme l'assure cet énigmatique Mohammed Mohammedovitch Abdoulrakhmanov, une des têtes du Consistoire.

Il n'y aurait rien là que de relativement banal si, au-delà des « techniques de pointe » vieilles de 2500 ans, mises en œuvre par le maître espion, ne se profilait une idéologie nettement distincte, pour dire le moins, du matérialisme dialectique, et dont la chambre mortuaire d'Abdoulrakhmanov, ornée d'une icône (bien qu'il fût d'origine musulmane) souligne l'influence sous-jacente. D'ailleurs, selon lui, « il n'y a qu'une religion ». Cet universalisme gengiskhanide... ou guénonien serait-il donc sa dernière ruse, et la plus diabolique ?

Toujours est-il que le marxisme s'enrichit d'une nouvelle dimension, qui s'intègre de façon fort cohérente au mythe contre-initiatique. La Contre-Initiation, on le sait, est le moteur de l'histoire. Le marxisme, élément essentiel du processus subversif, ne peut en bonne logique qu'être son œuvre. Mais il est réputé matérialiste (bien que son fondateur, en exaltant la matière, l'ait en somme exhaussée au plan mystique...), et la Contre-Initiation ne saurait l'être. Le thème du gouvernement invisible — transformant le KGB en société « initiatique », véhiculant de surcroît le dogme de l'unité essentielle des religions ! — rétablit très opportunément la cohérence du mythe. Ce dont Volkoff, en écrivant son roman, n'était probablement pas conscient.

Le regretté Jacques Bergier, quant à lui, ne prenait pas même la précaution d'avancer ses théories sous le couvert de la fiction romanesque, et écrivait dans *La guerre secrète de l'occulte*¹⁶ : « J'ai fait recueillir les témoignages d'autres émigrés russes et de transfuges [...]. Toujours est-il qu'ils confirment tous ce que j'avais lu avant la guerre sans y croire ; je ne suis d'ailleurs pas encore convaincu [nous non plus...] qu'il existerait depuis la mort de Lénine un groupement mystique à l'intérieur du Parti communiste d'Union soviétique. » Ce cénacle intitulé « Fraternité de Vii », du nom d'un personnage de Gogol, se livrerait à des pratiques d'ordre « psychique »¹⁷. Or, Vii

16. Éd. J'ai lu.

17. Ceci pourrait être un écho, ou la « transposition » d'une réalité incontestable : l'intérêt manifesté dans les pays de l'Est pour la parapsychologie.

n'est autre qu'une entité démoniaque, comme le savent les lecteurs de *Mirgorod*... Tout cela, il faut en convenir, parle davantage à l'imagination qu'à la raison, et l'existence d'une organisation « contre-initiatique » tissant la trame idéologique du marxisme-léninisme nous paraît très problématique.

Il n'en reste pas moins, répétons-le, que la profession de foi de Marx, même en dehors de tout « cadre » organisé, est assez étonnante : Ainsi, par exemple, de cette strophe de l'*Invocation d'un désespéré* :

« Je veux me bâtir un trône dans les hauteurs,
Son sommet sera glacial et gigantesque,
Il aura pour rempart la terreur de la superstition,
Pour maréchal, la plus sombre douleur »,

que Wurmbrand rapproche très justement du « programme » de Lucifer (Isaïe, XIV, 13) : « J'escaladerai les cieux ; plus haut que les étoiles de Dieu j'érigerai mon trône. »

Le mystère de la « contre-conversion » de Marx apparaît encore nettement dans *La vierge pâle* :

« Ainsi, j'ai perdu le ciel,
Je le sais très bien.
Mon âme naguère fidèle à Dieu
A été marquée pour l'enfer. »

Encore faut-il préciser que ce satanisme est « dans l'air », ce dont on ne s'étonnera pas si l'on admet qu'il est en somme connaturel aux époques de bouleversement ou de mutation politique et social, lorsque l'ordre (ou le désordre) établi, paraît décidément trop inique. En tout cas, Proudhon s'en réclame, et aussi le communard Flourens, le grand homme des Compagnons secrets, qui déclarait : « Notre ennemi, c'est Dieu. La haine de Dieu est le commencement de la sagesse. »

Il existe pourtant un témoignage assez troublant, relativement à une pratique rituelle de Marx, qui excéderait donc le cadre d'un satanisme théorique, purement « spéculatif ». Nous voulons parler de la visite

que fit Jacob Auguste Riis, disciple de Marx, à la maison du maître, à Londres, après la mort de ce dernier. La famille avait déménagé mais il put interroger son ancienne femme de chambre qui lui fit cette étrange révélation : « C'était un homme craignant Dieu. Quand il était bien malade il priait seul dans sa chambre devant une rangée de cierges allumés — le front ceint d'une sorte de mètre ruban. » Comme l'écrit le pasteur Wurmbrand : « Cela fait penser aux phylactères, talismans portés par les juifs orthodoxes pour la prière du matin. Or, baptisé dans la religion chrétienne, Marx n'avait jamais pratiqué le judaïsme. Devenu ennemi acharné de Dieu, il avait écrit des livres contre la religion et élevé tous ses enfants dans l'athéisme. Quel était au juste ce rite que la servante, dans son ignorance, prenait pour une prière ? Quand les juifs prient, phylactères au front, ils n'ont jamais une rangée de cierges devant eux. S'agirait-il d'une pratique magique ? » Il est malheureusement impossible, faute de renseignements plus précis, de se prononcer sur un tel témoignage.

Mais après cet indispensable excursus dans les arrière-plans ténébreux du marxisme, il convient de retrouver les Compagnons secrets et leur eschatologie révolutionnaire. Car leur méconnaissance radicale de l'essence du marxisme — dont ils ont considéré le messianisme avec les lunettes des hégéliens de gauche — les a amenés à postuler l'impossible convergence du christianisme et d'une idéologie qui ne peut que lui vouer une haine inexpiable, sauf à renier... le reniement de son fondateur. L'eschatologie « volontariste » des Compagnons est d'ailleurs totalement incompatible avec la perspective chrétienne puisqu'elle occulte la prophétie de saint Paul qui, dans sa II^e Epître aux Thessaloniens, évoque ainsi l'inéluctable « scandale » antéchristique, qui comme son nom l'indique doit précéder le retour du Christ : « Car auparavant doit venir l'Apostasie et se révéler l'Homme impie, l'Etre perdu, l'Adversaire, celui qui s'élève au-dessus de tout ce qui porte le Nom de Dieu ou en reçoit le culte, allant jusqu'à s'asseoir en personne dans le Sanctuaire de Dieu. »

Cet oubli est lié en fait à la perspective métahistorique gaullienne considérant, selon le R.P. Martin, « l'aboutissement révolutionnaire conscient » comme « le seul possible de ce temps ». En tout cas il est singulier de voir les partisans du Général accréditer les hypothèses les

plus extraordinaires, celles mêmes que ses ennemis les plus irréductibles n'auraient osé avancer. Si la dénonciation de son cryptocommunisme est une constante des antigaulistes de droite, seul à notre connaissance Henri de Kérillis, dans son *De Gaulle dictateur*, avait affirmé que le Général était un national-socialiste qui avait choisi le camp des vainqueurs.

Or Jean Parvulesco, dont nous avons déjà évoqué, à propos des « Polaires », les audacieuses spéculations, renchérit, à propos du teilhardisme attribué au Général. Selon lui en effet, cet évolutionnisme dissimulerait « la part la plus engagée de la pensée eschatologique du Général de Gaulle, pensée menant à une conception hermétique d'ensemble [...] dont la démarche la plus intérieure ne serait pas sans rappeler les visions hyperboréennes de la guerre cosmique fondamentale opposant le Feu Éternel à la Glace Éternelle, vision présente, aussi, à la base génétique de la *Glazialkosmologie* hörbigerienne. J'ai montré d'ailleurs comment, par l'intermédiaire de Denis Saurat, c'est Hörbiger et personne d'autre que Hörbiger qui, en fait, a prédéterminé les plus hautes conceptions cosmologiques du Général de Gaulle et partant l'ensemble de ses doctrines métahistoriques concernant, entre autres, la mission à la fois finale et fondamentale du continent Latino-Américain [...] ¹⁸. »

Comme l'imagination prend mieux son essor en partant de faits authentiques, on ne se fait pas faute d'exploiter cette lettre — assez extraordinaire il est vrai — que Heinrich Himmler écrivit à de Gaulle lors de l'écroulement du Reich, et que le Général — de façon non moins extraordinaire — jugea bon de reproduire très officiellement dans ses *Mémoires* : « [...] Mais maintenant, qu'allez-vous faire ? Vous en remettre aux Anglo-Saxons ? Ils vous traiteront en satellite et vous feront perdre l'honneur. Vous associer aux Soviets ? Ils soumettront la France à leur loi et vous liquideront vous-même. En vérité le seul chemin qui puisse mener votre peuple à la grandeur et à l'indépendance, c'est celui de l'entente avec l'Allemagne vaincue. Proclamez-le tout de suite. Entrez en rapport, sans délai, avec ces hommes qui, dans le Reich, disposent encore d'un pouvoir de fait et veulent conduire

18. « Métahistoire et hautes conspirations », *l'Autre Monde*, n° 85, sept. 1984.

leur pays dans une direction nouvelle. Ils y sont prêts. Ils vous le demandent. Si vous dominez l'esprit de vengeance, si vous saisissez l'occasion que l'Histoire vous offre aujourd'hui, vous serez le plus grand homme de tous les temps. »

Or si l'on en croit J. Parvulesco, après l'Espagne et l'Irlande, le Général retiré des Affaires se rendit en Allemagne en un voyage-éclair quasi clandestin, pour aller s'incliner sur une tombe anonyme, au cœur d'une forêt « qui ceint d'assez près une ville importante d'Allemagne Fédérale [...] ». Y voyant une belle leçon d'humilité donnée à la « confrérie faisandée des historiens conventionnels et fiers de l'être », Parvulesco nous indique que c'est dans un « polar » [hélas introuvable...] de Claude Rank publié au Fleuve Noir dans la collection « Espionnage et Géopolitique », que « l'on trouve l'unique témoignage existant à ce jour sur l'identité subjective et sur l'endroit même, au pied des pierres levées, où se trouvent enfouis clandestinement les restes innommables de celui pour qui, ou de ce pour quoi le Général de Gaulle s'était cru obligé d'entreprendre son troisième voyage à l'extérieur ». On aura bien sûr deviné à qui appartenaient ces « restes innommables »...

Si l'on veut bien s'attarder quelques instants encore aux conséquences de cette métahistoire échevelée, les rapports exacts, qu'on eût cru tout d'abord exclusivement conflictuels, entre l'Ordre (gaulliste) et l'Ordre Noir (hitlérien) revêtent un tour fort ambigu. Faut-il suivre l'inépuisable J. Parvulesco lorsqu'il affirme que « l'Ordre des Compagnons secrets du Général de Gaulle, n'est, en réalité, que la figure dialectiquement renversée de l'Ordre Noir, son enceinte extérieure [...] sa couverture sacrificielle » ?

Selon une audacieuse herméneutique du mythe conspirationnel, qui n'est d'ailleurs pas sans intérêt, eu égard à ce que nous avons déjà dit de la fascination des contraires et de l'ambivalence des symboles, tout ordre secret est régi par une loi vitale qui exige un « dédoublement antagoniste de soi » et confère à toute structure conspiratrice une ombre portée. Cette vertigineuse dialectique trouve son dépassement et son accomplissement dans un « troisième terme » qui nous reconduit au thème également bien connu des sociétés secrètes supérieures manipulant des organisations subalternes et apparemment

antagoniques. Ce « jeu » qui semblait n'appartenir qu'au monde du secret ésotérique, J. Parvulesco veut en retrouver la trace dans l'action temporelle de saint Ignace de Loyola. Ce dernier écrivait en effet à François Borgia, vice-roi de Catalogne : « Le même Esprit-Saint de Dieu a pu m'induire à agir puissamment pour certaines raisons et, pour d'autres, à ne pas agir du tout, voire même à agir dans un sens contraire à mes actions précédentes, mais toujours dans le but que, à la fin, ne s'accomplisse ni ne prévale, à travers moi, que la seule Volonté de l'Empereur. »

Claude Grasset d'Orcet, ce curieux et paroxystique représentant de la cabale phonétique si prisée des hermétistes, a systématisé d'une façon tellement outrancière qu'on la prétend codée (à l'image des écrits de l'abbé Boudet...) la dualité archétype entre un Ordre solaire et son double lunaire qui déterminerait secrètement, au titre de la « métahistoire », le cours réputé ordinaire des choses... Cette dialectique fut emblématisée — façon « cape et épée » — par la confrérie des Ménestrels du Morvan (encore appelée la Quinte) et celle des Ménestrels de Murcie (le Quart) — confréries, faut-il le préciser, qui ne correspondent à aucune société historiquement identifiable et relèvent donc au suprême degré de l'interprétation mythique. La Quinte était censément dirigée par Diane de Poitiers, la maîtresse du roi Henri II — qui portait comme il se doit le titre de « Grande Chasserresse » — et le Quart par Catherine de Médicis, l'épouse légitime, qui se prévalait du titre non moins poétique de « Licorne immaculée ».

Il va sans dire que dans l'esprit de Grasset d'Orcet et de ses héritiers spirituels, cette émergence, au xvr^e siècle, de deux courants initiatiques majeurs, antagoniques autant que complémentaires, ne préjugait en rien de leur antiquité ni des formes que ce complémentarisme devait revêtir ultérieurement, en particulier, si l'on en croit le très imaginatif J. Parvulesco, lors de la Révolution française, le comte de Saint-Germain incarnant la Quinte et Cagliostro le Quart... L'Ordre des Compagnons secrets et l'Ordre Noir prolongeraient donc cette thématique, selon une grandiose dialectique hégélienne : « Le combat des Quarante-Cinq pour pénétrer l'intérieur de la centrale transcendante suprême de l'Ordre Noir, pour arriver aux neiges philoso-

phales de l'impériale, de l'immaculée, de la très hermétique Asgård, c'est le combat du non-être pour l'être, de l'inexistence pour l'existence, de l'ombre pour ce dont elle n'est que l'ombre [...]. »

Mais comme si cela ne suffisait pas, voilà que, brochant sur le tout, notre Prieuré de Sion fantôme fait une rentrée très remarquée (est-ce le « troisième terme » ?...) puisque J. Parvulesco révèle une « intervention personnelle du Général de Gaulle, demandant et obtenant, à Paris, que le Prieuré de Sion vienne à passer sous l'influence directe de Pierre Plantard de Saint-Clair, avec *tout ce que cela impliquait* ¹⁹. » Ce qui semblait conforter l'opinion déjà évoquée au début de ce chapitre, selon laquelle le premier livre des Compagnons aurait eu pour dessein de « créer une confusion entre les Quarante-Cinq et le Prieuré de Sion ».

Ce qui est sûr en tout cas, c'est que si les Compagnons secrets se situaient dans le droit fil de la légende grand-monarchiste, ils n'ignoraient pas non plus l'eschatologie guénonienne, comme en témoigne ce passage du *Renversement* : « Si la localisation arctique de l'Asgård mythologique réfère directement à l'origine polaire de la Tradition primordiale, évoquée par Guénon, le *Sankt Pauli* ²⁰, en mettant le cap sur l'Antarctique, allait bientôt indiquer qu'avait eu lieu, *stricto sensu*, un véritable « renversement des pôles » [...]. »

Mais il nous faut nous attacher maintenant au rôle essentiel que joue dans la mythologie des Compagnons le thème du Grand Monarque. Au-delà des présupposés doctrinaux d'origine censément gaullienne, il est introduit très « concrètement » dans l'épopée de l'Ordre par La Boucane lui-même, le jeune Canadien héros du *Renversement*.

« Depuis Hugues Remi, mon quadrisaïeul émigré en 1793 (qui, le premier, en fit usage), La Boucane est, originellement, un surnom en quelque sorte héréditaire se substituant au patronyme et autres noms patrimoniaux. L'un de ceux qu'abandonnait délibérément mon ancêtre figure pourtant sous un blason ducal, mais oui : à l'armorial de France.

19. « Un enseignement d'origine suprahumaine », *l'Autre Monde*, n° 87.

20. Le navire de l'Ordre Noir transportant le fameux trésor et à la poursuite duquel les Compagnons s'étaient lancés...

« Deux au moins de mes aïeux paternels au Canada avaient légitimement fait souche avec des aborigènes sans abandonner la religion gallicane. Ma mère, née Zulma Whiss-Keyjack, est une Cherokee [...]. Ainsi les La Boucane sont-ils d'authentiques Bois-Brûlés, du nom dont on désignait encore au siècle dernier les métis *franco-amérindiens*, et seulement eux. » Élève remarquable dans toutes les disciplines de l'esprit et du corps, notre jeune prédestiné est littéralement « adoubé » par de Gaulle, lors de son célèbre voyage au Québec (libre...) en 1967. Dans le salon de l'hôtel de Ville de Montréal où la famille La Boucane a été invitée (n'est-il pas le fils d'un ancien des F.F.L. et le petit-fils d'un combattant de 14-18 ?) une étrange impression le domine : « [...] l'impression que tout ce qui comptait dans ma vie, était prévu, voulu, comme ordonné par quelque volonté étrangère à mon être de chair ; et donc que, quoi que je fasse, j'étais né pour accomplir quelque chose de considérable, peut-être même de grand ?... »

Et le premier acte de cette existence prédestinée s'accomplit : « Entre le "président" René Lévesque et Daniel Johnson, premier ministre du Québec, et Jean Drapeau, le maire de Montréal, de Gaulle est à quelques pas de nous...

« Que se passa-t-il alors ? Je ne saurais aujourd'hui encore le dire au juste. Il y eut un échange de paroles inaudibles entre les trois principaux personnages et notre introducteur ; puis de Gaulle se tourna vers mon père et s'avança vers lui...

« J'aurais été bien incapable d'ouïr ce qu'ils se dirent [...]. J'entendis seulement le nom de "Napoléon" prononcé à deux reprises par un de Gaulle tout ensemble souriant, cordial et plein d'humour. Pour l'heure, je vis qu'il serrait aussi la main de grand-père, et se tournait vers moi...

« Incapable d'un autre geste, je mis un genou à terre, et sentis une main : la sienne, se poser sur ma tête. Je sentis une rougeur subite colorer le bronze clair de ma face. Il me semblait avoir dans la tête une sorte de gong qu'une mailloche feutrée frappait à petits coups...

« Je ne sais comment je me suis retrouvé ma main dans celle du Général : une main pâle et très douce. Je ne sais même pas les mots

que je bafouille. J'espère seulement qu'ils étaient de ceux que l'on excuse aux très jeunes gens [...].

« Cette nuit-là, je me rêvai en chevalier de jadis, recevant, genou ployé, l'adoubement de son suzerain... »

Ainsi lesté de cette bénédiction gaulloise, s'ajoutant à un bagage doctrinal à dominante teilhardienne, notre jeune La Boucane ne pouvait qu'aller fort loin. Par la grâce d'un voyage d'apprentissage ²¹ sur le *Guévremont*, brick mixte appartenant à un riche armateur d'origine grecque (et frère d'armes de La Boucane père à la 1^{re} DFL) il alla jusqu'en Grèce. Très précisément — et ô combien symboliquement — jusqu'à Patmos, où saint Jean eut la révélation de l'Apocalypse et où Napoléon La Boucane fit — encore ! — « une rencontre qui allait compter » dans sa vie : celle de l'archimandrite Euthymios Koutsanellos. Ce personnage (tout aussi réel que de Gaulle) décrypta le destin de notre héros dans l'illustre grotte, « où je le vois encore et le reverrai toujours, plongeant son calme et profond regard en moi, demeurant quelques minutes ainsi ; et posant une main légère sur ma tête, comme l'avait fait de Gaulle trois ans plus tôt, me dire ces paroles inoubliables :

« — Va, mon fils, va en paix. N'aie nul souci de ton destin. Bien peu, ici-bas, en auront un de comparable. L'Esprit de Dieu est sur toi. A l'heure par Lui fixée, Son Esprit Saint dictera ta conduite. N'aie d'autre volonté que la Sienne et tu seras digne du choix de Dieu. Sans doute fallait-il que tu vinsses dans cette petit île, la moins inconnue du monde chrétien. Sans doute, aussi, Dieu te tient-il en réserve pour quelque œuvre, offusquée aux yeux des intelligents et des sages de ce monde. Même si tu ne devais rien changer par toi-même à la marche du temps, peut-être ton destin sera-t-il de le permettre à d'autres ? [...] »

Cet autre en l'occurrence sera le fils de La Boucane. Ce dernier en effet trouva tout de même le temps d'épouser (sur le *Guévremont*) la belle Isabelle sa voisine, qui partagea ses aventures et lui donna le 15 août 1972 (fête de l'Assomption de la Vierge) le petit Charles, que l'archimandrite Koutsanellos baptisa et dont il prédit l'avenir en ces

21. Il se destinait à la marine marchande.

termes : « — *Très jeune encore, cet enfant sera, un jour, sur la terre de ses lointains aïeux [la France], plus puissant qu'un roi...* »

A quoi son père, notre Napoléon La Boucane, objecta raisonnablement : « — Charles est né à bord d'un navire sous pavillon québécois, naviguant dans les eaux grecques, de père et de mère canadiens, il n'est donc pas, raisonnablement, pensable, Monseigneur, que mon fils puisse jouer un tel rôle "sur la terre de ses lointains aïeux". »

Mais le saint homme s'obstina : « — Ce que j'ai dit, je l'ai dit, mais je ne suis que l'interprète. Vous avez dit "raisonnablement", mon fils ; vous eûtes raison : il y a tant de choses au ciel et sur la terre qui ne se font pas raisonnablement... du moins pour la raison des hommes... » Et comme il était nécessaire que la tragédie vînt sceller ce destin, la mère du Prédestiné, la blonde Isabelle, motocycliste émérite, devait trouver la mort au guidon de son engin au retour d'un pèlerinage à la maison de Jean l'Évangéliste à Éphèse où, précise le R.P. Martin non sans quelques arrière-pensées hautement symboliques, « vécut et mourut la Vierge, mère du Verbe... »

Napoléon La Boucane, après avoir longuement médité, se laissa emporter par la part mystique de son être et, après avoir été élu au grand conseil de l'Ordre, entra dans le monastère de Mgr Koutsanellos, à Patmos. La lourde porte de chêne aux clous de cuivre se refermant peut-être, nous dit le R.P. Martin, « sur le premier saint teilhardien »... Quant au petit Charles, il est élevé par ses grands-parents, venus de leur lointain Alberta, sur une île voisine de Patmos. Le thème plus que millénaire du Roy Perdu qui attend sur une île l'heure de la Divine Providence (il s'agit très précisément du 3^e point du « programme du Grand Monarque »...) vient donc parfaire l'édifice symbolique dressé à la gloire des destinées monarchistes de la France — revues et corrigées par un Ordre « essentiellement révolutionnaire » et accessoirement anticapitaliste, collectiviste, guénonien, teilhardien, maoïste et gallican...

On nous objectera toutefois que pour que le mythe du Grand Monarque fût parfaitement incarné par le jeune Charles, il conviendrait que son ascendance, à défaut d'être mérovingienne ou capétienne, fût à quelque titre prestigieuse. A-t-on oublié la couronne ducal du premier La Boucane, l'émigré de 1793 ? Nanti des papiers

de famille à lui confiés par son grand-père, notre héroïque Napoléon avait profité d'un séjour à Paris, lors de son voyage initiatique à bord du *Guévrement*, pour faire authentifier le dossier et subséquemment revendiquer ses droits, avec l'aide d'un grand avocat parisien qui confirma la qualité des « La Boucane » en précisant que cette famille ducale était « apparentée aux Bourbons par les Vendômes [...] ».

On voit donc que les temps forts de l'épopée de La Boucane récapitulent en somme toutes les traditions françaises relatives à un pouvoir temporel « charismatique » : 1° Son adoubement par le Général ne pouvait évidemment que lui valoir la sympathie des gaullistes. 2° Sa parenté avec les Bourbons ne devait pas manquer d'intéresser les royalistes. 3° Pour n'oublier personne, il avait ressenti, dans la maison natale de Napoléon, une curieuse impression de « déjà vu » qui ira droit au cœur des bonapartistes, sans parler bien sûr des théoriciens de la réincarnation...

Malheureusement, Raoul de Warren, qui fait autorité en matière de généalogie, puisqu'il fut, pendant onze ans, chargé de vérifier toutes les prétentions des familles postulant à l'Association de la Noblesse de France, tient cette famille ducale canadienne pour une pure fiction, et il n'est d'ailleurs pas le seul. « Je puis vous certifier, écrivait-il à l'un de nos amis, qu'il n'y a eu aucune reconnaissance de famille ducale en 1972. J'ai étudié à fond toutes les familles ducales et puis vous assurer qu'aucune d'elles n'a de branche passée au Canada en 1793. Si un procès avait eu lieu à Paris en 1972 pour reprendre le nom d'origine, pourquoi l'auteur du livre ne donne-t-il pas ce nom (ce qui permettrait immédiatement de vérifier) et la date de ce jugement. En tout cas ça se serait su. » Ajoutons qu'un changement de nom paraît au *Journal Officiel* et qu'un procès en réclamation d'état civil n'a pas lieu à huis clos. Les Compagnons seraient-ils donc moins « candides » qu'il y paraissait ? En fait, il n'y avait jusque-là que dans les romans populaires, comme *la Belle Rivière* de Gustave Aimard (livre bien connu du R.P. Martin), qu'un « proscrit » mort au Canada pouvait revendiquer dans son ultime message le titre de duc...

De surcroît, les esprits chagrins ne manqueront pas de relever la curieuse analogie entre l'histoire de La Boucane et l'épisode historique suivant : Dans l'entourage du comte de Puisaye, que ses échecs à

Quiberon et dans la chouannerie bretonne incitèrent à passer au Canada, se trouvait un certain abbé de Calonne, frère de l'ancien contrôleur général des finances de Louis XVI et qui, au contraire du comte, se fixa au Canada. Or, cet abbé de Calonne avait confié à un autre ecclésiastique, l'abbé Richard, qu'il en savait beaucoup plus qu'il n'en voulait dire sur le sort du Dauphin Louis XVII. La teneur des révélations dont il fit profiter son confrère restera probablement un éternel mystère, mais quoi qu'il en soit, en 1818, l'abbé Richard, alors prêtre à Montréal, rencontra Eléazar Williams, étudiant en théologie de l'Église protestante épiscopale, considéré jusqu'alors comme le fils de Thomas Williams, métis indien et chef de la tribu des Iroquois « Oneidas ». L'abbé confia à son tour au métis qu'il avait « une naissance mystérieuse ». Il n'en fallut pas davantage à Eléazar Williams — dont la chevelure brune lustrée et les yeux sombres ne pouvaient cependant tromper personne — pour se prétendre le Dauphin évadé du Temple et, comme toujours en semblable occurrence, trouver des partisans.

Entre l'archimandrite Koutsanellos prédisant un destin « royal » au fils du métis canadien La Boucane, et l'abbé Richard révélant sa « naissance mystérieuse » au fils du métis canadien Williams, l'analogie est amusante — que nous attribuerons, jusqu'à plus ample informé, à la « malice des choses »... ou à la force contraignante des archétypes !

Mais le pittoresque presque toujours inhérent au mythe du Grand Monarque, ne doit pas occulter les aspects tout à fait inquiétants qui, encore une fois, accompagnent son « incarnation ». Bien que nous nous situions ici, redisons-le, en dehors de toute perspective étroitement « partisane », il n'est que trop évident que l'idéologie dominante des Compagnons secrets, aggravée d'un volontarisme qui confine au fanatisme (et n'est pas sans évoquer quelque « khomeinisme » d'Occident) contredit à angle droit les valeurs les plus unanimement respectées.

Il peut difficilement en être autrement compte tenu du caractère obsessionnel que revêt pour eux le postulat initial du « salut par le prolétariat », rejoignant, qu'on le veuille ou non, celui du « salut par la

race pure ». Comme le dit très justement D. Shayegan²² : « Si par exemple l'idée principale postule que seule la race supérieure doit survivre, étant la plus apte par nature, ou que seule doit triompher la classe qui en a reçu la mission historique, ou encore qu'il n'y a de vérité que ce qui est écrit dans les Livres saints, il s'ensuit, selon l'implacable logique réductionniste des idéologies, que dans le premier cas, les « races inaptes » et inférieures doivent périr, que dans le deuxième cas, les « classes agonisantes » doivent disparaître, et que dans le troisième cas les infidèles doivent s'effacer de la scène du monde parce qu'ils contredisent les vérités premières incluses dans les Livres sacrés. »

Circonstance aggravante, il se trouve que l'idéologie des Compagnons qui, par son impact affectif, a acquis chez eux la forme numineuse d'un mythe, synthétise les trois groupes en lesquels H. Rauschnig²³ divise les idéologies ou mythes politiques : 1° celles qui se rapportent à la raison en tant que telle, comme les mythes de la justice, de la liberté, de l'égalité, du progrès ; 2° les mythes biologiques comme ceux du Peuple, de la Race, des hommes forts et sains, ou encore les mythes passionnels de la force créatrice de la vie ; 3° les idéologies qui se présentent comme le moyen de réaliser un ordre d'existence, tels les mythes de l'État, de la Révolution, de la Majorité, du Socialisme, du Communisme, du Libéralisme. Et Rauschnig ajoute que dans un monde réduit, *in re*, à la seule dimension de l'existence terrestre, il ne reste plus qu'à « déifier le moyen » (*die Mittel zu vergöttlichen*), à faire du médiatisé une essence absolue : c'est l'ordre politique lui-même qui doit « absolutiser le relatif ».

Et comme pour exemplifier les dangers de cette dérive idéologique, il n'est pas jusqu'à une discrète touche d'antijudaïsme (et bien que l'Ordre prétende accueillir aussi les Juifs) qui n'affleure dans la première version du *Livre des Compagnons secrets* intitulée, *Nous, les héritiers*²⁴, et dédiée « à la glorieuse mémoire de Son Excellence, le

22. *Op. cit.*

23. « Masken und Metamorphosen des Nihilismus », in *Der Nihilismus als Phänomen der Geistesgeschichte*, Darmstadt, 1974, p. 112.

24. Éd. des Maquis Air et Marine, 1977. (Son auteur n'était encore que « frère Martin »...)

Président Mao Tsé-Toung, créateur *d'une forme nouvelle d'autorité* [...] ». On y lit en effet à la page 117, à propos des journées de Mai 1968 et de Daniel Cohn-Bendit : « Le maintien de l'interdiction de séjour de certain agitateur d'outre-Rhin a, certes, d'autres causes ; mais la question demeure : manipulé inconscient ? manipulant conscient ?... probablement les deux, ô Israël !... serviteur zélé d'un dieu de vengeance... »

Fût-ce par les voies détournées des contingences politiques, le mythe du Grand Monarque français se heurtait une fois de plus, — dans une interprétation « conspirationnelle » de l'histoire — au « petit peuple sûr de lui et dominateur », furieux semble-t-il de n'avoir à lui opposer qu'un syncrétisme gaullien à base de marxisme obsolète, de teilhardisme candide, de guénonisme mal digéré et de gallicanisme parodique, le tout « cimenté » tant bien que mal par un volontarisme et un vitalisme fort pittoresques²⁵ à certains égards.

Le mythe, revêtu de tels oripeaux, commençait à ressembler fâcheusement à un épouvantail, et c'est sans regret que nous quitterons le domaine des eschatologies trahies pour retrouver notre Roy perdu sur un tout autre plan. C'est en effet le thème de la royauté « extra-terrestre »... devenant progressivement « intra-terrestre », que nous devons étudier maintenant, puisque aussi bien il assure la synthèse d'un mythe millénaire et des thèmes les plus audacieux de la science-fiction.

25. On ne sait par exemple si l'importance que les Compagnons (dont le doyen est nonagénaire...) accordent dans leurs techniques de « réjuvénescence » au sérum de Quinton, est due aux vertus thérapeutiques de ce dernier ou à l'idéologie de son créateur, apologiste de la violence et auteur d'une théorie sur l'origine « polaire » de la vie. Le singulier docteur Quinton, ami de Victor Segalen, avait rêvé de s'enrichir en Chine par la commercialisation — sous le nom de « sang marin » — de sa solution saline injectable que Michael Taylor (*Vent des Royaumes*, éd. Seghers) range dans la catégorie des « produits-miracles de la Belle Epoque »...

IX

Assomption du mythe : OVNI et intra-terrestres

Le mythe de la société secrète omnipotente se devait de s'adapter aux exigences de l'ère spatiale, d'emprunter à l'imaginaire de la science-fiction et du fantastique. Sa faculté d'adaptation allait en l'occurrence nous surprendre.

C'est Jung qui, le premier ¹, s'attaqua sérieusement au déconcertant et irritant problème des Objets Volants Non Identifiés (OVNI). Il y fallait un certain courage, à une époque où il était encore compromettant pour une personnalité d'afficher des complaisances à l'égard d'un phénomène réputé trivial aux yeux du public cultivé. De surcroît, il en indiquait dès l'abord l'exceptionnel intérêt : « Cette rumeur, ces bruits et le problème de l'existence physique éventuelle des objets volants qu'ils évoquent me paraissent tellement importants que je crois de mon devoir de lancer un cri d'alarme, comme je le fis à l'époque où se préparaient des événements qui devaient frapper l'Europe au plus profond d'elle-même. »

Il précisait encore — en s'excusant presque de soumettre au lecteur des réflexions qui « seront probablement très mal vues » — que ces nouveaux événements qu'il prophétisait étaient en relation avec le passage du point vernal dans le signe du Verseau. S'il se compromet de la sorte, c'est, nous dit-il, qu'il se sent, « à franchement parler, profondément soucieux du sort de tous ceux qui seront surpris par les événements et qui, faute d'y être préparés, leur seront livrés, pieds et

1. *Un mythe moderne*, Gallimard, 1961.

poings liés, et les subiront sans le recours d'aucune compréhension ». De fait, son analyse du phénomène doit nous retenir quelques instants.

Il est bien certain, comme il le dit, que les soucoupes volantes furent déjà observées dans les siècles passés, et qu'elles ne constituaient alors que des « curiosités », suscitant seulement des « rumeurs régionales ». Jung vise encore très juste lorsqu'il souligne, non sans quelque ironie à l'égard de nos contemporains, que « ce devait être un privilège réservé à notre époque éclairée et rationaliste que d'élaborer au sujet de ces apparitions une rumeur collective et universelle ». Il faut toutefois préciser que dans les siècles passés, ces apparitions étaient beaucoup plus épisodiques et présentaient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un caractère de relative « gratuité » qu'elles semblent avoir perdu dans la phase moderne. (Il convient bien sûr d'ajouter que les moyens de communication modernes ont largement participé à l'universalisation du mythe.)

Mais où les choses se gâtent, c'est lorsque Jung discerne dans ces théophanies incongrues une sorte de ruse inévitable et d'ailleurs providentielle, destinée à faire admettre à l'homme moderne une dimension cachée de lui-même qu'il veut nier « consciemment » et qui resurgit ainsi plus ou moins « inconsciemment », le sauvant malgré lui pour peu qu'il veuille bien la reconnaître enfin pour ce qu'elle est.

Selon ce parti pris apparemment ingénieux mais en réalité fort simpliste, et qui se teinte toujours d'un « psychologisme » insignifiant, Jung découvre dans la forme ronde généralement attribuée aux OVNI ce qu'il appelle un « symbole de la totalité ». Et de se référer à la sphère platonicienne, au *mandala* et à tous les symboles circulaires. Comme il semble que la fréquentation assidue de l'incohérence et du chaos des régions subconscientes émousse quelque peu le sens esthétique, il assimile systématiquement boules, disques et autres cigares volants aux évolutions extravagantes, à des symboles éternels du Divin typifiés dans le *Rotundum*.

Mais quoi qu'il en soit, ces théophanies qu'« incarnent » selon Jung les soucoupes volantes, résurgence, irruption soudaine du monde des archétypes dans le ciel de l'homme moderne, sont, dans son esprit, indépendantes d'un éventuel support matériel qui, à franchement parler, serait même plutôt gênant. Car il faudrait bien en chercher

l'origine, remonter peut-être jusqu'à la source de ces curieux phénomènes, quitte à s'apercevoir que seule une « manipulation magique » peut rendre compte de leur invulnérabilité², et de leur « duplicité ».

De fait, Jung passe très rapidement sur l'éventuelle « matérialité » (disons plus généralement l'« objectivité ») du phénomène. Certes, il précise bien que : « si un phénomène physique inconnu avait été la cause extérieure immédiate du mythe, cela n'enlèverait à ce dernier rien de sa valeur psychologique », et il ajoute que « pour le primitif, n'importe quel objet, une boîte de conserves vide par exemple, peut prendre une valeur de fétiche ; et cet effet n'est nullement propre à la boîte de conserves [...] ». Mais, outre qu'il s'agit là de bien autre chose que de boîtes de conserves, il faut reconnaître que le lien entre les manifestations objectives du phénomène — quels que soient la nature et le degré de réalité « matérielle » qu'on lui attribue — et la « légende » qu'elles suscitent, est beaucoup plus évident qu'entre la boîte de conserves et les « représentations mythiques » du primitif, du moins telles que les conçoit Jung. Ce n'est certes pas nous qui nierons que l'intérêt du phénomène, effectivement, est avant tout psychique. Mais dire, comme Jung, « qu'on est tenté de l'interpréter comme étant à 99 pour 100 une édification psychique » nous paraît très largement excessif.

D'une part parce que cette extériorisation, cet irrépressible et quasi universel jaillissement des archétypes jungiens, trop longtemps refoulés par la conscience moderne, nous paraissent beaucoup moins spontanés et beaucoup plus orientés qu'on voudrait nous le faire croire ; et d'autre part parce que le « substrat objectif » nous semble incontestable — maintenant plus encore qu'à l'époque où écrivait Jung. Mais répétons-le, pour ce dernier — qui d'ailleurs ne confond nullement « vision » et « hallucination » — la reconnaissance d'un tel substrat objectif est décidément trop embarrassante et il convient de

2. Bertrand Méheust, à ce sujet, a définitivement fait justice de certains bruits, concernant des « épaves » qui auraient été retrouvées. Il s'agit, nous dit-il, ou bien de canulars, ou bien de confusions pures et simples avec des récits de science-fiction. (Cf. *Science-fiction et Soucoupes volantes*, Mercure de France, 1978, p. 252.)

l'« évacuer ». (Et nous ne parlons pas du problème — pourtant plus épineux encore — de ces « humanoïdes » qui accompagnent souvent les apparitions d'OVNI, et qui à l'évidence ne participent pas du symbolisme du *Rotundum*...)

Car les choses se compliqueraient passablement s'il était avéré que — loin de ne jouer qu'un rôle de catalyseur dans l'extériorisation de toute façon inéluctable des contenus latents de la psyché — les OVNI, dans leur « présentation » moderne ³, constituaient le produit très élaboré, l'aboutissement d'un plan conçu de longue date — aussi fantastique que puisse paraître de prime abord une telle hypothèse.

Mais, nous dira-t-on : pourquoi ne pas prendre le phénomène au premier degré, en acceptant tout simplement la thèse « exotérique » selon laquelle les OVNI seraient les véhicules de visiteurs de l'espace ? Il est parfaitement vain à tous égards, pour réfuter cette théorie, d'user d'arguments scientifiques. La science est trop mouvante, incertaine, versatile, pour pouvoir désormais conférer une certitude, de quelque nature qu'elle soit. Et nous savons bien que de brillantes équations prouvant l'impossibilité des voyages interplanétaires pourraient être contredites par de plus savantes encore, qui démontreraient au contraire leur possibilité. Et l'on aurait beau jeu de nous rappeler tel savant du siècle passé, par exemple, assurant preuves à l'appui que le vol du plus lourd que l'air était une triste absurdité. Même si ce genre d'argument est quelque peu spécieux, il n'en est pas moins toujours d'un effet très sûr vis-à-vis du grand public.

Aussi est-ce à des constatations de bon sens que nous aurons recours, pour prouver de la plus irréfutable façon que les OVNI ne viennent pas de lointaines galaxies ⁴. Sans même se référer à de trop

3. Nous ajoutons cette précision car nous avons vu que le phénomène, dans son « essence », est très ancien. Depuis les *clypei ardentes* (les boucliers de feu) de Pline et de Sénèque jusqu'aux apparitions de boules relatées au xvr^e siècle par les gazettes de Nuremberg et de Bâle, en passant par les « vaisseaux volants » que nous décrivent les chroniques de Grégoire de Tours, ce qu'on appelle désormais le phénomène OVNI n'a pas cessé de se manifester, encore qu'il semble avoir été, dans sa forme, adapté à chaque époque.

4. Nous ne nions pas a priori la possibilité de contacts ou de signaux extra-terrestres, nous disons simplement que ce qu'il est convenu d'appeler le « phénomène OVNI », dans la forme que nous lui connaissons, ne saurait en aucun cas en faire partie.

anciennes apparitions, dont l'analogie avec les manifestations modernes pourrait être à juste titre contestée, il n'est que de procéder à une « critique interne » du phénomène OVNI contemporain pour se persuader qu'il répond bien à un dessein précis dont la mise en œuvre s'effectue selon une « progressivité » très étudiée. En effet, si nous nous reportons aux dernières années du XIX^e siècle, nous relevons dans la presse américaine de nombreux témoignages relatifs à l'apparition de singuliers vaisseaux de l'espace, dont la description, effectuée par des milliers de personnes, nous prouve à l'évidence que ces invraisemblables machines, dignes en tout point de Robur le Conquérant, ne pouvaient certes pas voler, si l'on s'en tient aux critères physiques habituels. Or, ces apparitions — qui pouvaient difficilement passer, compte tenu de leur forme, pour les « symboles de la totalité » chers à Jung — furent aussi bien attestées que les manifestations plus récentes de soucoupes ou de cigares.

Et pourtant, la ressemblance est frappante, entre fiction et « réalité ». Qu'on en juge plutôt par un simple exemple, qui pourrait être multiplié indéfiniment. En 1885, sous la plume de Jules Verne, *l'Albatros*, le vaisseau volant de Robur le Conquérant, évolue de façon aussi incongrue que les OVNI, quelques dizaines d'années plus tard. Mais surtout, il préfigure très exactement le comportement des étranges machines volantes de la « vague » américaine de 1897. Voici en effet comment Jules Verne décrit les évolutions de *l'Albatros* au-dessus de Paris :

« Et même l'ingénieur Robur voulut, sans doute, donner aux Parisiens le spectacle d'un météore que n'avaient point prévu les astronomes. Les fanaux de *l'Albatros* furent mis en activité. Deux gerbes brillantes se promenèrent sur les places, les squares, les jardins, les palais [...]. Certes *l'Albatros* avait été vu, cette fois — non seulement bien vu, mais entendu aussi, car Tom Turner, embouchant sa trompette, envoya sur la cité une éclatante fanfare⁵. »

Et voici maintenant ce qu'on rapporte des vaisseaux volants américains de 1897 :

« La nuit du 29, à 11 h 30, un immense objet illuminé arriva du

5. Cité par B. Méheust, *op. cit.*, p. 190.

nord, ralentit en suivant une trajectoire descendante, pour finir par évoluer au-dessus du pont. Les gens se répandirent dans les rues, pour entendre le son de bacchanale provenant du vaisseau. On put entendre, pendant toute l'apparition du vaisseau, qui dura quarante-cinq minutes, des conversations bruyantes et de la musique dont l'équivalent n'avait jamais été entendu ici ⁶. »

Bertrand Méheust analyse très bien cet étrange parallélisme lorsqu'il écrit que : « Si les apparitions de 1897 nous paraissent mériter le qualificatif de *mimicry* (mauvaise imitation, parodie), c'est que leur logique est celle du rêve, et qu'elles reproduisent concrètement, cette logique ; c'est que « quelque chose » se modèle sur le rêve du temps que J. Verne a su capter, mais dont il n'était que le dépositaire momentané. » Nous ajouterons seulement que ce rêve était... dirigé. Comme le prouvent les stupéfiantes « prémonitions » des auteurs de science-fiction dont B. Méheust scrute les œuvres — jusqu'aux plus méconnues et oubliées — et qui, longtemps avant la concrétisation de leurs « rêveries » par le phénomène OVNI, avaient prévu ce dernier, même dans ses détails les plus incongrus. Comme si leur imagination avait enregistré ces idées que l'on dit « dans l'air » et qui font jaillir par exemple, de deux cerveaux différents, sans relation aucune, la même invention.

Mais si malgré tout on refuse encore l'idée d'un plan préconçu (dont nous comprenons bien ce qu'il peut avoir de choquant pour un esprit cartésien), on se trouve inévitablement confronté à deux hypothèses également irrecevables. Selon la première, les auteurs de science-fiction (même les plus obscurs) ont influencé les témoins des OVNI (même ceux qui le plus évidemment ne les avaient pas lus) — qui ont à leur tour « rêvé » le phénomène... En fait, la réalité surabondamment démontrée des apparitions ne peut plus faire de doute pour quiconque a examiné honnêtement le dossier.

A la trop facile objection selon laquelle, « seuls les "amateurs" d'OVNI signalent qu'ils en ont vu », J. Allen Hynek ⁷, qui a étudié le

6. *Flying Saucer Review*, vol. 15, n° 1, p. 26. Cité par B. Méheust.

7. *Les Objets Volants Non Identifiés, mythe ou réalité ?* éd. Robert Laffont, 1978, p. 25.

problème fort sérieusement, et même « officiellement », répond : « Curieusement, c'est presque toujours l'inverse. Les récits les plus convaincants émanent d'individus qui, jusque-là, n'avaient été que médiocrement intéressés par le sujet, et que leur expérience a bouleversés. D'un autre côté, très peu d'observations émanent d'"amateurs" et d'"inconditionnels" des OVNI et encore se signalent-elles surtout par leur incohérence. » Ce qui suggérerait en somme que la mystérieuse puissance à l'œuvre derrière le phénomène OVNI connaît parfaitement ses dévots, et qu'elle s'épargne la peine de prêcher des convertis...

Quant à B. Méheust, il flétrit très justement la pédanterie de quelques intellectuels (dont l'aveuglement, en toutes circonstances, ne se dément pas !) encore attachés à des concepts censés expliquer le phénomène, mais en réalité aussi mystérieux que lui, telle « la psychose de palier » du professeur Heuyer. Et il précise : « Autant que par le besoin de confort intellectuel, il serait temps d'oser l'écrire, cette volonté réductrice s'explique par le mépris du populaire. On connaît le mépris inavouable des intellectuels pour le conditionnement des masses (dont ils pensent être exempts). Or, par sa proximité avec l'imagerie de la SF [science-fiction], le problème SV [soucoupes volantes] présente toutes les apparences d'un mythe populaire : il n'en fallait pas plus pour que l'intelligentsia y décelât des fantômes de concierges, et se dispensât d'aller y voir de plus près. »

Dieu merci, des scientifiques honnêtes⁸ n'ont pas craint « d'aller au charbon ». Ainsi l'astrophysicien Claude Poher qui, après s'être livré à une étude statistique extrêmement détaillée, en arriva à cette conclusion irréfutable :

8. Il est d'ailleurs à noter qu'en général, ce sont les scientifiques — sans doute moins soucieux du qu'en-dira-t-on, et dont l'esprit critique et la curiosité intellectuelle n'ont pas été détruits par le carcan étouffant des modes — qui ont produit sur les OVNI les travaux les plus intéressants. Comme le souligne le Dr David Swift, un universitaire hawaïen, lui-même professeur de sociologie, dans son épilogue au livre passionnant de Jacques Vallée (*OVNI : la grande manipulation*) : « N'est-il pas curieux que cette impressionnante étude, si soigneusement réalisée, l'ait été non pas par un sociologue, mais par un physicien ? »

« 1) Nous sommes en présence d'un phénomène réellement observé par des témoins.

« 2) Ce phénomène possède des caractéristiques qui lui sont propres, avec un haut degré de cohérence interne et qui ne peuvent être expliquées par aucun phénomène connu observable dans le ciel. »

B. Méheust, qui cite cette conclusion, ajoute très logiquement : « La thèse de la perception sans objet est donc maintenant insoutenable. » Dans ces conditions, on est contraint, si l'on refuse d'admettre la « préméditation » du phénomène OVNI, de se rabattre sur la seconde des deux hypothèses évoquées tout à l'heure, l'hypothèse anthropomorphiste des contacts interplanétaires, dont nous avons expliqué pourquoi elle était inacceptable. Et si même on voulait s'y tenir, contre toute raison, on laisserait entière l'énigme de la prémonition de la science-fiction. Et il faudrait de surcroît — comme le font d'ailleurs avec une inconcevable naïveté des auteurs comme Frank Edwards — admettre logiquement un « progrès » dans la technologie des extra-terrestres, qui auraient dû, dans cette hypothèse, voyager dans le cosmos, au siècle dernier, sur l'invraisemblable machine de Robur le Conquérant, ou même, dans le haut Moyen Age, naviguer parmi les planètes sur les vaisseaux à voile que nous décrivent les Chroniques de Grégoire de Tours ! A ce sujet, nous nous en voudrions de ne pas relever cette remarque de Frank Edwards⁹, relative à une amélioration de détail des OVNI :

« Les premières "soucoupes volantes", comme on les appelait à l'époque, étaient des engins apparemment en forme de disques, démunis de feux de position, mais en 1950, on possédait déjà de nombreux rapports faisant état d'engins munis, au sommet de leur coupole, de feux verts ou bleus et parfois de feux aveuglants à la fois en haut et en bas. Pourquoi ce changement ? On ne peut que faire des conjectures, mais il semble que sa seule explication logique — selon notre logique, tout au moins — soit le désir d'éviter une collision. »

Après avoir salué comme il convient cette délicate attention des extra-terrestres, il nous faut tout de même redevenir sérieux, et circonscrire définitivement le problème dans cette double conclusion

9. *Les soucoupes volantes, affaire sérieuse*, éd. Robert Laffont, 1967, p. 67.

qui, par son apparence d'irréductible dilemme, a découragé bien des chercheurs : les OVNI existent mais ne sont pas ce pour quoi ils veulent se faire passer. Jung, bien qu'il se refusât à l'admettre, pour les raisons exposées plus haut, n'en avait pas moins entrevu la nature véritable du phénomène — la seule solution possible, en fait : « L'opinion selon laquelle il pourrait s'agir d'un quelque chose de psychique qui serait équipé de certaines qualités physiques semble encore plus improbable ; car d'où viendrait une telle chose ? » C'est bien en effet cette origine extérieure à la psyché humaine que Jung ne pouvait accepter, car elle sapait radicalement les fondements de sa théorie.

Mais qu'on le veuille ou non, et grâce aux éléments d'information dont nous disposons maintenant — et que Jung, rendons-lui cette justice, ne possédait pas — nous sommes confrontés à l'hypothèse fantastique d'un « plan » programmant à la fois l'inspiration des littérateurs et la réalité « psycho-physique » du phénomène. C'est ce plan qu'évoque B. Méheust lorsqu'il écrit, à propos d'une étape décisive de l'histoire des OVNI :

« A la fin de la guerre, la situation est mûre : le décollage technologique vertigineux dû au conflit, l'inquiétude universelle, la toute-puissance de l'Amérique, l'explosion des nouveaux media, bref un tournant très net dans l'histoire de l'humanité vont soudain multiplier l'audience de la SF [science-fiction]. L'idée d'une invasion extra-terrestre n'est plus le fait de la "lunatic fringe" mais du grand public. La SF a répandu non seulement les stéréotypes formels mais aussi les cadres de références intellectuels indispensables : elle constitue, un peu comme l'espace et le temps dans la problématique kantienne, les conditions *a priori* de l'apparition du phénomène SV [soucoupes volantes]. En 1947, tout est en place et le phénomène peut sortir de sa maigre clandestinité pour entrer dans sa phase officielle. »

D'ailleurs, la croyance à un plan se fait de plus en plus générale, chez les spécialistes. Ainsi Aimé Michel, dans *Mystérieux Objets Célestes*¹⁰ s'interroge-t-il en ces termes, après avoir admis que les détails des apparitions, même dûment observés, n'étaient pas, en

10. Éd. Robert Laffont, 1977.

eux-mêmes, « fiables » : « Il faut les réexaminer tous au second degré comme un produit possible de l'action de l'OVNI sur le psychisme du témoin, c'est-à-dire comme un effet hallucinatoire de l'objet auquel le témoin s'est trouvé exposé [...]. Peut-être l'OVNI rapproché détraque-t-il le système pensant de l'homme comme un moteur chaud rayonne de l'infrarouge. Mais peut-être aussi l'hallucination répond-elle à un dessein : le faisceau du projecteur cinématographique projette bien de l'infrarouge sur l'écran, mais ce qui est signifiant, c'est l'image. On commence à soupçonner de fantastiques camouflages impliquant la mise en place de vrais scénarios (Vallée), voire l'induction d'erreurs et d'inventions (Giraud). Certains vont jusqu'à se demander d'où viennent certaines idées à certains auteurs de science-fiction (Méheust). »

Jacques Vallée, dans *le Collège invisible* ¹¹, cerne le plan de plus près encore :

« Si quelqu'un voulait avoir une action profonde sur la société humaine, qui ne soit décelable ni par la minorité cultivée, ni par l'Église, ni par les autorités militaires, et ne perturbe ni le niveau politique ni les rouages administratifs, tout en instillant à un niveau fondamental les germes d'une révolution philosophique, *il n'agirait pas autrement !*

En même temps, bien entendu, un tel processus devrait donner, à chaque fois, une explication de lui-même pour échapper à toute détection. En d'autres termes, il devrait projeter une image *juste au-delà* de la structure de croyances de la société-cible. »

Nous sommes bien là, effectivement, au cœur du problème, d'autant que selon Jacques Vallée, une des étapes du plan est la diffusion de la croyance aux extra-terrestres. Et il conclut à très juste titre que cette croyance aux visiteurs de l'espace « est encore un piège par lequel le phénomène va donner de lui-même une explication acceptable, tout en masquant la nature infiniment plus complexe et peut-être inimaginable pour l'homme actuel, de la technologie qu'il met en œuvre. »

On le voit, l'idée d'un plan, ou même d'une tromperie à grande

11. Éd. Albin Michel, 1975.

échelle, tend à s'imposer aux soucoupistes les plus intelligents. De fait, il faut, une fois de plus, l'indicible naïveté de Frank Edwards, pour tirer de certaines « mises en scène » la conclusion suivante : « Les OVNI ont, par rapport à nos engins, des performances absolument fantastiques, en vitesse, en maniabilité, et en sécurité de fonctionnement. Mais ils ne sont pas parfaits — ces engins ont, eux aussi, des pannes — et ils l'ont montré à plus d'une occasion. » Après avoir souligné que les passagers des « vaisseaux volants » du XIX^e siècle, demandaient eux aussi assez fréquemment de l'aide — ce qui était sans doute un moyen d'entrer plus directement en contact avec certains témoins « privilégiés » — nous remarquerons seulement qu'il est pour le moins fâcheux, lorsqu'on est censé naviguer dans l'espace interstellaire, de tomber en panne comme un vulgaire automobiliste sur une route de campagne...

Mais après cet intermède comique, revenons aux intuitions des soucoupistes sérieux pour dire que, malheureusement, si elles sont très justes dans leur principe, elles n'aident guère à déterminer la nature de l'« agent X », de la mystérieuse puissance qui est à l'œuvre derrière ce « plan ». Jusque-là, nous avons assisté purement et simplement à la « sublimation » implicite du mythe du complot, porté à une dimension planétaire. Mais contrairement à l'accoutumée, l'objectif final de ce complot n'est pas perçu comme ténébreux et maléfique. A quelques exceptions près ¹², la conclusion qui se dégage de tout cela, c'est que si l'on nous trompe, ce ne peut être que pour notre bien.

Mais, il nous faut y venir enfin, ce plan présuppose l'existence d'une « société secrète » disposant de fabuleux moyens. Hypothèse qui pose problème, en particulier à B. Méheust, qui envisage ainsi un « trucage humain à grande échelle » :

« Ayant compris l'importance des motifs de la SF, une société secrète, à des fins de conditionnement des masses, « fabrique » depuis trente ans les cas de SV. » Supposant (pure hypothèse d'école) que cette société secrète soit la CIA, c'est-à-dire une organisation disposant d'importants moyens financiers, B. Méheust, pour réfuter cette

12. Dont celle, notable, de Jacques Vallée, dans *OVNI : la grande manipulation*, éd. du Rocher, 1983.

hypothèse qui lui paraît à juste titre irrecevable, souligne qu'« il faudrait vraiment qu'elle fasse preuve d'une remarquable constance pour avoir organisé, depuis trente ans, et sur toute la surface de la planète, quelque 80 000 cas recensés. Et comme, en outre, de nombreux cas sont peu ou pas réalisables techniquement, il faudrait avoir payé les témoins. Enfin, que cette organisation ait commencé son travail au moins depuis 1897. Un siècle de persévérance, sans jamais une fuite, et à des fins qui demeureraient des plus mystérieuses ! » Certes ! Et B. Méheust rejette cette hypothèse pour l'ensemble du phénomène, tout en l'admettant cependant dans certains cas.

Toutefois, l'idée que se fait B. Méheust des sociétés secrètes l'empêche d'imaginer autre chose qu'une organisation de type plus ou moins politique, et dont les moyens d'action seraient en tout cas exclusivement quantitatifs et techniques. Mais le mythe, tel que nous l'avons étudié tout au long de ce livre, se révèle beaucoup plus généreux ! Et sans, bien sûr, nous prononcer sur l'authenticité des sociétés secrètes qu'il autorise à concevoir, il faut néanmoins admettre que leurs caractéristiques permettent une interprétation ou, plus modestement, une « approche » du phénomène OVNI qui a, à défaut d'autre chose, le mérite d'une incontestable cohérence.

Pour nous faire mieux comprendre, nous rappellerons ce que René Guénon disait, dans *l'Erreur Spirite*¹³, de l'éventuelle influence, à l'origine du spiritisme, d'une société secrète américaine, la H.B. of L. (*Hermetic Brotherhood of Luxor*). Évoquant la possibilité que les phénomènes de Hydesville — qui dès décembre 1847, « lancèrent » le spiritisme en Amérique — aient pu être « utilisés », Guénon écrivait : « [...] nous ne voyons pas pourquoi une force préexistante ne pourrait pas être dirigée et utilisée par certains hommes qui en connaissent les lois [...]. » Et il précisait qu'« il se peut que des initiés, quels qu'ils soient, aient provoqué les phénomènes de Hydesville, en se servant des conditions favorables qu'ils y rencontraient, ou qu'ils aient à tout le moins imprimé une certaine direction déterminée à ces phénomènes alors qu'ils avaient déjà commencé à se produire. [...] Nous ajouterons cependant qu'il y a encore une autre hypothèse qui peut paraître plus

13. Éd. Traditionnelles.

simple, ce qui ne veut pas dire forcément qu'elle soit plus vraie : c'est que les agents de l'organisations en cause, que ce soit la H.B. of L. ou toute autre, se soient contentés de profiter de ce qui se passait pour créer le mouvement « spiritualiste », en agissant par une sorte de suggestion sur les habitants et les visiteurs de Hydesville. »

Il faut souligner en effet que, comme certaines apparitions d'OVNI, des phénomènes de « hantise » en tout point semblables à ceux qui se manifestaient en 1847 dans l'État de New York, avaient été attestés au cours des siècles, et l'on en trouve même la mention chez Pline le Jeune... De même que le phénomène OVNI (dans son essence, sinon dans les formes particulières qu'il revêtait successivement), le spiritisme s'était appuyé sur des faits préexistants, et seule la doctrine qu'on en allait tirer était radicalement nouvelle. Disons par parenthèse qu'il ne faudrait pas inférer, de l'idée que l'on peut se faire du spiritisme, un jugement sur la H.B. of L. (au cas, bien sûr, où elle aurait effectivement joué le rôle qui lui est prêté). C'est que, comme le souligne Guénon, le but des inspireurs du *modern spiritualism* semble avoir été de lutter contre le matérialisme envahissant auquel on voulait en quelque sorte faire contrepoids, quitte à combattre une erreur par une autre erreur ; et cela ne signifie nullement que les initiés de la H.B. of L. adhéraient pour leur part à tous les aspects de la doctrine spirite, telle du moins qu'elle allait se constituer par la suite.

Si nous nous sommes quelque peu attardé sur cette possible influence d'une société secrète, à l'origine du spiritisme, c'est pour répondre à l'objection de B. Méheust, et donner du moins une idée de certains « moyens d'action ». Mais il est clair que la comparaison avec le phénomène OVNI ne saurait être poussée jusqu'au bout, car l'organisation censée avoir suscité ou utilisé ce dernier devrait être quant à elle d'une tout autre ampleur, et sans qu'il soit question ici d'en définir les modalités d'action précises. Dans *OVNI : la grande manipulation*, Jacques Vallée émet une hypothèse qui en vaut bien d'autres, à propos de « l'intervention ésotérique » : « Admettons, comme point de départ, qu'un ou plusieurs groupes aient appris à *maîtriser certains processus physiques par des moyens habituellement qualifiés de « magiques »*. [...] Supposons qu'ils aient élaboré des techniques pour projeter des images à distance, pour contrôler et

amplifier les capacités psychokinétiques des sujets humains ; ou pour fabriquer des entités analogues aux « tulpas » du folklore tibétain, ces entités palpables avec lesquelles M^{me} Alexandra David-Neel fit des expériences rapportées dans ses livres [...]. »

À la vérité, et toujours pour rester dans le cadre de la cohérence mythique, c'est à l'archétype du « centre suprême » (qu'on le considère comme « bénéfique » ou « maléfique ¹⁴ ») qu'il nous faut ici nous référer. Lui seul peut rendre compte de la dimension du phénomène et de certaines de ses caractéristiques, dont on va voir qu'elles se rattachent effectivement au mythe de l'Agartha. Et cela d'autant plus que, ces derniers temps, un thème annexe revêt une importance croissante : celui des ... intra-terrestres.

Tout un courant se dessine en effet en faveur d'une origine souterraine des OVNI. Ainsi du livre de Raymond Bernard (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le Grand-Maître de l'Ordre rosicrucien AMORC) intitulé *The Hollow Earth* ¹⁵. Ce curieux ouvrage soutient la thèse selon laquelle la terre est creuse, sa cavité interne communiquant avec la surface par deux ouvertures polaires. Il y est également écrit, « logiquement », que le pôle Nord et le pôle Sud « n'ont jamais été atteints pour la bonne raison qu'ils n'existent pas »... Enfin, pour ce qui concerne plus précisément notre sujet : étant admis que ce monde souterrain jouit d'un climat chaud et qu'il n'y a aucune raison pour que la vie végétale, animale et humaine n'y prospère pas, « il est très possible que les mystérieuses soucoupes volantes émanent d'une civilisation avancée située à l'intérieur de la Terre. »

En dehors de toute référence explicite aux mythes traditionnels, cette théorie de la terre creuse avait été énoncée, préalablement, par deux Américains, William Reed, en 1906, et Marshall B. Gardner, en 1920. En 1959, Ray Palmer, le rédacteur en chef du magazine *Flying Saucers* (« Soucoupes volantes »), reprit cette théorie en l'appliquant

14. « Quant aux auteurs de la manipulation, écrit Jacques Vallée, je me demande quelle image de l'humanité ils portent dans l'esprit et dans le cœur, en supposant, bien sûr, qu'ils aient un cœur. » Vaste problème en effet, qui nous renvoie à l'ambivalence des symboles...

15. « La Terre creuse », University Books, New York, 1969. Albin Michel, 1971.

au phénomène OVNI, qui se trouvait ainsi doté, pour la première fois, d'une origine intra-terrestre.

Mais curieusement, ces hypothèses d'apparence tout à fait fantastique et dignes de Jules Verne, reçurent un renfort d'autant plus inattendu qu'il s'agissait d'expériences présentant toutes les garanties « scientifiques ». Nous voulons parler des expéditions du célèbre vice-amiral américain Richard E. Byrd, dans l'Arctique en 1947, et dans l'Antarctique en 1956. Byrd, en effet, aurait survolé, au-delà du pôle Nord, pendant 2700 km, une terre qu'il baptisa « Grand Inconnu » et « Terre de l'Éternel Mystère ». Ces dénominations quelque peu incongrues, de la part d'un vice-amiral américain, n'étaient pourtant pas à mettre au compte de quelque « ivresse des pôles » qui eût affolé le psychisme humain, ainsi qu'il advient aux aiguilles aimantées... Byrd relata par radio qu'il survolait une terre dépourvue de glace et de neige, agrémentée de paysages variés et d'une végétation luxuriante. L'explorateur crut même reconnaître un mammoth. En tout état de cause, il ne pouvait s'agir du désert de glace et de neige parfaitement connu qui, de l'autre côté du pôle Nord, s'étend jusqu'à la Sibérie.

En janvier 1956, Byrd survolait l'Antarctique, et parcourait ainsi 3 700 km au-delà du pôle Sud. A cette occasion, il fit encore des révélations surprenantes — que, comme les précédentes, on mit paraît-il sous le boisseau ¹⁶, et qui de fait n'atteignirent pas le grand public, jusqu'à ce que F. Amadeo Giannini et Ray Palmer « relancent » cette étonnante découverte. Richard Byrd en effet, après avoir survolé l'Antarctique, parlait d'« un nouveau et vaste territoire ». Préalablement, en novembre 1955, avant donc son départ pour le pôle Sud, il avait souligné que c'était là « la plus importante expédition de l'histoire du monde »...

L'opinion de Ray Palmer, reprise par Raymond Bernard, est qu'il existe en fait une concavité aux deux pôles — concavité au centre de

16. Selon Raymond Bernard, « après le message radio qu'il envoya de son avion, et un bref communiqué de presse, toute nouvelle importante sur le sujet fut soigneusement supprimée par les agences gouvernementales ». Même modernisé, le mythe vit de secrets à demi divulgués...

laquelle s'ouvrirait le fameux orifice conduisant au royaume souterrain. Une objection facile à cette géographie polaire inédite serait que des avions commerciaux survolent quotidiennement le pôle, et que ce « centre du Grand Inconnu » dont parlait Byrd ne saurait, s'il existait, passer inaperçu. A quoi Palmer répond que le trajet des vols polaires contourne toujours le pôle, ne le survolant jamais en fait. Et Raymond Bernard renchérit en expliquant que des découvertes soviétiques récentes sur le pôle magnétique (qui sert de repère aux pilotes et devrait coïncider avec le pôle géographique si la terre était convexe à ses extrémités), ont effectivement prouvé que ce dernier n'est pas un point mais une ligne. Il ajoute qu'à son avis, cette ligne est circulaire, délimitant ainsi les bords de la concavité polaire ; en sorte que n'importe quel point du cercle pourrait être identifié au pôle Nord magnétique. (En toute rigueur, d'ailleurs, le *vrai* pôle magnétique « ne se trouve pas à la limite extérieure de l'ouverture polaire, mais au centre de la croûte terrestre, à quelque 600 km au-dessous de la surface ».)

On comprend ainsi pourquoi, selon les tenants de cette fantastique hypothèse, aucun avion ne pourrait franchir réellement le pôle géographique, celui-ci se situant au centre géométrique de la concavité polaire, entre ciel et terre. Les pilotes croyant en toute bonne foi, après les corrections de navigation usuelles, avoir atteint le pôle Nord géographique, se trouveraient en fait sur le bord de la dépression, où se situe le pôle magnétique... Ainsi, selon Palmer, personne — sauf Byrd apparemment, qui n'avait pas usé des méthodes habituelles de navigation — n'aurait jamais volé en droite ligne au-dessus du pôle Nord (qui en fait n'existe pas, puisque à sa place se trouve un creux). Pour ce faire, il eût fallu proscrire la boussole ou la triangulation sur les cartes existantes, et n'user que du gyrocompas, qui seul permet de conserver une direction rectiligne absolument constante.

Toujours à l'appui de cette hypothèse, on souligne que nombre d'explorateurs qui se sont aventurés à de très hautes latitudes ont remarqué des phénomènes étranges, et en tout cas parfaitement contradictoires avec les connaissances géographiques classiques ; telle cette élévation de la température qu'aurait notée entre autres Fridtjof Nansen, à mesure qu'il progressait vers le nord. La théorie de la terre

creuse fournissait encore une explication au fait que notre planète est aplatie aux pôles : puisqu'elle est creuse, elle ne saurait être ronde, l'ouverture vers l'intérieur empiétant en quelque sorte sur sa rotondité, proportionnellement au diamètre de cet orifice.

Quoi qu'il en soit des fondements « scientifiques » de ces curieuses théories — dont, soit dit en passant, les partisans doivent admettre que les photographies prises par les satellites sont elles aussi occultées ¹⁷ — elles se prêtent merveilleusement à une adaptation, une mise au goût du jour du mythe de l'Hyperborée ou de l'Ultima Thulé, qui opère ainsi très logiquement sa jonction avec celui du domaine souterrain du « Roi du Monde ». (Puisqu'il s'agit là de deux modalités successives de la « Terre des Vivants ».)

L'un des derniers et des plus étonnants développements de la théorie de la terre creuse et des intra-terrestres nous est fourni par un livre intitulé précisément *les Intra-terrestres : « Ils existent. Je les ai vus ! »* ¹⁸, écrit par deux journalistes de télévision et globe-trotters connus : Marie-Thérèse Guinchard et Pierre Paolantoni. Il raconte la peu banale aventure d'un archéologue hongrois qui, en Amérique du Sud, aurait trouvé une des entrées de ce monde souterrain assimilé à l'Agarththa. Le plus extraordinaire est que cet archéologue (accompagné d'un ami avocat), après un cheminement particulièrement pénible et dont les principales péripéties semblaient autant d'épreuves initiatiques — de « purifications par les éléments » — fut introduit dans une sorte de sanctuaire où les intra-terrestres, au cours d'une scène digne du Châtelet, lui livrèrent leur message, selon la loi du genre.

Malheureusement, l'identité de cet archéologue hongrois, ainsi que son itinéraire et même l'État d'Amérique du Sud théâtre de l'aventure sont... par prudence, passés sous silence par les auteurs. « Trop d'hommes inconscients, inexpérimentés, ont usé leur vie à tenter d'enfoncer les portes de l'inconnu, pour que nous en incitions d'autres à courir une folle aventure. [...] Nous dévoilerons en temps opportun

17. C'est ce qu'assurent, effectivement, Dalila et Gérard Lemaire dans *les OVNI de l'Apocalypse...*

18. Éd. Alain Lefevre, 1978.

le véritable nom de Yan et celui de son coéquipier. Nous donnerons à bon escient leur parcours et sa finalité. »

Curieusement, dans une lettre du 24 décembre 1947 à son traducteur brésilien F.G. Galvão, René Guénon écrivait, à propos d'un récit de voyageur dans les grottes du Matto-Grosso : « Il me rappelle une histoire que j'ai entendue il y a bien longtemps. Un ingénieur qui travaillait dans cette région s'aventura un jour dans une caverne où il marcha longtemps, apercevant une lumière qui lui faisait penser qu'il devait y avoir une autre issue ; mais finalement il fut arrêté par une étendue d'eau, de l'autre côté de laquelle il vit des animaux de forme étrange et inconnue, et il lui sembla que la lumière qui éclairait cet endroit n'était pas celle de l'extérieur ; il dut revenir sur ses pas et n'en sut jamais plus. Sans doute, comme vous le dites, ces pays ne sont pas encore entièrement connus, et qui peut savoir ce qui s'y trouve au point de vue qui nous intéresse le plus ¹⁹ ?... »

Ainsi s'accrédite la présence invisible mais protectrice d'une surhumanité guidant nos destinées vers l'ineffable renouveau spirituel que nous promettent les prophètes de l'Ere du Verseau. Par le biais d'un « mythe moderne », nous avons retrouvé, dans toutes ses composantes, la légende du royaume souterrain, inspirateur direct ou indirect de toutes les sociétés secrètes, et qui conquerra la terre à la fin des temps...

19. Cité par Jean-Pierre Laurant : *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, l'Age d'Homme, 1975.

Annexe

Communication de « Pumaz » (M. Georges Cagger) à *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, mars 1973, colonne 229 :

[...] Voici, d'une manière très condensée, comment j'ai déchiffré la signature de l'abbé Bigou. On aura par là une idée de ses procédés.

La place du groupe de caractères LIXLIXL en bas et à droite de la dalle suggère une signature. Ce groupe peut être soit la signature chiffrée elle-même, soit une clef pour la retrouver. Sa forme correspond mieux à la seconde hypothèse ; c'est alors une clef numérique en chiffres romains.

Le procédé de chiffrement doit être simple, vu les conditions prévisibles de son emploi ; le plus probable, vu l'époque, est le repérage de lettres dans un texte suivant des intervalles donnés par la clef. Il n'y a aucun groupe indicateur du texte : celui-ci doit donc être accessible en même temps que la clef, et les inscriptions elles-mêmes remplissent cette condition. Celle de la dalle est trop courte et surtout les lettres n'y sont pas rangées dans un ordre défini. L'épithaphe qui en compte 118 dans un ordre précis est préférable.

Il fallait alors déterminer trois choses : le découpage de la clef, le point de départ de la lecture et la manière de compter les lettres. J'ai résolu ces trois problèmes en même temps par tâtonnements. Le point de départ est la seule anomalie que je n'avais pas encore utilisée à autre chose, le R de DARLES (il peut y avoir dans l'épithaphe une fausse anomalie suivant les transcriptions). Quel que soit le découpage de la clef, il faut faire plusieurs lectures successives du texte ; cette circonstance m'a fait découvrir qu'il fallait sauter les anomalies dans les lectures de rang impair, mais compter toutes les lettres dans les lectures de rang pair.

Cela étant, 59 lettres après le R initial on trouve I (le premier de XVII) ; 51 lettres plus loin G (de NEGRE) ; 40 lettres plus loin O (de SOIXANTE) ; enfin, 161 lettres plus loin U (de REQUIESCAT). Comme le R représente un b (d'ABLES), on lit Bigou. Ce repérage n'est pas arbitraire. La clef se découpe en LIX = 59, LI = 51, XL = 40 qui sont les trois premiers intervalles. La somme de ces trois nombres est 150 ; celle des sept nombres représentés par les chiffres de la clef pris isolément est 172. La moyenne de ces deux sommes est 161 qui est le quatrième intervalle utilisé [...]

LECTURE DE L'ÉPITAPHE DE MARIE DE NEGRI
PAR M. CAGGER

R L E S D A M E D H A U P O U L D E B L A N C H E

a _____
b _____
c _____

F O R T A G E E D E S O I X A N T E S E T A N S D

a _____
b XL
c 40

E C E D E E L E X V I I J A N V I E R M D C C L X

a LIX
b 59
c _____

X X I R E Q U I E S C A T I N P A C E C T G I T N

a _____
b _____
c 161

O B L e M A R I E D E N E G R E D A

a LI
b 51

- a première lecture du texte
b deuxième lecture du texte
c troisième lecture du texte

Les lettres anormales sont soulignées. Les deux fausses anomalies (le p de SEpT et le O du millésime) ont été éliminées.

Intervalles ; LIX = 59, LI = 51, XL = 40,
S/2 = 161.

Orientation bibliographique

A moins d'y consacrer un volume entier, une bibliographie, sur un tel sujet, ne peut être que sommaire. Aussi, pour ne pas accabler notre lecteur sous le poids de références inutiles parce que inaccessibles, nous nous sommes restreint aux ouvrages en langue française, d'un intérêt certain dans leur domaine, et qui entretiennent un lien direct avec notre propos. Soucieux avant tout de permettre l'approfondissement éventuel de tel ou tel champ d'investigation, nous n'avons pas repris tous les ouvrages cités en notes, et en particulier les articles et revues, compte tenu du caractère ponctuel de leur apport, et sans que leur valeur propre, bien sûr, soit en cause.

Abellio, R., *Sol Invictus*, Paris, 1980.

Abellio, R., *Vers un nouveau prophétisme*, Genève, 1947.

Alleau, R., *Hitler et les Sociétés secrètes*, Paris, 1969.

Alleau, R., *Les Sociétés secrètes*, Paris, 1969.

Allier, R., *La Cabale des dévots*, Paris, 1902.

Apartian, D., *Les Pays de langue française selon la prophétie*, Pasadena, 1961.

Argenson, R. de Voyer d', *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, publiées par Dom Beauchet-Filleau, Paris, 1900.

Armstrong, H.W., *Les Anglo-Saxons selon la prophétie*, Pasadena, 1982.

Aroux, *Preuves de l'hérésie de Dante, notamment d'une fusion opérée en 1312 entre la Massenie Albigeoise, le Temple et les Gibelins*, Paris, 1857.

- Baigent, M., Leigh, R., Lincoln, H., *L'Énigme sacrée*, Paris, 1983.
- Barrucand, P., *Les Sociétés secrètes*, Paris, 1978.
- Barruel, A., *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Londres, 1797.
- Berchmans, M., *Le Diable au XIX^e siècle. La mystification du Dr Bataille*, Verviers, 1973.
- Bernard, R., *La Terre creuse*, Paris, 1971.
- Bertier de Sauvigny, G. de, *Le Comte F. de Bertier et l'énigme de la Congrégation*, Paris, 1948.
- Bokor, Ch. V., *Papes, Rois, Francs-Maçons*, Ottawa, 1977.
- Bulwer Lytton, E., *La Race à venir*, Verviers, 1973.
- Casanova, R., *Montlosier et le parti prêtre*, Paris, 1970.
- Charnay, G. de, *Synarchie. Panorama de vingt-cinq années d'activités occultes*, Paris, 1946.
- Cohn, N., *Les Fanatiques de l'Apocalypse*, Paris, 1983.
- Colonna, F., *Le Songe de Poliphile*, Paris, 1963.
- Coomaraswamy, A.K., *La Doctrine du Sacrifice*, Paris, s.d.
- Coston, H., *La Conjuration des Illuminés*, Paris, 1979.
- Coston, H., *Les Technocrates et la Synarchie*, Paris, s.d.
- Dante, *Œuvres complètes*.
- Della Riviera, C., *Le Monde magique des héros*, Milan, 1977.
- Dermenghem, E., *Joseph de Maistre mystique*, Paris, 1946.
- Dodin, A., *Saint Vincent de Paul et la charité*, Paris, 1960.
- Duguet, R., *Autour de la Tiare*, Paris, s.d.
- Durand, G., *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, 1969.
- Elâhi, B., *La Voie de la Perfection. L'Enseignement secret d'un maître kurde en Iran*, Paris, 1976.
- Eliade, M., *Occultisme, Sorcellerie et Modes culturelles*, Paris, 1978.
- Escriva de Balaguer, J.-M., *Chemin*, Paris, 1969.
- Escriva de Balaguer, J.-M., *Entretiens avec Mgr Escriva de Balaguer*, Paris, 1969.
- Evola, J., *Les Hommes au milieu des ruines*, Paris, 1984.
- Evola, J., *Le Mystère du Graal et l'Idée impériale gibeline*, Paris, 1967.
- Evola, J., *Ur et Krur, « Introduction à la Magie »*, Milan, 1983.
- Fiore, J. de, *L'Évangile éternel*.

- Freund, J., *La Décadence*, Paris, 1984.
- Gabel, J., *Idéologies*, Paris, 1974.
- Geyraud, P., *Les Petites Églises de Paris*, Paris, 1937.
- Geyraud, P., *Les Sociétés secrètes de Paris*, Paris, 1938.
- Grandmaison, G. de, *La Congrégation*, Paris, 1889.
- Guaïta, S. de, *Le Problème du Mal*, Paris, 1975.
- Guénon, R., *Aperçus sur l'Initiation*, Paris, 1946.
- Guénon, R., *Aperçus sur l'Ésotérisme chrétien*, Paris, 1954.
- Guénon, R., *L'Ésotérisme de Dante*, Paris, 1925.
- Guénon, R., *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, Paris, 1945.
- Guénon, R., *Le Roi du Monde*, Paris, 1927.
- Guénon, R., *Le Théosophisme, Histoire d'une Pseudo-Religion*, Paris, 1921.
- Guiberteau, Ph., *L'Énigme de Dante*, Paris, 1973.
- Jung, C.G., *Un Mythe moderne*, Paris, 1961.
- Lamy, M., *Jules Verne initié et initiateur. Le Secret du trésor royal de Rennes-le-Château*, Paris, 1984.
- Lavedan, H., *Monsieur Vincent*, Paris, 1948.
- Le Forestier, R., *Les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande*, Paris, 1914.
- Lesourd, P. et Paillat, Cl., *Dossier secret, l'Église de France*, Paris, 1967.
- Le Tourneau, D., *L'Opus Dei*, Paris, 1984.
- Le Vaillant, Y., *Sainte Maffia, le dossier de l'Opus Dei*, Paris, 1971.
- Luchet, marquis de, *Essai sur la secte des Illuminés*, Paris, 1789.
- Madiran, J., *L'Intégrisme, histoire d'une histoire*, Paris, 1964.
- Mariel, P., *L'Europe païenne du xx^e siècle*, Paris, 1964.
- Martin, R.P., *Le Livre des Compagnons secrets. L'enseignement secret du Général de Gaulle*, Paris, 1982.
- Martin, R.P., *Le Renversement, ou La Boucane contre l'Ordre Noir*, Paris, 1984.
- Méheust, B., *Science-fiction et Soucoupes volantes*, Paris, 1978.
- Michelet, V.-E., *Les Compagnons de la Hiérophanie*, Paris, s.d.
- Montlosier, F. de Reynaud de, *Mémoire à consulter sur un système*

- religieux et politique tendant à renverser la religion, la société et le trône*, Paris, 1826.
- Mounier, J.-J., *De l'influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France*, Tubingen, 1801.
- Muraise, E., *Histoire et Légende du Grand Monarque*, Paris, 1975.
- Muraise, E., *Les treize portes du Temple et les six morts de Louis XVII*, Paris, 1980.
- Muraise, E., *Saint-Remy de Provence et les secrets de Nostradamus*, Paris, 1969.
- Naudon, P., *La Tradition et la Connaissance primordiale dans la spiritualité de l'Occident. Les Silènes de Rabelais*, Paris, 1973.
- Ossendowsky, F., *Bêtes, Hommes et Dieux. L'Énigme du Roi du Monde*, Paris, 1924.
- Pichon, J.-C., *Sectes et Sociétés secrètes*, Paris, 1969.
- Poulat, E., *Intégrisme et Catholicisme intégral*, Paris, 1969.
- Rabelais, *Œuvres complètes*.
- Saint-Yves d'Alveydre, J.-A., *Mission de l'Inde en Europe. Mission de l'Europe en Asie. La question du Mahatma et sa solution*, Paris, 1910.
- Saint-Yves d'Alveydre, J.-A., *L'Archéomètre. Clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité. Réforme synthétique de tous les arts contemporains*, Paris, 1910.
- Saunier, J., *L'Opus Dei*, Paris, 1973.
- Saunier, J., *La Synarchie*, Paris, 1971.
- Sède, G. de, *La Race fabuleuse*, Paris, 1973.
- Sède, S. de, *La Sainte-Chapelle et la Politique de la fin des temps*, Paris, 1972.
- Shayegan, D., *Qu'est-ce qu'une révolution culturelle ?*, Paris, 1982.
- Taxil, L., *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie dévoilés*, Paris, s.d.
- Thierry, J.-J., *L'Opus Dei, Mythe et Réalité*, Paris, 1973.
- Vallée, J., *OVNI : La Grande Manipulation*, Monaco, 1983.
- Vâlsan, M., *L'Islam et la Fonction de René Guénon*, Paris, 1984.
- Villemarest, P.F. de, *Le Mystérieux Survivant d'Octobre*, Genève, 1984.
- Virion, P., *Bientôt un Gouvernement mondial*, Saint-Cénére, s.d.
- Virion, P., *Mystère d'iniquité*, Saint-Cénére, s.d.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Von Sebottendorf, R., *La Pratique opérative de l'ancienne Franc-Maçonnerie turque*, Braine-le-Comte, 1974.

Weber, E., *Satan franc-maçon. La Mystification de Léo Taxil*, Paris, 1964.

Wurmbrand, R., *Karl Marx et Satan*, Paris, 1976.

Zam Bhotiva, *Asia Mysterosa*, Paris, 1929.

Table des matières

Introduction	11
--------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

LA CONTRE-INITIATION OU SATAN, MOTEUR DE L'HISTOIRE

I Felix Culpa ou la fin du manichéisme	23
II Seth, le dieu incompris	34
III Janus, le « Maître des deux Voies »	47
IV Les poils du bison et le songe de Nabuchodonosor	62
V Le Chanteur, la Mort et le Diable	74
VI Les sociétés secrètes catholiques, ou quand le Diable change de camp	82
VII Léo Taxil et le crocodile amoureux	117
VIII Les Illuminés de Bavière ou le rêve brisé d'un pédagogue	126
IX Naissance d'un mythe, ou la Révolution expliquée	150
X La Synarchie ou : à chacun son complot	167
XI Les Polaires et le télégraphe de l'Agarttha	188
XII A l'ombre de la « croix griffue »	198

SECONDE PARTIE

DE L'EMPEREUR ENDORMI AU ROY PERDU : PÉRENNITÉ D'UN MYTHE ESCHATOLOGIQUE

I Le Roi du Graal	217
II Les « Fidèles d'Amour » et la Grande Prostituée	234
III Le Mahdi ou la haine de l'Occident	248
IV Le Siècle d'Or et la « Monarchie Gallique »	261
V Où l'on retrouve les tribus perdues d'Israël	271
VI A la recherche de la pierre cachée	293
VII L'Ange du Bizarre	325
VIII Les « Compagnons secrets » ou les métamorphoses du gaullisme	331
IX Assomption du mythe : OVNI et intra-terrestres	363
Annexe	381
Orientation bibliographique	383

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE DU VIADUC
À CHAUMONT.

Dépôt légal 0 3 1.

L'auteur

Jean Robin, biographe et spécialiste reconnu de René Guénon, s'est consacré depuis de longues années à l'étude des grands courants religieux et des sociétés secrètes, initiatiques et politiques.

Engagé dans la défense des libertés et des valeurs spirituelles essentielles — menacées par les « intégrismes » et « fondamentalismes » de toute nature au même titre que par les totalitarismes athées — il est membre, entre autres, de l'« Association d'Étude et d'Information sur les Mouvements Religieux », et de l'« Association Œcuménique pour la Défense de la Liberté Religieuse ».

Le Général de Gaulle a-t-il été initié par un ancien diplomate roumain converti à l'Islam, et a-t-il puisé une partie de sa philosophie de l'histoire dans l'œuvre de l'ésotériste René Guénon ? Saint Pie X et le cardinal Ferrata ont-ils été victimes d'une société secrète intégriste ? Pourquoi saint Vincent de Paul, membre du « Cénacle Invisible et Fraternel », s'est-il « inventé » une captivité en pays barbaresque ? Telles sont, entre beaucoup d'autres, trois des « questions interdites » abordées par Jean Robin dans un livre éminemment dérangeant.

S'appuyant sur des *faits*, sur des informations inédites, fruit d'une longue enquête, il analyse les causes profondes, les racines à la fois psychologiques et métaphysiques du phénomène sectaire, plus que jamais à l'ordre du jour.

Car si la fin du xx^e siècle consacre la mort des idéologies, elle suscite en revanche une véritable résurrection des mythes. Le moindre n'étant pas celui de la société secrète qui, dans les coulisses de l'histoire, « tire les ficelles ».

Mais le Diable n'est pas là où certains voudraient qu'il fût... Et si Jean Robin balaie définitivement, par exemple, la légende du « complot judéo-maçonnique », il souligne les dangers bien réels, eux, d'un certain millénarisme, en nous faisant assister à l'irruption, sur la scène métropolitaine, de traditions multiséculaires se réclamant d'un chef charismatique : « Empereur endormi » germanique, « Grand Monarque » français ou « Mahdi » islamique — attendu dans la fièvre par les populations du Proche-Orient.

Animant des minorités agissantes, cette eschatologie suscite sous nos yeux incrédules un Khomeiny ou un Kadhafi... en attendant pire.

Jamais sans doute les arrières-plans *véritables* d'une actualité de plus en plus inquiétante, n'avaient été aussi clairement mis au jour.